

# LA MORT ET SON MYSTÈRE

Camille FLAMMARION

Texte intégral annoté



Autour de  
la mort

Tome II

**CAMILLE FLAMMARION**

**LA MORT ET SON  
MYSTÈRE  
Tome II**

**AUTOUR  
DE LA MORT**

Personne ne sait ce que c'est que la mort, et si elle n'est pas le plus grand de tous les biens pour l'homme. Cependant, on la craint comme si elle était le plus grand de tous les maux. Athéniens, vous venez de me condamner à mort. La voix divine qui n'a cessé de se faire entendre à moi dans tout le cours de ma vie, à gardé le silence aujourd'hui, et je ne me suis pas défendu contre vos accusations. C'est donc que ce qui m'arrive est un bien. Je vais subir le sort auquel vous m'avez condamné ; mais l'iniquité et l'infamie resteront attachées à la mémoire de mes juges. Je m'en tiens à ma peine, et eux à la leur. C'est ainsi que les choses devaient se passer, et, selon moi, tout est pour le mieux. Lorsque la mort approche de l'homme, ce qu'il y a en lui de mortel se désagrège ; ce qu'il y a d'immortel et d'incorruptible se retire intact.

Socrate

## Chapitre I - Les faits exposés au premier volume prouvent-ils irréfutablement l'existence de l'âme ?

Ayons des yeux pour voir,  
Un esprit pour juger.

Les exigences de la méthode expérimentale sont sa force. Plus nous serons sévères dans l'admission et dans l'interprétation des faits, et plus solidement notre démonstration sera établie. Avant d'aller plus loin, ne laissons aucune incertitude derrière nous, et demandons-nous s'il est absolument certain que les quatre cents pages qui précèdent prouvent l'existence de l'âme comme entité indépendante du corps, et que les facultés supranormales dont nous avons signalé les manifestations (pressentiments, vue de l'avenir, volonté agissant sans la parole et sans aucun signe, télépathie, vue à distance, action de l'esprit en dehors des sens physiques), ne pourraient, à la rigueur, être attribuées à des propriétés inconnues de notre organisme vital ? L'homme se connaît-il lui-même entièrement ? Son évolution est-elle arrivée à son terme ? Ces facultés psychiques transcendantes ne pourraient-elles appartenir au cerveau ?

Nous devons tout étudier en libre examen, en entière liberté de conscience, sans aucune idée préconçue, sans entrave d'aucun système.

Les faits qui vont suivre prouveront surabondamment la vérité de notre thèse par les manifestations observées autour de la mort et après la mort. Mais il semble utile de répondre sans retard à quelques objections possibles.

D'abord, à la première, à celle de la valeur contestable du témoignage humain. Nous avons plus d'une fois signalé la faiblesse scientifique de ces témoignages, et nous savons que nous devons perpétuellement nous en défier. Ils sont incertains, varient avec le temps, et ne s'accordent même pas sur des événements actuels où il semble que l'unanimité devrait être habituelle. On voit mal. Chacun voit avec ses yeux et avec son esprit (même dans les observations astronomiques si précises : c'est ce qu'on appelle l'équation personnelle). Les relations des témoins d'un même fait diffèrent entre elles, et, d'autre part, les souvenirs se modifient facilement, tout en admettant une bonne foi parfaite et une sincérité absolue, ce qui n'existe pas toujours. Reconnaissons aussi que dans notre singulière espèce, humaine, on rencontre des inconscients et des farceurs dépourvus de tout scrupule, de tout sentiment d'honneur, où même de simple honnêteté. Nous devons donc nous tenir constamment en une extrême circonspection. Mais de là à tout refuser, à tout nier, il y a un abîme que les dénégateurs intransigeants ne paraissent pas mesurer.

Malgré l'incertitude reconnue des témoignages historiques, il semble assez difficile de douter que le roi Henri IV ait été poignardé à Paris, le 14 mai 1610, rue de la Ferronnerie, par un nommé Ravailac ; que le roi Louis XIV ait révoqué l'édit de Nantes, en appauvrissant la France d'excellents citoyens ; que le corps de Napoléon repose aujourd'hui dans un sarcophage de marbre sous le dôme des Invalides, et que certaines armées se soient entrechoquées dans nos régions de l'Est, du 3 août 1914 au 11 novembre 1918. Nous pouvons tous convenir, semble-t-il, sans trop nous compromettre, que Louis XVI est mort guillotiné.

Certains hommes ne peuvent pas avoir d'opinion franche ! Ils auraient même peur de se compromettre en affirmant que l'huile de ricin est purgative. Il y a des limites au scepticisme et à l'incrédulité. Les arguties et les sophismes de la dialectique la plus subtile n'empêchent pas les faits d'exister.

D'autre part, on objecte, parfois, que les relations extraordinaires dont nous discutons ici la valeur et la portée soient plutôt signalées par des gens du vulgaire que par des savants accoutumés aux rigueurs de la méthode expérimentale. Qu'y a-t-il de surprenant là ? Est-ce que l'immense majorité de l'espèce humaine n'est pas composée de vulgaires ignorants ? Peut-on compter un esprit scientifique sur mille ? Il y en aurait 40.000 en France et 1.600.000 pour l'ensemble du globe. Admettons-le. Il y a peu de penseurs dans notre humanité ; il y a surtout des commerçants !... Eh bien, cette proportion n'est-elle pas comparable à celle des constatations psychiques ?

Malheureusement, en général, les personnes appartenant aux classes supérieures de la société, les savants, les érudits, les artistes, les écrivains, les magistrats, les prêtres, les médecins, etc., se tiennent dans une réserve discrète, comme s'ils avaient peur de parler. Ils sont moins libres, ont des intérêts à sauvegarder, et se taisent, tandis que les autres parlent. Cette couardise, cette lâcheté est absolument méprisable. De quoi a-t-on peur ? Nier les faits par ignorance, c'est excusable. Mais ne pas oser avouer ce que l'on a vu : quelle misère !

Il y a d'autres criminels que ceux qui sont dans les prisons : ce sont les hommes cultivés qui connaissent des vérités qu'ils n'osent révéler, par crainte du ridicule ou par intérêt personnel. Au cours de ma carrière, j'ai rencontré plus d'un de ces hommes de science, fort intelligents, très instruits, qui ont été témoins ou ont eu connaissance de faits métapsychiques irrécusables, qui ne doutent pas de l'existence indéniable de ces phénomènes et n'osent rien dire, par un sentiment de mesquinerie impardonnable chez des esprits de réelle valeur, ou qui chuchotent très mystérieusement, avec la peur d'être entendus, leurs témoignages qui seraient d'un poids si considérable pour le triomphe de la vérité.

De tels hommes sont indignes du nom de savants. Plusieurs d'entre eux appartiennent à ce qu'on appelle : la haute société, et croiraient se discréditer en paraissant crédules, quoiqu'ils croient, d'autre part, à des dogmes très discutables. Je pourrais écrire ici le nom d'un membre de l'Institut, d'une valeur scientifique réelle, qui pourrait servir de témoin compétent sur les phénomènes métapsychiques étudiés dans cet ouvrage, mais qui ne veut et n'ose rien avouer, parce qu'il est catholique pratiquant, et que son directeur de conscience lui a déclaré que l'on doit laisser à l'autorité de l'Eglise le domaine de ces questions.

Une partie du clergé est hostile à ce genre d'études et pense que l'Eglise doit en conserver le monopole. Cette opinion date des temps bibliques. L'évocation des morts était formellement interdite aux Hébreux, et Saül a enfreint ses propres décrets en allant consulter la pythonisse d'Endor et appeler l'ombre du prophète Samuel. Peut-être n'avait-on pas tort de faire cette défense au vulgaire incompetent, qui peut si facilement glisser sur la pente des pires sottises. Mais empêcher, de nos jours, les hommes instruits, pondérés, réfléchis, d'étudier ces problèmes, leur enseigner que Dieu ne leur a pas donné la raison pour s'en servir, qu'ils doivent humilier cette raison devant les affirmations d'une Révélation divine contestable, prétendre que la question de la nature de l'âme et de sa survivance, qui intéresse si personnellement chacun de nous, est réservée à une caste de casuistes s'adjudant le droit de juger et de décider entre le vrai et le faux, entre Dieu et le diable, représente véritablement un étrange raisonnement et un anachronisme nous reportant au moyen âge. Que de crimes l'Inquisition n'a-t-elle pas commis dans ses innombrables procès de sorcellerie ! Il y a là, dans les idées actuelles dominant encore une certaine classe d'hommes et de femmes, une erreur formidable, extrêmement nuisible à la recherche de la vérité.

Erreur d'autant plus inexplicable que les phénomènes dont nous nous occupons appuient les récits des Livres saints, entre autres les apparitions de Jésus, inconnues ou niées par les neuf dixièmes du genre humain. Cette aberration inexcusable rappelle aux astronomes l'interdiction faite, au XVIIIe siècle (le 21 janvier 1759), par le directeur de l'Observatoire de la Marine, DELISLE, à son astronome adjoint, MESSIER, de révéler la découverte qu'il venait de faire du retour de la comète de Halley. Ce scandale scientifique empêchait de constater la réalité de

l'attraction newtonienne. Défendre de faire connaître des faits utiles au progrès des connaissances humaines ! N'est-ce pas là un véritable crime ?

Il est pourtant incontestable qu'un certain nombre de témoins des phénomènes dont nous nous occupons ici, restent obstinément muets sur leurs expériences personnelles. Les uns obéissent à un mot d'ordre, les autres craignent l'ironie des voisins, d'autres s'imaginent que leur dignité serait compromise, beaucoup par simple lâcheté ou par une blâmable indifférence.

Sans doute, nous pouvons reconnaître que les personnages en places officielles ne sont généralement pas indépendants, soit que, pour conquérir ces situations, ils aient dû être doués de caractères particulièrement souples envers leurs supérieurs, timorés de la moindre alerte, et assez égoïstes pour ne jamais perdre de vue leurs petits intérêts personnels, mettant ces intérêts au-dessus de tout ; soit qu'ayant conquis ces places ils tiennent à ne les exposer à aucun péril par le moindre accroc aux idées régnantes, en sacrifiant tout à ces intérêts, même parfois leurs propres convictions ; soit, enfin, que la comédie humaine célébrée par Balzac et l'hypocrisie fustigée par Molière règnent sur une étendue plus générale que ne le supposent les honnêtes naïfs. Quoi qu'il en soit, ces causes dominatrices étouffent toute liberté.

Aucune règle n'est sans exception. Il y a des personnages officiels indépendants. D'autre part, nous admettons fort bien qu'en certains cas le silence s'impose : deuils de famille profonds et douloureux, morts tragiques, situations critiques, chagrins personnels que nulle indiscretion n'a le droit de heurter. Ces cas particuliers sont éminemment respectables. Mais ne pas oser signer, sans raison suffisante, une observation scientifique de quelque importance, ne pas oser dire dans quel endroit l'observation a été faite, ne donner que les initiales de la ville, signer X ou Y au lieu d'un nom honorable, c'est diminuer la valeur de l'observation rapportée. Nous demander de ne pas publier les noms, rien de plus admissible en certains cas ; mais pourquoi des relations anonymes ?

L'objection signalée plus haut que ces relations de faits anormaux extraordinaires, prémonitions, avertissements de mort, apparitions, etc., sont la plupart du temps communiqués par des gens quelconques et non par des hommes de science de haute valeur personnelle, est sans fondement. D'abord, la simple observation suffit souvent pour constater un fait, tel, par exemple, que la chute d'un aérolithe, un coup de foudre, un tremblement de terre. D'autre part, comme nous le remarquons plus haut, la proportion est sensiblement la même pour les relations dont il s'agit que dans la mentalité générale. Il y a des hommes de valeur parmi les observateurs : les noms d'Emmanuel Kant, de Linné, de Goethe, de Schopenhauer, de William Crookes, de Russel Wallace, d'Oliver Lodge, de Charles Richet, de Curie, de d'Arsonval, de Rochas, d'Edison, de Victor Hugo, de Victorien Sardou, de Lombroso, de William James, – et de quelques autres – ne représentent pas des quantités négligeables ; il y a des observateurs de tous les degrés.

\*

\*\*

L'objection tirée de l'incertitude des témoignages humains est, me semble-t-il, entièrement éliminée par les raisonnements qui précèdent. Nous pouvons, – nous devons – admettre ces faits comme réels, suffisamment constatés, irrécusables, après avoir tenu compte de toutes les erreurs possibles, de quelque nature qu'elles soient, y compris les fraudes, – plus étudiées par moi que par tous les dissidents. – Arrivons, maintenant, à la discussion fondamentale des hypothèses explicatives, afin d'éclairer entièrement notre conviction sur les facultés intrinsèques de l'âme et sur son existence indépendante du corps.

Ces phénomènes qui semblent si extraordinaires, ne pourraient-ils avoir une cause physique ? Toutes ces manifestations de forces inconnues, dont plusieurs paraissent attribuables à un esprit distinct de notre organisme, ou parfois même à des esprits extérieurs à nous, ne pourraient-elles avoir pour origine nos propres cerveaux ? L'homme se connaît-il lui-même ?

Non, il s'ignore ; il n'a pas jaugé le réservoir d'énergies, de forces inconnues qu'il possède en son être. La biologie s'arrête à la surface, aux manifestations apparentes, et les physiologistes avouent qu'ils n'ont analysé que très incomplètement certains mécanismes de notre machine humaine, notamment en ce qui concerne le fonctionnement des centres nerveux.

Lorsque nous récapitulons devant nos yeux les découvertes dues au génie créateur, l'invention du télescope, du microscope, des appareils mus par la vapeur, des applications de l'électricité, de la photographie terrestre et céleste, de l'analyse spectrale, de la navigation aérienne, du télégraphe électrique, du téléphone, de la radiographie, du phonographe, du cinématographe, de la télégraphie sans fil, etc., nous ne pouvons pas ne pas admirer la puissance de l'esprit humain et ne pas penser que ces facultés ne sont pas encore entièrement explorées.

Tout récemment encore (mai 1920), j'écoutais au détecteur d'un poste récepteur de télégraphie sans fil, à mon observatoire de Juvisy, les claquements secs, successifs, rapides, produits par les décharges électriques d'un orage lointain. Soudain, Une mélodie délicieuse se substitua à ces sons monotones, d'abord une sonate au piano, puis tout un orchestre vinrent charmer mon oreille. Nul instrument de musique ne jouait dans mon voisinage : c'était un concert céleste, évoquant les suaves harmonies de la musique des anges bibliques... dont les exécutants se trouvaient à Londres, devant un poste transmetteur de radiotéléphonie, et les auditeurs, à Rome, au poste écouteur ! Ainsi s'envolait bien au-delà de la France ce concert d'outre-Manche destiné à la Ville éternelle...

Si notre oreille était douée des propriétés de l'appareil récepteur d'un poste radiotéléphonique, nous percevrions ces voix de l'espace, ces musiques éthérées, qui vont se faire entendre à des centaines, à des milliers de kilomètres. Si notre œil était construit comme la plaque photographique, nous verrions des radiations auxquelles notre nerf optique reste insensible. Le monde serait pour nous tout autre qu'il est. Si nous étions tous doués des facultés supranormales particulièrement développées chez certains êtres, les forces inconnues dont nous nous occupons ici sembleraient toutes naturelles, et nous aurions une autre compréhension de l'univers et de la vie.

Ces constatations nous invitent à penser que nous vivons au sein d'un monde invisible, dans lequel nous sommes plongés comme des aveugles en plein soleil ou des sourds tendant leur oreille atrophiée aux harmonies d'un Beethoven ou d'un Mozart la cécité de l'aveugle n'empêche pas le soleil de briller, pas plus que l'infirmité du sourd ne modifie en quoi que ce soit la beauté d'une symphonie musicale.

Lors donc que nous constatons tous ces progrès de la science, nous ne pouvons nous empêcher de les voir se continuer dans l'avenir. Si, par exemple, il est prouvé qu'un mourant aux Etats-Unis ou en Chine révèle sa mort à un ami habitant la France ou l'Angleterre, et qu'un mort vient nous apprendre dans quelles conditions il est passé de vie à trépas, nous ne pouvons, nous empêcher de songer à l'évolution graduelle des connaissances humaines et nous demander jusqu'où s'étendront dans l'avenir les conquêtes mentales de l'habitant de la Terre. Jusqu'où l'homme ira-t-il dans son progrès ? N'a-t-on pas réussi, non seulement à parler à distance, mais encore à écrire, à dessiner, à envoyer un portrait ?

Lorsque je publiai mon ouvrage *La Fin du Monde* (1893), quelques critiques ignorants de nos études ont qualifié de purement imaginaires les figures des pages 273, 307 et 367, qui montrent, la première, un habitant de Paris voyant, de son lit, une bayadère dansant à Ceylan, en un cinéma improvisé ; la seconde, une apparition due à la transmission des ondes éthérées ; la troisième, Omégar arrivant aux pieds d'Eva, qui l'avait appelé à travers l'immensité de l'Océan. Ce progrès a été réalisé graduellement, comme ont été réalisés les aéronefs de la première page. Tout arrive.

Devant cette puissance de l'esprit humain, on pourrait donc soutenir que les faits transcendants qui sont l'objet de nos études métapsychiques peuvent être dus, en partie, à des

facultés cérébrales encore inconnues. Examinons de près l'objection, et sans aucune idée préconçue.

La question se pose nettement ainsi : les faits observés peuvent-ils être attribués à des facultés, connues ou inconnues, d'un appareil cérébral aussi puissant qu'on l'imagine ? Analysons, disséquons, un des exemples présentés dans notre premier volume : « Le 27 juin 1894, vers neuf heures du matin, le Dr Gallet, alors étudiant en médecine, à Lyon, travaillant dans sa chambre, en compagnie d'un camarade d'études, le Dr Varay, pour le premier examen de doctorat, et très absorbé par son travail, en est distrait impérieusement par une phrase intérieure obsédante lui répétant ces mots : « M. Casimir Perier est Président de la République par 451 voix ».

L'étudiant écrit cette phrase sur un papier qu'il tend à son compagnon, en se plaignant de l'obsession. Varay lit, hausse les épaules, et sur l'insistance de son ami croyant à une prémonition réelle, le prie assez durement, de le laisser travailler en paix. Après déjeuner, les deux camarades rencontrent deux autres étudiants, M. Bouchet, actuellement médecin en Haute-Savoie, et M. Deborne, actuellement pharmacien à Thonon, et les trois compagnons rient d'une pareille prophétie, les candidats officiels à la présidence étant MM, Brisson et Dupuy. L'élection se faisait, ce jour-là, à Versailles, à 2 heures.

Or, tandis que les étudiants lyonnais se rafraîchissaient à la terrasse d'un café, des camelots passent et crient : « M. Casimir Perier est élu Président de la République par 451 voix. »

Les sceptiques les plus endurcis seraient malvenus à contester ce fait de prémonition précise cinq heures avant l'événement, attendu qu'il a été confirmé par la triple attestation des trois témoins. Ne voir là qu'une coïncidence fortuite est inadmissible.

S'il s'agissait d'un calcul, on pourrait dire qu'il n'y a rien de merveilleux à ce que l'on soit tombé juste, comme dans le calcul des grains de blé contenus dans un litre, mais il s'agit ici d'une voix intérieure spontanée. Et le chiffre ! La question qui se pose est de savoir si nous pouvons attribuer cette divination de l'avenir au cerveau, à des facultés cérébrales physiologiques, ou si nous ne sommes pas conduits à rechercher, soit dans l'homme, soit à côté, l'action d'un élément psychique différent de l'organisme matériel. Cette question ne se résout-elle pas par elle-même ?

Attribuer à un groupement de molécules matérielles, à une action chimique, mécanique, d'un fourmillement d'atomes quelconques, la faculté de voir ce qui n'existe pas encore, ce qui arrivera dans plusieurs heures, plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, plusieurs années, est une pure hypothèse, et ne s'appuie sur aucune base scientifique. De plus, c'est une hypothèse absurde en elle-même. A force de vouloir faire de la science pratique, on glisse dans l'aberration, on cesse de raisonner logiquement.

La seule échappatoire, dans le cas de la prémonition que nous venons de rapporter, serait de supposer une coïncidence fortuite : 1° pour le nom inattendu ; 2° pour le chiffre. A la rigueur, quoiqu'il y ait des millions à parier contre 1, ce n'est peut-être pas absolument impossible.

Mais alors, le fait signalé à la suite du précédent : M. Vincent Sassaroli annonçant plusieurs jours d'avance, l'écroulement d'une maison que les architectes jugent très solide, et en faisant fuir les habitants juste à l'heure de la catastrophe. Ici, assurément, le hasard ne peut être invoqué. On cherchera une autre hypothèse, on supposera que le prophète était doué de la faculté des animaux qui pressentent les tremblements de terre ; mais cette hypothèse est insoutenable, il ne s'agit pas d'un phénomène cosmique, mais d'un immeuble particulier. Nos contradicteurs de parti pris veulent des hypothèses invraisemblables plutôt que d'admettre la simple réalité.

Et la servante de Schopenhauer, voyant, en rêve, cinq ou six heures d'avance, l'encrier renversé et l'encre coulant du bureau sur le plancher ? Attribuer cette vision prémonitoire au cerveau de la domestique du philosophe n'est-il pas un comble ?



Et l'enfant d'Édimbourg, charmant petit joueur, se voyant, tout d'un coup, dans un cercueil de satin blanc entouré de fleurs, ce qui arriva huit jours après ? Et la jeune princesse de Radziwill, refusant toujours, depuis son enfance, de passer sous une porte de salon sous laquelle elle fut écrasée à la fête de ses fiançailles ? Et Melle Noell, de Montpellier, apparaissant à son frère le lendemain de sa mort et la lui apprenant ? Mes lecteurs ont lu ce récit dramatique dans *L'inconnu*, et nous y reviendrons plus loin.

Mémo dans le cas de Mme Constans refusant obstinément de prendre la potion qui l'aurait tuée, où nous pourrions imaginer une divination mystérieuse de l'organisme, nous sentons aussi qu'il y a là une cause subliminale. Et cent autres observations dit même ordre !

Les pressentiments sont, parfois, d'une telle précision que certains psychologues pensent que l'âme humaine réduite à ses seules forces n'en est pas capable et qu'il est nécessaire de lui associer l'intervention d'un esprit extérieur à elle. Ces analystes poussent les conséquences spiritualistes encore plus loin que nous l'avons fait jusqu'ici. Que le cerveau soit en jeu, fort bien, mais il n'est que l'instrument. La locomotive ne marcherait pas sans le mécanicien. L'appareil électrique n'est pas le télégraphiste. Le téléphone n'est pas l'appelleur. La chambre noire n'est pas le photographe.

Il y a encore un autre aspect de l'homme, dont nous n'avons pas parlé, et sur lequel nous n'avons pas à disserter ici : le caractère moral. Comment des combinaisons de molécules chimiques pourraient-elles produire de la bonté, du dévouement, l'amour du bien, l'honnêteté, la probité, la vertu, le sentiment du sacrifice, l'esprit de justice, la passion de la vérité, et toutes les facultés spirituelles qui constituent le domaine moral de l'humanité ? Les facultés de l'âme sont aussi diverses que les individus mais il y a une ressemblance commune entre toutes les âmes, c'est la conscience, pour condamner le mal et approuver le bien. Outre le côté esprit de l'âme, il y a le côté moral, qui est le fonds même de l'âme humaine. Comment voir là une fonction de la matière cérébrale ?

Non, l'homme n'est pas seulement l'organisme physique que les physiologistes ont enseigné jusqu'ici. Il est plus complexe. Qu'est-il en totalité ? C'est ce que nous cherchons dans ces études. Cependant, certains hommes, censément scientifiques, ne veulent pas en démordre, n'acceptent sous aucun prétexte nos conclusions, quelques logiques qu'elles soient. Il y a là une négation systématique déplorable chez des esprits pondérés. Pour tout observateur libre, la méthode positive la plus stricte établit avec certitude que les faits supranormaux étudiés dans cet ouvrage ne peuvent plus être niés, doivent désormais être inscrits dans le domaine des sciences exactes, agrandi et transformé, ne sont pas attribuables à des fonctions cérébrales, et prouvent l'existence de l'âme comme entité distincte de l'organisme corporel.

\*

\*\*

Une méthode scientifique sévère est indispensable pour établir les études psychiques sur une base positive et les faire entrer dans le cadre de la science moderne, constamment élargi par les découvertes nouvelles qui, depuis un quart de siècle, ont transformé le monde. Mais lorsque les faits, depuis si longtemps discutés – et même niés – sont démontrés, on ne s'explique pas la persistance du scepticisme qui continue à refuser de les reconnaître. Une négation systématique obstinée est-elle raisonnable ?

Croire à tout est une erreur. Ne croire à rien en est une autre. Nous ne devons rien admettre sans preuves, mais nous devons reconnaître loyalement ce qui est prouvé. Avouons, néanmoins, qu'il y a des tempéraments à ce point rebelles aux études spéciales qui nous occupent ici que, malgré toutes les preuves imaginables, ils ne croiront jamais à rien.

Nous rencontrons assez souvent, autour de nous, des hommes incapables d'être convaincus, malgré les constatations les plus évidentes, hommes excellents, d'ailleurs, à d'autres points de vue, instruits, agréables, philanthropes, mais dont les yeux de l'esprit sont construits de telle

sorte qu'ils ne voient pas droit devant eux (Les chasseurs assurent qu'il en est de même des lièvres). Leurs yeux ont un prisme devant la rétine au lieu du cristallin normal, et ce prisme dévie les rayons de quelques degrés, avec des réfractions différentes selon les types. Ce n'est pas de leur faute. Non seulement ils ne veulent pas reconnaître le soleil au méridien, mais ils ne peuvent pas. Divers modes d'éducation s'y sont opposés, les uns par une crédulité aveugle pour certains enseignements non démontrés du tout qui les satisfont, les autres par une incrédulité non moins aveugle. Carl DU PREL, raconte quelque part<sup>1</sup> qu'un prédicateur de Vienne a prononcé du haut d'une chaire ces étonnantes paroles : « Je ne croirai à une suggestion hypnotique que lorsque je l'aurai vue, et je ne la verrai jamais, parce que j'ai pour principe de ne jamais assister à ce genre d'expériences ».

Quelle logique ! Quel magnifique raisonnement ! Les yeux ne servent de rien à un cerveau aveugle, dit un proverbe arabe. Les dénégateurs impénitents, ceux qui rient de tout, ne se doutent pas du plaisir que nous donnent leurs dissertations. On y rencontre des humoristes distingués et de fins causeurs qui s'imaginent parcourir une route royalement dominée par leur opulente automobile, tandis qu'ils roulent sur des pneumatiques qu'un caillou suffit à dégonfler. Si je suis si affirmatif dans les principes posés ici, c'est que ma certitude est absolue, solidement étayée par l'examen impartial personnel fait depuis plus d'un demi-siècle. Les documents que je publie ne représentent qu'une minime partie de ceux que je possède, et j'en recels tous les jours de nouveaux. Notre premier volume pourrait être double, quadruple, décuple de ce qu'il est, et les pages que l'on va lire pourraient être, elles aussi, multipliées par dix pour tout contenir. Mais les aveugles et les sourds ne perdent pas pour cela leur cécité et leur surdité. Sourire supérieurement de tout est si distingué !

Avoir trop d'esprit est quelquefois nuisible à la simple compréhension des choses telles qu'elles sont. Oh ! Assurément, ce reproche n'est pas d'une extrême fréquence dans notre espèce humaine terrestre ; mais il est applicable de temps à autre à de célèbres spécimens de cette humanité. Tous ceux qui ont lu Voltaire ont été quelque peu choqués de ses idées saugrenues sur les fossiles, de son poème irrévérencieux de la Pucelle d'Orléans et de ses plaisanteries de mauvais goût sur les sujets les plus graves. Trop d'esprit, vraiment ! Le mieux est l'ennemi du bien. Un télescope serait un mauvais instrument devant l'œil pour écrire une lettre. Un microscope serait également mal à sa place pour juger d'un paysage. Ce proverbe bien connu « quelqu'un a plus d'esprit que Voltaire : c'est tout le monde » n'a pas tort. Le simple bon sens n'est pas toujours à dédaigner.

Est-ce que l'illustre savant Henri Poincaré, dans sa quintessence de raisonnement métaphysique, n'a pas, un certain jour, laissé entendre qu'il doutait du mouvement de la Terre ? On se souvient de cette sorte de scandale scientifique et littéraire.

Les écrivains réactionnaires s'empressèrent d'argumenter. EDOUARD DRUMONT, en tête, écrivait dans *La Libre Parole* du 9 janvier 1904 : « Il n'est pas démontré du tout que la Terre tourne, comme le prétendait Galilée, et qu'elle ne soit pas le centre du système planétaire. M. H. Poincaré, qui est, à l'heure actuelle, le premier des géomètres physiciens français, n'a nullement un ton affirmatif et dit : « On soutient que la Terre tourne, et je n'y vois pas d'inconvénient pour ma part. C'est une hypothèse agréable et commode, pour expliquer la formation et l'évolution des mondes, qui ne peut être ni confirmée ni infirmée par aucune preuve tangible. L'espace absolu, c'est-à-dire le repère auquel il faudrait rapporter la Terre pour savoir si, réellement, elle tourne, n'a aucune existence objective. Dès lors, cette affirmation ; « La Terre tourne » n'a aucun sens, puisque aucune expérience ne permet de la vérifier. Ces deux propositions « la Terre tourne » et « il est plus commode de supposer que la Terre tourne » ont un seul et même sens ; il n'y a rien de plus dans l'une que dans l'autre. »

---

<sup>1</sup> *La Magie, science naturelle*, 2<sup>e</sup> partie, p. 327.

Un grand nombre de journaux ont enfourché le Pégase pris au lacet par Drumont : *L'Eclair, la Liberté*, etc., de Paris, et une quantité de journaux de province, sans compter la *Croix* de tous les diocèses... On lit dans la *Croix du Nord* du 22 février : « Ceux qui affirment que la Terre tourne N'EN SAVENT RIEN. Ils disent que la Terre tourne PARCE QU'ILS PENSENT QUE CELA EMBÊTE PROFONDÉMENT LES CATHOLIQUES. » Une pareille levée de boucliers a été un phénomène assez curieux dans la quatrième année de notre XXe siècle !

J'ai souvent décrit, dans mes ouvrages, les 14 principaux mouvements de la Terre, et ce n'est pas ici le lieu de les exposer. Cependant, les ignorants et les sectaires répliquent : Il n'y en a pas quatorze, il n'y en a pas du tout, ni rotation en 24 heures, ni révolution en 365 jours autour du Soleil, ni transport vers la constellation d'Hercule, ni oscillation séculaire du pôle... rien. Pourtant, tout le monde peut se convaincre, par exemple, du premier de ces mouvements, de la rotation diurne à laquelle nous devons la succession du jour et de la nuit, par un raisonnement tellement simple qu'il en est enfantin et que nous pouvons résumer en quelques lignes.

Nul ne peut contester que nous voyions tous les jours le Soleil, la Lune, les planètes, les étoiles se lever à l'Orient, monter dans le ciel, arriver, à un point culminant, descendre, se coucher à l'Occident et reparaitre le lendemain à l'horizon oriental après être passés au-dessous de la Terre. Il n'y a que deux hypothèses à faire pour expliquer cette observation universelle et perpétuelle : ou bien c'est le ciel qui tourne de l'Est à l'Ouest, ou bien c'est notre globe qui tourne sur lui-même en sens contraire.

Dans le premier cas, il faut supposer les corps célestes animés de vitesses proportionnelles à leurs distances. Le Soleil, par exemple, est éloigné de nous à 23.000 fois le demi-diamètre de la Terre ; il devrait donc parcourir en vingt-quatre heures une circonférence 23.000 fois plus grande que celle de l'équateur terrestre, ce qui conduit à une vitesse de 10.695 kilomètres par seconde. Jupiter est environ 5 fois plus loin ; sa vitesse devrait être de 53.000 kilomètres par seconde. Neptune, 30 fois plus éloigné, devrait parcourir 320.000 kilomètres par seconde.

L'étoile la plus proche, alpha du Centaure, située à une distance 275.000 fois supérieure à celle du Soleil, devrait courir, voler dans l'espace avec une vitesse de 2 milliards 941 trillions de kilomètres par seconde. Toutes les étoiles sont incomparablement plus éloignées encore... jusqu'à l'infini. Et cette rotation fantastique devrait s'accomplir autour d'un point minuscule, autour de l'atome terrestre, plus d'un million de fois plus petit que le Soleil et invisiblement perdu dans l'immensité des mondes !

Poser ainsi le problème, c'est le résoudre. A moins de nier les mesures astronomiques et les opérations géométriques les plus concordantes, le mouvement de rotation diurne de la Terre est une certitude. Supposer que les astres tournent autour de notre globe, c'est supposer, comme l'écrivait un auteur humoristique, que pour rôtir un faisan on aurait fait tourner autour de lui la cheminée, la cuisine, la maison et tout le pays. D'ailleurs, le pendule de Foucault montre ce mouvement, et l'aplatissement polaire, le prouve. Malgré cette certitude, nous voyons des écrivains continuer à proclamer des doutes inexplicables.

A ce point que le successeur de Poincaré à l'Académie française, en 1917, M. Capus, a prononcé les paroles suivantes dans son discours de réception : « Voilà, a-t-il dit, que quatre siècles après Copernic, un maître du savoir remarque qu'il n'existe nulle part dans l'espace un poste de l'intérieur duquel on puisse observer si réellement la Terre tourne, et que, par conséquent, cette affirmation « la Terre tourne » n'a aucun sens, puisqu'aucune expérience ne permettra jamais de la vérifier. Mais la découverte de Copernic peut se résumer en ces mots : il est plus commode de supposer que la Terre tourne, parce qu'on exprime ainsi les lois de l'astronomie dans un langage plus simple. »

Et plus loin : « Longtemps le Soleil nous a laissé croire que c'est lui qui montait à l'horizon ; puis il nous a suggéré que c'était peut-être la Terre qui tournait mollement vers lui, mais, dans l'une et l'autre hypothèse, il ne nous a mesuré ni la lumière ni la chaleur. Acceptons donc,

comme la condition même de notre destinée, la vérité approximative et à peu près de l'observation. »

Ce langage proclamé sous la coupole de l'institut, et plutôt digne d'une scène de vaudeville, a lieu de nous stupéfier ; il aurait troublé plus d'un esprit si on l'avait pris au sérieux. Cette rotation de la Terre est archidémontrée ; la nier serait nier toute l'astronomie et toute la mathématique céleste. De même que la Terre tourne, nous voyons, les autres planètes tourner : Mars en vingt-quatre heures trente-sept minutes, Jupiter en neuf heures cinquante minutes, Saturne en dix heures quatorze minutes. Un observateur placé sur la Lune verrait notre globe accomplir sa rotation diurne, etc. Poincaré n'avait énoncé, à ce propos, qu'une dissertation métaphysique sur « la relativité des mouvements » il a fort regretté personnellement les commentaires dont une partie de la presse a assaisonné sa dissertation plutôt amusante.

Je me suis efforcé de détruire cette légende, et l'illustre astronome m'y avait invité par la lettre explicative que voici publiée au *Bulletin de Société Astronomique de France*, en mai 1904 :

« Mon cher collègue,

Je commence à être un peu agacé de tout le bruit qu'une partie de la presse fait autour de quelques phrases tirées d'un de mes ouvrages – et des opinions ridicules qu'elle me prête. Les articles auxquels ces phrases sont empruntées ont paru dans une Revue de métaphysique ; j'y parlais un langage qui était bien compris des lecteurs habituels de cette Revue.

La plus souvent citée a été écrite au cours d'une polémique avec M. Le Roy, dont le principal incident a été une discussion à la Société philosophique de France. M. Le Roy avait dit : « Le fait scientifique est créé par le savant ». Et on lui avait demandé : Précisez, qu'entendez-vous par un fait ? Un fait, avait-il répondu, c'est par exemple, la rotation de la Terre. Et, c'est alors qu'était venue la réplique : Non, un fait, par définition, c'est ce qui peut être constaté par une expérience directe, c'est le résultat brut de cette expérience. A ce compte, la rotation de la Terre n'est pas un fait.

En disant « ces deux phrases, la Terre tourne, et il est commode de supposer que la Terre tourne, n'ont qu'un seul et même sens », je parlais le langage de la métaphysique moderne. Dans le même langage, on dit couramment : « Les deux phrases, le monde extérieur existe et il est commode de supposer que le monde extérieur existe, n'ont qu'un seul et même sens. »

La rotation de la Terre est donc certaine, précisément dans la même mesure que l'existence des objets extérieurs.

Je pense qu'il y a là de quoi rassurer ceux qui auraient pu être effrayés par un langage inaccoutumé. Quant aux conséquences, qu'on a voulu en tirer, il est inutile de montrer combien elles sont absurdes. Ce que j'ai dit ne saurait justifier les persécutions exercées contre Galilée, d'abord parce qu'on ne doit jamais persécuter même l'erreur, ensuite parce que même au point de vue métaphysique, il n'est pas faux que la Terre tourne, de sorte que Galilée n'a pu commettre d'erreur.

Cela ne voudrait pas dire non plus qu'on peut enseigner impunément que la Terre ne tourne pas, quand cela ne serait que parce que la croyance cette rotation est un instrument aussi indispensable à celui qui veut penser sagement, que l'est le chemin de fer, par exemple, à celui qui veut voyager vite.

Quant aux preuves de cette rotation, elles sont trop connues pour que j'insiste. Si la Terre ne tournait pas sur elle-même, il faudrait admettre que les étoiles décrivent en vingt-quatre heures une circonférence immense que la lumière mettrait des siècles à parcourir.

Maintenant, ceux qui regardent la métaphysique comme démodée depuis Auguste Comte me diront qu'il ne peut pas y avoir de métaphysique moderne. Mais la négation de toute métaphysique, c'est encore une métaphysique, et c'est précisément là ce que j'appelle la métaphysique moderne.

Pardon de ce bavardage, et tout à vous. »

POINCARÉ.

J'avoue, toutefois, que cette lettre ne m'avait pas absolument satisfait. Le scepticisme du philosophe y persiste, et c'est une contradiction avec la certitude que nous devons avoir des démonstrations de l'astronomie moderne. Poincaré pensait, comme Berkeley, que nous ne sommes sûrs de rien, même pas de l'existence de la Terre, du Soleil, et du monde extérieur à notre pensée, qui, seule, existerait. J'ai eu souvent avec lui de longues discussions sur ce point. Et c'est ce qui me faisait dire plus haut que l'on peut préférer le simple bon sens aux quintessences de l'esprit.

\*  
\*\*

Reconnaître simplement l'a réalité de ce que l'expérience démontre, c'est tout ce que nous demandons. Se servir tranquillement de sa raison. N'être dupes de rien, d'aucune illusion ni d'aucun sophisme. Voir le soleil à midi. Tout étudier sincèrement, franchement, carrément, consciencieusement.

Après tout, pourquoi nous préoccuper des indifférents, des négateurs, des incroyables. Le désir de convaincre. L'apostolat de la vérité. Le bonheur d'être utile, de faire le bien, de consoler ceux qui souffrent, de répandre autour de soi les rayons de l'espérance. Mais ceux qui sont satisfaits, soit par leur certitude du tranquille néant après la mort, soit par leur croyance en des dogmes qui suffisent à leur mentalité, n'ont aucun besoin de chercher plus loin. Toute conviction sincère est respectable. La liberté de conscience avant tout, que cette conscience soit celle d'un chrétien, d'un juif, d'un musulman, d'un bouddhiste, d'un taoïste, d'un théosophe, d'un athée, peu importe. Chacun pour soi. Mais comme la conduite de la vie est tout autre selon que l'on admet ou que l'on n'admet pas la survivance et la responsabilité de nos actes dans une justice immanente, celui qui sait que l'âme existe et qu'elle survit au corps considère comme un devoir d'être utile à ses frères.

Il est juste toutefois de remarquer que dans la discussion analytique des phénomènes psychiques l'incrédulité trouva parfois certains points d'appui, plus ou moins solides. L'admission de ces faits extraordinaires ne va pas, en effet, sans soulever des difficultés et des objections de divers genres, pour lesquelles le geste de l'autruche n'est pas suffisant.

Ainsi, par exemple, en ce qui concerne la vue par l'esprit à distance ; dans un appartement fermé, sous une enveloppe close, et même dans l'avenir, ces facultés nous incitent à nous demander comment les êtres qui en sont doués ne sont pas les maîtres du monde. Ne peuvent-ils jouer sur toutes les valeurs financières, connaître les secrets d'Etat qui courent d'un bout du monde à l'autre, scellés dans les valises diplomatiques ? Ne peuvent-ils, sans éclaireurs ni avions, percevoir les mouvements de troupes dans une guerre et déterminer d'avance les batailles de la Marne ? Découvrir les abris camouflés de l'artillerie ; les sous-marins destructeurs, et même empêcher les guerres en dévoilant les plans concertés par les potentats ? Ne peuvent-ils nous dire où nous pouvons trouver dans les entrailles du sol, le charbon, les minerais, le pétrole qui nous manquent ? Voilà ce que m'écrivait récemment un lecteur du premier volume, en ajoutant : « J'ai le grand bonheur d'être foncièrement spiritualiste et de penser exactement comme vous, mais j'estime avec vous-aussi, que nous ne devons reculer devant aucun problème et que rien n'est plus intéressant au monde, que la recherche de la vérité. »

La réponse à ces objections si logiques est que les facultés dont nous parlons ne s'exercent pas normalement à notre volonté, mais en des conditions spéciales indéterminées, et la plupart du temps spontanément. Ce sont des sortes d'inspirations, de situations hypnotiques. On peut les comparer aux créations musicales. Beethoven aurait-il pu écrire sur commande l'une quelconque de ses admirables symphonies ? Il en est de même des poètes. Voyez-vous un général ordonnant à Beethoven, de rêver sa sonate du *Clair de lune* ou à Dante sa *Vision du*

*Paradis* ? Ce sont des jets d'imagination, des créations de l'esprit. Rouget de Lisle a écrit, en parlant de la *Marseillaise* : « Les paroles me venaient avec l'air. » On a quelquefois commandé des poèmes pour des cérémonies officielles ; on a obtenu des résultats analogues au poème de Rostand, sur la réception de l'impératrice de Russie au palais de Compiègne, où le tapis sur lequel elle marche s'écrie tout à coup : « Oh ! Oh ! c'est une impératrice ! »

Quel tapis indiscret ! Et quel étonnement de sa part ! Il me semble que cet académicien n'a guère été mieux inspiré que successeur, d'Henri Poincaré. Ces facultés supranormales ne sont pas à nos ordres. Elles s'exercent inconsciemment. Celui qui voit l'avenir ne le sait pas. C'est un présent qu'il voit et qu'il ne croit pas réel. Lorsque l'événement arrive, il constate la prémonition, la vue antérieure. D'autre part, ces prévisions ne se produisent, même chez les sujets les plus aptes que rarement dans la vie, la plupart du temps une seule fois. Tout incontestable qu'il est, le phénomène de la vue sans les yeux et de la connaissance de l'avenir est un phénomène supranormal. C'est l'inconscient qui agit. Nous ne connaissons pas les lois de cette action.

Les magnétiseurs ont souvent obtenu des vues à distance remarquablement précises par leurs somnambules ; mais il ne faut pas toujours s'y fier, il s'y mêle parfois l'influence d'esprits extérieurs, comme dans les manifestations spirites. J'ai sous les yeux, en ce moment, une centaine de cas de ce genre, assez inextricables. Le plus curieux, peut-être, est celui qui a été rapporté par MAXWELL, de cette statuette déplacée par un esprit qui dirigea pendant plusieurs mois les actions de l'observateur stupéfait, et confiant, et finit par le ruiner au moment de la guerre de 1870, dont il n'avait pas prévu les conséquences à la Bourse, quoique jusque-là toutes ses indications et prédictions eussent été d'une parfaite exactitude.

En résumé, on doit apporter dans les études métapsychiques les mêmes règles rationnelles que dans toutes les branches de la science, et le bon sens normal doit éliminer désormais l'incrédulité qui s'est si longtemps opposée à l'admission des faits les mieux établis. Si j'ai un peu insisté sur l'argument relatif au mouvement de la Terre, à propos d'une indécision inacceptable, c'est que la connaissance de la position de notre planète dans l'Univers constitue la base même de toute la science – et qu'il importait de juger les inconvénients graves, au point de vue philosophique, des doutes non motivés, funestes à la recherche de la Vérité.

\*

\*\*

Une objection bien différente des précédentes m'a été faite à propos de notre premier volume. Une personne qui me prie de taire son nom, m'a adressé, d'un château des environs du Mans, une longue et intéressante missive m'exprimant ses regrets de ce que j'ai dit à propos de Lourdes et de l'apparition de la Sainte Vierge, qu'elle considère comme authentique. D'autres lettres m'ont été écrites dans le même sens, notamment par un éminent chanoine du diocèse de Marseille.

Si j'ai parlé des guérisons de Lourdes c'est parce qu'elles prouvent l'existence de l'âme, la puissance de l'idée, de l'exaltation mentale, de la Foi. Mais c'est une erreur de penser que l'église catholique en ait le monopole. Il y en a BEAUCOUP D'AUTRES DANS LE MÊME CAS, qui n'ont rien de commun avec Notre-Dame de Lourdes où de la Salette, et qui ne sont pas catholiques du tout<sup>2</sup> !

---

<sup>2</sup> La discussion de ce sujet spécial m'a conduit à une enquête qui a été faite pour moi en août 1920, par des amis dévoués, et j'ai été amené à modifier le texte des pages 148 à 150 des premières éditions du tome I (à partir du 35e mille). Deux habitants de Lourdes dont la mémoire est restée excellente, contemporains des apparitions, un certain M. B. âgé aujourd'hui de quatre-vingt-dix ans, se souvient fort bien, ainsi que sa femme, de la belle Mme P..., de ses aventures amoureuses, de ses robes de soie et des bons mots lancés à cette époque à propos des visions de Bernadette. Mais la légende locale ne me paraît pas aussi fondée qu'elle le semblait. Il résulte de cette

Cet ouvrage n'est pas écrit pour les raisons religieuses, ni pour les fidèles d'une religion quelconque convaincus et satisfaits, mais pour les hommes qui pensent librement, voulant juger les choses en toute indépendance d'esprit. Or, est-il raisonnable de croire que la mère de Jésus-Christ s'occupe des guérisons de Lourdes ; ou Esculape de celles du temple d'Epidaure ? On peut récuser l'association de Mme P..., à la vision de Bernadette, malgré l'anecdote locale qui s'est racontée immédiatement dans le pays, et n'admettre qu'une hallucination sans cause objective, mais supposer une action directe de la Vierge Marie paraît vraiment tout à fait extravagant<sup>3</sup>.

Les religions (il y en a une cinquantaine sur notre petit globe) ne semblent-elles pas, bien souvent, des parodies de la religion ? Comment ne pas admettre l'existence d'un Esprit universel régissant toutes choses, les atomes comme les mondes, la moindre plante, le moindre animal aussi magistralement que les globes du système solaire, les genèses des nébuleuses, les millions de soleils de la Voie lactée ? La Religion, la croyance en un Dieu infini – et inconnaissable pour nous – s'impose à tout esprit qui pense.

On répond que les religions sont des formes diverses de cette croyance générale en un Être suprême, que ces ormes sont à la portée de notre entendement, qu'elles sont utiles pour les faibles d'esprit, pour les paresseux, pour les êtres qui n'ont ni la force ni la volonté de penser et qui trouvent une solution facile de leurs actes dans les formules dogmatiques interdisant toute recherche et exigeant la soumission passive au mystère, sans essayer d'en soulever le voile, ce qui serait une profanation.

Mais les religions ne feront-elles pas un jour place à la Religion ? Ne se perfectionneront-elles pas, celles de la Chine, comme celles de l'Europe ? L'humanité est-elle donc incapable de se former une croyance rationnelle ? Les illusions et les superstitions sont-elles donc indispensables ? Que les formes religieuses soient utiles au point de vue social, qu'elles enseignent des principes d'honnêteté, qu'elles soient pieusement consolatrices des misères, des injustices, des deuils, nul ne peut le contester. Mais, pourquoi certains croyants s'imaginent-ils qu'ils ne doivent pas s'éclairer ? Pourquoi l'intolérance religieuse de certains sectaires, qui interdisent et condamnent la libre recherche et qui n'admettent pas que l'on puisse raisonner

---

enquête que Mme P... a mis au monde une petite fille, le 8 février 1858. A-t-elle pu faire une promenade le 11 ? Ce jour-là, le temps était couvert et calme. Le dimanche suivant (date de la deuxième apparition), soleil radieux, temps magnifique, belle journée de printemps. Il est toutefois remarquable que, le premier jour, l'apparition est restée muette, et que le dimanche suivant, elle a assez longuement parlé, ainsi que le jeudi 18. Il paraît qu'on a demandé à Bernadette si la Sainte Vierge était plus belle que Mme P..., et qu'elle a répondu qu'elle était plus belle encore (Lettre 4256 du 31 août 1920 - Je rappelle que les lettres d'observations psychiques qui me sont adressées sont inscrites depuis l'année 1899 sous des numéros successifs, et que l'on peut ainsi toujours recourir aux originaux.). LASSERRE fait allusion à cette question dans son ouvrage sur *Lourdes*, édition de 1892, 319<sup>e</sup> mille, que j'ai sous les yeux, page 33. La grotte, à cette époque, n'était guère accessible que par le haut, par un sentier de la montagne, celui que Bernadette prit à la troisième apparition. Précisément à propos de Lourdes, une lettre m'avait été adressée de Lourdes même, le 11 juin 1920, par un habitant (Lettre 4159) m'invitant à admettre que la petite innocente Bernadette a été simplement dupe d'une hallucination, sans que l'une des promenades amoureuses de Mme P..., y eût été associée. Cependant l'officier G..., l'ami de Mme P... est resté toute sa vie, aussi stupéfait que convaincu de cette association. On m'écrivait aussi : « Bernadette n'était pas idiote, mais simplement faible d'esprit ». Le croyant enthousiaste Lasserre déclare cependant que c'était une créature fort chétive ; qu'à quatorze ans on ne lui en donnait qu'onze ou douze ; qu'elle ne savait ni lire ni écrire, n'avait pu faire sa première communion, ne connaissait que le patois pyrénéen ; était, de plus, sujette aux oppressions d'un asthme qui la faisaient beaucoup souffrir. Elle avait passé son enfance à garder les moutons. Mais ces divers détails valent-ils le temps que nous passerions à les discuter, puisque les hallucinations classiques se produisent sans cause objective ?

<sup>3</sup> Le livre de Gustave DROZ, *Autour d'une Source*, est une paraphrase artistique de l'hallucination visuelle de la voyante de Lourdes et de l'exploitation de la source.

autrement qu'eux ? Peut-on penser au XXe siècle avec la mentalité de l'an mille ? Faut-il deux religions, une pour les êtres instruits, capables de réfléchir, de discuter, une autre pour le vulgaire ? Jusqu'à présent, cette distinction a paru nécessaire. Mais maintenant ? N'est-il pas bon d'élaguer les scories ?

Le clergé du, temps de Jeanne d'Arc n'a-t-il pas eu tort de la déclarer sorcière, hérétique, et de faire périr dans le supplice d'un infâme bûcher cette vierge de dix-neuf ans ? Galilée n'a-t-il pas été condamné comme hérétique ? Etc., etc. Pourquoi ne pas admettre un progrès dans des idées ? N'insistons pas. Ce n'est pas ici le lieu.

Tous les hommes qui pensent ont traversé les angoisses du doute, de l'incertitude succédant aux sérénités de la foi enfantine. Le fondateur des Recherches psychiques expérimentales, en Angleterre, Frédéric Myers, nous a fait entendre l'écho d'une crise analogue à celle dont j'ai parlé dans mes *Mémoires*. Il raconte ceci à propos de l'évolution de sa pensée : « Elevé dans l'Eglise anglicane, il en fut un membre fidèle, voire intransigeant, « aggressively orthodox » suivant sa propre expression, jusqu'à l'âge des crises inévitables où, déchiré entre un besoin inextinguible de certitude quant à l'au-delà, l'attachement de sa foi au dogme traditionnel, et, d'autre part, les spéculations philosophiques, il alla confier ses perplexités au professeur Sidgwick. « Dans une promenade sous le ciel étoilé que je n'oublierai jamais, je lui demandai, presque en tremblant, s'il pensait qu'après la faillite de la tradition, de l'intuition et de la métaphysique à résoudre l'énigme de l'univers, il y avait encore une chance pour que l'étude de certains phénomènes observables actuels – revenants, esprits, n'importe quoi – pût nous fournir quelque connaissance valable relativement au monde invisible. Sidgwick me parut avoir déjà songé à cette possibilité et, avec assurance, m'indiqua quelques raisons d'espérer. De ce soir-là date ma résolution de me livrer à cette recherche<sup>4</sup>. »

C'était le 3 décembre 1869 ; Myers avait vingt-six ans. Le but essentiel de sa vie se trouvait désormais fixé. Nous avons tous passé par là. Mais le chemin de Damas n'est pas le même pour tous. Un éminent historien, auteur contemporain célèbre, m'écrivait un jour : « Mon cher ami, pourquoi vous préoccuper des croyances vulgaires ? Vous savez aussi bien que moi qu'elles ne sont fondées sur aucune réalité. Vous savez aussi bien que moi qu'Adam et Eve n'ont jamais existé ; que le déluge est une exagération d'une inondation locale, que jamais les eaux ne se sont élevées à la hauteur du mont Ararat, que ce sont les montagnes qui se sont soulevées. Vous savez aussi bien que moi que Jésus-Christ n'a pas pu envoyer des démons dans un troupeau de cochons qui se seraient précipités dans la mer. Vous savez aussi bien que moi que le pape Alexandre VI et le cardinal Dubois, archevêque de la Régence, étaient athées, et que l'anticléricisme Voltaire était le plus convaincu des déistes, etc., etc. Alors, laissez ces croyants tranquilles dans leurs illusions. Pourquoi vous créer des ennemis, quand vous ne cherchez que le progrès de l'instruction générale ? »

Sans doute, le conseil est dicté par une sincère amitié. Mais serait-il possible d'étudier le problème de la mort sans toucher aux croyances religieuses ? Non, c'est impossible, ce problème étant le fond même de la religion. Respectons les croyances, les illusions, mais éclairons-les- par de nouvelles lumières. Le monde marche. *Ad veritatem per scientiam* !

\*  
\*\*

Les libres chercheurs ont devant eux deux sortes d'adversaires : les croyants, à un pôle ; les matérialistes, à l'autre pôle. Tandis que je rédigeais ces lignes, j'ai reçu une longue et savante dissertation de mon illustre ami Camille SAINT-SAËNS, discutant mes arguments, avec la

---

<sup>4</sup> V. *Annales des Sciences psychiques*, 1904, p. 39.



conviction que tous les spiritualistes sont dans l'erreur et ne trouveront rien : « Pardonne-moi, m'écrit-il aimablement, mais malgré tous tes raisonnements, malgré ta grande autorité due à ta valeur exceptionnelle et à ton intelligence hors ligne, je ne crois pas à l'âme. Quant à Dieu, quand on voit ce qui se passe... »

Espérer convaincre tout le monde est une utopie, je l'avoue. Canaille Saint-Saëns est assurément, un des plus grands esprits de notre siècle. Il est instruit sur toutes choses, notamment sur l'astronomie, l'histoire des religions, la télépathie, les prémonitions, les sensations psychiques, et me cite même le fait suivant qui lui est personnel : « Lorsque je posai la première, fois ma candidature à l'Académie des Beaux-Arts, je ne fus pas nommé. J'en fus quelque peu contrarié et je me dis mentalement, en regardant les lions égyptiens qui ornent si bizarrement la façade de l'Institut : Je me représenterai quand les lions se retourneront. Quelque temps après, on a retourné les lions ! »

J'ai répondu à Saint-Saëns. : « Tu es le plus charmant des amis, le plus puissant des musiciens, la gloire de l'Institut, l'un des profonds penseurs de notre époque mais tu n'es pas logique. Comment un assemblage quelconque de molécules chimiques sous ton crâne aurait-il pu sécréter cette prémonition bizarre ? Une idée ne peut pas être produite par un appareil matériel. Ton esprit a vu un aspect de l'avenir, sans s'en douter. »

Et je trouve mon illustre ami d'autant plus illogique, qu'en dehors de la prémonition dont nous venons de parler, qui, d'ailleurs, n'était qu'une boutade, mais une boutade de l'esprit, il a été l'objet d'autres manifestations d'ordre essentiellement psychique, car il m'écrivait aussi : « La télépathie, la prescience de l'avenir, j'en ai eu personnellement des exemples ; je t'en citerai quelques-uns.

Au temps lointain où j'habitais le haut du faubourg Saint-Honoré, je travaillais beaucoup. Or, quand j'étais plongé dans mon travail, jusque par-dessus la tête, il m'arrivait brusquement de penser à une personne de ma connaissance. Quelques instants après – le temps de traverser la cour et de monter l'escalier – on sonnait : c'était la personne à qui j'avais pensé. Les premières fois, j'ai cru au hasard ; mais la vingtième fois !... Ce phénomène a duré plusieurs années. Dans ma jeunesse, un peintre de mes amis me fit voir un tableau qu'il destinait à l'Exposition annuelle. Il n'avait pas encore exposé et ignorait s'il serait reçu. En regardant le tableau, je le vis dans la première salle du Palais de l'Industrie, en haut de l'escalier, à une certaine place. Le jour de l'ouverture du Salon, j'y vais, et je vois le tableau à la place prévue. »

N'est-ce pas l'esprit qui est en jeu ici ? Comment voir là une propriété de la matière ? Comme mes lecteurs le savent, ces faits psychiques sont fréquents.

\*\*

Pour résumer ce chapitre, il me semble qu'en tenant compte de toutes les objections, de toutes les difficultés apparentes, en prenant l'humanité telle qu'elle est, avec ses diversités de caractères, de perception, d'entendement et d'interprétation, nous devons reconnaître que l'homme n'est pas seulement un assemblage de molécules matérielles, mais est beaucoup plus complexe que ne l'enseigne la physiologie classique, et qu'il porte en lui un élément psychique distinct de l'organisme physique, chimique, mécanique.

Les faits exposés dans notre premier volume, ainsi que tous ceux du même ordre, prouvent irrécusablement l'existence de l'âme. Toutes les arguties et toutes les subtilités que l'on peut imaginer dans les discussions les plus variées, ne neutralisent pas les conséquences qui s'imposent. Un fait d'observation est un fait. Quoi qu'en pense Henri Poincaré, le mouvement de la Terre est un fait. Toutes les dissertations métaphysiques dans lesquelles on peut s'égarer n'empêchent pas notre globe de tourner, ni les facultés intrinsèques de l'âme de prouver son existence, absolument distincte de tout ce qui peut être normalement attribué à un organisme physiologique matériel.

Nous avons contre nous, dans nos recherches, trois sortes d'adversaires à peu près irréductibles : 1° ceux qui se moquent de tout, ne s'intéressent à rien ; 2° les matérialistes convaincus, par principe, que la matière produit tout ; 3° les âmes enfermées dans un dogme étroit (à quelque religion qu'elles appartiennent), qui sont sûres et satisfaites de leurs croyances. Les adeptes de la Vérité ont toujours formé une minorité, malgré les plus persévérants efforts des chercheurs indépendants.

Gardons cette persévérance, néanmoins. Le bon grain finira par germer. Après tout, chacun court à la mort, inévitablement, et chacun est libre d'y penser ou non. Il semble, cependant, que la raison devrait s'imposer. Ne désespérons jamais du progrès. Le monde marche. La vérité triomphe graduellement. Lorsque j'ai fondé la Société Astronomique de France, en 1887, le Directeur de l'Observatoire de Paris, l'amiral Mouchez, me déclarait que c'était là une tentative sans avenir, étant données l'indifférence générale, d'une part, et, d'autre part, les rivalités personnelles des savants entre eux. Nous n'étions que douze à cette fondation. Je ne me doutais pas moi-même que ses membres se compteraient un jour par milliers, que mes successeurs à la présidence de cette Société seraient les gloires de l'institut, les astronomes officiels du Bureau des Longitudes, les directeurs des Observatoires, les plus hautes autorités de l'Université de France : Faye, Tisserand, Janssen, Henri Poincaré, Deslandres, Puiseux, Baillaud, le comte de la Baume Pluvinel, Paul Appel, etc., et que le budget annuel de cette fondation dépasserait un jour cent mille francs. Non, ne désespérons jamais du progrès.

Et ne soyons ni surpris, ni affligés, des diversités d'opinions. La discussion libre et loyale est nécessaire pour la conquête de la vérité. Pénétrons, maintenant, un peu plus avant dans la connaissance de l'homme. La marche logique de notre étude va nous amener aux manifestations et apparitions de mourants et de morts. Mais il y a des apparitions de vivants, qu'il importe de constater d'abord, comme intermédiaires entre les deux mondes. L'être humain est composé de deux éléments distincts : l'âme et le corps. Le corps est visible et pondérable. L'âme peut se manifester physiquement dans les doubles de vivants. Qu'est-ce que le double ?

## Chapitre II - Les doubles de vivants

Connais-toi toi-même  
L'oracle de Delphes

Nous allons avoir à étudier, à examiner, à discuter un grand nombre d'apparitions et de manifestations de mourants, et nous arriverons ensuite aux apparitions et manifestations de morts. Or, il y a des apparitions de vivants, qui se présentent à nous comme une introduction toute naturelle aux études plus complexes qui vont suivre. Ces dédoublements de l'être humain, ces bilocations, ont été l'objet d'observations attentives. Naturellement, on les a révoqués en doute, on les a niés, par raisonnements insuffisants, par parti pris de se refuser à admettre ce que l'on ne comprend pas. Soyons plus indépendants, aimons à nous instruire, ne nions rien d'avance, donnons-nous la peine – ou le plaisir – d'analyser en toute liberté d'esprit. Il y a deux sortes de dédoublements, les inconscients et les conscients. Occupons-nous d'abord des dédoublements involontaires. Nous examinerons ensuite les apparitions expérimentales entre vivants.

### Dédoublements involontaires

Mes lecteurs connaissent déjà plusieurs exemples d'apparitions de vivants publiées dans mes précédents ouvrages, et il serait superflu de répéter ici ces exemples divers. Ils ont pu voir, dans *Uranie*, le récit de Cicéron sur un jeune homme bien vivant mais menacé d'assassinat, Apparaissant à son ami et l'appelant à son secours ; – l'histoire d'une Alsacienne se montrant à un compatriote, à Rio de Janeiro, tandis qu'elle était sur un bateau à des centaines de kilomètres de distance ; – celle de Robert Bruce voyant auprès de lui, sur son navire, un étranger écrivant sur une ardoise et reconnaissant ensuite cet étranger, qui avait fait cette apparition pendant son sommeil ; – le baron de Sulza, chambellan du roi de Suède, causant à son père, à l'entrée de leur parc, alors que celui-ci était couché dans son lit au château. Ils ont pu voir aussi, dans *Stella*, l'histoire de l'évêque Alphonse de Liguori, transmission de sa pensée, et de sa forme corporelle, de son couvent du royaume de Naples, à Rome, au lit de mort du pape Clément XIV, qu'il assista à sa dernière heure, en 1774, en plein siècle d'incrédulité. Ils peuvent se souvenir également d'avoir lu dans *L'Inconnu* (p. 490) la visite de Mme Wilmot à son mari, alors dans une cabine de navire, sur l'océan lointain, visite perçue en même temps par un autre voyageur, non sans surprise, et attestée par lui, et, dans *Uranie* encore (p. 196) l'observation personnelle qui m'a été rapportée en 1868 par le froid et archi-pondéré J. Best, administrateur du *Magasin pittoresque*, d'avoir vu passer devant lui, étant enfant, couché dans son petit lit, à Toul, sa mère qui, à cette heure-là, mourait à Pau, observation qui peut être multipliée par cent, par mille. Le doute n'est plus possible. On a vu aussi au tome 1er de cet ouvrage l'apparition faite à sa sœur, en Allemagne, de la femme de l'Inspecteur de l'Instruction publique à Bombay, Mme Russell, alors en Ecosse, et celle de l'ami de M. Dutton. Tous ces faits sont constatés aujourd'hui avec une certitude irrécusable. Je ne reviendrai pas sur ces observations, que je puis supposer connues de mes lecteurs, et nous avons tant de faits à étudier, à comparer, qu'il importe d'en considérer de nouveaux.

Les exemples de doubles, de bilocations, d'apparitions, sont si nombreux qu'il est impossible de les annihiler tous et de supprimer leur réalité. Or, en admettre un seul, c'est admettre leur possibilité.

Autrefois, les saints paraissaient en avoir le monopole : tels que saint Ambroise voyant, de Milan, la mort de saint Martin, à Tours ; saint Antoine de Padoue prêchant à Montpellier ; sainte Catherine Ricci, de Prato, s'entretenant avec saint Philippe de Néri, à Rome ; saint François Xavier dirigeant une barque ; saint Alphonse de Liguori, dont nous venons de parler, etc. Jadis, on croyait aux miracles et on les recherchait dans la vie des saints. Aujourd'hui, les laïques, comme nous pourrions les appeler, produisent les mêmes phénomènes.

Souvenons-nous du cas si remarquable de GËTHER : « Le poète se promenait un soir d'été pluvieux avec son ami K..., revenant avec lui du Belvédère, à Weimar. Tout à coup il s'arrête, comme devant une apparition, et cesse de parler. Son ami ne se doutait de rien. Soudainement, Goethe s'écrie « Mon Dieu ! si je n'étais sûr que mon ami Frédéric est en ce moment à Francfort, je jurerais que c'est lui ! ... » Ensuite il pousse un formidable éclat de rire. — « Mais c'est bien lui ... mon ami Frédéric ! Toi ici, à Weimar ? Mais au nom de Dieu, mon cher, comme te voilà fait ! habillé de ma robe de chambre..., avec mon bonnet de nuit... avec mes pantoufles aux pieds, ici, sur la grande route ! ... » Son compagnon, ne voyant absolument rien, s'épouvante, croyant le poète atteint subitement de folie. Mais Goethe, préoccupé de sa vision, s'écrie en étendant les bras : « Frédéric ! Où es-tu passé ? ... Grand Dieu !... Mon cher K... n'avez-vous pas remarqué où a passé la personne que nous venons de rencontrer ? ... » K... stupéfait, ne répondait rien. Alors le poète, tournant la tête de tous les côtés, s'écria d'un air rêveur : « Oui, je comprends.... C'est une vision... Cependant, quelle peut être la signification de tout cela ? Mon ami serait-il mort subitement ?... Serait-ce donc son esprit ? ... »

Là-dessus Goethe rentra chez lui, et trouva Frédéric à la maison... Les cheveux se dressèrent sur sa tête : « Arrière, fantôme ! » s'écria-t-il en reculant, pâle comme un mort. — Mais mon cher, réplique le visiteur interloqué, est-ce là l'accueil que tu fais à ton plus fidèle ami ? ... — « Ah cette fois, s'écria le poète, riant et pleurant en même temps ce n'est pas un esprit, c'est un être en chair et en os. » Et les deux amis s'embrassèrent avec effusion.

Frédéric était arrivé au logis de Goethe, trempé par la pluie, et s'était revêtu des vêtements secs du poète ; ensuite il s'était endormi dans un fauteuil et avait rêvé qu'il allait à la rencontre de Goethe et que celui-ci l'avait interpellé avec ces paroles (les mêmes que celles qu'avait prononcées le poète) : « Toi ici, à Weimar ? Quoi..., avec ma robe de chambre..., mon bonnet de nuit... et mes pantoufles, sur la grande route ? ... »

Dans ces incroyables histoires de doubles, que des négateurs de mauvaise foi peuvent seuls récuser, j'avoue tout de suite que ce qui m'a toujours paru le plus embarrassant, comme dans les histoires de revenants, ce sont les vêtements. On a inventé depuis longtemps le corps astral, le périsprit, le corps spirituel (vieux comme saint Paul) ; cette invention n'explique pas les vêtements. Toutefois, ni les vivants, ni les morts ne se montrent tout nus. Commençons notre discussion par cette aventure de Goethe.

Il me semble qu'il s'agit ici d'une transmission d'images par ondes psychiques entre deux cerveaux harmoniquement accordés, l'un remplissant le rôle d'appareil émetteur d'ondes et l'autre de récepteur. La physique moderne nous offre des exemples qui peuvent nous mettre sur la voie de l'explication, dans la télégraphie, la photographie et la téléphonie sans fil. Dans ce dernier cas, ce n'est pas la parole qui voyage d'un point à un autre. Elle se décompose en ondes hertziennes pour aller du point de départ au point d'arrivée, où le détecteur de réception la reconstitue pour l'audition. Le rêve de l'ami a pu se transmettre à Goethe sous forme d'ondes éthérées, lesquelles, en frappant le cerveau du poète, ont reconstitué l'image réelle (toutes les images se forment, d'ailleurs, dans notre cerveau).

Nous n'avons pas le droit de refuser à l'admirable appareil qu'est notre cerveau, doué de facultés physiques et mécaniques si extraordinaires, les propriétés que nous utilisons dans les appareils scientifiques que nous construisons nous-mêmes. Mais l'acteur est l'esprit. Sur cette relation de Goethe et sur les analogues, on croyait, il y a cinquante ans, être quitte de toute explication par un mot, un simple mot, celui-ci : Hallucination, Illusion, Néant. On n'était pas difficile.

Nous pouvons remarquer plusieurs autres observations psychiques dans la vie de Goethe. Ceux qui ont lu ses *Mémoires* ont vu le récit de ses amours avec la charmante fille du pasteur de Sessenheim, près de Strasbourg, idylle assez passionnée, d'ailleurs, et qui laissa dans son cœur un impérissable souvenir. Quand l'heure des adieux fut arrivée, Goethe dut rentrer en Allemagne, l'âme envahie par la petite Française. C'était en 1771. Ou versa des larmes intarissables mais il fallut se séparer...

Écoutons maintenant ce que raconte le futur auteur de *Faust* : « Pendant que je m'éloignais doucement du village, je vis, non avec les yeux de la chair, mais avec ceux de l'intelligence, un cavalier qui, sur le même sentier, s'avançait vers Sessenheim ; ce cavalier c'était moi-même ; j'étais vêtu d'un habit gris bordé de galons d'or, comme je n'en avais jamais porté ; je me secouai pour chasser cette hallucination, et je ne vis plus rien. Il est singulier que, huit ans plus tard, je me retrouvai sur cette même route, rendant une visite à ma Frédérique, et vêtu du même habit dans lequel je m'étais apparu ; je dois ajouter que ce n'était pas ma volonté, mais le hasard seul qui m'avait fait prendre ce costume. Mes lecteurs penseront ce qu'ils voudront de cette bizarre vision ; elle me paraît prophétique, et comme j'y trouvai la conviction que je reverrais ma bien aimée, elle me donna le courage de surmonter la douleur des adieux<sup>5</sup>. »

Ces deux exemples tirés de la vie de Goethe nous indiquent, tout de suite, que la question des doubles est extrêmement complexe, et nous poussent encore un peu plus avant dans le nouveau monde dont l'exploration a été commencée en notre premier volume. Ici il s'agit non d'un double, mais de l'une de ces visions de l'avenir dont la réalité a été démontrée dans ce volume. Nous admettons donc comme réels ces deux faits psychiques associés à la vie de Goethe.

Les observations de doubles ont été fréquentes dans tous les siècles. Le philosophe Jérôme Cardan, de Pavie (1501-1576) qui, à partir de sa cinquante-cinquième année, pouvait à volonté entrer en extase, nous décrit comme il suit cette extériorisation psychique : « Quand j'entre en extase, j'ai près du cœur comme le sentiment que l'âme se détache du corps, et cette séparation se produit ensuite par tout le corps, surtout par la tête et le cerveau. Après cela, je n'ai plus notion d'aucune sensation, excepté celle de me sentir hors du corps. » Durant l'extase, il ne sentait plus la goutte dont il souffrait beaucoup à l'état normal, parce que toute sa sensibilité était extériorisée<sup>6</sup>. »

Alfred de Musset voyait parfois s'asseoir à côté de lui un homme « qui lui ressemblait comme un frère ». George Sand assure avoir eu plusieurs fois l'hallucination visuelle et auditive de son double. Guy de Maupassant, au début de la paralysie générale qui devait l'enlever, voyait avec terreur un double de lui-même assis à sa table, et il s'est inspiré de cette hallucination dans *le Horla*. Les manifestations de doubles correspondent souvent à certains états psychiques anormaux.

Il peut n'y avoir là, en un grand nombre de cas, que des hallucinations, dangereuses même, intérieures au cerveau, subjectives, sans rien d'objectif, d'extérieur. Mais ces illusions ne suppriment pas les réalités. Pénétrons dans cette curieuse étude : « En 1845, existait en Livonie, à 58 kilomètres de Riga et à 6 kilomètres de la petite ville de Volmar, institut pour

---

<sup>5</sup> *Mémoires* de Goethe, traduction de Mme Carlowitz, tome I, p.270. – V. aussi *Conversations de Goethe avec Eckermann*, p. 405.

<sup>6</sup> CARDAN : *De rerum varietate*, XXIV.

jeunes filles nobles, désigné sous le nom de : pensionnat de Neuwelcke. Le directeur, à cette époque, était un certain M. Buch. Le nombre des pensionnaires, presque toutes de familles livoniennes nobles, s'élevait à 42 ; parmi elles, se trouvait la seconde fille du baron de Guldenstubbé, âgée de 13 ans. Il y avait, entre autres professeurs, une maîtresse de français, Melle Emilie SAGÉE, née à Dijon. Elle avait le type du Nord : c'était une blonde, à très belle carnation, avec des yeux bleu clair, élancée, de taille un peu au-dessus de la moyenne ; elle avait le caractère aimable, doux et gai. Intelligente et d'une parfaite éducation. Sa santé était bonne. Les directeurs étaient entièrement satisfaits de son enseignement. Elle était alors âgée de trente-deux ans.

Peu de semaines après son entrée dans la maison, de singuliers bruits commencèrent à courir sur son compte parmi les élèves. Quand l'une disait l'avoir vue dans telle partie de l'établissement une autre assurait l'avoir rencontrée ailleurs au même moment, disant : « Mais non, cela ne se peut, je viens de la croiser dans l'escalier s, etc. On crut d'abord à des erreurs, mais comme le fait ne cessait de se reproduire, les jeunes filles commencèrent à en parler. Les professeurs déclarèrent que tout cela n'avait pas le sens commun et qu'il ne fallait pas y attacher la moindre importance.

Mais les choses ne tardèrent pas à se compliquer. Un jour qu'Emilie Sagée donnait une leçon à treize de ces jeunes filles, parmi lesquelles Melle de Guldenstubbé, et, que pour faire mieux comprendre sa démonstration, elle écrivait le passage à expliquer au tableau noir, les élèves virent tout à coup, à leur grande frayeur, deux demoiselles Sagée, l'une à côté de l'autre. Elles se ressemblaient exactement et faisaient les mêmes gestes. Seulement, la personne véritable avait un morceau de craie à la main et écrivait effectivement, tandis que son double n'en avait pas et se contentait d'imiter les mouvements qu'elle faisait pour écrire.

De là, grande sensation dans l'établissement, d'autant plus que toutes les jeunes filles, sans exception, avaient vu la seconde forme et étaient parfaitement d'accord dans la description qu'elles faisaient du phénomène.

Mais l'incident le plus remarquable fut certainement le suivant : un jour, toutes les élèves, au nombre de 42, étaient réunies dans une même pièce et occupées à des travaux de broderie. C'était une grande salle, au rez-de-chaussée, avec quatre grandes fenêtres ; les pensionnaires étaient toutes assises devant la table, et pouvaient voir ce qui se passait dans le jardin ; tout en travaillant, elles voyaient Melle Sagée occupée à cueillir des fleurs, non loin de la maison. A l'extrémité de la table se tenait une autre maîtresse, chargée de la surveillance, et assise dans un fauteuil de maroquin vert. A un moment donné, cette dame s'absenta, et le fauteuil resta vide. Mais ce ne fut que pour peu de temps, car les jeunes filles y aperçurent tout à coup la forme de Melle Sagée. Aussitôt elles portèrent leurs regards dans le jardin, et la virent toujours occupée à cueillir des fleurs ; seulement ses mouvements étaient plus lents et plus lourds, pareils à ceux d'une personne accablée de sommeil ou épuisée de fatigue.

Elles portèrent de nouveau leurs yeux vers le fauteuil, où le double était assis, silencieux et immobile. Quelque peu habituées à ces étranges manifestations, deux des élèves les plus hardies s'approchèrent du fauteuil, et, touchant l'apparition, crurent y rencontrer une résistance comparable à celle qu'offrirait un léger tissu de mousse ou de crêpe. L'une osa même passer au-devant du fauteuil et traverser en réalité une partie de la forme. Malgré cela, celle-ci dura encore un peu de temps, puis s'évanouit graduellement. On observa aussitôt que Melle Sagée avait repris la cueillette de ses fleurs avec sa vivacité habituelle. Les 42 pensionnaires constatèrent le phénomène de la même manière.

On conçoit qu'un pareil état de choses ne pouvait se passer sans conséquences pour un pensionnat de jeunes filles. Les parents retirèrent un grand nombre d'élèves, et au bout de dix-huit mois, il n'en resta que 12 sur 42. Le directeur dut renvoyer Melle Sagée, malgré sa valeur professionnelle et son excellente conduite. Melle de Guldenstubbé l'entendit s'écrier, avec

désespoir : « c'est la dix-neuvième fois que je suis obligée, depuis l'âge de seize ans, d'abandonner ma place d'institutrice. »

Ce curieux exemple de dédoublement a été publié en 1849 par Robert Dale OWEN<sup>7</sup> qui le tenait de première main de la baronne Julie de Guldenstubbé ; par la revue *Light* (1883, p. 366), avec renseignements détaillés ; par Aksakof qui s'en porta garant<sup>8</sup>, et par la plupart des écrivains psychiques. J'ai connu, autrefois (en 1862), le baron de Guldenstubbé et sa sœur. Ils étaient très sincères, peut-être un peu mystiques, mais d'une loyauté inattaquable<sup>9</sup>.

Ou a vu plus haut que Melle Sagée était une Dijonnaise. Me trouvant près de Dijon (au château de Quincey) en août 1895, j'ai pris des informations pour savoir si une famille Sagée y a existé et y existe encore : le résultat des recherches faites sur les registres de l'état civil de Dijon n'est pas dépourvu de curiosité.

Cette institutrice avait trente-deux ans en 1845. Elle était donc née en 1813. Les registres de l'état civil de Dijon ne contiennent aucune famille Sagée ; mais ils ont consigné la naissance, à la date du 3 janvier 1813, d'une enfant du nom d'Octavie Sagée, « fille naturelle ». Ce nom ressemble tellement à celui de l'institutrice, qu'il est difficile de douter de l'identité. Sa vie nomade en Allemagne et en Russie ne s'explique-t-elle pas un peu par sa naissance irrégulière ? La mémoire de Melle de Guldenstubbé aura-t-elle fait une confusion, assez légère d'ailleurs, dans le prénom ainsi que dans l'orthographe du nom ? C'est possible, étant donné que tous ces récits ont été rapportés en des langues étrangères. L'institutrice, inquiétée par ses dix-huit changements de position, aura-t-elle elle-même légèrement altéré son nom ?

Carl du Prel a parlé de cette histoire de dédoublement dans son ouvrage *La Mort et l'au-delà* (1905) et orthographié le nom Emilie Saget.

« Son corps astral, écrit-il, a été vu par tout un pensionnat de jeunes filles pendant toute la durée de son séjour dans cette institution. »

J'ai entendu des personnes, convaincues de leur savoir, s'imaginer résoudre le problème par ces deux mots : Hallucination collective. C'est se contenter de peu. Nous pouvons répéter avec le professeur Morselli, directeur de la clinique des maladies mentales à l'Université de Gênes, ce qu'il disait à propos des séances d'Eusapia : « Cette explication n'en est pas une, attendu que les visions obéissent aux lois normales de l'optique (perspective, profils de face, de biais, etc.) et de plus sont discutées par tous les percipients. Ce serait un beau cas pour un aliéniste, habitué depuis tant d'années comme je le suis, à discerner, à diagnostiquer les états illusoire et hallucinatoires, qu'un groupe de six, huit, douze personnes, saines d'intelligence, et en possession de leurs sens réguliers, soient toutes et tout d'un coup, sans aucun processus pathologique, ou par un processus morbide incompréhensible qui ne durerait que quelques instants, sous le coup d'une hallucination sans cause, et retourneraient immédiatement, comme si rien ne s'était passé, à leur pleine santé fonctionnelle de nerfs et de cerveau ! C'est inadmissible. »

Et puis, nous avons vraiment devant les yeux trop de faits analogues concordants. Non, il n'y a pas eu d'hallucination collective. Cette institutrice a perdu sa place dix-neuf fois à cause de ce désagrément. Ce double était réel, objectif. Il est probable qu'on aurait pu le photographier. (Nous photographions, depuis trente ans, à mon observatoire de Juvisy, l'arc en ciel qui n'existe pas, qui n'est pas réel, sous lequel personne ne peut passer, qui n'est pas le même pour deux observateurs voisins, et qui n'est qu'une apparence optique).

---

<sup>7</sup> Dans *Footfalls on the boundary of another Life* (Echos de pas sur la frontière d'une autre vie).

<sup>8</sup> *Animisme et Spiritisme* p. 498-504.

<sup>9</sup> Le baron de Guldenstubbé est l'auteur du curieux livre *La réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe*, avec des fac-similés. Paris, 1857.

Le double dont je vais parler n'aurait pas pu être photographié, quoique deux personnes l'aient vu. J'en dois la connaissance au général BERTHAUT, ancien directeur du Service géographique de l'Armée, ancien membre du Conseil de l'Observatoire de Paris, qui me l'a signalé récemment (2 avril 1920), avec les remarques que voici « Je réponds entièrement de la sincérité absolue des observations que je vais vous soumettre, et je vous confie les noms des observateurs ainsi que les circonstances ; mais si vous reproduisiez les faits dans un de vos ouvrages, je vous prierais de supprimer les noms ; la publicité qui leur serait donnée pourrait ne pas convenir aux amis dont je parle où à leurs proches. »

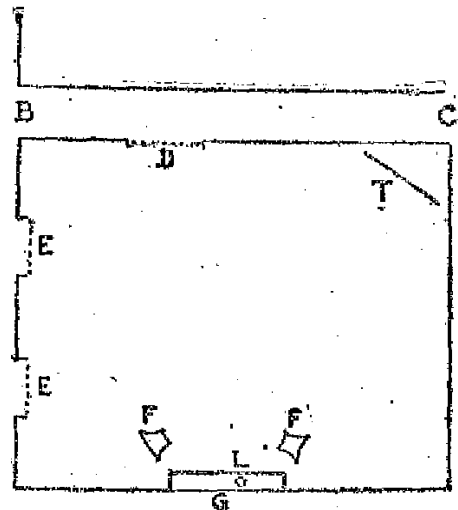
Voici cette observation, de la plus haute valeur : « En 1870, en captivité à Merseburg (Prusse), je m'étais lié avec un officier d'un autre régiment, un lieutenant du nom de ..., parce que tous deux nous faisons de la peinture. Il était plus âgé que moi, était démissionnaire, avait repris du service à son ancien régiment, pour la durée de la guerre, et avait été fait prisonnier comme moi, à Sedan. Il s'intéressait à l'occultisme, et c'est à cette circonstance que je dois de m'en être occupé aussi. Après la guerre, mon ami rentra dans la vie civile. Il retourna chez lui, chez ses parents, à ... Il vint me voir à Paris, et j'allai aussi, plusieurs fois, passer quelques jours chez lui.

Le père de mon ami était capitaine de cavalerie en retraite ; sa mère, une très digne et pieuse femme, tous deux d'un caractère bienveillant, très sérieux et l'honneur même. Jamais ils n'auraient eu la pensée d'un mensonge, ou même d'une plaisanterie de mauvais goût. Leur situation était modeste, et leur habitation fort simple. On se tenait dans une grande pièce, au rez-de-chaussée, qui servait de salon et de cabinet de travail à mon ami. Là, il avait ses livres, ses toiles et ses chevalets, et dans un angle de la pièce, à gauche en entrant, un tableau noir. Je vous trace ici un croquis de cette chambre.

Le soir du 1er septembre 1870, jour de la bataille de Sedan, vers 9 heures, le père et la mère de mon camarade étaient assis en face l'un de l'autre sur les fauteuils F.F. de chaque côté de la cheminée, sur laquelle était posée la lampe.

Tout à coup, ils virent tous deux la-porte (D) s'ouvrir, et leur fils, en uniforme, entrer dans le salon, puis refermer la porte. Ensuite il se dirigea vers le tableau noir (T), prit un morceau de craie, traça sur le tableau un cercle, et mit un point au centre de ce cercle. Après quoi, et sans un mot ni un regard pour son père et sa mère, mon ami rouvrit la porte et s'en alla. Un instant, stupéfaits, le père et la mère finirent par se lever, et prenant la lampe, ils purent constater qu'il ne restait sur le tableau noir aucune trace du cercle tracé par le fantôme de leur fils.

Voilà le fait. Tous deux l'ont vu, de la même façon. Aucun détail, ni de costume, ni d'attitude du fils ne diffère. Ce que l'un a vu en tournant la tête à droite, l'autre l'a vu en tournant la tête à gauche. Nous avons commenté cette histoire, mon camarade et moi, en présence des parents. Que faisait-il à 9 heures du soir, après la bataille ? Il n'en savait rien. Probablement, il dormait. Nous étions tous grandement fatigués. Pour ma part, j'avais passé douze heures à cheval, presque sans mettre pied à terre. A 9 heures, je devais dormir aussi. Mais ce qui est certain, c'est qu'il n'a jamais eu conscience d'être allé en esprit dans son village, d'être entré chez lui, et d'avoir fait un cercle à la craie sur son tableau. Quant à ce cercle lui-même, il se l'expliquait ; cela voulait dire, qu'il était prisonnier : un cercle et un point dedans. Mais, il n'en avait pas gardé le souvenir. J'ai cessé d'être en relation avec lui quand je suis parti pour le Japon, comme chef de mission militaire en 1884, et je n'en suis revenu qu'en 1889. Le père et la mère sont évidemment morts, et il est probable que le fils l'est aussi. » (Lettre 4125.)





Nous ne pouvons douter, en aucune façon, de l'authenticité de l'apparition rapportée ici par le général Berthaut. Le père et la mère du lieutenant l'ont réellement vu, « ce qui s'appelle vu », non pas en rêve, mais bien éveillés. Cependant, le cercle tracé par leur fils n'existait pas. Que conclure ? L'officier, endormi, au loin, en captivité, a pensé à ses parents, s'est transporté en esprit dans leur appartement, a ouvert et fermé la porte, en esprit, a pris la craie et tracé ce cercle, toujours en esprit, et ces actes ont agi sur le cerveau de ses parents, sans qu'il n'y eût rien d'objectif, de matériel, de pondérable, de tangible. Pour nous refuser à admettre cette authenticité, il nous faudrait supposer que tous les deux ont été dupes, au même moment, d'une même hallucination sans cause, correspondant toutefois à la captivité de leur fils, dont ils ne pouvaient se douter. Cette hypothèse paraissait la plus probable il y a cinquante ans, avant nos connaissances actuelles, elle n'est plus acceptable aujourd'hui. Ce double du lieutenant de 1870 était une pensée forme. Quelle variété dans ces apparitions de vivants !

Un double de vivant bien caractérisé a été signalé en 1905 par les journaux anglais *l'Empire* du 14 mai, le *Daily News* du 17 mai, etc., et reproduit dans les *Annales des Sciences psychiques* de juin 1905, sous le titre d'une apparition à la Chambre des Communes. Voici la relation publiée : « Quelque temps avant les vacances parlementaires de Pâques, le major sir CARNE RASCHSE eut une attaque d'influenza, qui se compliqua de névrose. Son état devint assez grave pour l'empêcher de se rendre à la Chambre des députés, malgré son désir d'appuyer le gouvernement dans la séance du soir qui précéda les vacances et qui pouvait avoir des conséquences sérieuses. C'est alors que son ami sir GILBERT PARKER fut étonné et attristé de le voir près de sa place habituelle. Voici comment s'exprime Sir Gilbert lui-même.

- Je voulais participer au débat. Mes yeux tombèrent sur sir Carne Raschse, assis près de sa place habituelle. Comme je savais qu'il avait été malade, je lui fis un geste amical, en lui disant : « J'espère que vous allez mieux. » Mais il ne me donna aucun signe de réponse, ce qui m'étonna fort. Son visage était très pâle. Il était assis, tranquillement appuyé sur une main : l'expression de sa figure était impassible et dure. Je songeai un instant à ce qu'il me convenait de faire ; quand je me retournai vers lui, il avait disparu. Je le regrettai et je me mis aussitôt à sa recherche, espérant le trouver dans le vestibule. Mais Raschse n'y était pas, et personne ne l'avait vu. »

Dans le *Daily News* du 17 mai, sir ARTHUR HAYTER a ajouté son témoignage à celui de sir Gilbert Parker. Il déclare qu'il a vu, lui aussi, sir Carne Raschse, et que, de plus, il attira l'attention de sir Henry Bannerman sur sa présence. Ce parlementaire ne fut pas peu surpris de recevoir, bientôt après, les félicitations de ses deux amis qui le complimentaient de ne pas être mort ; il épouvanta toute sa famille par l'histoire de son apparition. Quant à lui, il ne douta point d'être réellement allé en esprit à la Chambre, car il avait été très préoccupé de se rendre à la séance pour un débat qui l'intéressait particulièrement. Ce double était bien réel ; deux, trois témoins l'ont vu. En voici un autre qui lui ressemble singulièrement.

Le journal *Le Temps* du 3 juillet 1899 a rapporté le fait suivant : « *Correspondance d'Angleterre*. Depuis quelques jours, le bruit courait qu'un appartement du palais des Communes, donnant sur la cour du speaker, était hanté. On ne disait pas si le spectre ne s'était jamais aventuré dans les couloirs de la Chambre.

Plusieurs membres du Parlement s'inquiétèrent. On finit par découvrir la vérité. Le fantôme n'est pas un revenant, mais le double d'une personne encore vivante. Et cette personne n'est autre que la femme d'un des principaux fonctionnaires du palais de Westminster, M. ARCHIBALD MILMAN, secrétaire de la Chambre des Communes (au traitement de 38.000 francs).

Mme Milman raconte ainsi l'histoire de son spectre : « Le plus étrange, c'est qu'elle est vraie. Voilà des années que cela dure. Je suis affligée d'une autre moi-même qu'on rencontre où je ne suis pas. L'autre jour, un ami prend congé de moi dans la Salle de travail où je me livre à la

manie de relier des livres. A peine a-t-il franchi la porte qu'il me retrouve sur le palier. Stupéfait, il s'efface pour me laisser passer. Or je n'avais pas bougé.

A chaque instant, ce sont des aventures semblables. L'une des gouvernantes vient de me quitter parce qu'elle est très nerveuse et que la fréquence de ces apparitions la rendait positivement malade. Aujourd'hui encore, une jeune dame qui habite avec nous vient de me voir dans la cour sans que j'aie quitté la maison.

Je n'ai jamais vu mon double. Mais je l'ai entendu. Un soir, je venais d'entrer dans ma chambre, j'entends des craquements et sors sur le palier. Toutes les portes que je venais de fermer étaient ouvertes. Je rentre précipitamment et sonne à la fois la bonne et le maître d'hôtel. Il n'y a qu'un escalier ; la bonne couche sous le toit et le Maître d'hôtel dans le sous-sol. Ils étaient forcés de rencontrer l'intruse. Et, en effet, la bonne n'avait rien vu, mais le maître d'hôtel fut tout surpris de me trouver dans ma chambre, puisqu'il venait, dit-il, de me voir ouvrir la porte d'un corridor au rez-de-chaussée. »

Ici, comme dans le cas précédent, il s'agit d'un double réel, objectif. Comparons, étudions.

Un double qui rappelle celui de Melle Sagée a été rapporté par le Dr GEORGES WYLD, enquêteur des plus consciencieux ; il a été publié dans le *Light* en 1882 (p. 26) et reproduit par AKSAKOF<sup>10</sup>.

« J'avais, écrit-il, d'excellents rapports d'amitié avec miss JACKSON et sa mère. Le récit qu'elles m'ont fait a été confirmé par l'une des deux servantes qui en ont été témoins. Quant à l'autre, je n'ai pu la retrouver.

Cette demoiselle était très assidue à visiter les pauvres. Or, un jour qu'elle regagnait son domicile, après une journée charitable, elle se sentit fatiguée et mal à l'aise à cause du froid, et éprouva le désir d'aller, à son retour, se réchauffer auprès du four dans la cuisine. Au moment précis correspondant à celui où cette idée lui passait dans l'esprit, deux servantes, qui étaient dans la cuisine, virent tourner le bouton de la porte, celle-ci s'ouvrir et livrer passage à miss Jackson, qui s'approcha du feu et se chauffa les mains. L'attention des servantes fut frappée par les gants de chevreau glacé couleur verte quelle avait aux mains. Subitement, devant leurs yeux, elle disparut. Stupéfaites, elles montèrent chez sa mère, et lui firent part de l'aventure, sans oublier le détail des gants.

Cette dame en conçut quelque appréhension, mais elle essaya de tranquilliser les servantes, leur disant que sa fille n'avait jamais eu de gants verts, et que, par conséquent, leur vision ne pouvait être qu'une illusion. Une demi-heure après, miss Jackson, en personne, faisait son entrée ; elle alla droit à la cuisine et se chauffa devant le feu : elle avait aux mains des gants verts, n'en ayant pu trouver de noirs. »

Une enquête extrêmement sévère, faite par le Dr Wyld, a contrôlé l'exactitude du fait. Un double habillé tel qu'il était au moment de son apparition... avec des gants verts ! Les vêtements font partie du dédoublement ! Imaginer le corps fluidique, le corps astral, le corps spirituel, tous les corps éthérés que l'on admettra, ne me paraît pas du tout résoudre le problème. Nier la réalité de ces apparitions est impossible. Il y en a trop.

Certains spiritistes croient expliquer les apparitions de défunts, avec leurs vêtements, en supposant que l'esprit qui se manifeste peut aussi bien créer des vêtements qu'un corps matériel apparent, s'il le désire, pour mieux établir son identité. C'est là une hypothèse à discuter avec un soin extrême. Mais elle n'est pas applicable ici. Cette demoiselle, qui avait froid, a simplement pensé à aller se chauffer au fourneau de la cuisine, comme elle le faisait sans doute quelquefois dans les mêmes circonstances, et elle se disposait à y aller, elle y était déjà en esprit. Mais comment cette pensée a-t-elle frappé la vue des deux servantes, au point de leur montrer les gants qu'elle portait à ce moment-là ? Ce n'est pas seulement la pensée qui

---

<sup>10</sup> *Animisme et Spiritisme*, p. 514.

s'est transportée, c'est une image, une sorte de photographie, un aspect, une figure, un simulacre, affirmait Lucrèce (Liv. IV), et cela en dehors de toute volonté de se montrer aux servantes. Nous connaissons des apparitions expérimentales produites par la volonté : c'est un autre ordre de phénomènes. Ici, il s'agit d'une image en couleur et en relief transmise télépathiquement, comme l'officier de Sedan, avec son uniforme.

Nous ne nous l'expliquons pas. Aurait-on expliqué les rayons X, la vue de votre squelette à travers vos vêtements, avant cette invention ? Et toutes les découvertes scientifiques ? La Science expliquera tout cela un jour. Dans un grand nombre de cas, le double paraît être, tout simplement, une projection de la personne, au moment où on l'observe, et telle qu'elle est à ce moment-là. Une projection optique.

Nous consacrerons un chapitre spécial à la pensée productrice d'images projetées à distance. Ces observations sont d'une très grande variété. En les comparant, nous arriverons peut-être à savoir quelque chose. Il me semble qu'il serait difficile de ne pas inscrire l'histoire suivante au chapitre des doubles de vivants. La lettre que voici a été transcrite textuellement d'une correspondance que j'ai reçue de Prague, en 1902 :

« Monsieur l'astronome,

Selon le désir du professeur Hess, je prends la liberté de vous signaler un événement digne de vos études, dont je vous garantis la vérité absolue, sur ma parole d'honneur et sur celle de mon amie qui a eu cette vision.

Cette amie se nomme Flora Kruby. Nous n'avons pas de secrets entre nous. Cette dame est mariée, et c'est ma plus sincère amie. Un monsieur de notre connaissance, qui est médecin, se trouve quelquefois dans notre société. Durant un certain temps, Mme Kruby a été empêchée de prendre part à nos réunions, et je ne l'ai pas vue pendant plusieurs semaines, pendant lesquelles elle n'a rien appris, ni de moi, ni du docteur. Un jour, que je me trouvais, également sans Mme Kruby, avec ce docteur et plusieurs personnes en société, j'eus une discussion avec ce médecin ; il a un très bon cœur, mais il se met facilement en violente colère. Je me sentis tellement offensée que je pris la résolution de rompre avec lui et de ne jamais plus lui adresser la parole.

Le même jour, il devait entreprendre un long voyage pour remplacer un professeur pendant plusieurs semaines. L'autre jour, Mme Kruby (qui ne savait rien de son départ) arriva hors d'haleine chez moi, et me raconta, tremblant de tout son corps, avec un air consterné et la figure bouleversée, ce qui lui était arrivé pendant la nuit. Elle m'a donc écrit la relation que voici pour moi et pour vous :

- Mademoiselle, j'ai eu cette nuit une vision ! Je n'avais jamais cru à de telles choses. Au contraire, quand on venait me raconter de ces sortes d'histoires, je jetais un bel éclat de rire. Alors, entendez, écoutez. Je n'étais pas encore endormie ; toutes les portes étaient fermées à clé. Tout à coup, la porte de ma chambre à coucher s'ouvre légèrement, et quelqu'un entre ! Je pensai naturellement, que c'était mon mari. Depuis plusieurs jours, il avait mal aux dents, et je supposai qu'il venait chercher un remède. J'ai demandé : « Est-ce toi ? souffres-tu ? .... Pas de réponse. Mais une ombre s'approche rapidement de mon lit, se penche vers moi et me dit « C'est moi, le Dr B... Je viens vous demander quelque chose ! – Mon Dieu, m'écriai-je, est-ce que vous êtes mort ? – Non, je suis bien vivant ; je pars en voyage pour plusieurs semaines, et comme nous sommes tous mortels, on ne peut pas savoir. Je ne puis trouver de repos, sans vous adresser une prière : je sais que vous êtes une bonne amie de Melle Lux et que vous avez une grande influence sur elle, suppliez-la de me pardonner ; je n'ai pas voulu l'offenser, car je l'aime sans qu'elle s'en doute, mais discrétion. Je ne le dis qu'à vous, j'ai confiance en vous, vous êtes loyale ; les autres ne le sont pas. Alors, excusez ma prière. »

Après ces mots, il disparut, et s'en alla, mais mon mari qui avait entendu le bruit de la porte se réveilla et me demanda une explication. Je n'ai pas eu le courage de parler, je tressaillais,

j'étais profondément troublée, et quand je pense encore maintenant à cette vision, je me mets à trembler de nouveau.

J'ai vu le docteur distinctement, il me parlait vivement, comme toujours ; je sentis son haleine, car il parlait bas, très proche et penché sur mon lit.

Plusieurs semaines se sont écoulées depuis cette vision. Melle Kruby et moi, nous la gardâmes comme un secret, et quant à moi, je ne pouvais m'empêcher de rester sceptique sur sa réalité. Après le retour du docteur, je lui demandai un jour comment il avait passé la nuit après notre dispute, et il répondit : « Malgré ma grande irritation, je me suis endormi profondément dans le train en pensant à vous, j'ai rêvé de vous, votre pensée me poursuivit et ne me quitta qu'au moment où j'ai perdu, pendant le sommeil, toute ma connaissance. »

Cher Maître, en vous communiquant cet événement, je prie mon amie de la contresigner avec moi, pour une garantie plus complète à votre égard. »

Anne Lux, Flora Kruby. (Lettre 1039.)

« Arrivée à la fin de ma lettre, je prends la liberté de remarquer que j'ai pour votre personne et vos travaux une telle estime, un tel respect, qu'il me serait impossible de vous tromper. »

Cette lettre était contresignée par le professeur HESS, qui certifie l'authenticité du récit. Notre première pensée est de ne voir là qu'un rêve. Les explications les plus simples s'imposent d'abord à notre attention. Qu'y a-t-il de subjectif et d'objectif dans cette histoire ? Comment faire la part de ce qui appartient au cerveau de la narratrice, à son rêve personnel, et de ce qui appartient à l'action télépathique du docteur ? L'impression a été complexe. On ne voit pas pourquoi l'esprit du docteur, se transportant pendant un rêve, auprès de la dame en question, aurait eu besoin d'ouvrir une porte. Les radiations psychiques passent à travers les murs, comme les courants électriques, magnétiques et autres.

Il y a sans doute eu là une association d'idées. Mais alors, pourquoi Melle Kruby a-t-elle vu la porte s'ouvrir, et comment son mari en a-t-il entendu le bruit ? On peut répondre que la foudre qui passe à travers les murs, ouvre aussi les portes. On peut remarquer le cas de l'officier de Sedan et de Melle Jackson. Autre objection : cette porte était fermée à clé ! Autre réponse dans les séances spirites, on a vu des portes fermées à clé s'ouvrir. Avouons que nous n'expliquons rien. Mais ne rejetons pas des observations qui paraissent sincères et exactes, parce que nous ne pouvons les expliquer.

Ce que nous devons noter, c'est que par un moyen quelconque, à lui inconnu, d'ailleurs, et inconscient, le docteur s'est fait voir à cette dame, s'est fait entendre, et l'a chargée d'une commission qu'elle a exécutée. Analysez la relation dans tous ses détails, et vous verrez combien il est difficile d'attribuer à une hallucination, à une erreur : 1° la vue et l'audition du docteur par la voyante ; 2° le bruit de la porte par son mari ; 3° la coïncidence avec l'obsession du docteur.

Transport de force à distance. C'est l'étude comparative des faits semblables qui peut nous instruire. Continuons. Voici une autre relation, non moins curieuse, reçue en avril 1899 : « Nous avons un ami dont la mère est sourde et muette. Comme elle habitait très loin de nous, n'étant pas même Française, nous ne l'avions jamais vue ; nous correspondions, et il était convenu que j'irais la voir dans le courant de l'été 1897.

Mais avant d'avoir fait le voyage, je la connaissais, et voici comment. Je venais de me coucher, j'avais à peine la tête sur l'oreiller quand, au pied de mon lit, mais plus haut, presque au plafond, je vois une jolie figure de vieille qui me souriait j'eus peur, et, enfouis ma tête sous les couvertures ; puis, honteuse de moi-même je me découvris, décidée à être brave, si toutefois je n'avais pas rêvé. La figure souriante était encore là, mais cette fois elle s'avançait vers moi. Tout mon beau courage s'envola, je renfouis ma tête dans mon lit et, pour bien me persuader que je ne rêvais pas, me pinçai fortement. Quand je me décidai à regarder de nouveau, il n'y avait plus rien. Le lendemain, je racontai ceci à ma mère, que je n'avais pas

appelée, quoiqu'elle ne dormît pas. Elle me dit que c'était peut-être grand-mère, qui avait, en effet, un visage fin et délicat. Cette grand-mère était morte depuis longtemps, sans que je ne l'eusse jamais connue, et je n'admis guère l'hypothèse. Après quelque temps, l'incident fut oublié.

Au mois d'août, je fis le voyage projeté, et jugez de ma surprise quand, dans la mère de notre ami, je reconnus la bonne petite vieille qui m'avait fait si peur. La seule différence est que mon apparition portait un bonnet blanc lui encadrant le visage, tandis que cette dame n'en porte pas. Mais, après tout, comme c'est la nuit qu'elle est venue me rendre visite, peut-être était-ce un bonnet de nuit.

Ce fait s'est passé dans un petit pays du département de Saône-et-Loire. Ce qui peut lui donner quelque valeur, c'est que je suis une incroyante qui ne veut admettre que les choses que l'on peut prouver par  $a + b$  ; tout en moi se refuse au surnaturel. Inutile, après cela, de vous dire avec quel intérêt palpitant je suis vos études.

Je serais très heureuse si j'ai pu vous apporter le plus petit indice. »

L. Bugaut. (Lettre 622.)

Si l'espace ne m'était pas mesuré, si je ne devais pas condenser une documentation extrêmement riche en un petit nombre de chapitres distincts, je pourrais publier de nombreuses lettres reçues et exposer ici des exemples variés, de tous genres, prouvant la réalité incontestable des doubles de vivants. A eux seuls, ils formeraient un volume comme celui-ci (il existe d'ailleurs, tout rédigé ; mais je ne puis, pour le moment, que le laisser inédit.) Je regretterais cependant encore de ne pas signaler l'un des plus curieux et des plus frappants, celui de miss RHODA CLARY vue par toute sa famille (12 personnes), assise sur un rocking-chair dans un jardin, tenant sa petite sœur dans ses bras, alors qu'elle n'était pas sortie de sa chambre. Bozzano a discuté cette bilocation avec le meilleur esprit critique<sup>11</sup>. Son authenticité a été particulièrement établie.

Les observations de doubles de vivants sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne se l'imagine. On en trouve partout. Dans *Les Hallucinations télépathiques*, par exemple, nous pouvons lire à la page 357 l'histoire d'un ami vu par deux jeunes filles, passant devant la fenêtre derrière laquelle elles causaient, reconnu par elles sans aucune espèce de doute, mais qui était resté chez lui, malgré son intention de sortir ; et, à la page suivante, la présence dans un bureau d'affaires d'un ami du narrateur, qui lui parle sans recevoir de réponse et qui fut vu pendant assez longtemps par deux personnes également. Hallucinations collectives, dit-on, ce qui n'explique rien de tout.

Apparitions réelles, extérieures, objectives. Si elles n'étaient que subjectives, si elles provenaient exclusivement du cerveau, elles devraient être visibles les yeux fermés comme les yeux ouverts. Or il n'en est rien : on voit une apparition, en un rêve demi-éveillé, on en a peur, on se cache sous les couvertures ; on ne voit plus rien. On regarde de nouveau : l'apparition se montre là. Elle occupe un lieu. Les doubles qui viennent de passer devant nos yeux sont des manifestations de vivants, non associées à la mort, et nous prouvent simplement la réalité de ces phénomènes encore inexplicables. Ils montrent que l'on aurait tort de s'alarmer lorsqu'ils se produisent. L'observation que voici, au contraire, a bien singulièrement précédé une mort.

Un de mes lecteurs m'écrivait à la date du 26 février 1899 : « Au mois de novembre 1850, invité au mariage d'une de mes cousines, à Lapalisse (allier), je m'y étais rendu en compagnie d'un oncle, M. Meulien, de Chalon-sur-Saône.

Nous étions couchés tous deux dans la même chambre. Le matin du départ de Lapalisse, où nous devons prendre la voiture de bonne heure, me réveillant vers sept heures, je vis mon

---

<sup>11</sup> La lire dans les *Annales les Sciences psychiques* de mars 1911.

parent debout, au pied de mon lit, les bras croisés sur son burnous, manteau à la mode de l'époque, et fixant sur moi un regard très triste. Je me dressai sur mon séant et je lui dis tout haut « Comment ? Déjà levé ! Mais nous avons bien le temps ! »

L'apparition s'évanouit. Je regardai derrière-moi. Mon oncle dormait paisiblement dans son lit. Deux heures plus tard, comme notre voiture roulait sur la route de Donjon, mon compagnon de voyage et une domestique âgée au fond de la voiture, moi sur le siège, je me sentis tirer par la manche et j'entendis la voix altérée de la vieille femme : « Monsieur Jules, votre oncle se trouve mal ! »

Je me retournai. L'infortuné avait la tête renversée, les yeux blancs, un peu d'écume aux lèvres ; il mourait dans son burnous. Il fut ce matin-là ce qu'il avait été la veille. Rien dans sa manière d'être ne faisait soupçonner qu'il m'avait donné le spectacle étrange de se dédoubler, en se montrant à la fois sous deux figures, ici en costume de voyageur, là, au lit, déshabillé et endormi, vivant et fantôme en même temps. J'avais alors vingt et un ans ; je jouissais d'un esprit parfaitement sain et équilibré. Comme témoignage, je peux citer Mme Alix Burelle, demeurant à Saint-Géraud-le-Puy (Allier), ma cousine, au mariage de laquelle l'événement s'est produit, et qui se souvient de mon récit. »

Jules GARNIER, à Aiguebelle (Drôme).

Cette coïncidence de la mort ayant suivi l'apparition du double ne prouve pas absolument un rapport entre les deux faits, puisqu'il y a des bilocations sans morts consécutives. Elle nous conduit toutefois, à l'étude des apparitions de mourants avant la mort, sujet que nous examinerons tout à l'heure.

La manifestation qui vient d'être rapportée est l'une des plus curieuses de ma collection. Il semble que le voyageur, l'oncle, encore endormi, ait rêvé qu'il se préparait lui-même à monter en voiture et ait extériorisé sa propre image. Le plus remarquable encore est qu'il était sur le point de mourir, et de partir pour l'Au-delà ! Nous consacrerons plus loin une étude spéciale aux doubles associés à la mort. Ce qu'il importait d'établir, c'est la réalité des doubles de vivants. Nous sommes ainsi préparés à ce qui va suivre.

Je m'arrêterai ici dans ces exemples, quoique j'en possède en ce moment, sur ma table de travail, comme je le disais tout à l'heure, une quantité d'autres, non moins exactement constatés. Le lecteur peut admettre que ma certitude est fondée. Comme tous les phénomènes exposés dans cet ouvrage ici, les Doubles sont observés depuis des siècles et des siècles. Pour n'en rappeler qu'un exemple ; on peut lire dans l'Histoire romaine de TACITE (livre IV, § 82), ce qui est arrivé à Vespasien pour l'égyptien Basilide. La place me manque pour le reproduire. Notre personnalité est plus complexe qu'on ne le croit, en général. Tout le monde a pu remarquer que celle de la vie normale diffère considérablement de celle des rêves nocturnes. Nous ne savons encore à peu près rien sur notre véritable nature. Cette complexité peut-elle nous instruire pour l'explication des doubles ?

Or, il y a, répétons-le, des milliers d'années que les phénomènes étudiés ici sont connus d'un certain nombre d'initiés. Les doubles font partie intégrante de la religion égyptienne, et il en était de même chez les Grecs. PLUTARQUE et TERTULLIEN nous le rappellent constamment pour les classiques latins. Mais il y eut tant d'exagérations, tant de crédulité, tant de superstitions, que l'on finit par passer l'éponge sur toutes les histoires de fantômes et de revenants.

Carl DU PREL adopte la théorie de l'Od et du corps astral. « L'assurance que le corps astral extériorisé est capable d'une vie indépendante, écrit-il, nous permet d'apprécier la belle parole de l'abbé STEINMETZ qui, voyant son double assis dans son jardin à sa place favorite pendant qu'il se trouvait dans sa chambre, en compagnie de quelques amis, leur dit, en se montrant d'abord du doigt, puis en indiquant son double assis dans le jardin : « Voici le Steinmetz mortel, et voilà le Steinmetz immortel. »

On conviendra que ces observations de doubles de vivants sont bien faites pour nous convaincre de la réalité de ces phénomènes. Un homme, une femme, bien portants, peuvent se trouver à l'état de fantômes, en un autre lieu que celui où ils sont avec leur corps normal.

C'est là une affirmation hardie. Mais n'ayons pas la lâcheté de ceux qui n'osent pas avouer ce qui est contraire au sentiment vulgaire général. Paris, la France, l'Europe, l'Asie, l'Amérique, l'Océan, volent en ce moment, dans l'espace, à la vitesse de 107 000 kilomètres à l'heure, en tournant autour du Soleil. Quelle affirmation audacieuse également !

Tout lecteur impartial désireux d'être éclairé sur la réalité de ces faits énigmatiques à peine croyables – et même incroyables pour ceux qui ne les ont pas suffisamment étudiés – sait à quoi s'en tenir pour l'acceptation de ces manifestations psychiques. Les expliquer, c'est une autre question. Mais instruisons-nous davantage. Le nombre des faits observés est un coefficient non négligeable. Les dédoublements que nous venons de passer en revue ont été, pour la plupart, inconsciemment formés. Alphonse de Liguori avait laissé son corps en catalepsie dans son couvent, tandis qu'il apparaissait au pape ; l'ami de Goethe ne savait pas qu'il s'était montré à lui sur la route de Weimar, etc. Mais la volonté peut produire des doubles expérimentaux. C'est ce que nous allons constater.

\*\*

### **Apparitions expérimentales entre vivants**

Il n'y a pas seulement des doubles inconsciemment formés ; il y a aussi des doubles produits par la volonté. Nous allons considérer ici plusieurs expériences très précises et les comparer entre elles. On a essayé, avec succès, de déterminer entre vivants des apparitions expérimentales. Nous en avons signalé une, très remarquable, à la page 152 du premier volume de cet ouvrage : Mme Russell, femme de l'inspecteur de l'Instruction publique à Bombay, désirant apparaître à une de ses sœurs, en Allemagne (elle habitait alors l'Ecosse) et lui apparaissant en effet, à la stupéfaction de celle-ci. Nous l'avons rapportée tout à l'heure, ainsi que celle de Mme Wilmot. Déjà aussi les lecteurs d'*Uranie* ont pu remarquer (p. 219) l'apparition expérimentale volontaire du pasteur Godfrey à une dame de ses amies. Nous aurons ici sous les yeux d'autres exemples non moins exactement constatés que ceux que nous connaissons déjà.

Les Écoles d'enseignement classique ont fait fausse route jusqu'à présent. On ne voit, on ne touche, on n'analyse, on ne dissèque, dans l'organisme humain, que ce qu'il y a de plus apparent, de plus superficiel, de plus grossier. Ce qu'il possède intimement de subtil, on l'ignore encore, et ce serait pourtant ce qu'il y aurait d'essentiel à connaître.

Entre autres choses inconnues, il n'est pas douteux que le voisinage d'une personne nous influence parfois très vivement, et presque instantanément. Il y a autour de nos corps une atmosphère invisible agissante. Mon ami regretté le colonel de Rochas, qui a fait sur ce point, en 1892-1895, un grand nombre d'expériences (auxquelles j'ai assisté dans son appartement de l'École polytechnique, dont il était administrateur), a qualifié ce phénomène d'extériorisation de la sensibilité. Reichenbach avait donné à ce corps fluïdique le nom d'od, substance autre que l'électricité, mais polarisée, et ses partisans ont créé le fantôme odique. Peut-être n'y a-t-il là que des effets de l'électricité humaine mettant l'éther en vibration. Mais, quelle que soit sa nature, l'influence ambiante n'est pas douteuse. Les êtres humains sont reliés entre eux par des effluves invisibles. Ce corps fluïdique, ce corps astral, peut se dégager de notre corps matériel en certaines circonstances, en certaines conditions.

Un jour, un Canadien m'est arrivé, à Paris, pour m'annoncer qu'il voulait absolument avoir le cœur net de la réalité des phénomènes attribués aux fakirs de l'Inde, et qu'il avait quitté sa femme et ses enfants pour aller s'en rendre compte personnellement, avec la ferme intention de tout vérifier par sa propre expérience. Trois ans après, il me revint. « Je me suis soumis,

me dit-il, à toutes les exigences. On m'avait assuré qu'en un an ou deux je pourrais acquérir les mêmes facultés, à la condition : 1° de ne plus manger ni viande ni poisson ; 2° de cultiver, récolter, éplucher et faire cuire moi-même les légumes dont je me nourrissais ; 3° de ne boire que de l'eau ; 4° de me soumettre à une chasteté absolue ; 5° d'organiser mes journées, suivant telle et telle règle. Avec la volonté, j'ai réussi. Mon double n'a pas tardé à se projeter hors de moi. Je m'y suis habitué. Cependant, j'en ai assez, car je me sens devenir fou, et je reviens chez moi. Tenez, ce matin, au Grand-Hôtel, où je suis descendu, j'étais encore au lit, quand je me suis vu étendu sur le canapé en face, et je n'ai pas tardé éprouver l'impression que j'étais vraiment sur ce canapé. Alors je me suis vu me lever, planer dans l'air, me diriger vers la fenêtre et me préparer à sauter du 4e étage sur le boulevard. Instantanément, j'ai sauté de mon lit effrayé, j'ai préféré voir mon corps astral et mon âme rentrer dans mon corps physique, et je suis venu vous faire la visite que je vous avais promise pour mon retour. »

Comment distinguer les illusions des réalités ? Ce n'est pas toujours facile, et il a fallu tout l'esprit méthodique du narrateur pour s'assurer, pendant plus d'un an, de l'existence réelle de son double. J'avoue qu'ici je ne vois pas comment les vêtements peuvent s'expliquer. L'invention du corps astral n'est pas imaginaire. Elle est fondée sur divers genres d'observations.

Ce corps impalpable, invisible, qui existe pendant la vie et subsiste après la mort, était connu des religions anciennes, et notamment des Égyptiens. C'est le *ka* représenté dans les hypogées d'Égypte, le corps spirituel de saint Paul, le corps astral des théosophes, le périsprit des spirites. Ce corps impondérable possède des forces qui lui sont propres. Nous pourrions l'appeler le revêtement de l'âme, malgré la grossièreté de cette qualification. Je possède un certain nombre d'observations soigneusement faites sur cette enveloppe de l'âme.

Voici l'une d'entre elles. L'un de mes lecteurs m'écrivait de Genève le 1er novembre 1920 : « Ce n'est pas un homme de science qui vous écrit, mais un financier, donc, comme vous, mais dans un autre ordre d'idées, un homme de chiffres.

J'ai eu une maladie de cœur, qui est à présent guérie, mais qui m'a joué quelques mauvais tours, une fois entre autres où je suis resté un certain temps plongé en léthargie. J'entendais tous les miens parler autour de moi, mais je n'étais pas moi : mon moi était à côté, debout, dans un corps fluide et blanc ; je voyais le chagrin de ceux qui s'efforçaient de me ranimer et j'ai eu cette pensée : « A quoi sert cette misérable dépouille qu'ils cherchent à faire revivre ? » Cependant, en constatant leur tristesse, un grand désir m'est venu de retourner vers eux. C'est ce qui arriva. Toutefois il me semble que si je l'avais voulu, je serais resté dans l'au-delà ; j'en ai vu la porte s'entrouvrir, mais ne peux dire ce qu'il y avait derrière. »

J. RAMEL. (Lettre 4295)

Dans ma recherche de la solution du problème, j'ai demandé à l'auteur si son double était nu. Sa réponse a été qu'il n'y a pas fait attention, qu'il se souvient seulement qu'il était plus grand que lui, de contours vagues et d'un ton gris clair. Continuons d'étudier.

Parmi les expériences de dédoublement dont j'ai eu personnellement connaissance, je signalerai ici celles de Melle Alma Hømmerlé, fille de mon amie Mme Agathe Hømmerlé, la traductrice des ouvrages de Carl du Prel, avec laquelle nous avons fait connaissance au premier volume (p. 254).

Voici deux de ces expériences, que mon ami le colonel de Rochas a déjà publiées dans les *Annales des Sciences psychiques* de septembre 1906.

L'expérimentatrice était alors âgée d'environ dix-huit ans. C'est elle-même qui a rédigé la relation que voici : « Ma première expérience a eu lieu à Kherson (Russie méridionale) où mon frère terminait ses études au collège. Ses amis de classe fréquentaient notre maison, et, comme ma mère s'occupait de questions psychiques qui nous intéressaient tous, nous résolûmes, un soir, de faire une expérience.



En conséquence, nous fixâmes l'heure à laquelle deux de ces jeunes gens, MM. Stankewitch et Serboff, tâcheraient d'envoyer le lendemain leur double vers nous l'un à 11 heures du soir, l'autre à 11 heures et demie. Nous réglâmes nos montres, et il fut convenu que M. Stankewitch irait trouver mon frère dans sa chambre à coucher, tandis que M. Serboff se montrerait au salon. Le lendemain soir, ma sœur Irma s'assit dans la salle à manger, d'où elle pouvait voir la porte ouverte donnant dans le salon. Mon frère, comme il était convenu, resta dans sa chambre.

Après avoir été un moment auprès de ma sœur, j'entrai dans la chambre de mon frère. La lampe de la salle à manger donnait assez de clarté dans la chambre à coucher pour pouvoir distinguer les objets. Au même instant, je sentis quelque chose qui me poussait à l'épaule, et je vis à côté de moi la forme très distincte de M. Stankewitch, je pouvais distinguer son uniforme foncé avec les boutons en métal blanc. En même temps, mon frère me dit :

- Le voilà auprès de toi.

- L'as-tu vu ? ajouta-t-il presque aussitôt car, après la première question, l'apparition avait cessé.

Ma sœur, nous entendant parler, s'approcha de nous en disant qu'elle venait de voir M. Stankewitch entrer par la porte du salon, passer auprès de la table dans la salle à manger, et puis disparaître à ses yeux. Elle l'avait vu aussi en uniforme et avait pu distinguer les boutons en métal blanc.

Immédiatement après, nous entrâmes tous les trois au salon, qui était éclairé par la lampe de la salle à manger, pour attendre l'apparition de M. Serboff. Il ne vint que vers minuit. Cette apparition nous sembla plus pâle que la précédente et moins distincte. Il entra, par l'antichambre, au salon, où il s'arrêta un moment près de la porte, s'avançant tantôt à droite vers un des corps de bibliothèque, tantôt à gauche vers l'autre ; puis il disparut subitement.

Mou frère inscrivit alors en détail sur deux feuilles le résultat des expériences, les mit, sous enveloppes et les cacheta. Le lendemain, au collège, il demanda à ses deux amis s'ils n'avaient pas oublié leur promesse. Ils se mirent aussitôt à raconter, devant leurs camarades, tous les détails, qui correspondirent exactement à tout ce que mon frère avait inscrit. Alors il leur remit les enveloppes cachetées, qui furent ouvertes, et dont le contenu fut lu à haute voix. Après avoir lu le compte rendu qui le concernait, M. Serboff dit qu'au moment d'entrer au salon, il était indécis relativement à l'armoire dont il voulait s'approcher, car il avait eu l'intention d'ouvrir la bibliothèque et d'y prendre un livre ; mais il perdit la force de concentration et revint à lui. Se sentant trop fatigué, il ne put recommencer l'expérience. »

Cette expérience est fort intéressante, et l'eût été davantage encore si les observateurs n'avaient pas été avertis de l'essai qui allait être tenté. C'est le cas de la suivante : « Ma sœur Irma alla passer quelques jours à la campagne, auprès d'une de nos amies, pendant que je restais avec mes parents. C'était la première fois que je me séparais de ma sœur jumelle et, comme son absence m'était très pénible, je résolus d'aller voir ce qu'elle faisait.

Il était 11 heures du soir, et j'étais couchée. Bientôt, je me vis dans la chambre quelle partageait avec notre amie, et j'aperçue ma sœur couchée dans son lit, un livre à la main, et lisant à la lueur d'une lampe munie d'un abat-jour vert. Elle sentit ma présence, releva les yeux et m'aperçut debout près du poêle. Lorsque je vis qu'elle me regardait, je tachai de me cacher derrière le poêle, dans la crainte qu'elle ne s'effrayât de l'apparition, n'étant pas sûre qu'elle me reconnaîtrait.

Le lendemain, je lui écrivis les détails que je viens de relater, et je reçus une lettre me disant qu'elle m'avait vue la veille, à 11 heures du soir, auprès du poêle. Ma sœur et moi nous avons renouvelé plusieurs fois cette expérience ; mais elle ne réussit pas toujours.

ALMA HEMMERLÉ.

Mon ami le colonel de Rochas ayant magnétisé Melle Hœmmerlé, lors d'un voyage à Paris, supposa que l'expérience pourrait peut-être réussir avec lui, entre la Suède et la France ; mais il ne vit rien au jour et à l'heure convenus.

Les magnétiseurs, le baron DUPOTET entre autres, signalent toutefois, un grand nombre d'expériences de ce genre qui ont réussi. Le Dr CHARPIGNON cite le fait suivant dans son ouvrage *Physiologie, Médecine et Métaphysique du magnétisme* :

« Une fois, une de nos somnambules (d'Orléans) désira, dans un de ses sommeils, aller voir sa sœur qui était à Blois. Elle connaissait la route et la suivit mentalement.

– Tiens, s'écria-t-elle, où va donc M. Jouanneau ?

– Où êtes-vous donc ?

– Je sais à Meung, vers les Mauves, et je rencontre M. Jouanneau tout endimanché, qui va sans doute dîner à quelque château.

Puis elle continua son voyage.

Or la personne qui s'était offerte spontanément à la vue de la somnambule était un habitant de Meung, connu de plusieurs personnes présentes, et on écrivit immédiatement pour savoir de lui s'il était vraiment en promenade dans l'endroit désigné à l'heure indiquée.

Sa réponse confirma minutieusement ce qui avait été dit.

Que de réflexions ! Que d'études psychologiques dans un fait si fortuitement produit ! La vision de cette somnambule n'avait pas bondi, comme cela s'observe si souvent, à l'endroit désiré ; elle avait parcouru toute la distance d'Orléans à Blois et avait vu, dans ce rapide voyage, ce qui pouvait attirer son attention. »

Pour en revenir aux expériences de Melle Hœmmerlé, j'ajouterai que je les connais personnellement, ainsi que leur mère, et que leur sincérité ne peut faire aucun doute.

Nous avons parlé, tout à l'heure, des expériences du colonel de Rochas. L'espace me manque ici pour en exposer même une partie, et je ne puis que renvoyer le lecteur curieux de les connaître aux ouvrages spéciaux de cet ingénieur expérimentateur et de ses émules<sup>12</sup>. Que l'être humain ait un double fluide qui puisse, en certaines conditions, devenir apparent et tangible, c'est ce dont on ne peut plus douter. Ce corps possède des forces qui lui sont propres ; qu'il peut augmenter en empruntant des éléments divers. Est-ce ce double qui, dans les expériences de CROOKES, a produit le fantôme Katie King, lequel différait sensiblement du médium Florence Cook par sa taille, par sa chevelure, par les battements de son cœur ? Est-ce de ces éléments que le médium Eusapia Paladino formait le prétendu John King, dont j'ai un jour distingué la silhouette<sup>13</sup> ? On parle aussi d'un *corps éthérique* qui ne serait plus le *corps astral*, d'un *corps mental*, d'un *corps causal*, etc. ; mais, ne sortons pas du cadre de la méthode positive. N'admettons que ce qui est prouvé. *Quod gratis affirmatur gratis negatur*. Tout cela est à étudier, à discuter, à analyser, par l'observation et par l'expérience.

Les faits sont nombreux et variés. Nous allons en examiner quelques-uns des mieux constatés. Une apparition expérimentale a été rapportée par l'éminent professeur WILLIAM JAMES comme ayant été opérée par une de ses collègues de la célèbre Université de Harvard. Elle a été publiée au *Journal of the American Society for Psychical Research* d'avril 1909 et aux *Annales des Sciences psychiques* d'août suivant : le professeur, Blank, étudiant alors le bouddhisme, eut l'idée de projeter son corps astral dans la chambre d'un de ses amis, éloignée à 800 mètres, et cachée par une colline, et celui-ci, sans avoir été prévenu d'aucune façon, le

---

<sup>12</sup> A. DE ROCHAS, *L'extériorisation de la Sensibilité*, Paris, 1895. H. DURVILLE, *Le fantôme des vivants*, Paris, 1909. G. DE DUBOR, *Les mystères de l'hypnose*, Paris, 1920. G. DELANNE, *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts*, Paris, 1909. LEADBEATER, *L'autre côté de la Mort*, Paris, 1910. A. PRIMOT, *LA psychologie d'une conversion*, Paris, 1914. *Les Œuvres* de REICHENBACH, etc.

<sup>13</sup> V. Les Forces naturelles inconnues, p. 460 – 3. *Id.*, p. 101.

remarqua, regardant par la porte entrouverte. Il se leva et alla à sa rencontre, mais, n'y trouva personne. L'expérience que voici est peut-être plus particulièrement digne d'attention encore, en ce sens qu'elle a été certifiée par plusieurs témoins<sup>14</sup>.

« Un dimanche soir de novembre 1881, écrit le narrateur, je venais de lire un ouvrage où l'on mettait en évidence la puissance de la volonté. Je pris soudain la ferme résolution de faire tous mes efforts pour apparaître moi-même au second étage d'une maison située 22, Hogarth Road, Kensington, dans une chambre où couchaient deux personnes de ma connaissance M<sup>elles</sup> VERITY, âgées de vingt-cinq et onze ans. Je demeurais à une distance de 50 kilomètres, et je n'avais parlé de l'expérience à personne, par la simple raison que l'idée ne m'en vint que ce dimanche soir, en allant me coucher. Je projetai ma volonté à une heure du matin, très décidé à manifester ma présence.

Le jeudi suivant, j'allai voir ces dames, et au cours de notre conversation (sans que j'eusse fait aucune allusion à ce que j'avais essayé), l'ainée me raconta que le dimanche précédent, elle m'avait aperçu debout près de son lit et en avait été très effrayée ; que l'apparition s'étant avancée vers elle, elle avait crié et éveillé sa petite sœur, qui m'avait vu aussi.

Je lui demandai si elle était bien réveillée à ce moment, elle me l'affirma.

– A quelle heure ? ajoutai-je.

– Vers une heure du matin.

Sur ma demande, cette demoiselle écrivit son récit de l'événement et signa.

C'était la première fois que j'essayais une expérience de ce genre, et son plein et entier succès me frappa beaucoup.

Ce n'est pas seulement ma volonté qui agissait, car j'avais conscience aussi d'une influence mystérieuse qui circulait dans tout mon être, et j'avais l'impression d'exercer une force que je n'avais pas encore connue jusque-là. »

Melle Verity a raconté l'événement dans les termes suivants : « Je vis distinctement M. B... dans ma chambre vers une heure du matin. J'étais entièrement éveillée et fus très effrayée ; mes cris réveillèrent ma sœur, qui vit aussi l'apparition. Trois jours après j'eus l'occasion de raconter à notre ami ce qui m'était arrivé. Je ne me remis qu'au bout de quelque temps du coup que j'avais reçu, et j'en garde un souvenir si vif qu'il ne peut s'effacer de ma mémoire. »

L. S. VERITY.

La jeune sœur écrivit à son tour : « Je me rappelle l'événement que raconte ma sœur. Son récit est tout à fait exact. J'ai vu l'apparition qu'elle voyait, exactement et dans les mêmes circonstances. »

E. E. VERITY.

Une troisième personne encore, à donné de son côté une confirmation analogue. Les deux sœurs avaient vu leur ami en tenue de soirée.

Ces trois témoignages différents ne permettent pas de révoquer en doute cette expérience. Une enquête spéciale de la *Société anglaise de Recherches psychiques* en a, d'autre part, démontré la parfaite authenticité.

Le même recueil de documents a également publié l'expérience suivante<sup>15</sup> : « M. M. H. P. SPARKS et M. A. H. W. CLEAVE étaient tous deux élèves à l'École du Génie maritime de Portsmouth. Depuis l'année dernière, écrit le premier, j'avais l'habitude de magnétiser un de mes camarades. Après, quelques essais, je m'aperçus que le sommeil devenait plus profond en faisant de longues passes lorsque le sujet était déjà endormi. C'est alors que, dans cette espèce particulière de sommeil magnétique, il croyait voir les endroits auxquels il s'intéressait.

<sup>14</sup> *Phantasms of the Living*, tome I, p. 104. – *Hallucinations télépathiques*, p. 38.

<sup>15</sup> *Phantasm of the Living*, II, p. 671. – *Hallucinations télépathiques*, p. 45.

Vendredi dernier au soir (15 janvier 1886), mon ami exprima le désir de voir une jeune fille qui habitait à Wandsworth, et d'être vu par elle. Je le magnétisai et je continuai de longues passes pendant environ vingt minutes, en concentrant toute ma volonté sur son idée. Lorsqu'il revint à lui, il déclara qu'il l'avait vue dans la salle à manger, qu'elle lui avait paru agitée, qu'elle l'avait regardé et s'était couvert les yeux avec les mains.

Lundi dernier au soir (18 janvier), nous recommençâmes l'expérience, et cette fois il déclara qu'il croyait avoir effrayé la jeune Mlle, car après qu'elle l'eût regardé, elle était tombée dans une sorte de syncope. Son frère était alors dans la chambre.

Le mercredi matin, mon ami reçut une lettre de cette jeune personne demandant s'il ne lui était rien arrivé ; elle racontait que le vendredi soir, elle avait été saisie de frayeur en le voyant debout dans sa chambre. Elle avait pensé que ce pouvait être une vision imaginaire, mais, le lundi suivant, elle avait été encore plus effrayée en le voyant de nouveau, et cette fois plus distinctement, et elle en avait été même épouvantée à un tel point qu'elle avait failli se trouver mal.

Le récit que je vous envoie est parfaitement exact je puis le prouver, car j'ai deux témoins qui se trouvaient dans le dortoir au moment où mon ami a été magnétisé et lorsqu'il est revenu à lui. Le nom de mon sujet est Arthur H. W. Cleave ; il est âgé de dix-huit ans. J'ai moi-même dix-neuf ans. A. C. Darley et A. S. Thurgood, nos camarades, sont les deux témoins, dont je viens de parler. »

H. Percy SPARKS.

Les rédacteurs des *Phantasms of the Living*, Gurney, Myers et Podmore ajoutent que M. Sparks et M. Cleave sont élèves de l'École du Génie naval de Portsmouth, qu'ils les connaissent personnellement et « peuvent témoigner de leur intelligence et du soin avec lequel ils savent observer ». Tous les psychistes apprécient depuis longtemps le nom respecté de Frédéric MYERS (1843-1901) que nous venons de nommer de nouveau. Il rapporte d'autre part<sup>16</sup> qu'un expérimentateur voulut tenter un essai du même genre avec le Rév. Stainton Moses, bien connu aussi. Voici le récit abrégé : « Un soir de l'année dernière (1878), je décidai d'essayer d'apparaître à M. Moses ; je ne l'informai pas d'avance de mon intention ; je concentrai toutes mes pensées avec intensité sur lui, dont j'ignorais cependant l'habitation. C'était dans les environs de minuit, et je finis par m'endormir. Je n'eus pas conscience de ce qui avait pu se produire. Quand je vis Moses quelques jours après, je lui demandai :

- Est-il arrivé quelque chose chez vous samedi soir ?

- oui, me répondit-il, il est arrivé une chose bien remarquable.

Je me trouvais assis auprès du feu avec un tel, fumant et causant. Vers minuit et demi, mon ami se leva pour s'en aller, et je l'accompagnai jusqu'à la porte. Je revins ensuite auprès du feu pour finir ma pipe, lorsque je vous ai aperçu assis sur la chaise qui venait d'être quittée par le partant. Je vous regardai attentivement, après quoi je pris un journal pour m'assurer que je ne rêvais pas ; et quand je le posai, vous étiez encore là. Pendant que je vous regardais, sans parler, vous avez disparu graduellement. Je pensai que vous deviez être endormi à cette heure-là ; pourtant, vous m'êtes apparu dans vos vêtements ordinaires, tel que je vous vois tous les jours.

- C'est parfait, répliquai-je.

J'ai voulu faire une expérience : elle a réussi. La prochaine fois que je viendrai, demandez-moi ce que je veux, car j'avais fixé dans ma tête certaines questions que je voulais vous poser ; mais j'attendais probablement que vous m'invitiez à parler. » Quelques semaines après, l'expérience a été répétée avec le même succès ; cette fois encore, je n'avais pas informé

---

<sup>16</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1907, p. 185.

Moses d'avance. A cette occasion, non seulement il me questionna sur un sujet qui depuis longtemps était discuté entre nous, mais il me retint par l'influence de sa volonté, quelque temps après que j'eus manifesté le désir de partir. Comme la première fois, il ne me resta aucun souvenir de l'événement à mon réveil. »

M. Moses écrit à la date du 27 septembre 1885 pour confirmer ce récit. Il ajoute que ce sont là les seules circonstances dans lesquelles il lui ait été donné de voir une personne vivante dans un endroit où cette personne n'était pas. Nous avons encore par cet exemple l'impression que c'est bien la pensée qui se transmet et produit l'image habituelle. Le baron DE SCHRENCK, bien connu des psychistes, a réussi une expérience du même ordre à Munich, en février 1887. Passant vers minuit dans une rue, devant la maison d'une famille de ses relations, il concentra pendant cinq minutes sa volonté sur la personne d'une jeune fille, qui le vit devant elle, à sa grande surprise.

Je rappellerai encore une autre expérience, publiée par le *Journal of the American Society for Psychical Research* (New York, décembre 1907) avec le certificat du professeur HYSLOP. Cette expérience eut lieu dans un hôtel de la ville de Buffalo. C'était dans la nuit d'un samedi au dimanche. Voici ce qui arriva : « A 1'heure du dimanche matin, écrit le pasteur C. W. S, je fus éveillé d'un sommeil profond, sans rêves, avec le sentiment que quelqu'un se trouvait dans ma chambre. Quand je fus bien éveillé, je vis ma femme debout au pied de mon lit. Elle portait une robe qu'elle avait ordinairement quand elle s'occupait, le matin, des affaires du ménage.

Je me levai sur mon séant et m'écriai : « Que faites-vous donc ? » Elle répondit : « Je venais chercher de vos nouvelles. » Elle s'avança alors jusqu'à la tête du lit, se pencha vers moi, m'embrassa et disparut. Immédiatement, je sautai debout : la chambre était absolument obscure ; il n'y avait personne. J'allumai le gaz ; je frissonnais, et une sueur froide couvrait tout mon corps.

Le matin suivant, en déjeunant avec le Dr K. et M. P., je leur parlai de cette affaire. J'étais si bouleversé, malgré tous les raisonnements de sagesse que je m'imposais, que je me décidai à envoyer une dépêche à ma femme, mais sans oser lui expliquer ouvertement quelle était ma préoccupation. Quelques heures plus tard, je recevais sa réponse : « Nous sommes tous bien. » En rentrant chez moi, plusieurs jours après, je fus immédiatement impressionné par le fait que ma femme s'intéressait particulièrement à savoir si j'avais bien dormi le samedi soir. Après quelques demandes et réponses à côté, je finis par lui demander pourquoi elle me posait ces questions. Elle me confia alors qu'elle était en train de lire les *Psychical Phenomena* d'Hudson, dans lesquels il est dit que si une personne, au moment exact où elle perd sa conscience en s'endormant, fixe sa pensée sur une autre personne et désire se présenter à elle en de certaines conditions, cette dernière subira les impressions que l'expérimentateur veut lui faire éprouver.

Après avoir lu ce passage, elle avait fixé son esprit sur le désir de m'apparaître et de m'embrasser. Telle est cette curieuse expérience. L'enquête faite sur le pasteur et sur sa femme, séparément interrogés, en a prouvé l'exactitude. »

Le pasteur pria sa femme de ne pas recommencer ces sortes d'essais le samedi soir, parce que cela le dérangeait pour son travail dominical. N'y a-t-il pas une remarquable analogie, entre le transport de cette dame vers son mari et celui que nous rappelions plus haut de Mme Wilmot allant voir son époux au cours d'un voyage en mer ?

Ces observations de transmission de pensées et d'images, ne datent pas de notre époque d'études psychiques, comme on le croit généralement. Rappelons, entre autres, celle de WESERMANN qui remonte à plus de cent ans (1817). On rapportait qu'il avait su imposer plus d'une fois des rêves à des amis éloignés, et on discutait la question. Il prit un jour le parti de faire apparaître en rêve, à un de ses amis, une dame morte depuis cinq ans. Il supposait que

celui-ci était chez lui, mais il arriva qu'il était en excursion, dans une autre ville, avec un compagnon inconnu à Wesermann. Quoiqu'ils fussent alors parfaitement éveillés, et en train de causer, l'expérience n'en réussit pas moins : les deux amis virent une figure ressemblant à la dame en question entrer dans leur chambre, sans bruit, par une porte qui criait ordinairement, faire un geste pour les saluer, et sortir. Voici cette curieuse histoire<sup>17</sup> : « Une dame, morte depuis cinq ans, devait (suivant le désir de M. Wesermann) apparaître au lieutenant N... C'était pour un certain soir, à 10 heures et demie. Or, contrairement à ses habitudes, M. N.... n'était pas chez lui mais se trouvait chez un ami, le lieutenant S... Ils discutaient, ce soir-là, sur la campagne de France, quand, soudain, la porte s'ouvrit et la dame entra, vêtue de blanc, avec un fichu noir, la tête découverte. Elle salua amicalement S.... de la main à trois reprises, puis se retournant vers son camarade, elle lui lit signe de la tête et s'en retourna par la porte. »

Ce fait était tellement singulier – et incroyable – et il parut si extraordinaire au narrateur lui-même, que, pour le voir établi avec certitude, celui-ci écrivit au lieutenant S...., qui habitait à une dizaine de kilomètres, pour lui demander d'en donner un compte rendu. Cette réponse est identique au récit précédent.

On soutiendra difficilement que Wesermann ait vraiment fait venir la dame morte. La seule alternative, semble-t-il, est d'admettre qu'il a agi par sa volonté, sur l'esprit de son camarade, et que cette action s'est transmise de celui-ci à son voisin. C'est beaucoup plus simple et plus raisonnable que de supposer que la morte soit revenue. Mes lecteurs ont déjà apprécié l'action psychique. N'avons-nous pas vu un magnétiseur, voulant détromper une somnambule convaincue qu'elle voyait des anges du paradis dans ses visions imaginaires, lui montrer ses anges assis autour d'une table et mangeant un dindon<sup>18</sup> ?

Dans ce cas expérimental, il s'agit de la suggestion, bien connue, produite par la volonté de l'hypnotiseur qui peut faire voir à son sujet tout ce qu'il veut et lui faire éprouver toutes les sensations imaginables, celle de l'ivresse, celle du mal de cœur, lui faire prendre de l'eau pure pour de l'absinthe, le mettre en lutte avec un animal féroce, etc. Dans la plupart des cas des voyants, il y a autosuggestion. C'est de toute évidence. Mais en dehors de la suggestion hypnotique et de l'autosuggestion, certains cas nous embarrassent fort pour une explication satisfaisante. Tel est, par exemple, le suivant. Je l'ai reçu, en avril 1899, du professeur genevois H. CUENDET, vice-président de la Société d'études psychiques de Genève : « La scène se passe, m'écrit-il, à Begnins, canton de Vaud, un mardi du mois de juillet 1894. Nous sommes en train de dîner. Une personne de ma famille demande à mon père, en lui montrant une aquarelle suspendue à la paroi : « Quel est donc ce portrait ? »

– C'est celui de mon grand-père Oswald, répond-il.

A son propos, je me souviens, de l'anecdote suivante :

Oswald était violon solo dans un théâtre de Paris. Un soir qu'il sortait du spectacle (on était en pleine Révolution), arrêté par des *Sans Culottes* et il allait sans doute subir le sort de nombreuses victimes de la Terreur, lorsque, par une inspiration soudaine, il eut l'idée de jouer le *Ça ira* sur son violon. Les énergumènes, qui l'avaient sans doute pris pour un autre, reconnurent leur erreur et le relâchèrent.

C'était la première fois que mon père nous racontait ce fait. Aucune des personnes présentes – moi comme les autres – n'en avait jamais entendu parler. J'en fis la remarque au moment même.

Le lendemain mercredi, toujours à Begnins, je reçois deux lettres de Genève ; l'une, du médium du groupe d'expériences dont je fais partie, l'autre de mon instituteur, membre dudit groupe. A noter – étrange coïncidence – que le médium, sans avoir avec moi et les miens

---

<sup>17</sup> *Annales des sciences psychiques*, 1891, p. 226.

<sup>18</sup> *L'Inconnu*, p. 344.

aucun degré de parenté, s'appelle Oswald comme mon défunt arrière-grand-père. Voici, en substance, ce que me disaient ces deux lettres.

Trois jours auparavant, soit le dimanche, mes amis tenaient à Carouge, petite localité près de Genève, une réunion où le médium eut la vision très nette d'un personnage vêtu comme on l'était sous la Révolution. Il tenait un violon à la main et paraissait entouré de gens hostiles. Soudain, il jouait de son violon et le médium entendait chanter Ça ira... Ça ira !... A ce moment, ceux qui l'entouraient et se montraient mal disposés semblaient changer subitement d'allure et rendaient la liberté au violoniste.

– Qui étiez-vous de votre vivant, demandent alors mes amis ?

– Oswald, répond la table par coups frappés.

– Sans doute un de mes parents, observe le médium.

– Non..., parent de M. Cuendet, répond la table.

Etonnement du médium Oswald, qui décide de m'écrire pour tirer la chose au clair. Mon ami P... prend de son côté la même résolution. De là, les deux lettres en question. On juge de ma stupéfaction en les recevant.

J'ai déjà dit que le médium n'avait avec moi et les miens aucun degré de parenté. Est-il nécessaire d'ajouter qu'en outre moins que moi qui l'avais ignoré jusqu'à ce jour, mes amis du groupe n'avaient jamais entendu parler de cette histoire ! Ils ne savent, du reste, rien ou presque rien sur ma famille, n'ont jamais eu aucun rapport avec mon père, et étaient loin de supposer que j'eusse eu des parents du nom d'Oswald.

Ils avaient donc eu, deux jours avant moi, par l'entremise du médium aussi étonné qu'eux, la communication d'un fait demeuré pendant de longues années enseveli dans la mémoire de mon père, d'un fait qui, je ne saurais trop le répéter, leur était inconnu, comme il l'était du médium, ainsi que de moi-même.

Etant données ces conditions, l'explication par télépathie me paraît bien difficile à admettre. »

H. CUENDET. (Lettre 603)

Connaissant des cas de communication télépathique inconsciente entre vivants, par exemple celui du Dr Nicolas, de Corfou (tome I, p. 188), j'ai écrit à M. Cuendet pour une enquête particulière. Voici sa réponse : « Le médium n'était jamais venu à Bénins, canton de Vaud. Il n'avait donc jamais vu ce portrait, le seul que nous possédons de mon arrière-grand-père. A ce sujet, je dois ajouter que quelques semaines après la lettre qu'il m'avait envoyée, le médium vint pour la première fois nous rendre visite à Begnins, où nous passons les vacances d'été ; j'eus alors la curiosité, sans le prévenir, de le mettre en présence dudit portrait.

– Eh ! dit-il, c'est le personnage que j'ai vu, un violon à la main ! »

Que conclure ? Comme nous le remarquons plus haut, il n'y a ici ni suggestion hypnotique, ni autosuggestion normale. L'interprétation directe serait d'admettre que le défunt Oswald, contemporain de la Révolution, est réellement venu se manifester. Mais il serait imprudent de nous contenter si vite de cette solution. Nous avons encore des études comparatives à faire. N'avons-nous pas raison de penser que toute la psychologie humaine est encore inconnue ? N'est-il pas possible que le père de M. Cuendet ait pensé depuis quelques jours à l'anecdote relative à son grand-père et que ses pensées aient rayonné assez loin autour de lui, jusqu'au médium ? Hypothèse hasardée, assurément, mais qui n'est peut-être pas à rejeter en principe. Nous avons des exemples d'images projetées par la pensée qui semblent l'autoriser. Nous vivons au sein d'une atmosphère psychique inconnue. On m'accuse parfois (surtout certains spirites convaincus d'avance) d'être difficile dans mes interprétations, de ne pas affirmer facilement l'action des esprits.

Mais je demande que l'on ne perde pas de vue que le but de nos études métapsychiques est d'essayer d'appliquer, à ces faits encore si mystérieux les principes de la méthode

expérimentale, principes sévères qui n'admettent pas de faux-fuyants. Si la science astronomique est la plus exacte et la plus positive de toutes les connaissances humaines, elle le doit à la précision de ses méthodes de raisonnement, qui ont eu aussi une si heureuse influence sur les sciences avec lesquels l'astronomie s'est trouvée en contact, comme l'optique, la construction des instruments de précision, la physique, etc. On prend l'habitude de n'être satisfait que de ce qui est démontré et d'appliquer la rigueur mathématique à toutes les recherches. Un mathématicien, un astronome, un physicien, un chimiste doit, avant tout, raisonner juste, strictement, comme une machine à calculer qui ne sortirait pas du fait réglementaire que deux et deux font quatre. Cela devient une habitude de l'esprit, et nous devons faire nos efforts, pour ne pas sortir de cette règle de conduite à laquelle les sciences d'observation doivent leur valeur et leurs progrès. C'est, sans contredit, cette seule méthode de raisonnement qui pourra établir les sciences psychiques, jusqu'à présent si vagues et si incertaines, sur une base solide et inébranlable. Mais son application n'est pas toujours facile. Tout au moins, soyons toujours de bonne foi, impartiaux et consciencieux.

Les doubles de vivants, les apparitions de mourants – et même de morts, –ont été considérés par Schopenhauer comme des sortes de projections de la volonté. Écoutons-le un instant sur ce sujet : « Il suffit, écrit-il<sup>19</sup>, qu'une personne pense fortement et passionnément à nous pour susciter dans notre cerveau la vision de sa forme, non pas seulement à titre de simple imagination, mais de telle sorte que cette vision se présente à nous comme une vision corporelle, qu'on ne saurait distinguer de la réalité. Ce sont notamment les mourants qui manifestent ce pouvoir, et qui, à l'heure de la mort, apparaissent par suite à leurs amis absents, à plusieurs à la fois et en différents lieux. Le cas a été si souvent affirmé et témoigné de différents côtés que je le considère indubitablement comme certain. »

Il cite un grand nombre d'exemples. Pour lui, les doubles sont toujours des images subjectives produites dans l'esprit de celui qui les voit ; mais n'existent pas réellement. Il n'admet pas que l'âme soit une, substance qui puisse se détacher du corps, soit pendant la vie, soit après la mort. « Il faut absolument, dit-il, que le spiritualisme soit remplacé par l'idéalisme. » Il me semble bien qu'ici Schopenhauer est dans l'erreur.

Je viens de feuilleter l'ouvrage de JUNG STILLING, dont il cite les pages. Ce psychiste était professeur à l'Université d'Heidelberg et Marburg et conseiller aulique du grand-duc de Bade. Il y a là, en effet, de curieuses relations d'apparitions ; mais aussi beaucoup de rêveries et d'erreurs. On peut y lire qu'il ne comprenait pas l'astronomie et qu'il croyait la Terre immobile au centre de l'univers !...

Schopenhauer paraît avoir eu ici un parti pris de ne pas admettre la réalité objective extérieure, tout en admettant avec certitude la production subjective, et les exemples qu'il cite lui donnent absolument tort. Ainsi, il signale le fait rapporté par DUPOTET dans son *Traité Complet de magnétisme animal*<sup>20</sup>. Ouvrons cet ouvrage, nous y lisons la visite faite en rêve par un M. Wilson, de Toronto, qui se montre en double dans une maison de la ville d'Hamilton, y est reçu par un domestique, y demande un verre d'eau, et charge le valet de chambre d'exprimer ses regrets à la maîtresse de maison de ne pas la rencontrer. C'était le 19 mai 1854. Dix jours après, il se rend dans cette maison, où les domestiques le reconnaissent.

Dans un autre exemple, il cite un rédacteur du *Telegraph* qui reçoit à Ausonia la visite d'un M. Bailey, de Philadelphie, lequel disparaît après lui avoir dit cette phrase : « Un nuage épais a été répandu sur la destinée terrestre de l'homme. » Rencontrant le lendemain ce même homme en wagon, il cause avec lui, et l'interlocuteur termine sa conversation par ces mots : « Un nuage épais a été répandu sur la destinée terrestre de l'homme ». Dans la plupart des cas, l'apparition donne l'impression complète d'un être réel, en chair et en os, même à plusieurs

---

<sup>19</sup> *Mémoires sur les sciences occultes* (Paris 1912) p. 249.

<sup>20</sup> 1856, p. 561.



personnes à la fois, et non à la personne à laquelle l'apparu aurait pu penser, puisque dans la visite à la dame d'Hamilton, ce sont les domestiques qui l'ont vu, et non la dame absente de la maison. Le problème est plus complexe que le suppose Schopenhauer... (Lequel, disons-le en passant, se défendait très fort d'être Allemand, déclarant cette nationalité *méprisable au dernier degré*).

Mais tirons la conclusion de ce chapitre sur les doubles de vivants. Cet ensemble de témoignages, que je pourrais étendre considérablement par une série de documents analogues<sup>21</sup> actuellement sous mes yeux, nous conduit à admettre deux genres de doubles :

1° ceux qui sont dus à des projections de la pensée agissant sur le cerveau des percipients qui leur sont plus ou moins associés ; 2° ceux qui sont extérieurs, réels, objectifs. L'être humain peut se dédoubler en une forme analogue à la nôtre, se séparer de notre corps, prendre une certaine consistance, devenir visible, tangible même, parler, produire des effets mécaniques.

Pour se refuser à cette conséquence logique, il faudrait admettre que tous les cas observés sont, ou des mensonges ou des hallucinations subjectives sans réalité, ce qui paraît manifestement impossible. On peut répondre que la conclusion que nous proposons est plus inadmissible encore par son étrangeté, et que, dans tous les cas, ces phénomènes étant très rares, ne nous apportent pas de lumières nouvelles dans notre connaissance de la constitution de l'être humain.

Mais, au contraire, ce sont précisément les anomalies qui révèlent les réalités inconnues, comme les perturbations dans la science astronomique. Toutefois, que peuvent être ces doubles ? Je répète que pour ma part, ce qui me désoriente le plus, c'est qu'ils soient habillés.

Si nous admettons qu'il existe dans l'être humain trois éléments : le corps matériel, que tout le monde connaît, l'âme ou esprit pensant, associé à un corps subtil intermédiaire, comme l'admettait autrefois la théologie égyptienne, il semble que ce corps subtil, éthéré, spirituel selon l'expression de saint Paul, sorte de substance de l'âme, ne devrait avoir aucune forme, ou bien que, si les conditions de la vie organique terrestre lui en imposaient une, ce devrait être la forme du corps humain, du corps nu, homme ou femme.

Qui est-ce qui s'y oppose ? Qui est-ce qui les habille ? La décence ? Non. Dans la nature, dans la vérité, il n'y a ni pudeur ni indécence. Ce sont là des sentiments de convention tout à fait artificiels. Un double fluide de l'être humain, un corps éthéré ou astral, avec une blouse bleue, un chapeau où une casquette, un burnous, une jupe droite ou une crinoline, suivant la mode, des gants jaunes ou verts, une canne ou un parapluie, est grotesque et incompréhensible. On dira que c'est pour se faire reconnaître. Mais le visage ne suffit-il pas ? Et puis, un corps astral ne devrait-il pas être vague ; offrant simplement la forme générale des corps, sans détails ? Le seul fait des costumes conduirait à rejeter l'existence réelle de ces doubles et à penser que ces apparitions, ces spectres, n'existent que dans le cerveau des observateurs.

Cette interprétation, toutefois, est bien difficile. Dans les cas qui viennent d'être rapportés, par exemple, il faudrait supposer que les 42 élèves du pensionnat de Melle Sagée ont été hallucinées ou que la narratrice nous a raconté une histoire fautive, que toute la famille de Miss Clary a eu la berlue, que les deux servantes qui ont vu le double de Miss Jackson se chauffer au four de la cuisine ont été dupes d'une illusion, malgré l'enquête si affirmative faite par le Dr Wyld, que M. Wilson n'a pas parlé, ni M. Bailey non plus, ni la femme du pasteur, ni le Dr B... de Mme Kruby, que M Wilmot n'a pas été vue par le compagnon de son mari dans la cabine du bateau..., que les expériences de CROOKES auscultant le fantôme Katie King, si tangible et si féminin, sont des farces, etc..., etc..., en un mot rejeter toutes les observations parce que nous ne les comprenons pas. Ce n'est pas notre principe.

---

<sup>21</sup> V. SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, livre XVIII, chap. 18.

Peut-être la suite des faits que nous avons à examiner nous éclairera-t-elle. Ne désespérons pas, réunissons les observations, comparons, analysons, étudions. Quoi qu'il en soit, les témoignages me paraissent suffisants pour AFFIRMER la réalité de l'existence des doubles.

Mais avouons qu'il nous reste encore bien des mystères à éclaircir. Le violoniste de 1793 vient de nous en donner un avant-goût. Un certain nombre de systèmes philosophiques et religieux, depuis les rose-croix, les théophilanthropes, les swedenborgiens du XVIIIe siècle, jusqu'aux théosophes du XXe, présentent des enseignements sur le corps astral, le corps mental, le corps fluidique, les apparitions, qui concordent avec nos déductions actuelles, lesquelles n'apprennent rien à leurs adeptes : ils comprennent ce que cet ouvrage veut établir, ce sont les preuves expérimentales, scientifiques, positives, irrécusables, sur lesquelles la religion future sera fondée, au lieu de l'être sur des révélations que l'on déclare étrangères à la raison, sur des mots, sur des raisonnements métaphysiques. Il me semble que si une des momies couchées dans les sarcophages égyptiens du musée du Louvre, ressuscitait aujourd'hui et lisait ce chapitre, elle n'y trouverait rien de nouveau.

Notre conclusion peut se résumer ainsi : outre les pensées-formes, doubles subjectifs, les doubles réels, objectifs, sont expérimentalement prouvés par tous ceux qui se sont donné la peine d'étudier la question. Pour les premiers, il y a transmission de pensées, transfert d'ondes cérébrales, sous l'action de la volonté. Pour les seconds, il y a des actes matériels. Dans l'état actuel de la science, toute explication définitive est impossible. Quelle que puisse être cette explication, dans l'avenir, ces études nous apprennent, avant tout, une vérité bien évidente ; c'est qu'il y a encore bien des choses à connaître, c'est que la science n'est pas un livre achevé, c'est que nous sommes extrêmement ignorants, et que la nature des êtres, la vie, la mort, restent pour nous d'intéressants mystères à sonder.

Pour le moment, nous devinons que la pensée est productrice d'images projetées à distance. Nous allons le constater par notre méthode positive, et ces observations nous mettront sur la voie des apparitions de mourants et de morts.

### Chapitre III - La pensée productrice d'images projetées à distance

Le mot surnaturel appliqué à un fait  
Est une absurdité  
Alfred Russel Wallace

Les doubles de vivants nous ont montré des images produites par la pensée ; nous en aurons de nombreux exemples dans les manifestations de mourants et de morts.

*Autour de la Mort* viennent se ranger divers faits inexplicables dont l'étude attentive nous amènera graduellement à la connaissance de ce qui existe *après la Mort*. Telles sont, entre autres, les apparitions de vivants et de morts habillés tels qu'on les a connus, et dont les aspects, les allures, les vêtements, nous posent de véritables énigmes. Nous n'inscrivons pas ces observations dans le cadre des manifestations sûrement ultérieures au décès, quoique, cependant, leur discussion semblera plus d'une fois nous y conduire ; nous allons les examiner en toute indépendance et essayer de les comprendre.

L'âme est une substance, une réalité, comme un atome d'oxygène, d'azote, de fer, de radium, mais sans étendue, entité subtile en dehors de nos conceptions de mesures matérielles de pondération, atome psychique, atome pensant, atome force. Elle est associée au corps par un organisme fluide dont nous venons de voir certaines manifestations dans les Doubles étudiés au chapitre précédent, et dont d'autres aspects se présenteront bientôt à notre examen.

Votre corps n'est pas votre moi absolu. Votre esprit est la force qui le meut, par un organisme invisible, totalement distinct du corps, doué de sens spéciaux, vue, audition, goût, odorat, toucher, et autres, d'ordre psychique. Toute pensée agit, virtuellement, avec plus ou moins d'intensité, comme un agent dit matériel, comme un projectile, une pierre, un morceau de métal, et peut se projeter au loin. Si un homme songe à un meurtre, il émet dans l'air un élément de meurtre. Une apparition télépathique, de vivant ou de mort, peut avoir une origine objective et réelle. Elle peut aussi être subjective, dans l'esprit qui la reçoit et dans l'être d'où elle émane, ce qui expliquerait l'existence des vêtements. Etudions ensemble.

Certaines apparitions paraissent être, bien souvent, des sortes de projections, de téléphotographies animées, de cinématographies. L'être, tel qu'il est, ou tel qu'il se sent, projette son image à distance, avec ses vêtements, C'est une auto-projection.

Une pensée, une image, une impression, une émotion, existant dans l'esprit d'une personne, peuvent éveiller une impression similaire dans l'esprit d'une, autre personne. Ce fait, aujourd'hui prouvé, réduit assurément la difficulté des vêtements, et accessoires des esprits, puisqu'il est naturel qu'une impression mentale représente une personne dans son aspect habituel. Les apparitions et manifestations observées correspondent à quelque chose d'objectif et de réel, comme l'image réfléchi dans une glace correspond à une réalité et en présente l'aspect véridique. Mais le problème nous pose une question assez complexe. Nos pensées agissent matériellement et transportent avec elles des sortes d'effluves. Elles peuvent se marquer sur un objet, sur une feuille de papier. Un jour, à la Salpêtrière, en 1889, je faisais quelques expériences avec Charcot. Il m'invita à prendre un jeu de cartons blancs, à en choisir un, à imaginer que mon portrait était dessus, et à montrer ce portrait imaginaire à la malade. Je fis ensuite au dos de ce carton une marque que l'hypnotisée ne vit pas, je battis ces, cartes, et je les lui présentai sans les retourner, en la priant d'y chercher mon portrait. Elle y réussit immédiatement. Ce qui me plongea dans un assez vif étonnement.

Et elle voulut emporter cette carte blanche dans sa chambre pour la conserver en souvenir, y voyant absolument mon portrait. Le magnétiseur était là, il est vrai. Mais, enfin, l'hallucination véridique était incontestable.

Quoique nous soyons assurés qu'il nous est impossible de tout expliquer, nous cherchons toujours à savoir. Mon ami, le colonel A. DE ROCHAS, m'écrivait en février 1904, qu'en hypnotisant deux jeunes filles de Voiron, il s'était aperçu que l'une d'elles extériorisait son double à volonté, et qu'elles le voyaient toutes les deux, ce double prenant les aspects que la jeune fille voulait lui donner. Ce point, faisait-il remarquer, est très important, car il indiquerait que ces formes sont dans l'esprit, les pensées, les souvenirs du médium producteur. OLIVER LODGE avait déjà suggéré que les « vêtements apparaissent parce qu'ils sont imaginés<sup>22</sup> ».

Que notre pensée produise des images et donne naissance à des apparitions, ce n'est pas douteux. Parmi les faits curieux déjà appréciés de mes lecteurs, je rappellerai celui-ci, tiré d'une lettre qui m'a été adressée des Bouches-du-Rhône, en 1899 (Lettre 715, *L'Inconnu*, p.185) : « Le 31 mai 1895, mon fils aîné, engagé volontaire aux 1ers hussards, à Valence, participait à des manœuvres d'exercice en campagne. Etant en pointe d'avant-garde, il allait au pas de son cheval, observant le pays occupé par l'ennemi supposé, lorsque tout à coup, d'une embuscade, un coup de feu atteignit mon malheureux fils en pleine poitrine. La mort fut presque foudroyante.

L'auteur involontaire de ce fatal accident, voyant son camarade abandonner les rênes et chanceler sur l'encolure de son cheval, s'empressa vers lui pour le soutenir, et il put recueillir les dernières paroles que le mourant exhala dans un dernier soupir : « Tu m'as fait bien mal..., mais je te pardonne... Pour Dieu et la Patrie, toujours... présent !!! » Puis il expira.

Or, ce même jour, 31 mai 1895, vers 9 heures et demie du matin, tandis que ma femme vaquait dans la maison à des soins d'intérieur, notre fillette, alors âgée de deux ans et demi, s'approchant de sa mère, lui dit dans son langage enfantin :

- Maman, regarde parrain (mon fils aîné était le parrain de sa sœur), vois maman, vois parrain, je m'amuse avec lui.

- Oui, ma chérie, amuse-toi, lui répondit sa mère, n'attachant pas d'importance aux paroles de l'enfant. Mais la fillette, devant l'indifférence de sa mère, redoubla d'insistance et ajouta : « Mais maman, viens voir parrain ... Regarde-le, il est là. Oh ! comme il est bien habillé ! »

Ma femme remarqua qu'en lui parlant ainsi l'enfant était comme transfigurée. Elle s'en émut tout d'abord, mais oublia bientôt cette petite scène, qui n'avait duré que quelques minutes, et ce ne fut que deux ou trois jours après qu'elle s'en rappela tous les détails.

Un peu avant midi, nous reçûmes un télégramme nous avisant de l'affreux accident arrivé à notre fils bien-aimé, et je sus plus tard que ce drame était arrivé vers huit heures. »

ROUGÉ,

Villa des Tilleuls, à Salon (Bouches-du-Rhône).

Cette vision d'une enfant n'est pas la moins intéressante : il serait difficile de lui appliquer les prétendues explications hallucinatoires de l'imagination des percipients, et l'uniforme du fantôme, aussi bien que la coïncidence du décès, sont autant de garanties de la réalité du phénomène. Je ne vois guère d'autre interprétation à donner à ce fait que celle-ci. En mourant, ce jeune homme aura revu son logis ? Cette enfant, et cette pensée l'a atteinte. La petite a vu son parrain, tel qu'il était, avec son uniforme, militaire. Ce n'est pas l'esprit de l'enfant qui s'est transporté au loin, comme dans certains cas, car elle aurait vu l'accident ; c'est la pensée du mourant qui est venue frapper l'enfant.

---

<sup>22</sup> Discours du 31 janvier 1902 à la Society for Psychical Research.

Pensée productrice d'images : dans ce cas, les vêtements du fantôme ne doivent pas nous surprendre. Cette projection directe me paraît plus probable qu'une série d'ondes sphériques atteignant tous les cerveaux. Il en est de même dans l'exemple que l'on va lire. C'est une apparition de mourant, d'une authenticité incontestable, également, signalée par METZGER dans son ouvrage *Essai de spiritisme scientifique*.

Un médecin (le Dr Rowland Bowstead, de Caistor) rapporte l'observation personnelle suivante : « Je faisais une partie de cricket. Une balle que j'aurais dû attraper, alla rouler du côté d'une haie basse. J'y courus avec un camarade. Lorsque je fus arrivé près de la haie, je vis de l'autre côté mon beau-frère, à qui j'étais très attaché. Il était habillé en chasseur et portait un fusil sur le bras. Il souriait et me faisait signe de la main. Je dis à mon camarade de regarder l'apparition, mais il ne vit rien, et quand je voulus la fixer de nouveau, elle avait disparu. Je montai, très attristé, chez mon oncle, et lui racontai ce que je venais de voir. Il tira sa montre : elle marquait une heure dix minutes. Deux jours après, je reçus de mon père une lettre qui m'annonçait la mort de mon beau-frère, arrivée précisément à cette heure-là. Cette mort s'était produite d'une manière singulière. Ce même jour, au matin, se sentant assez bien portant, après une maladie, il avait déclaré qu'il pouvait aller à la chasse. Puis, ayant pris son fusil, il s'était tourné vers mon père et lui avait demandé s'il m'avait envoyé chercher. Mon père lui ayant répondu négativement, il s'était emporté et avait dit qu'il me verrait en dépit de tous. Soudain, un vaisseau s'étant rompu dans ses poumons, il était tombé foudroyé. Il portait en ce moment un costume de chasseur et avait un fusil sur le bras, exactement comme dans l'apparition qui m'avait frappé. »

Pourquoi et comment cette apparition, avec ce costume, dans cet attirail de chasseur, un fusil sur le bras ? Il y a là toute une série de questions. Nos adversaires y répondent en disant que ce n'est pas vrai, qu'il n'y a eu là qu'une hallucination imaginaire. C'est assez simple. Mais ce n'est pas une solution. Le fait, nous l'avons ; l'explication vraie, absolue, reste à trouver. On peut la chercher.

C'est dans une discussion relative à son beau-frère que cet homme, partant pour la chasse, a été frappé de congestion. Il pensait donc à lui. Nous pouvons imaginer qu'une onde éthérée partant de son cerveau soit allée frapper celui de son beau-frère. Nous aurions rejeté dédaigneusement cette idée il y a cinquante ans, la télégraphie sans fil l'autorise aujourd'hui. Et quand même elle ne l'autoriserait pas, notre devoir est de ne pas nier les faits. Apparition du corps astral ? Non. Ne cherchons pas si loin. Ce cas est le même que le précédent. L'image du chasseur s'est transportée au cerveau du percipient, comme le parrain de tout à l'heure à sa petite filleule.

Un autre exemple, particulièrement remarquable aussi, est celui d'un noyé apparaissant à son frère, les vêtements trempés, au moment où il se noie : « Le commandant Mennelshisch causait, dans sa chambre, avec un autre officier, lorsqu'il vit son frère Georges entrer et s'asseoir avec des habits ruisselants d'eau. Il était en mer, et son bateau faisait naufrage à cette heure-là. »

Ces apparitions sont des projections lancées par l'âme des mourants. Elles revêtent les formes exprimées par l'idée dominante de celui qui apparaît. La dernière pensée du noyé est pour son frère. Il apparaît revêtu d'habits humides, parce que ses vêtements ont dû paralyser ses efforts et lui ont imprimé l'idée de la gêne qu'il ressentait. Il n'y a eu aucune trace d'humidité à la place qu'il occupait, alors que l'on avait vu ruisseler l'eau de ses habits.

Nous avons donc, là aussi, une image projetée au loin, comme une photographie emportée par une force inconnue. Si l'on n'avait pas inventé la photographie, ni le télégraphe, ni les transmissions électriques, nous n'y comprendrions rien. Pourtant, ces faits n'en existeraient pas moins.

Ces transmissions d'images sont plus nombreuses qu'on ne le pense, très variées et souvent fort complexes. En voici une, des plus curieuses, qui m'a été adressée tout récemment par l'observateur lui-même. Un homme qui se croit sur le point de mourir (qui se croit même mort), apparaît à distance, fait connaître sa situation et transmet ses pensées. Cette observation personnelle, absolument authentique, a été faite par le narrateur lui-même, suffisamment versé dans les études psychiques pour en apprécier la valeur. En le remerciant de cette communication, je me fais un plaisir d'associer à ma gratitude le nom de mon érudit ami, M. R. de MARATRAY, auquel je dois la connaissance de ce document, reçu de Londres le 19 septembre 1920. Nous allons l'examiner avec un intérêt tout spécial : « J'ai été pendant un certain nombre d'années à la tête d'un groupe de jeunes gens dont la plupart me considérait un peu comme un parent, un protecteur, en raison de l'intérêt que je leur avais toujours témoigné, ainsi qu'à leurs familles. Plusieurs d'entre eux ont fait le suprême sacrifice de leur vie pendant la guerre, et j'ai été l'interprète de quelques-uns pour porter des messages de consolation à leurs parents affligés.

Le 12 juillet 1918, j'étais avec une amie, Miss X... dans son salon, et nous causions sur des sujets quelconques, lorsqu'elle me dit à l'improviste : « Il me semble qu'un de vos jeunes gens désire se communiquer à vous. C'est un grand garçon, brun, en costume kaki, dont l'épaule est tournée vers moi, de sorte que je peux y voir très nettement les lettres : R. E. »

Je remarquai que je ne connaissais qu'un jeune homme répondant à ce signalement, appartenant au corps des Royal Engineers, le nommé W. M...., et que je ne le croyais pas mort.

Miss X... répliqua : « Il dit que c'est bien lui, mais (et il sourit) il supposait que vous l'appelleriez par le sobriquet sous lequel il était connu dans son entourage.

Je répondis immédiatement : « Eh bien, Father (tel était ce sobriquet) c'est vraiment une nouvelle pour moi d'apprendre que vous êtes mort ! »

Alors, il raconta qu'il avait été enterré vivant dans son abri souterrain par l'éboulement dû à un obus boche, et qu'il y était encore ; mon interlocutrice, voyante, sensitive, médium, exprima les souffrances qu'elle ressentait personnellement, correspondant à celles éprouvées par le jeune soldat. Elle lui demanda pour quelles raisons il se manifestait à eux. « C'est, répondit-il, parce qu'en perdant connaissance, il m'a semblé que mon frère Jock me rejoindrait bientôt. Il mène une vie désordonnée en Egypte, et vous êtes le seul être – ajouta-t-il s'adressant à moi – dont le conseil donné sans délai pourrait le sauver de cette vie dangereuse. »

Je promis d'exaucer ce désir, bien que j'imaginasse de grandes difficultés pour retrouver les traces de Jock, car j'ignorais l'adresse de sa famille.

– N'y a-t-il pas aussi une recommandation pour son autre frère Duncan ? « Non, dit-il, Duncan n'est pas en danger et reviendra sain et sauf à la maison. »

Je promis encore une fois d'accomplir le vœu du cher jeune soldat, et, ayant recommandé son âme à Dieu, je lui dis au revoir.

Je cherchai immédiatement le moyen d'entrer en relation avec le jeune Jock. Le plus sûr me parut être d'écrire à la fille du gérant de notre salle d'exercices, qui connaissait la plupart de mes jeunes gens et leurs familles. J'insistai pour qu'elle m'aidât dans mes recherches. Trois jours après, je reçus d'elle une réponse exprimant ses regrets : elle avait essayé de tous côtés de découvrir les traces de la famille en question, mais sans aucun succès.

Or, le courrier suivant m'apporta une seconde lettre m'informant qu'au moment même où elle venait de m'adresser le précédent message, elle avait rencontré une camarade d'école, qui lui avait fait part de son anxiété de ne recevoir aucune nouvelle de son fiancé qui était en Egypte.

– Qui est votre fiancé ? demanda-t-elle.

– Quoi ! Ne vous souvenez-vous pas de M. Jock M... ?

C'était précisément le jeune homme dont je cherchais l'adresse.

Est-ce là une simple coïncidence fortuite, ou ne serait-ce pas une intervention d'amis de l'au-delà, témoins de mes difficultés ?

A la suite de cette curieuse circonstance, j'ai pu obtenir l'adresse de Jock, et je lui écrivis une lettre affectueuse, lui parlant de l'anxiété de son frère, et le supplia de me dire si elle était fondée, et s'il ne pensait pas que pour le salut de son âme il ferait bien de changer de vie.

La semaine de Noël de la même année, je reçus à mon bureau la visite de Jock et de son jeune frère Duncan. Par une nouvelle coïncidence, non moins singulière que la première, ils s'étaient rencontrés dans la rue où habitait leur mère, l'un venant de France, l'autre de Palestine, tous les deux arrivant par deux stations différentes et pressés d'atteindre leur maison à Londres.

Jock me dit que ma lettre lui était arrivée à un moment des plus critiques, quand écœuré par toute la perversité de la vie du Caire à laquelle il participait, il hésitait entre deux alternatives : ou mettre fin à sa vie inutile, ou demander à partir sur le front des armées en Palestine. Ma lettre lui avait donné à penser ; il se souvint de nos anciennes relations, et ce souvenir le sauva ! Or, le même jour, on vint lui proposer de conduire en Palestine l'automobile du général, car il était très connu comme chauffeur particulièrement habile.

Mais, ajouta Jack, notre frère Will est encore bien vivant. Notre mère a, hier, reçu une lettre de lui. Je ne puis comprendre comment il vous transmet un tel message. Je crois aux communications avec les morts, mais comment est-il possible que se produise une manifestation avec une personne vivante, telle que celle dont vous avez été témoin ?

- Votre frère n'était certainement pas mort, répondis-je, mais il était menacé de mourir, et le seul fait d'implorer mon aide pour vous en de telles circonstances le prouve assez. »

En cette fameuse nuit, à ce moment précis, tandis qu'il se manifestait, il était dans une tranchée, avait vu la plupart de ses camarades sauter sous l'explosion du feu ennemi à mesure que les Allemands découvraient leurs emplacements, et il s'attendait à ce que les derniers obus dirigés contre leurs cachettes l'atteignissent à son tour, d'une seconde à l'autre.

Il se souvint parfaitement d'avoir alors pensé à tous, les siens, ceux qu'il aimait, à sa maison, et particulièrement à ses deux frères soldats, se réjouissant de songer qu'ils pouvaient être épargnés, tandis que lui succombait. Or, juste à ce moment-là, l'artillerie anglaise avait repéré la batterie ennemie, l'avait fait sauter, et mon jeune ami avait été sauvé.

L'autre frère, Duncan, au sujet duquel on n'avait aucune inquiétude, fut tué trois semaines après sa visite à mon bureau, alors qu'il portait des messages importants, comme agent de liaison, à travers une zone violemment balayée par le feu ennemi. »

Bernard H. SPRINGETT. (Lettre 4271)

Il y a, dans cette relation plusieurs faits extrêmement frappants :

1° L'apparition à une voyante, une sensitive, une médium (quel que soit le nom), d'un homme vivant, qui se croit au moment de la mort, soldat sur le front anglais, en France. *Pensées constructrices d'images* ;

2° La communication de ce soldat avec un ami, un protecteur, auquel il recommande de veiller sur son frère, alors en Egypte ;

3° Un ensemble de circonstances permettant au protecteur de trouver l'adresse de ce frère ;

4° Ce frère envoyé en Palestine à l'heure prédestinée, comme si une influence psychique avait dirigé les faits ;

5° Le héros de l'apparition n'étant pas tué comme il l'avait craint : apparition de vivant ;

6° La prévision que le troisième frère reviendrait sain et sauf à la maison paternelle, et l'imprévision qu'il sera tué ensuite à la guerre.

Ne semble-t-il pas que nous ayons ici l'impression de sentir, comme en d'autres cas, que le monde invisible a parfois une action sur le monde visible et, en même temps, que l'on n'y sait pas tout. Duncan est bien revenu à la maison mais il a été tué après. Il est certain que quand un homme connu par son intelligence, son savoir, sa sûreté de jugement et sa sincérité nous

affirme une observation faite par lui-même, ce témoignage autorise notre conviction. Si un astronome voit un bolide partir du voisinage de Véga pour aller s'éteindre vers Arcturus, s'il a déterminé son parcours sur la voûte céleste, il n'admet pas que l'on doute de son observation sous le prétexte qu'il aurait été le seul à la faire. La narration que l'on vient de lire de M. Springett portant en elle-même tous les caractères de la véracité, j'aurais pu n'en désirer aucune confirmation. Néanmoins, j'ai toujours pris soin d'assurer ma conviction personnelle par des enquêtes appropriées, et je dois dire qu'à part de très rares exceptions, l'exactitude des narrations reçues a toujours été confirmée.

Pour le cas précédent, il m'a semblé qu'il serait utile de recevoir de la personne associée à cette observation psychique une relation personnelle indépendante. Les mots Miss X..., W. M..., Jack X..., Duncan X..., ne satisfont guère. J'ai donc demandé à l'auteur de vouloir bien ; 1° me faire connaître les noms complets, sauf à ne pas les publier si la famille le préfère, et 2° de prier Miss X..., de m'envoyer elle-même un récit individuel, selon ses propres souvenirs. Ma requête a été très gracieusement reçue et réalisée. Le 20 octobre 1920, M. Bernard SPRINGETT m'envoyait tous les noms et les documents s'y rapportant, et Miss X... m'adressait une relation signée d'elle-même, JULIA SMITH, Cyprus House, Havre des Pas, à Jersey, où elle résidait alors, sans me demander de taire son nom. Quoique relatée en termes très différents de ceux de M. Springett, sa description de la scène est identique. Le jeune soldat William M... (sa famille écossaise, verrait avec regret son nom publié) ce jeune soldat, dis-je, se croyait mort. Voici la phrase textuelle du médium : I asked : – Have you passed over ? » The answer was yes. – How ? I asked. – « I was buried by earth falling on me. »

Ainsi, il se croyait mort, enseveli sous l'éboulement de la tranchée. On sent, d'après les commentaires de M. Springett, qu'il s'agit là d'un fait religieusement observé par des chrétiens austères, et scrupuleusement recueilli.

« Je suis, conclut-il, un humble croyant en l'autorité divine qui, en ces dernières années, nous a permis de communiquer avec ceux qui ont passé dans l'au-delà, évidemment dans un but de perfectionnement. »

(Lettre 4292.)

Que le soldat qui se croyait mort, mais qui ne l'était pas – et qui vit toujours actuellement – ait pensé à son protecteur moral M. Springett, ce n'est pas douteux ; que cette pensée ait produit une image visible pour la voyante, ce n'est pas douteux non plus. Pourtant, ce n'est pas là un Double comme ceux que nous avons examinés au chapitre précédent, c'est autre chose ; c'est une pensée productrice d'image projetée à distance.

Voici une projection d'image qui peut lui être comparée. Comme dans les observations que l'on vient de lire, il s'agit d'apparitions remarquées en état éveillé, et non en rêve : « Il y a quelques mois, un matin, au lit, bien éveillée, mes regards se dirigèrent vers une glace placée près de moi. Dans un de ses angles, je vis très distinctement la tête et les traits d'une personne que j'avais beaucoup connue il y a quelques années, relations très amicales qui avaient été rompues à la suite de fatales circonstances. Cette personne avait quitté Genève pour sa patrie, au loin, et je n'avais jamais eu aucune nouvelle d'elle. Lorsque je la vis dans cette glace, me regardant fixement, j'éprouvai, quoique effrayée, un certain bonheur ; je m'assis sur mon lit, lui causant, lui demandant si vraiment c'était elle. Tous ses traits, plutôt durs, s'adoucirent, ses paupières battirent de plaisir et un sourire de paix se dessina sur sa bouche. Je regardais toujours ; mais la vision s'évanouit. Quelques jours après, j'appris que cette personne était morte à cette date précise. »

Mme ANTOINE HORNUNG, (Lettre 611.)



D'après ce récit, la vision aurait duré assez longtemps pour rendre très improbable l'hypothèse d'une hallucination. Nous pouvons imaginer qu'au moment, de la mort, une pensée s'est irradiée avec intensité et a projeté son image à distance.

J'ai déjà signalé l'apparition suivante d'une mère à son fils, de Bologne Modène, tandis que son autre fils était auprès d'elle à Bologne : « A l'âge de vingt-ans, je faisais mes études à Bologne, tandis que mon frère entrait à l'École militaire de Modène.

Un soir, avant d'aller se coucher, ma mère se plaignit d'une légère indisposition et se montra quelque peu inquiète au sujet du fils absent. Mais bonne, douce et résignée avant tout, elle se retira paisiblement chez elle, après m'avoir embrassé tendrement comme d'habitude. Nos chambres à coucher étaient contiguës. Je passai une partie de la nuit à un travail difficile, et vers le matin, seulement, je parvins à m'assoupir.

Tout d'un coup, je fus réveillé par un bruit de voix et, ouvrant les yeux, je fus saisi de voir dans ma chambre mon propre frère, pâle, le visage défait. « Maman, murmura-t-il, comment va-t-elle ? A minuit et dix minutes, je l'ai distinctement vue au chevet de mon lit à Modène ; elle me souriait, d'une main me montrait le ciel, et de l'autre me bénissait. Puis elle a disparu. Je t'assure que maman est morte »

J'accourus dans la chambre vénérée de notre mère : elle était morte, en effet, le sourire aux lèvres... Plus tard, le médecin nous affirma qu'elle avait dû cesser de vivre environ vers minuit. »

E. ASINELLI. (Lettre 443.)

C'est là une observation fort curieuse la mère apparaissant à son fils au loin, et celui-ci se communiquant à son frère, voisin de la morte. Ce frère, à Modène, souffrait beaucoup de la séparation, et était en communication mentale continue avec elle. Qu'il se soit transporté, en double, vers son frère et lui ait parlé, c'est possible, mais non probable : nous devons plutôt penser qu'il a agi télépathiquement sur le cerveau de son frère, qui a cru le voir et l'entendre : transmission de sensations. Nous constatons là, une fois de plus, que la distance n'existe pas en télépathie : l'espace et le temps de nos sensations disparaissent. Les doubles sont assurément, parfois, des productions de la pensée projetées à distance. Nous ne nous doutons pas de l'étendue de la sphère d'action de notre esprit incarné. Récemment encore, je parcourais les ouvrages des anciens magnétiseurs, et j'y remarquais un curieux exemple de transmission à distance, que nous pourrions intituler : *La télépathie en 1822, dans une sensation magnétique d'odeur*. Je l'ai trouvée dans les observations de DELEUZE, bibliothécaire du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, et l'un des maîtres du magnétisme à cette époque. Il magnétisait un sujet fort sensible, une jeune fille, qui habitait près du Théâtre-Français (lui, habitait rue Royale, près la place de la Concorde). Voici le récit qu'il rapporte d'une observation faite le 9 septembre 1822 : « A neuf heures et demie du soir, pendant que je mettais au net la dernière consultation de cette somnambule, je sentis sous mon nez, à plusieurs reprises, des bouffées d'odeur de vulnéraire. Mon épouse et ma fille qui, dans cette saison, sont habituellement à la campagne, se trouvant ce jour-là même, par extraordinaire, à Paris, j'allai voir s'il était arrivé à l'une d'elles un accident qui eût nécessité l'emploi du vulnéraire ; je les trouvai fort tranquilles, et ne sentis point chez elles cette odeur. Je me remis à mon bureau ; j'éprouvai la même sensation. Ma domestique entra en ce moment chez moi ; il ne lui était également rien arrivé, et elle ne s'aperçut même pas qu'il y eût dans ma chambre une odeur quelconque. Je lui dis alors : « Je suis certain qu'il est arrivé un accident à une de mes somnambules, et qu'elle se sert en ce moment de vulnéraire<sup>23</sup>. »

---

<sup>23</sup> *Entretiens sur le Magnétisme animal*, Paris 1823, p. 189.

Il alla vérifier le lendemain : c'était exact. Mes lecteurs se souviennent peut-être que j'ai signalé une observation du même ordre dans *L'Inconnu* (p. 113). C'est par la comparaison des faits que nous pouvons nous instruire. La voici : « Avant-hier, on parlait chez moi de vos savantes recherches. Une personne absolument digne de foi nous a rapporté qu'assistant sa mère à ses derniers instants, elle avait, presque au moment de la mort de celle-ci, répandu une grande quantité d'eau de Cologne autour de la mourante. A la même heure, la sœur du narrateur, à plus de trente lieues de là, eut comme la certitude de la mort de sa mère, et elle perçut très distinctement une odeur d'eau de Cologne, alors cependant qu'aucun flacon de cette eau n'était à sa portée. Cette dame savait que sa mère était très Malade. » OCTAVE MARAIS, (Lettre 80.)

Une observatrice très judicieuse Mme LABOISSIÈRE, m'a adressé, le 28 novembre 1920, du département de Loir-et-Cher, certains documents psychiques dignes d'attention, parmi lesquels le suivant peut être détaché pour ce chapitre : « Je me suis toujours souvenue, sans d'ailleurs y attacher d'importance, d'un incident bizarre se rapportant à mon pauvre fils, tué au début de la guerre, à l'âge de vingt ans, et dont la mort m'a été signalée par les bruits dont je vous ai fait part. Dans son enfance, étant à l'école, il était tombé, pendant une récréation, sur le poignet, et s'était légèrement blessé ; je me trouvais alors dans un champ, à 2 ou 3 kilomètres de là : de 3 heures à 4 heures, j'ai senti une intense odeur d'eau-de-vie camphrée, qu'on avait appliquée sur sa petite blessure. Comment cela peut-il se faire ? Avait-il pensé à moi ? » (Lettre 432.)

On pourrait ne voir là que du hasard. Est-ce suffisant ? Je ne connais qu'un petit nombre de ces observations de transmissions d'odeurs. En voici une autre, qui se complique de projection télépathique.

Un membre de la Société astronomique de France au Maroc, M. AGNIEL, en m'envoyant son observation de l'éclipse partielle de soleil du 10 novembre 1920, m'écrivait de Rabat, à cette date : « Il y a dix-neuf ans, c'est la lecture de *L'Inconnu* qui modifia totalement mon existence. De matérialiste que j'étais, je devins un sincère propagateur des idées spiritualistes que j'ai cherché à approfondir. Permettez-moi d'apporter mon témoignage touchant les manifestations de l'être agissant à distance. Le fait m'est personnel.

J'ai une sœur d'une nature très impressionnable qui habite Nîmes. En 1906, j'allai lui rendre visite. Je résidais alors à Nice. J'avais pris un express partant vers minuit. Ma sœur aime beaucoup la fleur d'oranger, et Nice, vous le savez, est la capitale du pays où fleurit cet arbre au fruit d'or. J'avais donc cueilli, à son intention, une gerbe fleurie que j'avais placée en face de moi dans le filet. Son parfum pénétrant me tenait en éveil.

Ayant négligé de prévenir ma sœur de mon voyage, j'essayai de réparer mon oubli par la voie télépathique. Seul dans mon compartiment, je tentai l'expérience, tandis que le train roulait à toute vitesse entre Golfe-Juan et Cannes. Concentrant ma pensée sur les fleurs et fermant les yeux ensuite, je me transportai mentalement dans la chambre de ma sœur à Nîmes et lui tins ce langage : « J'arrive. Je viens te voir et t'apporter les fleurs que tu aimes. » Je me représentais au pied de son lit, lui montrant ma gerbe de fleurs dont je formais l'image dans mon mental.

A 10 heures du matin, je débarque, et aussitôt je cours chez ma sœur.

– C'est très curieux, me dit-elle, après m'avoir embrassé, j'ai rêvé cette nuit que tu venais et que tu m'apportais des fleurs d'oranger ! »

– C'est parfait, lui répondis-je, me voilà, et voici les fleurs d'oranger.

J'ai renouvelé cette expérience assez souvent avec succès, sauf une fois où ma sœur n'était pas endormie à l'heure où j'expérimentais.

J'ajoute que ce phénomène de transmission de pensée est assez commun et sert d'exercice dans le monde théosophique. » (Lettre 4310.)

La sœur de notre collègue a pu percevoir l'odeur de la fleur d'oranger à l'arrivée de son frère. Le rêve n'en a pas moins de valeur. Parmi ces rares transmissions, remarquons encore celle que voici. M. CÉLESTIN BRÉMOND, à Lyon, était séparé par 300 kilomètres d'une dame médium avec laquelle il avait fait des expériences. Il en reçoit une lettre lui disant : « J'étais auprès de vous – lui écrivait-elle – soignant un chien qui avait mal aux oreilles ; je lui donnais des injections d'un liquide que j'avais préparé en faisant bouillir des décoctions d'écorce de chêne mêlées à des feuilles de noyer ; puis, je saupoudrais les plaies avec de la poudre de racines de gentiane. Craignant – ajoutait-elle – que vous ne soyez malades les uns ou les autres, veuillez me répondre au plus tôt pour nous rassurer tous, car n'ayant rien compris à ce rêve, nous sommes inquiets.

Personne dans ma petite famille n'était malade, dit M. Brémond, au contraire, notre santé à tous était excellente ; mais il n'en était pas de même d'un chien abandonné que nous avons recueilli. Cet animal était atteint de chancre aux oreilles, de l'intérieur desquelles se produisaient par intermittence des écoulements abondants... Pourtant, ayant recueilli l'animal, je ne voulais pas, comme ses premiers maîtres, le livrer encore au malheureux sort du vagabondage, et j'avais résolu de poursuivre sa guérison par tous les moyens. Ce fut à ce moment que l'idée me vint d'écrire à ce médium, dont les facultés particulières s'appliquent surtout à la guérison des malades ; mais toutefois je ne donnai pas suite immédiatement à ce projet. Aussi fus-je bien surpris lorsque, deux jours après, je reçus le récit du rêve précité. *Ma pensée avait porté à distance* et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le médium avait vu parfaitement juste, car en appliquant les remèdes indiqués, je parvins en quelques jours à guérir mon chien. Tel est le fait dans toute sa simplicité<sup>24</sup>. »

L'hypothèse du hasard est vraiment improbable. La pensée, l'imagination, la crainte, l'appréhension, peut-elle développer des microbes latents, et amener la mort par la rage antérieurement acquise ? Non, répondrait un anatomiste. Cependant, on peut lire dans un livre de Léon Daudet (*Le Monde des images* p.196) l'observation suivante, qu'il déclare tenir de son ami le Dr Vivier : « Un paysan accompagne son frère au bateau qui doit amener celui-ci en Amérique. Sur le quai, un chien enragé mord les deux hommes. Le premier, celui qui reste et qui sait que le chien est enragé, meurt six semaines après, en d'atroces souffrances. Sur le conseil du médecin, la famille cache la cause de cette mort à l'émigrant, qui revient deux ans après, plein de santé et de courage. En débarquant, il apprend la cause vraie de la mort de son frère et il meurt de la rage six semaines après ! Tel est chez certains, le travail organique de l'appréhension. »

Autre problème. Peut-on entendre une voix à 7 kilomètres ? Non, assurément. Or les auteurs des *Phantasms of the Living* se portent garants de l'histoire que voici : « 17 octobre 1883.

« Une, jeune fille amie de ma femme demeurait avec nous en Australie, dans la brousse. Elle était sortie à cheval pour quelques heures (jusqu'à la ville où se trouvait la poste, à environ 12 kilomètres). Ma femme et moi qui étions dans la maison, un domestique, une servante et mon fils adoptif, jeune garçon, nous entendîmes tous cette jeune personne crier et appeler : « Oh Johnnie ! Johnnie ! » C'était le nom de mon garçon, il était le compagnon habituel de la jolie amazone. Tous nous sortîmes en même temps, mais nous n'entendîmes ni ne vîmes rien. Une heure après, lorsqu'elle revint, elle nous apprit qu'à un certain endroit éloigné d'environ 7

---

<sup>24</sup> *Annales des sciences psychiques*, avril 1906, p. 318.

kilomètres, elle avait eu à ouvrir une barrière, avait voulu le faire sans descendre de cheval, et s'était penchée de sa selle pour décrocher une sorte d'anneau : son cheval avait eu peur de quelque chose et s'était jeté de côté, la laissant suspendue à la barrière. Elle nous dit qu'elle avait crié au secours et qu'elle s'était imaginé que Johnnie était derrière elle. Ayant rattrapé son cheval, elle était arrivée chez nous sans autre mal que la peur. Il était absolument impossible d'entendre sa voix à travers une région boisée qui la séparait de nous. Ce qui me paraît étrange, c'est que les autres, qui n'ont pas la même sensibilité magnétique que moi, aient entendu le cri en même temps que moi et aussi distinctement.

Tous aussitôt répondirent à l'appel, en sortant des divers bâtiments où ils travaillaient et en se dirigeant vers l'entrée, dans la pensée qu'ils trouveraient la personne aux prises avec quelque difficulté, et tous furent étonnés de ne pas la voir même sur une grande plaine, bordée par l'espace boisé qu'elle avait à traverser. »

J. WOOD-BEILBY.

Mme Beilby confirme ce récit comme suit :

« Je me rappelle parfaitement que la voix a été entendue, comme il est raconté ci-dessus par mon mari. Je me porte garant de l'exactitude du récit. »

CATHERINE W. BEILBY.

M. Beilby ajoute plus loin : « L'habitation est isolée ; il n'y a pas d'autre résidence dans un rayon d'environ 5 kilomètres, personne ne se trouvait là à ce moment, si ce n'est des domestiques et des employés dans ce bâtiment<sup>25</sup>. »

Dans le fait que nous venons de rapporter, on a certainement entendu une voix télépathiquement projetée. Que s'est-il passé dans le cas suivant ? Le narrateur l'attribue à l'efficacité d'une prière (?). *Le Mattino*, de Naples, a publié le 22 avril 1906, la notice que voici, communiquée par son correspondant de Reggio (Calabre) : « Un jeune séminariste monta, l'autre jour, à la gare centrale de Reggio, dans l'express Reggio-Battipaglie-Naples, qui part d'ici à 5 h. 55, et prit place dans le compartiment où se trouvait le chef contrôleur, M. Dominique Fischetti.

Quand le train fut en marche, Mi Fischetti demanda au séminariste quel était le but de son voyage. Ce dernier lui répondit qu'il devait se rendre à Catona, pour assister à la fête de saint François. Le contrôleur fit alors comprendre au futur prêtre, qu'il avait fait une grosse bêtise, car le train dans lequel il se trouvait ne s'arrêtait pas à Catona, et que, pour descendre à cet endroit, il aurait dû prendre l'autre train, qui part de Reggio à 6h17.

On voit d'ici le chagrin et le désappointement du séminariste ! Il commença à s'agiter, à demander conseil, à prier la sainte Vierge, avec les larmes aux yeux ; son compagnon de voyage lui confirmant encore ce qu'il lui avait déjà dit, il menaça de se jeter par la portière si le train ne s'arrêtait pas à Catona.

Pendant ce temps, le train continuait sa marche et, arrivé sur le pont qui précède la gare de Catona, on entendit les sifflements répétés de la locomotive, et tout de suite après, le sifflet d'alarme. Le train commença à ralentir sa marche, puis finalement s'arrêta. Qu'était-il donc arrivé ? Le séminariste plein de joie et presque triomphant, se précipita de la voiture en criant que saint François venait de faire un miracle en sa faveur, et les voyageurs du train apprirent du mécanicien, un certain M. Tricepi, que l'arrêt était dû à la présence d'une religieuse vêtue de blanc et de deux autres femmes au milieu de la voie ferrée ; malgré les sifflements de la locomotive, elles n'avaient pas bougé.

---

<sup>25</sup> *Hallucinations télépathiques*, p. 263.

On descendit pour les voir... mais on n'aperçut personne, excepté le séminariste qui courait à toutes jambes vers la gare.

M. Fischetti rapporta, tout ébahi, les paroles du jeune homme, provoquant ainsi la stupéfaction de ceux qui l'écoutaient ; le mécanicien, de la manière la plus formelle, assura avoir vu les trois femmes sur la voie ferrée, immobiles, inébranlables. Alors, ne pouvant donner à cet étrange fait aucune explication, on commença, à parler de miracle.

Tel est le récit très fidèle qui nous a été fait par un jeune employé du chemin de fer, en présence de plusieurs personnes ; il ajouta – comme une preuve documentaire – que l'arrêt extraordinaire de l'express sur le pont de Catona est relaté, selon les prescriptions réglementaires, sur la feuille de voyage. »

Comment expliquer l'acte du mécanicien. Peut-on supposer une action télépathique partant du cerveau du séminariste et produisant une hallucination visuelle chez le mécanicien ? Le même fait m'est arrivé à-moi-même, sans qu'il y eût, me semble-t-il, aucune cause occulte<sup>26</sup>.

Toutes ces observations restent fort énigmatiques, malgré la télépathie, malgré les saints, malgré la Vierge Marie, malgré les prières. Il y a des forces inconnues en action. Voici entre autres une lettre assez curieuse qui rapporte un acte de mourant des plus extraordinaires : Grodno, Bessarabie, 24 juillet 1900.

« Cette manifestation a eu lieu il y a environ sept ans. M. Paul MÉNÉTCHÉ s'occupait de fabriquer des cartouches pour des feux d'artifice, en compagnie d'un officier, dans une chambre d'hôtel à Varsovie. Le soir même, il descendit le premier au restaurant, laissant son ami achever son ouvrage. Celui-ci le rejoignit bientôt :

- Eh bien, avez-vous serré les cartouches dans le tiroir de ma table ? demanda Ménéché.

– Non, répondit l'officier, je les ai laissées sur la fenêtre.

– C'est un peu imprudent », remarqua Paul et l'on n'en parla plus.

A minuit, il quitta le restaurant, rentra chez lui et laissa l'officier en compagnie de ses amis. Il se dévêtit, souffla sa bougie, et s'endormit bientôt.

Dans le cours de la nuit, il fut éveillé subitement par un bruit de porte. Il entendit distinctement la porte d'en bas s'ouvrir et se refermer, puis des pas se dirigeant vers sa chambre au troisième. Ceci l'inquiéta un peu : il s'assit sur son lit et attendit.

Voilà que sa porte, qu'il avait fermée à clef, s'ouvre en laissant pénétrer un vent frais, et il sent quelqu'un entrer, passer doucement près de son lit avec un petit souffle glacé, et s'arrêter

---

<sup>26</sup> A l'époque où l'on transformait la gare d'Austerlitz pour la continuation de la voie au quai d'Orsay, rentrant à mon observatoire de Juvisy par un train du soir, vers 10 heures, je me trompai de train, par suite, je croie, d'un déplacement des départs, et en arrivant à Juvisy, je vis avec désappointement que le train ne s'arrêtait pas et filait sur Orléans. J'ai exprimé mon désespoir à mes voisins, en ajoutant : « Ah ! s'il pouvait seulement se ralentir, je sauterais, car ma femme serait extrêmement inquiète si je ne rentrais pas, et, de plus, je dois absolument observer Mars cette nuit » ... Le train se ralentit, s'arrêta presque, et je sautai sur la voie. Où étais-je ? Une petite lumière brillait au loin ; je me dirigeai vers elle en suivant la voie, Un garde était là et me donna le nom de la station : Marolles. Je m'informai, et j'appris qu'un train allait passer, se dirigeant sur Paris, mais un rapide, ne s'arrêtant ni à Marolles ni à Juvisy. Je priai l'employé de faire le signal d'arrêt ; je lui donnai ma carte ; je montai sur la locomotive, près du mécanicien ; et je fis arrêter de nouveau à la gare de Juvisy, en lui recommandant de ne pas perdre un instant de plus et de filer vite sur Paris. Je ne réfléchis qu'après coup à l'incorrection de mon acte... Il y eut trois procès-verbaux de dressés : contre l'employé de Marolles, contre le mécanicien, et contre moi. Je me déclarai naturellement, responsable de tout. La compagnie d'Orléans a été de la plus extrême amabilité, m'excusant au nom du Ciel et en souvenir d'un ami de la France, l'empereur du Brésil Don Pedro, qui m'avait récemment rendu visite à mon observatoire. Il est d'usage, me dit-on, d'accepter cinq minutes de retard pour un souverain. Un jour que vous aviez reconduit M. Raymond Poincaré à la gare, remarque-t-on aussi, le train a eu deux minutes de retard. Ce n'est pas une affaire. Il y a des exceptions à toutes les règles... Malgré ces gracieusetés, je promis de ne plus recommencer.

devant la fenêtre. Là, il entend remuer les cartouches et il perçoit distinctement que quelqu'un les prend et les met dans le tiroir de la table. Puis le visiteur nocturne rouvrit et referma la porte, et ses pas se perdirent dans l'escalier.

A peine cette étrange apparition eut-elle cessé que P. Ménéche sauta de son lit, alluma la bougie et courut à la fenêtre. A son grand étonnement, il y trouva toutes les cartouches, comme la veille. Il regarda sa montre : elle marquait 2 heures de la nuit. Il se recoucha, se rendormit, et s'éveilla tard le lendemain. Le domestique de l'hôtel, en entrant, lui annonça qu'à 2 heures de la nuit l'officier était mort subitement au restaurant. »

HÉLÈNE SCHOULGUINE. (Lettre 930.)

Nous pensons, tout de suite, à un rêve du narrateur. Oui mais cette coïncidence avec la mort ! Hasard du rêve et hasard de la mort ?... Non, cette interprétation simpliste ne nous satisfait plus. Et puis, ce n'est pas un rêve, puisqu'il était éveillé, a sauté de son lit, et est allé vérifier. L'observation paraît avoir eu lieu à l'heure même de la mort. L'officier était-il en deçà ou au-delà de la porte du trépas ? Mais qu'est-ce que le temps ? Même dans une mort subite, il y a plusieurs secondes occupées par la transformation. Or une seconde est longue pour certaines mesures électriques. Il aura pensé aux cartouches, aura voulu aller les chercher, n'aura pu les prendre, étant une ombre, mais peut-être aura cru les prendre. Quelles que soient les hypothèses que l'on émette, le fait, en lui-même, nous montre, comme nos centaines d'observations, que l'être humain, ne se compose pas seulement du corps et des sens que nous connaissons. Il y a autre chose. La pensée du mourant a pu aller impressionner le cerveau de l'observateur, qui, par répercussion, aura, entendu la porte s'ouvrir, les pas du visiteur, la fenêtre, les cartouches ; remuer le tiroir ; tout ce que le mourant croyait faire. Que de points d'interrogations ! Mais le fait est là, à expliquer. Nouvelle science. Ces manifestations de l'âme humaine, encore si peu étudiées, sont d'une variété vraiment fantastique ; notre pensée peut projeter au loin des images, des sensations de toute nature ; nous l'avons déjà constaté par la singularité des doubles. Tout naturellement, nous nous demandons si toutes les observations sont d'une certitude absolue ; s'il n'y a pas place pour quelques illusions ; quelques erreurs possibles. Le lecteur a toujours apprécié notre sentiment critique et notre méthode.

On dit quelquefois « Le hasard est si grand ! Il peut tout faire. » Non, il n'est pas si grand que cela ; il ne peut pas tout faire. Raisonnons un peu ; raisonnons toujours. La raison est supérieure aux mathématiques elles-mêmes ; les mathématiques ne régissent pas la nature vivante. L'un de nos plus clairvoyants philosophes français, qui était en même temps l'un de nos plus savants mathématiciens, d'Alembert, nous invite lui-même à distinguer les formules mathématiques des événements vitaux. J'ai entendu soutenir, par d'éminents mathématiciens, que *d'après les principes du calcul des probabilités*, on pourrait admettre que l'arrangement des lettres formant un poème tel, par exemple, que *l'Iliade* d'Homère, ou la *Divine Comédie* de Dante, pourrait être amené par le hasard. Ce raisonnement me paraît tout simplement absurde, même en admettant cet arrangement poussé à l'infini pendant l'éternité. Revenons au simple bon sens préconisé au premier chapitre.

Voici, à ce propos, ce que l'on peut lire dans les œuvres d'Alembert : « Je suppose que mille caractères qu'on trouverait arrangés sur une table, formassent un discours et un sens ; je demande quel est l'homme qui ne pariera pas tout au monde que cet arrangement n'est pas l'effet du hasard ? Cependant, il est de la dernière évidence que cet arrangement de mots qui donnent un sens, est tout aussi possible, mathématiquement parlant, qu'un autre arrangement de caractères, qui ne formerait point de sens. Pourquoi le premier nous paraît-il avoir incontestablement une cause, et non pas le second ? Si ce n'est parce que nous supposons tacitement qu'il n'y a, ni ordre, ni régularité dans les choses où le hasard seul préside ; ou, du moins, que quand nous apercevons, dans quelque chose de l'ordre, de la régularité, une sorte

de dessein et de projet, il y a beaucoup plus à parier que cette chose n'est pas l'effet du hasard, que si on n'y apercevait ni dessein ni régularité. Pour développer mon idée avec encore plus de netteté et de précision, ajoute le philosophe français, je suppose qu'on trouve sur une table des caractères d'imprimerie arrangés en cette sorte :

Constantinopolitanensibus,  
ou aabeeiilnnnnnooopsssttu,  
ou nbsaepolnoiauostnisnictn,

Ces trois arrangements contiennent absolument les mêmes lettres dans le premier arrangement, elles forment un mot connu ; dans le second, elles ne forment point de mot, mais les lettres y sont disposées suivant leur ordre alphabétique, et la même lettre s'y trouve autant de fois de suite qu'elle se trouve de fois dans les vingt-cinq caractères qui forment le mot : Constantinopolitanensibus ; enfin, dans le troisième arrangement, les caractères sont pêle-mêle, sans ordre, et au hasard. Or, il est d'abord certain que, mathématiquement parlant, ces trois arrangements sont également possibles. Il ne l'est pas moins que tout homme sensé qui jettera un coup d'œil sur la table où ces trois arrangements sont supposés se trouver, ne doutera pas, ou du moins pariera tout au monde, que le premier n'est pas l'effet du hasard, et qu'il ne sera guère moins porté à parier que le second arrangement ne l'est pas non plus. Donc cet homme sensé ne regarde pas en quelque manière les trois arrangements comme également possibles, physiquement parlant, quoique la possibilité mathématique soit égale et la même pour tous les trois<sup>27</sup>. »

Ce raisonnement est de toute justesse. Le hasard ne produit pas les phénomènes psychiques étudiés ici. L'action intelligente des forces spirituelles, tout inexplicable qu'elle soit encore pour notre compréhension, ne peut être éliminée. Les observations qui viennent de passer devant nos yeux nous montrent les effets de la pensée. Ce ne sont pas seulement les images visuelles qui peuvent être transmises télépathiquement ; ce sont encore les auditions, les impressions d'odeurs, les mouvements moléculaires, les germes de mort, les sensations cinématiques. Ces transmissions sont généralement opérées aux moments critiques de la vie. Le moment le plus critique de tout est, sans contredit, celui de la mort ; dans les anciens cadrans solaires, l'une des devises qui reviennent le plus souvent pour qualifier les heures, était celle-ci :

Toutes frappent ;  
La dernière tue.

C'est à l'heure du décès que les transmissions d'images et de sensations sont les plus fréquentes. Cependant, l'enquête générale que j'ai pu faire, permet de distinguer de l'ensemble un certain nombre de manifestations et d'apparitions de mourants précédant la mort d'assez loin. Nous allons constater ces apparitions prémonitoires. Elles sont assez singulières, mais ne sont pas moins instructives que les autres.

---

<sup>27</sup> D'ALEMBERT. *Doutes et questions sur le calcul des probabilités ; Œuvres de d'ALEMBERT*, Paris, 1821, tome I, p. 458.

## Chapitre IV - Les apparitions de mourants quelque temps avant la mort

Rejette l'opinion banale  
Et tu seras sauvé  
Marc Aurèle

Les exemples précédents de doubles de vivants et de transmissions d'images nous ont préparés à ce qui va suivre. Assurément, aucune préparation littéraire, aucune transition de rhétorique, n'est nécessaire pour l'admission des faits. Ils existent ou ils n'existent pas. Mais une étude méthodique s'impose d'elle-même à notre classement normal, et le plan général de cet ouvrage a pu être deviné dès les premières pages de notre premier volume démontrer par des faits d'observation, en dehors de toute croyance religieuse ; et en complète et impartiale liberté de jugement, l'existence de l'âme, son indépendance de l'organisme corporel et sa survivance. Notre méthode doit garder la même sévérité du commencement à la fin. Ne nous payons pas de mots ni d'illusions.

Les témoignages humains sont tous discutables, et nous ne devons les accepter qu'après un examen rigoureux. *Testis unus, testis nullus*, dit l'ancien adage juridique romain : un seul témoin est nul. Il en est souvent de même de plusieurs. Cependant il y a des exceptions. N'aurais-je été que le seul à observer l'éclipse totale de soleil du 28 mai 1900 que je serais sûr de sa réalité. Répétons encore, sans nous lasser, que la plus extrême prudence doit être apportée dans l'acceptation des récits. Combien de fois n'est-on pas venu me montrer de faux aérolithes, que l'on m'assurait avoir vu tomber du ciel, et qui n'étaient que des scories ou des minéraux plus ou moins sphériques que l'on avait ramassés le lendemain d'une apparition de bolide, dans la direction de la chute, laquelle avait eu lieu dix, vingt, et trente kilomètres plus loin ! Mais nous ne devons pas nous égarer, par excès de scepticisme, dans l'erreur des académiciens et des écrivains qui ont nié l'existence des aérolithes jusqu'en 1803 (chute classique des environs de Aigle, dans l'Orne). Une méthode scientifique rationnelle doit s'imposer à nous dans toutes les études, et surtout en ce qui concerne les phénomènes souvent incompréhensibles que nous examinons ici. Soyons circonspects, non aveugles.

Mais avant d'aller plus loin, je voudrais répondre à une objection qui vient tout naturellement à l'esprit analyseur de la méthode scientifique. On peut penser que les coïncidences n'ont pas la valeur que nous leur attribuons, attendu que, pour une qui est remarquée, mille rêves, mille pressentiments n'ont aucune suite. Cette objection serait recevable s'il ne s'agissait pas ici de sensations spéciales, de faits précis, de détails circonstanciés d'incidents imprévisibles, parfois de scènes vues, aussi réelles, que si elles avaient été photographiées. Elle ne peut s'appliquer aux constatations que le lecteur a eues sous les yeux au tome premier de cet ouvrage, par exemple au pressentiment de Mme Constans, refusant, malgré son médecin, de prendre une potion qui l'aurait empoisonnée ; ou à la mort de Mme Arboussoff ; ou au voyage nocturne de Garrison, appelé par sa mère, mourante à 28 kilomètres ou à la pendule de M. Porché-Banès, etc., etc. Notre conviction sur les transmissions psychiques va, d'ailleurs, se fortifier graduellement par les faits eux-mêmes, absolument caractéristiques.

Ce n'est pas seulement à l'heure de la mort que des manifestations et des apparitions se produisent ; c'est souvent avant. Il m'a paru tout indiqué de classer les faits dans l'ordre chronologique, d'une part, et, d'autre part, pour une clarté complète, de distinguer les apparitions des manifestations diverses.



Ces observations ne datent pas d'aujourd'hui ; mais, on les a généralement dédaignées, en les qualifiant d'hallucinations, sans se donner la peine de les étudier, de les comparer, de les examiner sérieusement.

La duchesse d'Abrantès, née en 1789, morte en 1838, écrivit ses *Mémoires* sous la Restauration. Junot ; duc d'Abrantès, né en 1771, mort par suicide en 1813, est apparu à sa femme, après sa tentative de suicide, mais avant sa mort, et ce cas mérite notre attention spéciale. Celle qui en fut le témoin le raconte dans l'ouvrage que je viens de signaler, et voici en quels termes : « C'était dans la nuit du 22 au 23 juillet. Je sommeillais péniblement, comme on dort dans un sommeil fiévreux, lorsque je fus saisie par une sensation tout à fait inconnue et douloureuse en même temps.

Je m'éveille, et je vois distinctement, auprès de mon lit, Junot vêtu du même habit gris qu'il portait le jour de son départ pour l'Illyrie, et me regardant avec une expression douce et mélancolique. Je poussai un cri perçant qui réveilla Blanche (ma première femme de chambre : elle vit encore) et Mme Thomières qui tout aussitôt s'élança hors de son lit et vint à moi me demandant ce que j'avais. Hélas ! Je voyais toujours cette apparition effrayante, car le visage de Junot était pâle et profondément triste ; il semblait déjà que nous fussions séparés ici-bas ! Mais le plus terrifiant pour moi c'était de voir l'apparition marcher autour de mon lit et pourtant, mon Dieu, l'une de ses jambes était cassée. Enfin, je voyais, par une révélation intense, l'état dans lequel était Junot, et cependant aucune nouvelle ne m'était parvenue et ne pouvait l'être, puisque l'événement arrivait en ce moment. Et plus tard, mon frère hésita longtemps à me dire la vérité, car il craignait pour ma vie, dans la position où j'étais.

« Eclairez ma chambre, m'écriai-je dans mon effroi toujours croissant, donnez beaucoup d'air, beaucoup de lumière surtout », et je suivais de l'œil l'apparition toujours visible, qui tantôt s'approchait de moi, tantôt se retirait dans un coin obscur de la chambre en me faisant signe d'aller à elle. Cette vue me faisait croire par moments que j'allais mourir, alors il s'échappait de ma poitrine un cri sourd et prolongé qui semblait un appel à la mort. Ce ne fut que vers le matin que l'apparition s'effaça par degrés et devint comme un nuage presque indistinct. Je n'explique pas ce phénomène ; je le raconte tel qu'il est.

Lorsque, le 30 juillet, Albert, de retour à Sécheron, raconta à Mme Thomières les accidents terribles qui avaient précédé la mort du duc, elle ne put retenir un cri d'étonnement et lui raconta ce qui m'était arrivé.

Aujourd'hui encore, je ne puis repousser de ma pensée qu'il y a eu là un rapport immédiat entre deux âmes liées par tant de nœuds, qu'elles formaient une seule âme. Je le crois et le crois fermement. Les mystères de la Providence ont une profondeur que notre œil ne peut pénétrer. »

Que conclure de cette histoire ?

Nous avons dit plus haut, que Junot s'était suicidé. Le chagrin que lui avait causé la défaite de l'armée française en Espagne où il avait reçu le titre de duc après sa prise de la ville d'Abrantès, chagrin augmenté par l'accueil assez froid de Napoléon à son retour, et par une sorte de déchéance, l'avait tout à fait déprimé. Il s'était rendu, en juillet 1813, à Montbard, chez son père, dans l'espoir, de se rétablir, lorsqu'en un accès de fièvre chaude, il se jeta par la fenêtre et se cassa la jambe. Quelques jours après, il mourait (29 juillet). Son apparition à sa femme, après l'accident et avant sa mort, représente un cas très frappant. La duchesse était alors sur les bords du lac de Genève, allant au-devant du retour de son mari. On peut rapprocher de ce fait un grand nombre d'observations analogues de doubles de vivants.

Ce que nous connaissons aujourd'hui des communications télépathiques nous convainc que la duchesse d'Abrantès n'a pas été victime d'une hallucination sans cause, et que le hasard n'est plus une explication acceptable. Junot est, sans contestation possible, apparu à sa femme, six jours avant sa mort, fatigué, mourant... Ce n'était pas un double, comme ceux de Liguori, de Melle Sagée, de Mme Wilmot, de Sir Carne Raschse, de Mme Milman, de miss Clary, et

autres doubles objectifs : elle seule l'a vu ; c'était une transmission de pensée et d'image, analogue à celles que nous avons considérées au chapitre précédent ; c'était une apparition de mourant avant la mort. D'autres vont passer devant nos yeux.

Mes lecteurs connaissent déjà – et verront en détail plus loin au chapitre X – des exemples de morts qui sont venus annoncer leur décès avant même qu'il soit arrivé et qui ont dit tranquillement : « je suis mort. », alors, qu'ils ne l'étaient pas encore, mais que l'événement était imminent. Le premier de ces exemples qui soit arrivé à ma connaissance, est celui de René Kraemer, cousin du compositeur André Bloch<sup>28</sup>, qui, le 12 juin. 1896 apparut à sa tante alors à Rome, tandis qu'il était lui-même à Paris, six heures avant sa mort, et lui disant « Oui, je suis bien mort ! » Le jeune mourant était alors dans le coma.

Comme apparitions avant le décès, en voici une particulièrement remarquables, en ce qu'elle a devancé la mort de deux jours, et en ce qu'elle a suivi une promesse faite, à laquelle personne ne pensait. Cette curieuse, observation a été rédigée par la comtesse Eugénie Kapnist, et discutée avec soin par la Société psychique de Londres<sup>29</sup>. Lisons-la : « A Yalta, en février 1889, nous fîmes la connaissance de M. P... et de sa femme, passant la soirée chez des amis communs qui avaient tenu à nous réunir. A cette époque, M. P... souffrait déjà d'une phtisie assez avancée ; il venait de perdre, à Pétersbourg, son frère atteint de la même maladie. On pria ma sœur de faire un peu de musique, et elle choisit au hasard le *Prélude de Mendelssohn*. A mon étonnement, je vis M. P... que nous ne connaissions que de ce soir-là, aller, très émotionné, prendre place auprès du piano et suivre, avec une espèce d'anxiété, le jeu de ma sœur. Lorsqu'elle eut fini, il lui dit qu'elle venait de faire ressusciter dans sa pensée son frère, qui exécutait ce morceau absolument de la même manière. Depuis, en voyant ma sœur, il aimait particulièrement à causer avec elle. Nous parlions de la mort, chose fréquente à Yalta, toujours peuplé de malades : « Savez-vous, disait-il à ma sœur, il me semble toujours que mon esprit est très proche du vôtre ; j'ai la certitude de vous avoir déjà connue ; nous savons que ce n'est pas en ce monde ; c'est donc dans une vie précédente. » Un soir de mars, il lui dit : « Si je meurs avant vous, ce qui est bien probable, je reviendrai vers vous, mais je vous apparaitrai de façon à ne pas vous effrayer. » Ma sœur lui répondit, prenant la chose très au sérieux, qu'elle agirait de même si elle mourait la première, et je fus prise à témoin de cette promesse mutuelle.

Nous nous rencontrions parfois chez des amis, et nous le voyions souvent se promener sur le quai, dans un paletot couleur noisette qui excitait notre hilarité, et qui resta dans notre mémoire, je ne sais trop pourquoi. Au mois de mai, nous partîmes de Yalta.

L'année suivante, à Pétersbourg, le 11 mars 1890, nous allâmes au théâtre : on donnait *Le Marchand de Venise*. Une de nos amies était avec nous, venue de Tsarskoé à cette occasion. La pièce terminée, nous n'eûmes que le temps de rentrer à la maison changer de toilettes, après quoi nous la conduisîmes à la gare. Elle partait par le train d'une heure. Nous l'installâmes en wagon et ne l'y laissâmes qu'après la seconde cloche du départ.

Notre domestique était allé en avant, afin de retrouver notre voiture. Ma sœur s'assit la première ; moi, je la fis attendre, ayant descendu l'escalier plus lentement ; le domestique tenait la portière du landau ouverte. Je montai à demi sur le marchepied... et soudain je m'arrêtai dans cette pose, tellement surprise que je ne compris plus ce qui m'arrivait ! Il faisait sombre dans la voiture et pourtant, en face de ma sœur, la regardant, je vis dans un petit jour gris qu'on eût dit factice, s'éclaircissant vers le point qui attachait le plus mes yeux, une figure à la silhouette émoussée diaphane. Cette vision dura un instant, pendant lequel pourtant, mes yeux prirent connaissance des moindres détails de ce visage, qui me sembla connu, des traits

---

<sup>28</sup> *L'Inconnu*, p. 70.

<sup>29</sup> MYERS, *Human Personality*, tome II, p. 49. Il y a là une faute d'impression, corrigée dans mon enquête. L'ouvrage anglais a mis Talta pour Yalta.

assez pointus, une raie un peu de côté, un nez prononcé, un menton très maigre à barbe rare et d'un blond châtain. Ce qui me frappa, lorsque j'y pense à présent, c'est d'avoir vu les différentes couleurs, quoique la lueur grisâtre qui éclairait à peine l'inconnu eût été insuffisante pour les distinguer dans un cas normal. Il était sans chapeau et, en même temps, vêtu d'un paletot de couleur plutôt clair noisette. Toute sa personne avait un cachet de grande fatigue et de maigreur.

Le domestique, très étonné de ne pas me voir monter, arrêtée ainsi sur le marchepied, crut que j'avais marché dans ma robe et m'aida à m'asseoir, pendant que je demandais à ma sœur, en prenant placet côté d'elle, si c'était bien notre voiture ?

A tel point j'avais perdu la tête, ayant senti un vrai engourdissement de cerveau en voyant cet étranger en face d'elle, je ne m'étais pas rendu compte que, dans le cas d'une présence réelle d'un semblable vis-à-vis, ni ma sœur, ni le valet de pied ne seraient restés si calmes à l'envisager. Lorsque je fus assise, je ne vis plus rien, et je demandai à ma sœur : « N'as-tu rien vu en face de toi ? » – « Rien du tout, et quelle idée as-tu eue de demander, en entrant dans la voiture, si c'était bien la nôtre ? » répondit-elle en riant. Alors je lui racontai tout ce qui précède, décrivant minutieusement ma vision : « Il me semble que nous connaissons cette figure, répétait-elle, cette raie de côté, ce paletot noisette ; mais où avons-nous vu ce personnage ? »

Quelques jours plus tard, dans une visite mondaine, on nous annonça, tout d'un coup, que M. P.... venait de mourir à Yalta. Ma sœur et moi nous nous regardâmes. A ce nom, la figure pointue et le paletot noisette retrouvèrent leur possesseur. Ma sœur le reconnut en même temps que moi, grâce à ma description précise. Nous cherchâmes dans les journaux la date exacte de cette mort. Le décès était manqué au 14 du mois de mars, donc deux jours après la vision que j'avais eue. J'écrivis à Yalta pour avoir des renseignements. On me répondit qu'il gardait le lit depuis le 24 novembre et qu'il avait été depuis dans un état de faiblesse extrême, mais le sommeil ne l'avait point quitté ; il dormait si longuement et si profondément, même durant les dernières nuits de son existence, que cela faisait espérer une amélioration. Nous nous étonnâmes de ce que j'ai vu M. P... malgré sa promesse de se montrer à ma sœur. Mais je dois ajouter ici qu'avant le fait décrit ci-dessus, j'avais été voyante un certain nombre de fois. Cette vision est celle qui m'a le plus frappée, avec ses détails minutieux, et avec les teintes diverses du visage et même du vêtement.»

Comtesse Eugénie KAPNISTE,

Comtesse Ina KAPNISTE.

La seconde signature est celle de la sœur présente.

M. Michel Petrovo-Solovovo, qui a envoyé cette relation, ajoute qu'il certifie que cette vision de la comtesse Kapnist lui a été rapportée avant qu'il eût appris la mort du sujet. C'est bien là une apparition de mort avant le dernier soupir, et même assez longtemps avant ; mais dans l'état de sommeil, de coma, l'issue fatale étant certaine. Double de vivant, cependant, comme le dit d'Abrantès.

En ce moment, nous posons les faits d'observation, sans chercher à les expliquer. Il s'agit d'abord de savoir qu'ils existent. Supposer, comme on s'en est à peu près contenté jusqu'ici, que ce soient-là des hallucinations, des illusions de la vue, n'est plus une hypothèse acceptable pour notre critique scientifique, qui a besoin de concilier les coïncidences et non de les négliger. Que la duchesse d'Abrantès ait vu, à ce degré d'intensité, de sa chambre à coucher, sur les bords du lac de Genève, son mari se suicidant à Montbard, par un simple hasard, nul esprit investigateur ne peut en être satisfait ; que ce Russe, qui avait promis à une dame de lui apparaître en cas de mort, se montre dans une voiture après une soirée de théâtre, pour accomplir sa promesse, comment supposer que ce soit là, encore, une illusion sans cause ? Or,

ce n'est pas un, deux, trois faits de ce genre que j'ai devant moi, en ce moment, pour cette étude ; c'est plusieurs centaines.

Remarquons tout de suite que notre opinion n'est pas d'admettre qu'un double de mourant russe soit venu s'asseoir en voiture. La question des vêtements ; dans ces apparitions, m'a toujours, je le répète, fortement embarrassé. Le corps fluïdique, le corps astral, le périsprit ne s'accorde pas avec ces vêtements. Nous devons penser que l'âme de celui qui apparaît agit télépathiquement sur l'âme de la personne qui voit, que c'est là une vue subjective paraissant objective, et que ses fantômes ne sont pas matériels, photographiables. Il y en a d'autres espèces. Nous reviendrons sur ce sujet. Ces faits sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le pense. Ma seule enquête personnelle en a jeté, sous mes yeux des centaines, en général, on les cache ! La plupart sont tellement circonstanciés dans leurs détails que la vision qui les a annoncées est absolument adéquate à l'événement.

De ce que l'on n'a pas éprouvé soi-même ces phénomènes, on n'a aucunement le droit non seulement de les nier, mais même d'en douter. Si quelqu'un me déclarait qu'il ne croit pas aux bolides parce qu'il n'en a jamais vu, qu'il n'admet pas l'existence des comètes, parce qu'il n'en a jamais observé, que les tremblements de terre n'existent pas, parce qu'il n'en a jamais ressenti, je douterais, à mon tour, de son intelligence.

Un voyageur célèbre, qui arrivait du Sénégal, m'a raconté qu'il n'avait jamais vu un homme se moquer de lui avec plus d'aplomb qu'un noir auquel il avait eu l'audace d'affirmer que l'eau était quelquefois, en France, aussi dure qu'une pierre. De l'eau dure comme un rocher ! Il y a là en effet, de quoi s'esclaffer, pour un noir qui n'a jamais quitté les lacs des régions tropicales. Pour notre instruction générale, nous ne devons rien nier, en principe, mais étudier, discuter. Examinons donc les faits, dans le seul but de nous instruire, sans aucun parti pris. Les observations techniques que nous allons présenter apporteront peut-être un peu de lumière.

L'apparition suivante d'une personne qui allait mourir, a été adressée à la Société psychique de Londres par un éminent homme de science anglais, le Dr C. J. ROMANES<sup>30</sup>.

« Vers la fin de mars 1878, au milieu de la nuit, et à un moment où je me considérais comme éveillé, je crus voir ouvrir la porte située à la tête de mon lit, et s'introduire une forme blanche qui, le rasant en passant et s'arrêtant au pied du lit, se posta devant moi, ce qui me permit de voir qu'elle avait la tête et le corps entourés de voiles blancs. Tout à coup, levant ses mains, la forme retira les voiles qui lui cachaient le visage et je pus distinguer les traits de ma sœur, malade depuis quelque temps dans la maison même. Je l'appelai en criant son nom, et je la vis se dissoudre instantanément.

Le jour suivant, un peu troublé par ce fait, je fis venir en consultation le Dr Jenner, lequel diagnostiqua que ma sœur n'avait plus que quelques jours à vivre. Ce qui arriva, en effet.

Je jouissais d'une parfaite santé et n'étais en proie à nulle anxiété d'aucune sorte. Ma sœur était soignée par notre médecin habituel, qui n'avait rien soupçonné de sérieux dans la maladie, de sorte que je ne m'en préoccupais pas, ni ma sœur non plus. En dehors de cette observation singulière, je n'ai jamais eu aucune espèce de vision d'aucun genre. »

C. J. ROMANES.

Quelle hypothèse imaginer comme explication ? L'hallucination banale n'explique pas cette prémonition et doit être éliminée. On peut supposer que le Moi subconscient de la malade a eu la perception de la mort imminente, contrairement à la personnalité consciente qui ne la soupçonnait pas, et penser, avec BOZZANO, que cette perception ravivant en elle ses sentiments de tendresse pour le frère qu'elle allait quitter, aura déterminé dans la mentalité de ce dernier une impression capable de produire l'effet observé. On peut penser aussi que la

---

<sup>30</sup> *Proceedings*, XI, p. 440.

sœur de Romanes s'est réellement dédoublée et transportée en corps fluide vers son frère. Le narrateur n'est pas le premier venu ; c'était un naturaliste de la valeur de Darwin.

L'observation suivante, tirée du même volume des *Proceedings*, ressemble beaucoup à la précédente. Elle a été communiquée à Gurney par l'observatrice elle-même, Melle Sophie CHAPRONIÈRE.

« Je me trouvais dans ma chambre à coucher, écrit-elle, et j'étais occupée à me déshabiller, avec l'aide de ma femme de chambre, Mme Grégory, qui était à mon service depuis quarante et un ans. Au moment où elle me retirait un bracelet, je vis tout à coup apparaître derrière elle, à deux pieds environ de distance, une forme qui lui ressemblait parfaitement. Elle jouissait alors d'une parfaite santé. Je lui dis : « Comment, madame Grégory, je vois en ce moment votre double ! » Elle me répondit en souriant « Vraiment, madame », et ne s'en montra nullement impressionnée. Le dimanche suivant, elle déclara se sentir très fatiguée et souffrante. J'envoyai chercher mon médecin, qui diagnostiqua une légère indisposition. Malgré ce pronostic bénin, elle expira subitement le mercredi suivant. Sa mort eut lieu à la même heure, à peu près, où son double m'était apparu une semaine auparavant<sup>31</sup>. »

S. CHAPRONIÈRE.

Nous sommes préparés à entendre ces relations depuis la lecture des chapitres précédents. Tous ces faits sont fort troublants, fort embarrassants, impossibles à expliquer. Il n'y a guère qu'un moyen de nous en dégager, c'est de les nier radicalement, de les attribuer tous à des erreurs, ou même, si cela paraît nécessaire, à des mensonges, à des inventions romanesques. Si un seul de mes lecteurs pensait ainsi, je douterais à mon tour de sa sincérité ou de sa raison. Ces apparitions de doubles n'annoncent pas toujours la mort, comme l'ont montré les chapitres précédents. Mais celles-ci devaient être inscrites ici aux manifestations de mourants.

J'ai reçu, pour ma part, un si grand nombre de relations, qu'il m'est impossible d'en publier même la moitié ou le quart. Nous avons un grand embarras pour le choix. La communication suivante peut nous instruire spécialement. C'est une des premières que j'ai reçues : « Mars 1899. Je crois devoir porter à votre connaissance trois faits de télépathie dont je vous affirme l'authenticité.

*Premier fait.* Une personne, aujourd'hui décédée, qui était ma cousine germaine, née et élevée à Paris, avait épousé un médecin de la Corrèze, pays que, par suite, elle était allée habiter. Elle avait quitté avec beaucoup de chagrin ses parents, dont elle était tendrement aimée. A l'époque dont je parle, on ne communiquait avec ce pays ni par chemin de fer ni par télégraphe. Une nuit, ma cousine, qui dormait près de son mari, fut réveillée par une lueur éclairant la chambre, et à cette lumière elle vit au pied de son lit la figure de son père qui lui souriait doucement et tristement. Quand elle éveilla son mari, tout avait disparu. Son père, mon oncle, mourut le lendemain ou le surlendemain de cette apparition. (Retenons de cette observation la lueur éclairant la chambre.)

*Deuxième fait.* Dans une petite localité de l'Indre voisine de la nôtre, à Chabris, vivait il y a trente-cinq ans environ, un notaire M. S..., qui était intimement lié avec un autre habitant de ce bourg, M. Camille B... Celui-ci avait plusieurs frères dont l'un, Eugène B..., qui demeurait à Thésée, à 20 kilomètres de Chabris, était aussi l'ami du notaire et venait assez souvent à Chabris.

Un jour, M. S..., se promenant dans son jardin, voit venir à lui du bout d'une allée M. Eugène B... qui s'approche sans rien lui dire, puis s'éloigne et disparaît. Très étonné, il se rend chez son ami Camille, supposant qu'il va y trouver son frère Eugène. Or, à l'heure même où le

---

<sup>31</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1911, p. 145.

notaire avait vu dans son jardin son ami Eugène B..., celui-ci, qui s'était rendu au marché de Montrichard à 15 kilomètres de Thésée, mourait dans cette ville d'une attaque d'apoplexie.

*Troisième fait.* Le 7 avril 1888, mourait, en notre petite ville, M. Henri T..., qui était de quelques années plus âgé que ma femme, que j'ai eu le malheur de perdre depuis. Ce M. T. et elle, avaient été élevés l'un près de l'autre comme un frère et une sœur ; mais certains événements avaient détruit les relations d'autrefois, et depuis longtemps ils étaient restés complètement étrangers l'un à l'autre. Or, voici ce qui arriva, le jour de son décès :

« Le 140 soir. Le temps était très beau, nous allâmes nous promener après avoir laissé sur la table du salon, qui est au rez-de-chaussée et, dont les fenêtres donnent sur le jardin, une lampe allumée ; entre la lampe et les fenêtres, étaient deux fauteuils. Quand nous rentrâmes de notre promenade, il faisait nuit c'est-à-dire qu'il pouvait être de 8 heures à 8 heures et demie ; nous fîmes quelques pas, avant de rentrer dans l'allée qui longe la maison et ma femme, jetant un regard par la fenêtre, me, dit « Tiens, on est venu en notre absence, et Joséphine (la bonne) a fait entrer ; il y a dans le fauteuil un monsieur qui t'attend. » Je me hâte d'entrer, j'ouvre les portes qui vont du corridor dans le salon, personne ! Ma femme tonte surprise me dit : « Je t'affirme qu'il y avait quelqu'un dans le fauteuil, je n'ai pas vu la figure, puisqu'il tournait le dos à la fenêtre, mais j'ai vu et bien vu un monsieur assez gros, vêtu d'un pardessus. » Puis, à la réflexion elle ajouta : « Mais on aurait dit Henri T... » et bien qu'elle ne crût ni aux esprits, ni aux apparitions, elle demeura frappée de l'idée que c'était lui qu'elle avait revu.

Ainsi dans le premier fait, apparition avant la mort.

Dans le deuxième fait, au moment de la mort.

Dans le troisième, environ douze heures après. »

L. LOTTIN. (lettre 32.)

J'ai donné ici cette relation surtout à cause du premier de ces trois cas, qui appartient à ce chapitre. Je mets également sous les yeux des lecteurs attentifs la relation suivante, à cause du premier cas signalé.

Les observations que voici m'ont été communiquées en 1899. La première relate une apparition quinze ou vingt heures avant la mort, la seconde un an après.

« Un matin, vers sept heures, j'entends notre bonne entrer dans la chambre de mes parents ; j'étais bien éveillée. Environ dix minutes après, la porte de ma chambre s'ouvre, et je reconnais distinctement mon père. Effrayée de le voir à une heure aussi matinale, pensant qu'il venait me dire que ma mère était plus souffrante, je me soulève à demi et, le fixant, je veux lui demander ce qui est arrivé ; mais à peine ai-je dit : « Qu'est-ce ! » je vois disparaître successivement ses jambes, son buste, et enfin sa tête. Un instant après, notre bonne entre à son tour. Toute bouleversée encore, je lui demande si quelqu'un est malade : elle me rassure complètement. La journée se passe sans incident, je ne songeais plus à rien, quand, le soir, mon père est atteint d'apoplexie, et il meurt dans la nuit.

Onze ans après ce triste événement, l'anniversaire de la mort de ma mère était arrivé, je venais à cette occasion de faire quelques courses pour invitations à la cérémonie du bout de l'an, je m'étais non seulement fatiguée, mais j'avais pris froid et j'avais dû m'aliter ; ma crainte de ne pouvoir me rendre à l'église était grande. Le jour venu, et alors que j'étais bien éveillée, j'entends crier le plancher dans la direction de la chambre de ma mère, je reconnais son pas, qui peu à peu se rapproche. Elle est près de moi, je ne la vois pas, mais je l'entends très nettement m'appeler du petit nom qu'elle me donnait quand j'étais enfant, et d'une voix si douce, si plaintive qu'elle semblait m'exprimer le regret qu'elle ressentait de mon état et des peines que j'avais prises à son intention. Au son de sa voix, j'éprouvai un bouleversement incompréhensible, je fus comme électrisée ; j'eus la force de me lever, je pus assister aux offices et même aller jusqu'au cimetière. »

E. M... (Lettre 46.)

Inscrivons la première de ces deux observations au chapitre des apparitions de vivants étudiées ici. Nous discuterons les manifestations de morts au tome III.

Autre apparition de mourant, quelque temps avant la mort : « Je trouve dans mes documents (lettre 806, du 20 octobre 1899) une lettre de mon excellente amie, Mme Victor Dobelmann, de Strasbourg, membre de la Société astronomique de France depuis l'année 1899, rapportant une curieuse histoire présentée comme un cas bizarre et inconnu par la narratrice qui, d'après ce qu'elle m'a appris depuis, n'était pas du tout au courant de ces phénomènes, quoiqu'elle eût fait tourner des tables, dès 1853, avec mon ami Jean MACÉ, à Beblenheim. Il s'agit du transport, la veille de sa mort, de l'esprit d'une jeune fille dans un temple où son fiancé, pasteur, prêchait : elle le vit et l'entendit, et fut vue par lui, histoire analogue à celle de la jeune mère mourante dont nous parlerons tout à l'heure, allant voir ses enfants d'Egypte en Angleterre. »

Voici la relation de Mme Dobelmann : « Mon amie Mme Turban veillait une jeune sœur malade. La maison paternelle de M. Heitz, imprimeur, était située dans l'angle de la place du Temple-Neuf ; sa sœur avertissait de toutes les personnes de connaissance débouchant par la rue située à l'angle opposé, quoiqu'elle ne pût les voir de son lit. Bientôt on perdit l'espoir de la sauver. Un dimanche après-midi, elle exprima à sa sœur son grand regret de n'avoir jamais entendu prêcher son fiancé, lequel était pasteur à quelques lieues de là. Elle tomba en catalepsie, resta deux heures comme morte. A son réveil, elle conta avoir vu son fiancé et l'avoir entendu prêcher de telle et telle manière. Elle mourut le lendemain. Après l'enterrement, Mme Turban demanda au fiancé si le dimanche après-midi il avait prêché sur tel sujet. Très surpris, presque frappé, il demanda : Comment le savez-vous ? – Votre fiancée me l'a dit. – C'est bien étrange, répliqua-t-il, figurez-vous qu'au milieu de mon sermon, j'ai cru voir entrer dans le temple une forme blanche qui ressemblait à ma fiancée ; elle s'assit à une place vide au milieu de l'assemblée et disparut vers la fin du service<sup>32</sup>. »

(Lettre 806.)

Une personne apparaît à une autre à l'heure où elle perd connaissance, quelques heures avant sa mort. Cette relation a été traduite du *Journal of the Society for Psychical Research* et publiée aux *Annales des sciences psychiques*<sup>33</sup> : « Au printemps et pendant l'été de 1886, j'allais souvent visiter une pauvre femme nommée Ewans, qui habitait notre paroisse (Caynham). Elle était très malade, souffrait d'une maladie douloureuse, et éprouvait, me disait-elle, un grand plaisir quand je venais la voir. J'allais fréquemment causer avec elle. Vers le milieu d'octobre, son état s'était aggravé ; mais elle ne semblait pas être en danger immédiat. Je ne l'avais pas vue depuis plusieurs jours, lorsqu'un soir, me trouvant dans la salle à manger avec le reste de ma famille, je remarquai une forme de femme, habillée comme Mme Ewans, avec un large tablier et un bonnet de mousseline, qui traversa la chambre en allant d'une porte à l'autre, et disparut.

Je m'écriai « Qu'est cela ? » Ma mère m'interpella : « Qu'avez-vous donc » Je répliquai : « Cette femme qui vient de passer ? » Tout le monde se mit à rire de moi et à me demander si je rêvais : mais je fus persuadée que c'était Mme Ewans, et le jour suivant, nous apprîmes qu'elle était morte. »

BERTHA HURLY.

La mère de Mlle Hurly a confirmé ce récit par une lettre qu'il serait superflu de reproduire ici, et qui se termine ainsi : « En allant prendre chez elle des informations sur sa mort, nous

---

<sup>32</sup> On peut voir un fait identique dans les observations de STEAD, en Angleterre.

<sup>33</sup> 1891, p. 59.

apprîmes qu'elle avait eu le délire et perdu connaissance au moment où elle était apparue à Bertha, et qu'elle était morte vers le matin.

ANNIE ROSS.

Ainsi, le fantôme, le simulacre, le double de la mourante, a été vu plusieurs heures avant la mort et lorsque la mourante avait déjà perdu connaissance, cas analogue à ceux que nous connaissons déjà. D'après nos recherches comparatives, nous pouvons penser que ce n'a pas été un transport de double, mais une action de Mme Ewans sur l'esprit de Mlle Hurly ? Les vêtements (le tablier, le bonnet de mousseline) indiquent ce caractère subjectif.

L'apparition suivante est du même ordre. Huit jours environ avant la mort de son oncle, un habitant du Nord, connu de M. A. Erny<sup>34</sup> fut réveillé la nuit, par une main qui lui touchait les cheveux. S'étant assis sur son lit, il vit son oncle devant lui, s'étonnant de cette apparition et du fait que sa figure n'était pas rasée comme d'habitude. Il l'interpella sans recevoir aucune réponse, quoique le visiteur se soit mis à marcher dans la chambre. Se levant pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'une illusion, il ne put découvrir personne. Huit jours après, il apprit la mort de cet oncle qui, malade depuis quelque temps, ne s'était pas fait raser la barbe, comme c'était son habitude journalière. Mais pourquoi mettre sous les yeux du lecteur tous les faits que j'ai devant moi ? Nous avons tant d'examen variés à réunir ici pour notre instruction nouvelle ! Il importe de ne pas trop surcharger ce volume. Les réserves ne seront pas perdues, car c'est toute une bibliothèque psychique que nous inaugurons. Cependant, je ne voudrais pas clore ce chapitre sans les lignes suivantes : « Les théosophes ont donné le nom de *visites astrales* aux apparitions qui précèdent la mort. LEADBEATER en a signalé une fort remarquable, extraite des *Glimpses of the supernatural* du Dr F. G. LEE<sup>35</sup> qu'il est intéressant de considérer ici.

Voici le fait : « *D'Égypte en Angleterre*. Un ménage dont le mari occupait aux Indes une situation assez élevée, était en route pour rentrer en Angleterre après une absence de quatre ans et y rejoindre les enfants qu'il avait laissés dans la mère patrie, lorsque la jeune femme tomba malade en Égypte. La malade présentait les symptômes les plus alarmants, et son affaiblissement fut bientôt tel que tout espoir de la sauver dut être abandonné, Le seul point qui la préoccupait était le désir immense de revoir ses enfants, désir qu'elle ne cessait d'exprimer à ceux qui la soignaient. Jour après jour, pendant plus d'une semaine, ses aspirations et ses prières n'eurent plus que ce seul objet : elle mourrait heureuse, répétait-elle, si ce désir pouvait être satisfait. Le matin du jour où le bateau avait repris sa route vers l'Europe, la jeune femme tomba dans un sommeil profond. Pendant ces longues heures de sommeil, elle resta couchée, parfaitement calme et tranquille. Un moment après, cependant, elle s'éveilla tout à coup en s'écriant : « Je les ai toujours vus... je les ai vus !... Que Dieu soit loué ! ». Elle se rendormit jusqu'au soir, puis elle rendit le dernier soupir.

Les enfants de cette mourante faisaient leur éducation à Torquay, sous la surveillance d'un ami de la famille. Ce jour-là, ils jouaient, chacun s'amusant selon ses goûts, livres, jouets, et surveillés par une nurse qui n'avait jamais vu leurs parents. Tout à coup la mère, comme elle le faisait autrefois, entra dans la pièce, s'arrêta, regarda pendant quelques instants chacun des enfants en souriant, passa dans la chambre voisine, puis disparut. Les trois plus âgés la reconnurent aussitôt, et éprouvèrent le plus grand trouble de cette apparition silencieuse. Le plus jeune et la nurse virent une dame vêtue de blanc entrer dans la plus petite pièce et disparaître aussitôt.

---

<sup>34</sup> V. *Annales des sciences psychiques*, 1898, p. 81.

<sup>35</sup> Tome II, p. 64. V. *L'autre côté de la mort*, Paris, 1910, p. 178.



La date de cette manifestation (10 septembre 1854) fut soigneusement notée, et il fut constaté plus tard que les deux événements coïncidèrent exactement. Le compte rendu de ce fait a été transcrit sur un des feuillets de la bible de famille où l'on inscrivait pieusement les principaux actes de la vie. »

Ici donc, aussi, l'apparition de la mourante a eu lieu avant sa mort. Qu'un double se soit transporté, en vêtements, d'Égypte en Angleterre, je ne propose pas de l'admettre ; il me semble que l'esprit de cette jeune mère a agi à distance sur ses enfants et sur leur entourage, qu'elle a vu réellement ses enfants, et qu'ils l'ont vue eux-mêmes, par impression ressentie leur manifestant son image. Dans ce cas comme dans les précédents, il faut ou nier le fait rapporté ou l'accepter. Et, encore une fois, les témoignages sont trop nombreux et trop concordants pour pouvoir être niés légèrement, comme on s'en est contenté généralement. Nombreux, en effet, mais il faut savoir se borner. Le lecteur désireux de s'instruire est édifié. J'ai voulu mettre sous ses yeux quelques-uns des plus significatifs. Ces faits sont de toutes les époques, et nous pourrions en voir beaucoup d'autres se succéder dans notre examen. Mais notre immense et riche panorama d'observations nous réclame.

C'est avec regret que je laisse inconnues bien des observations significatives. Au moment même où je corrige les épreuves de ces pages (8 janvier 1921) j'en reçois encore une si curieuse que je ne puis m'empêcher de l'ajouter ici. La voici : « Stockholm, Herserud Wrangelsberg, le 3 janvier 1921.

C'était en 1869. Mon frère âgé de dix ans, mon cousin de neuf et moi de sept ans, tous trois en convalescence de la scarlatine, nous couchions dans la chambre de ma mère. Cette propriété était à 60 kilomètres d'Odessa, où mon père était resté, malade d'hydropisie.

Un matin, mon frère et mon cousin demandèrent en même temps à ma mère pourquoi mon père, venu dans la nuit, ne l'avait pas réveillée et pourquoi il n'était plus là. Ma mère, étonnée, leur répond qu'il est à Odessa, malade, et qu'il n'est pas revenu.

- Comment ! répliquent à la fois mon frère et mon cousin, il est revenu, puisque nous l'avons vu.

Et ils racontèrent que, ne dormant pas, ils avaient très bien vu mon père entrer dans la chambre, qu'il s'était approché de mon frère, lequel a voulu parler, mais n'a pu proférer un son. Ensuite il s'est approché de mon cousin qui, en le voyant, a eu peur et s'est caché la figure sous la couverture ; puis, il s'est dirigé vers le petit lit où je dormais, non loin de ma mère : il nous a regardés, est allé ensuite vers la porte donnant sur une autre chambre et a disparu.

Tel est le récit fidèle des deux jeunes garçons. Quatre ou cinq jours plus tard, mon père mourait. Depuis cette époque, et pendant toute sa vie, mon cousin, mort il y a seulement un an, avait peur de l'obscurité : c'était comme une maladie. Je vous garantis l'authenticité de ce fait dont je me rappelle tous les détails. Quant à l'explication, c'est à vous, cher Maître, de la découvrir. »

Comte Auguste de MALACHOWSKI.

(Lettre 4362.)

Cette observation s'ajoute d'elle-même à toutes les précédentes d'apparitions avant la mort. L'enseignement qui nous est apporté par ce chapitre s'accorde avec celui du chapitre II, sur les doubles : l'âme peut se séparer du corps pendant la vie. Nous venons de constater des apparitions de vivants, précédant leur mort et l'annonçant, apparitions de mourants quelque temps avant l'heure suprême. Outre ces APPARITIONS, on observe des MANIFESTATIONS variées, qui ne sont ni moins pittoresques, ni moins intéressantes, ni moins instructives à connaître. Il importait de les distinguer pour la clarté de notre étude. Nous leur consacrons le prochain chapitre.

## Chapitre V - Les manifestations de mourants quelque temps avant la mort autres que les apparitions

Nous devons tout examiner sans parti pris,  
Et avec la méthode la plus sévère.  
François Bacon

Nous venons d'avoir sous les yeux des exemples d'apparitions de mourants avant la mort. En dehors des apparitions proprement dites, il existe des manifestations diverses du même ordre. Nous entrons ici dans un monde véritablement extraordinaire, et si étrange, avouons-le, que l'on comprend les négations constantes dont ces phénomènes ont été l'objet.

Les manifestations de mourants, autres que les apparitions, sont aussi variées que nombreuses. Le sujet est d'une ampleur dont on ne se doute pas, et si vaste que, pour y voir clair, nous sommes obligés d'y établir des classifications judicieuses. C'est tout un monde, disons-nous, le monde occulte, qu'il s'agit d'examiner et qui, par conséquent, doit cesser d'être occulte. De la lumière ! De la lumière sur toutes choses !

Le progrès des connaissances nouvelles et leur propagation pour l'instruction générale se heurte à chaque instant à des obstacles imprévus, et cela à tous les degrés de l'échelle sociale. A côté des esprits éminents, il y a les âmes vulgaires qui ne raisonnent pas et qui sont hostiles sans le savoir. Ces âmes simples, rudimentaires, ont peur de tout. Elles n'aiment pas être dérangées de leur mitoyenneté.

Evidemment, en ce qui concerne les recherches psychiques, tout le monde n'est pas préparé à recevoir librement ces études sur la connaissance de l'âme et sa destinée. Le nombre des poltrons, des trembleurs, des gens enchaînés est plus grand qu'on ne pense. On se souvient qu'en 1899, dans la continuation de ces recherches entreprises depuis longtemps par moi en diverses publications, j'avais choisi, de concert avec son aimable et érudit directeur ADOLPHE BRISON, la revue hebdomadaire des *Annales politiques et littéraires* pour une enquête parmi ses lecteurs, aussi sérieux que nombreux, et qu'ils y ont largement répondu. Or, au plus fort du succès, un certain nombre d'entre eux se sont plaints de cette libre enquête, au nom de leurs croyances religieuses, se sont désabonnés et ont, en conséquence, conduit le directeur de cette revue à arrêter cette enquête. J'ai reçu un grand nombre (plus d'une centaine) de regrets et de demandes de chercher à influencer mon excellent ami Brisson pour revenir sur sa décision. Je ne l'ai pas fait, je ne lui ai pas communiqué ces protestations, car je n'aurais voulu faire intervenir en rien ses sentiments personnels au risque de causer le moindre tort à sa publication. L'amitié doit être, avant tout, impersonnelle et dévouée. L'une de ces lettres vient de tomber sous mes yeux. C'est la lettre 633 de mon enquête (du 27 avril 1899) qui, après m'avoir signalé une observation télépathique des plus importantes, ajoutait : « Puisque j'ai le plaisir de vous écrire, permettez-moi, cher Maître, de protester énergiquement contre la résolution que vous avez prise de restreindre la publication des intéressants articles qui paraissent dans les *Annales*. Vous ne voulez pas, dites-vous, troubler un nombre même minime des abonnés. Mais vous en troublez un bien plus grand nombre en ne continuant pas à chercher avec eux la solution de ces palpitants problèmes. Chaque abonné trouve évidemment dans la *Revue* des articles qui lui déplaisent. Que deviendrait la rédaction s'il lui fallait supprimer toutes les rubriques qui ne réunissent pas les suffrages à l'unanimité des lecteurs ?

Quoi ! C'est dans un journal où M. Sarcey nous prêche depuis si longtemps la tolérance qu'on laisse un groupe infime d'intolérants priver d'une grande jouissance l'immense majorité des abonnés !

Ces études psychiques sur la recherche de l'Inconnu seront publiées en volume ? Je le veux bien ; mais, en dehors du prix de ce volume qui ne le mettra pas, sans doute, à la portée de toutes les bourses, diverses autres raisons – que je ne vous ennuierai pas à développer – en empêcheront l'achat pour beaucoup d'entre nous. Dieu sait pourtant combien ces questions sont intéressantes et quel plaisir c'est de les étudier sous votre direction.

Si la navrante décision que vous avez prise pouvait être rapportée, j'en serais, Monsieur, infiniment heureuse, et avec moi des milliers de lecteurs des *Annales*.

Excusez cette longue lettre. Je ne suppose pas que la plus petite partie en doive devenir publique ; mais s'il vous plaisait d'en publier la moindre parcelle, je vous serais très obligée de bien vouloir taire mon nom »

(Lettre 633.)

Ainsi ! cette protestataire même jugeait prudent de m'inviter à taire son nom – qui est là sous mes yeux. Voilà l'humanité ! Et l'on désire le progrès de l'instruction générale ! Fort heureusement pour mes recherches, on a continué à me faire part des observations relatives à ces émouvants phénomènes. Ayant revu avec soin le manuscrit de ce volume avant de le livrer à l'impression, le temps que j'y ai employé m'a apporté de nouveaux documents. J'écris ces lignes le 30 novembre 1920 et la dernière lettre reçue (hier) porte le numéro 4332. Mes lecteurs sont mes collaborateurs les mieux avertis. L'existence de l'esprit indépendant du corps, pouvant agir à distance, ne peut plus être l'objet d'aucun doute pour les lecteurs des pages qui précèdent, après toutes les observations positives que l'on m'a fait l'honneur de m'adresser et dont je remercie mes correspondants qui ont voulu s'associer ainsi à la recherche de la vérité, inconnue jusqu'ici, restée en dehors du cadre des sciences classiques.

J'ai dit plus haut qu'outre les apparitions de mourants avant la mort, il y a des manifestations variées du même ordre. Celle que voici est véritablement stupéfiante.

« Vos recherches sur cette question si passionnante m'ont causé le plus vif intérêt. Étant surtout frappé du nombre des faits par vous rapportés. Il me prit fantaisie de m'enquérir de mon côté de l'existence d'observations analogues. Jugez de ma surprise, lorsque la première personne à laquelle je m'adressai, l'une de mes parentes les plus estimées, fut en état de me raconter deux cas de télépathie semblables à ceux que vous relatez. Elle me les a garantis authentiques, et il n'y a pas lieu de douter de sa bonne foi ; je vous les communique donc, espérant qu'ils pourront contribuer à éclaircir ce domaine, encore si obscur et si mystérieux de la nouvelle science. Il s'agit de mon propre bisaïeul. L'ancienneté de ce fait ne diminue en rien son authenticité.

Mon ancêtre était constructeur d'orgues et avait, comme tel, exercé son métier en différents pays d'Alsace, lorsqu'il entreprit le montage d'un orgue au village protestant d'Ernolsheim (Bas-Rhin) : ce devait être sa dernière œuvre. Avant l'achèvement complet de l'instrument (il n'y manquait que l'accord), il tomba gravement malade et fut transporté mourant dans son pays natal. On attendait sa mort d'un instant à l'autre. Silencieux et tristes, parents et amis entouraient le lit du moribond. Tout à coup, celui-ci, qui depuis quelque temps n'avait pas donné signe de vie, se dressant sur son séant, dit d'une voix claire et tranquille : « Rien n'y manque, tout marche bien. » Après quoi, retombant dans les coussins, il rendit le dernier soupir.

Personne, cela va sans dire, ne comprit le sens de ces dernières paroles du mourant ; mais la lumière ne tarda pas à se faire. Deux jours plus tard, les parents du défunt reçoivent une lettre du pasteur de la commune dont l'orgue était resté inachevé, dans laquelle celui-ci leur fait part d'un phénomène extraordinaire qui s'était passé la nuit précédente dans son église. On avait

subitement entendu les sons du nouvel orgue, qui n'avait pas joué encore jusque-là ; lui et l'instituteur avaient été réveillés et avaient couru à l'église ; mais ils n'y trouvèrent personne, malgré de longues recherches ; le clavier même était fermé à clef ; c'était inexplicable. Ce qu'ils avaient pu nettement distinguer, c'était que l'orgue jouait à merveille, bien qu'il ne fût pas accordé. Lui, le pasteur, avait ensuite eu l'idée qu'il pouvait y avoir quelque connexité entre le constructeur de l'orgue et ce phénomène, et c'est sous cette impression qu'il avait écrit. Cette lettre ouvrit les yeux à ceux qui avaient assisté à la mort de mon bisaïeul et leur fit saisir le sens des mystérieuses paroles du mourant.

En effet, si tel a été l'événement, on ne pourra nier que nous ayons eu là un cas des plus étonnants de manifestation de mourant : l'esprit inquiet de l'artiste se détachant du corps avant la mort, traversant l'espace et allant se convaincre de la perfection de l'œuvre restée inachevée ! Quel mystère insondable qu'un pareil acte ! »

CH. HOFFMANN, (Lettre 971.)

J'avoue que cette histoire est des plus incroyables, des plus fantastiques. Elle m'a paru inadmissible, surtout à cause de la soufflerie. Mais les informations que j'ai pu prendre montrent qu'elle a été acceptée par la famille du constructeur, qui l'a pieusement conservée dans son souvenir. Il peut y avoir eu quelque exagération dans l'impression que « l'orgue jouait à merveille » ; néanmoins, ce n'est pas là un conte bâti sur le vide. D'ailleurs, les documents réunis dans nos études établissent l'existence de la force psychique qui peut se détacher du corps et agir à distance. Le phénomène s'est passé avant la mort : transmission de force. On peut toujours prétendre que ce n'est pas vrai, que les récits ont été inventés, sont illusoire, faux, etc. Oui, on peut toujours nier. Quant à nous, qui connaissons maintenant ces faits en nombre respectable, nous les comparons entre eux, nous constatons qu'ils se confirment les uns par les autres, et nous affirmons que la volonté de l'homme n'est pas confinée dans la périphérie de son corps. Ce n'est pas là une sensation subjective, interne. C'est une opération objective, extérieure.

En voici une autre du même ordre, objective également. Je la relève dans mes lettres reçues en 1918. C'est une manifestation de mourant 48 heures avant la mort, dans l'état comateux inconscient.

« Il y a huit ans de cela, c'était au début de mon mariage : et déjà je portais en moi l'espoir de ma future maternité ; nous demeurions dans ce même appartement que nous occupons encore aujourd'hui, 5, rue Nobel, à Paris. Une nuit, il pouvait être 3 ou 4 heures, je fus réveillée brusquement par le bruit que fit la fenêtre de la salle à manger en s'ouvrant violemment.

Tiens ! Pensai-je, quel vent il fait cette nuit !... je me levai, et j'allai refermer la croisée, supposant que j'avais négligé de tourner la poignée à fond ; ce qui, pourtant, n'est pas probable.

J'allais, tranquillement, me recoucher, quand, tout à coup, mon attention fut attirée, dans l'obscurité où je me trouvais alors, par une tache lumineuse visible sur le mur dans un coin de la pièce (j'étais obligée de passer près de cet endroit pour regagner ma chambre). Cette tache offrait l'aspect d'un cercle déformé par places, et projetait une lueur très douce, difficile à décrire, vaguement lunaire et phosphorescente tout à la fois. Je m'approchai, et, machinalement, je mis la main sur cette lueur, cherchant à m'expliquer sa provenance.

J'allai vers la fenêtre. Il n'y avait pas de clair de lune ; tout était sombre ; tout sommeillait dans les maisons voisines ; nulle lumière ne venait du dehors.

Ce n'était donc pas un reflet. A ce moment, je connus la peur, mais une peur stupide, irraisonnée, qui me fit crier et appeler mon mari. Il s'éveilla, alluma l'électricité dans notre chambre, se dirigea vers la salle à manger, et ne put rien découvrir. Attribuant alors moi-même à mon état physiologique cette excessive nervosité, je me recouchai et me rendormis, rassurée.

Le lendemain, je fus réveillée vers 7 heures du matin par un craquement très fort qui semblait provenir de la table de la salle à manger (que je puis apercevoir de mon lit). Il me sembla alors qu'une formidable pression s'exerçait sur ce meuble ; ce bruit dura assez longtemps pour me permettre de m'éveiller complètement, et de réveiller également mon mari, qui entendit la fin de ce tapage. Nous possédions un jeune chat ; cet animal, à ce moment, se trouvant auprès de ce meuble, manifesta une singulière inquiétude ; il prit une attitude défensive, le dos arc-bouté, le poil hérissé, le regard semblant fixé sur quelque chose, que seul il pouvait voir. Nous constatâmes, après, que la table était fendue entièrement dans toute sa longueur.

A cette époque, le père de mon mari, habitant à Marseille, était gravement malade d'une grippe infectieuse. Depuis huit jours, nous étions au courant de sa maladie. Saisis d'un triste pressentiment, à la suite de ces faits étranges, nous crûmes apprendre dans la journée la mort de ce juste ; mais non ; nous avons su qu'à cette heure-là, il était tombé dans l'état comateux, pour mourir quarante-huit heures plus tard.

La chair palpait donc encore, quand la partie essentielle de cet être était déjà loin ?

Durant ces deux dernières journées, il ne prononça que de très rares paroles.

Le jeudi matin, jour de sa mort, pendant un court instant, il parut reprendre conscience, et ce fut pour demander à sa femme quelle heure il était.

– Neuf heures, lui répondit-elle.

– Ce n'est donc pas encore mon heure ? fit-il, comme impatient.

Ce furent ses derniers mots.

A une heure, très exactement, il expira.

Je laisse au grand savant que vous êtes le soin de discuter ces faits ; moi, dans mon ignorance et ma faiblesse, je ne puis que les constater. »

Mme P. GAYRAUD, (Lettre 4001)

Nous sommes tous ignorants, madame, et moi le premier. Il y a eu là un phénomène physique réel, objectif, comme celui du constructeur d'orgue : la table fendue, une fenêtre qui s'ouvre, un chat qui a peur. Sans doute, on peut accuser le vent, la température, le travail moléculaire du bois, etc. ; mais c'est assez hypothétique. Et cette mort d'un homme qui savait qu'il allait mourir ?... Devons-nous nier ces récits, parce qu'ils nous paraissent inexplicables ? Ce serait plus simple, évidemment. Ces manifestations de mourants, avant le décès, ne sont pas très rares, quoique moins fréquentes que celles qui coïncident avec la mort. Dans les milliers de réponses à mon enquête générale, on pourrait établir une statistique d'une certaine valeur. Remarquons la lueur observée. Elle nous a déjà frappé et nous la retrouverons en d'autres récits. Notre étude se développe.

Les phénomènes que nous étudions ici se touchent tous en nous révélant l'existence des facultés mystérieuses de l'âme humaine ; mais ils diffèrent singulièrement les uns des autres. Dans quelle catégorie classer la lettre suivante, qui m'a été adressée le 13 janvier 1913 ? Elle se rattache, dans tous les cas, à cette série *Autour de la Mort*, et, de plus, signale des actes matériels, physiques, mécaniques, comme les précédents. Elle a été transcrite textuellement :

« Mon cher Maître,

Je viens de relire votre ouvrage sur les *Forces naturelles inconnues*, et je ne crois pas qu'un esprit tant soit peu sérieux et réfléchi puisse désormais douter de la réalité de ces curieux phénomènes. Ma conviction est d'autant plus profonde à cet égard qu'une fois dans ma vie j'ai éprouvé personnellement l'influence des forces inconnues. Bien que cette manifestation n'ait pas eu l'importance de certains des faits relatés dans vos ouvrages, elle m'a néanmoins frappé par son caractère étrange, complètement en dehors des sensations normales de la vie. Je vous l'adresse pour être jointe aux nombreux documents que vous possédez.

Voici le fait, simplement exposé et sans la moindre exagération, je vous assure. La sincérité n'est-elle pas, d'ailleurs, son seul intérêt ?

Au début de 1907, mon père, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans, était encore un homme vigoureux, et alerte pour son grand âge. Il jouissait d'une santé parfaite, et bien souvent il lui arrivait de faire ses 18 kilomètres, à pied, dans l'après-midi ; c'est ce qu'il appelait « faire son petit tour après le déjeuner ».

Certain jour du mois de Mars – ce devait être du 15 au 20, mais la date exacte n'a pas une grande importance – mon père, ma femme et moi, nous étions réunis à table pour le déjeuner. La conversation, après avoir suivi son cours habituel, venait de s'interrompre depuis un instant. J'avais les yeux fixés sur les objets placés devant moi, quand, relevant brusquement la tête, je regardai mon père avec le sentiment de la plus profonde stupeur !... Il me semblait que, mort depuis dix ans petit-être, il avait repris sa place au milieu de nous. Cela n'a duré qu'un instant, mais l'impression ressentie a été extrêmement violente.

Quelques jours après, mon père prenait subitement le lit et mourait, le 24 avril, après vingt-six jours de maladie.

Je garderai toute ma vie la conviction que j'ai reçu en cette circonstance l'avertissement d'un événement que rien ne faisait prévoir.

Votre disciple toujours fervent, toujours dévoué, »

A. CHÈVREMONT, (Lettre 2313)

Cette vision bizarre, par un homme dont je connais personnellement la valeur morale et la pondération scientifique, est aussi certaine qu'inexplicable. Elle nous prouve surtout que notre être psychique est doué de facultés supranormales, et y a tout un ordre de choses inconnues à explorer. Nous parlerons plus loin des avertissements au moment de la mort. Il s'agit ici d'une vision prémonitoire antérieure d'un mois environ au jour du décès, et sans indication normale du prédestiné. Poursuivons notre étude comparative.

La curieuse communication suivante m'a été envoyée, de Buenos Aires, sur des phénomènes bizarres ayant précédé des décès : « Je ne peux pas résister à l'impulsion de prendre la plume pour vous faire connaître quelques faits inexplicables arrivés dans ma famille, où il n'y a ni superstitieux, ni hystériques, ni anormaux.

Quant à moi, j'exerce une profession libérale, avec une nombreuse clientèle, je me trouve dans la plénitude de mon équilibre physique et mental, et jamais je n'ai eu l'idée de me livrer à des exercices spirites. Je suis matérialiste convaincu, et je crois que ce que nous appelons *esprit*, n'est que matière, et que l'élaboration de la pensée est aussi matérielle que les fonctions de la digestion. Nos sens ne nous permettent pas de connaître le mystère qui nous entoure, voilà toute la différence. L'on n'a pas encore inventé d'appareils pour pénétrer ce mystère.

Maintenant, voici, nous habitons une ville du nord de l'Espagne, sur la côte de la mer Cantabrique. J'étais tout jeune enfant quand ma sœur aînée se trouva gravement malade. Dans une pièce voisine, qui était la salle à manger, ma mère et deux autres de mes sœurs veillaient la malade. A une certaine heure, ma mère pria une de mes sœurs d'aller se reposer sur son lit, et celle-ci s'y rendit. Sa chambre donnait sur la salle à manger, tout à fait en face de la chambre de la malade.

Quelques instants après, ma sœur revint dans la salle à manger, disant qu'il était préférable que l'autre sœur allât se coucher, car elle n'avait pas envie de dormir. Ainsi fut fait ; mais, à son tour, celle qui était partie en dernier lieu s'en revint, et pria ma mère d'aller elle-même se reposer. Ma mère leur reprocha d'être peureuses à leur âge (vingt et vingt et un ans), mais elles ne dirent rien sur la vraie cause qui les éloignait de la chambre à coucher, craignant d'être grondées. A son tour, ma mère alla se reposer, laissant la porte entrouverte, comme mes sœurs l'avaient fait, car la chambre n'avait comme lumière que la clarté venant de la salle à manger où l'on veillait la malade.

Or, le séjour de ma mère, dans la chambre ne fut pas long non plus, car elle revint dans la salle à manger, pâle et fortement impressionnée. C'est alors que je les interrogeai toutes

« Voyons, que vous est-il donc arrivé ? » En s'expliquant, on trouva que toutes les trois avaient éprouvé la même chose. Les trois s'étaient couchées, et peu de temps après il y avait eu du mouvement et du bruit dans le sommier, le lit s'était mis à remuer comme s'il y avait eu dedans un animal agité. Les trois avaient sauté du lit et regardé en dessous dans le but de découvrir la cause de cet ébranlement elles n'avaient rien trouvé et s'étaient recouchées ; aussitôt au lit, elles avaient ressenti de nouveau dans le sommier l'étrange bruit qui les avait tant alarmées.

Aussi, toutes trois avaient-elles renoncé à dormir sur un lit si extraordinaire. Au moment où elles commentaient leurs impressions, on entendit le fracas des portes d'un placard de la cuisine voisine, qui tapaient comme si elles eussent été agitées par un vent furieux ou par des bras herculéens. Et pourtant la cuisine était tranquille, il n'y avait pas de vent, et toutes les portes étaient fermées hermétiquement.

Ma sœur aînée est morte soit ce même jour, soit très peu de temps après, et ce bizarre phénomène a précédé cette mort. Je vous signale ce fait sans commentaire. »

A moins de supposer que tous les narrateurs de ces faits soient fous, il me semble que nous sommes forcés de les accepter, malgré leur invraisemblance.

C'est là, encore une manifestation avant la mort. – La lettre se continuait comme il suit : « Quelques années plus tard, la plus jeune de mes sœurs (elles étaient quatre : l'aînée décédée, deux autres dont je viens de parler et enfin la plus petite) tomba subitement malade de la variole. Elle fut installée dans la chambre même où l'aînée était décédée. Les deux autres sœurs s'étaient mariées et habitaient la République Argentine, dans une des villes de l'intérieur ; mon frère, l'aîné des enfants de la famille, habitait la capitale : Buenos Aires.

Une nuit, ce frère était couché et en train de lire les journaux quand, tout à coup, il entendit sur le chevet du lit un bruit étrange rappelant celui d'une grande horloge lorsqu'elle fait ce bruit particulier d'échappement pour sonner les heures. Le bruit fut si fort que sa femme, qui était à moitié endormie, se réveilla en sursaut, et il se renouvela, avec intervalles, pendant plusieurs minutes.

Un moment après, ils entendirent un fracas dans la salle de bains. Mon frère, croyant que le bruit était dû à quelque fenêtre ouverte, sauta du lit pour aller la fermer ; mais il constata que tout était en ordre et que portes et fenêtres étaient parfaitement fermées. A la même heure, l'une de mes sœurs, qui habitait une ville de l'intérieur, était assise sur son lit, donnant le sein à son dernier enfant ; son mari, sommeillait à côté d'elle.

Soudain elle remarqua que la silhouette de la jeune sœur, restée en Espagne, se dessinait sur le mur, et elle appela l'attention de son mari sur ce fait extraordinaire. Elle prétend même que la figure était tellement nette et se détachait si bien, que lorsqu'elle eut fini de donner le sein à l'enfant, elle prit un crayon et traça la silhouette le plus fidèlement possible pour la montrer à notre autre sœur, car elles habitaient ensemble, les deux maris étant frères, et même associés.

Il doit y avoir là quelque exagération. Le plus singulier, à mon avis, c'est que les bruits étranges entendus par mon frère et par ma belle-sœur, à Buenos Aires, et la silhouette vue par ma sœur et par mon beau-frère, ont correspondu avec le décès de celle qui mourait de la variole en Espagne, alors que tous ignoraient même la maladie de cette sœur.

Je me trouvais à cette époque en Espagne. La veille de la mort de ma petite sœur, je couchais, ainsi qu'un de mes frères, dans une maison habitée par un boucher qui possédait plusieurs chiens. Pendant toute la nuit, ces chiens ne nous laissèrent pas dormir, poussant des hurlements plaintifs, comme des pleurs, sans relâche. Ma sœur mourut le lendemain soir.

Je vous autorise avec plaisir à faire de cette lettre l'usage que vous voudrez, mais je tiens à garder l'anonymat ; dans ce but, je signe avec un pseudonyme, en modifiant quelque peu ma signature. Etant donnée ma profession, je pourrais éprouver du préjudice si l'on savait que je

m'intéresse à ces sortes d'études. Je n'ai pas le courage de lutter avec les préjugés de la société ignorante et superficielle, quoique, comme je vous l'ai dit, je sois un matérialiste convaincu. Pour le cas où vous me feriez l'honneur de m'accuser réception de cette lettre, vous avez mon nom et mon adresse en tête de ce papier.

Je vous salue avec la plus grande considération. »

Sarcé DAZACAL, à Buenos Aires.

Que tous ces faits envoyés de toutes les parties du globe n'aient aucune cause ni aucune signification, ne sont que des illusions, des hallucinations, il ne me semble qu'aucun de mes lecteurs ne peut le supposer.

Et cette autre manifestation de mourant, antérieure au décès également, qui m'a été communiquée par un homme très sérieux dont j'ai pu apprécier le caractère pondéré et réfléchi ? Elle a été transcrite, textuellement, comme la précédente : Lunéville, 30 septembre 1900.

« Cher Maître, ayant lu votre livre *L'inconnu*, je crois de mon devoir de signaler à votre attention le cas suivant, arrivé dans ma famille.

En 1857 (j'avais alors trois ans) mes parents habitaient déjà, la maison où je suis encore actuellement. Cette maison est placée au milieu d'un jardin et distante d'environ 80 mètres de toute communication avec le dehors. Nous habitons le rez-de-chaussée, le premier étage servant de grenier de débarras, où l'on remisait les paillasons et les paniers vides (nous sommes jardiniers de père en fils). Le lit était placé dans une alcôve située dans la chambre Est, avec une fenêtre au midi. Cette alcôve se fermait avec deux grandes portes en sapin léger. Une nuit, mes parents entendirent distinctement, tous deux, un bruit dans la chambre au-dessus, semblable à celui qu'aurait occasionné l'éboulement sur le plancher de plusieurs piles de paniers vides. Ma mère en fut épouvantée, mais mon père la rassura en lui disant que ce devaient être des chats qui, en se battant, avaient provoqué cet éboulement (le lendemain on constata que tout était en ordre et que rien n'avait été dérangé). Quelques instants après, trois coups très distincts résonnèrent contre la fenêtre de la chambre qui se trouvait à environ un mètre de leurs têtes ; mon père sauta vivement en bas du lit, ouvrit la fenêtre qui donne dans le jardin et cria : « Qui est là ? que veut-on ? » Il ne reçut aucune réponse. Après avoir exploré les environs ; il se recoucha, croyant être l'objet d'une mauvaise farce de la part d'un voisin. A peine était-il recouché, fenêtre et portes bien closes, que trois nouveaux coups se firent entendre, cette fois contre la porte même de l'alcôve, dans l'intérieur de la chambre. Ces coups ressemblaient à ceux qu'aurait produits une forte baguette dans une main vigoureuse contre cette porte.

Cette fois, mon père trouvant la chose de plus en plus inexplicable, eut le pressentiment qu'il communiqua à ma mère, d'un appel extranaturel provenant de ma grand-mère maternelle, qui était malade, mais qu'ils avaient quitté dans la soirée sans menaces de complications de son état. Tout bruit cessa, et au petit jour ils coururent chez la malade, à environ deux kilomètres de là. Elle leur dit avoir beaucoup pensé à eux dans la nuit et craint de ne plus les revoir.

Elle mourut dans la journée, et aucun bruit ne s'est fait entendre depuis.

Je garantis l'authenticité de ce fait ; mes parents me l'ayant raconté plusieurs fois ainsi qu'à des amis intimes. Ils sont incapables d'avoir menti.

Une amie à laquelle ma mère rapporta ce qui lui était arrivé, lui dit qu'il n'y avait pas lieu de trop s'en étonner ; qu'elle même étant un jour à éplucher des légumes, assise sur une chaise, avait reçu sur ses genoux un navet qui se trouvait à terre et avait entendu, dans le même moment, deux appels : « Maman ! maman ! » Le jour même, son fils soldat, mourait dans notre colonie de la Guyane, décès, qu'elle n'apprit que bien plus tard.

Voilà le récit que je tenais à vous communiquer, pour vous aider, si c'est possible, dans la grande et belle tâche que vous avez entreprise, »



Nicolas CORDIER, (Lettre 945).

Il y a là des banalités qui nous étonnent et nous paraissent indignes du grave sujet que nous étudions. Un navet lancé ! C'est idiot, pensons-nous. Pourtant, une idée peut nous calmer, c'est de savoir que nous ne savons rien. Notre devoir est de tout examiner. La manifestation de mourant qui vient d'être rapportée a eu lieu, comme la précédente, avant la mort, probablement en état de sommeil ou de catalepsie. L'authenticité de cette relation ne peut être mise en doute. J'ai fait, depuis, la connaissance de ce jardinier, qui était alors président du Cercle démocratique de Lunéville, qui a répandu autour de lui l'instruction par une bibliothèque d'ouvrages populaires, et qui s'est fait inscrire au nombre des membres de la Société astronomique de France ; c'est un esprit positif et indépendant, curieux de s'instruire en toutes choses, grand observateur des œuvres de la nature, et d'une honnêteté scrupuleuse.

Ces manifestations de mourants, avant la mort, sont dignes d'attention, et nous conduisent vers la solution du grand problème. J'ai reçu un certain nombre d'observations du même ordre et nous les examinerons ici ensemble, sans aucune idée systématique préconçue.

Dès l'origine de mort enquête, on m'a adressé de Saint-Joseph (en Martinique) la lettre suivante, datée du 20 avril 1899 : « J'habitais la campagne et avais une compagne de chambré. Etant descendues en ville, mon amie et moi, nous allâmes voir une vieille demoiselle qui nous aimait beaucoup et qui touchait à ses derniers moments. Ayant regagné notre demeure, nous nous couchâmes, portes et fenêtres closes. Le matin, vers six heures, étant encore au lit, alors que le jour avait pénétré dans la chambre, j'entends et je vois, un même temps, la porte fortement secouée.

D'un mouvement instinctif, ma compagne et moi, nous nous trouvons assises les yeux fixés sur cette porte qui, une seconde fois, est vivement agitée.

– Mlle Thérèse est morte, fis-je, habillons-nous pour descendre.

Arrivées en ville, nous trouvâmes notre amie à l'agonie ; elle n'est morte que deux ou trois heures après l'incident du matin. Je n'avais pas de servante couchant dans la maison, ni aucun animal domestique.

Inutile d'ajouter que les appartements ont été scrupuleusement visités, et que toutes les vérifications prouvèrent que cette porte n'avait pu recevoir aucune impulsion de qui que ce fût.

Pour votre enquête, toujours méthodique, j'ai prié mon amie de signer avec moi le récit de ce fait qui nous est présent à la mémoire comme au premier jour. »

Hortense CODÉ, Cécile LEGENDRE.

C'est de tous les points du monde que j'ai reçu ces sortes d'observations, manifestations de mourants, non au moment de la mort, mais les précédant plus ou moins longtemps. Nous n'y comprenons rien, assurément. Autrefois, on ne comprenait rien aux phénomènes de la Foudre nous aurons lieu de constater, un peu plus loin, que l'explication de ses faits et gestes si extraordinaires est encore loin d'être découverte. Les phénomènes que nous signalons ici sont également constatés par l'observation, tout en restant inexplicables. Quand Cicéron parlait de l'aimant, il ne se doutait pas du magnétisme terrestre et solaire.

En cette même année 1899, au mois d'octobre, j'ai reçu de Rome le récit suivant d'une prémonition bien remarquable, adressé par l'observateur lui-même. Cette lettre a été transcrite textuellement : « Que l'illustre Flammarion<sup>36</sup> pardonne l'audace d'un inconnu ; mais il faut qu'il sache que l'événement m'est arrivé à moi-même, lequel lui prouvera une fois de plus la

---

<sup>36</sup> A propos de ces qualifications, je répète ce que j'ai dit, t. I, p, 4-5. Elles indiquent simplement que mes correspondants ne m'écrivent pas pour me tromper.

réalité des communications télépathiques, quoique la scène n'ait été close que deux mois après l'avertissement.

En 1862, je résidais, comme ingénieur, à Alexandrie (Piémont) ; et ma famille, c'est-à-dire mon père, ma mère, mon frère et trois sœurs, demeuraient à Turin, notre ville natale. Comme j'aimais bien mn famille, qui m'aimait aussi beaucoup, presque tous les dimanches j'allais à Turin dîner avec eux ; la distance n'était que de deux heures de train (90 kilomètres) et c'était toujours une fête que cette réunion du dimanche. Un certain dimanche de novembre, j'y étais allé comme d'habitude ; j'avais trouvé tous les miens en bonne santé, et surtout la plus jeune de mes sœurs, Louise, une délicieuse jeune fille de dix-huit ans, que je chérissais particulièrement : j'étais son parrain et j'avais 14 ans de plus qu'elle. Nature excellente, c'était en même temps une belle brune, de taille élancée et d'une luxuriante santé. Ce dimanche-là, elle nous égaya pendant le dîner avec sa bonne humeur, ses spirituelles saillies, et, après le repas, avec ses sonates au piano qu'elle jouait plutôt en artiste qu'en simple dilettante. Je n'avais donc aucun motif de souci pour sa santé, et je repartis sans préoccupation d'aucune sorte.

Le mercredi suivant, vers une heure de l'après-midi, après le déjeuner, j'étais assis au coin de la cheminée où flambait un bon feu. C'était une journée brumeuse, avec un brouillard qu'on aurait pu couper au couteau ; ce froid vous glaçait jusqu'à la moelle. Je m'étais assoupi, et je dormais peut-être depuis un quart d'heure, lorsque j'entendis très distinctement la voix de ma sœur Louise qui m'appelait d'un ton larmoyant, disant : Félix, Félix, aide-moi, aide-moi ! Je me réveillai en sursaut, tout bouleversé, et quoi que je fisse pour me persuader qu'il s'agissait d'un cauchemar causé peut-être par une fausse digestion, je restai fort agité. J'étais seul dans mon petit appartement de garçon, portes et fenêtres fermées.

Le lendemain, j'attendis avec anxiété le courrier de Turin, que je recevais régulièrement au milieu de la semaine ; mais, contrairement à leur habitude, ni ma mère, ni ma sœur ne m'avaient écrit. Une lettre de mon frère m'apprenait, avec bien des ménagements, que la pauvre Louise était tombée malade, tout d'un coup prise d'une forte fièvre, et que sa situation les plongeait dans une profonde inquiétude.

Je partis immédiatement pour Turin, où je trouvai mes parents dans la désolation ; le mal allait en empirant, et nos médecins diagnostiquaient une dangereuse fièvre typhoïde. La robuste constitution de ma sœur lui permit de lutter pendant huit semaines contre la maladie ; mais, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, elle succomba le 24 janvier 1863.

Atteint de la même maladie, mon père mourut deux mois après, jour pour jour, abattu surtout par la douleur. Il n'avait jamais été malade auparavant.

Ma mère, qui jouissait également d'une très bonne santé, s'affaiblit graduellement, et mourut à son tour, sans avoir pu se consoler. Il y a 37 ans que j'ai entendu cet appel de ma pauvre sœur, et je m'en souviens comme d'hier. J'ai passé dans ma vie par bien des tribulations, mais aucune douleur n'a égalé celle-là. »

FÉLIX FOSSATI, (Lettre 779).

Cette manifestation s'est produite, comme on le voit, avant le décès, et même deux mois avant, mais pendant la maladie qui devait emporter cette robuste jeune fille, et elle est évidemment associée à son état. Le plus probable est que l'appel est venu de la sœur au frère, appel mental, devenu verbal pour l'auditeur. Ce n'est pas celui-ci qui s'est transporté en rêve d'Alexandrie à Turin (quoique rien ne soit plus simple en télésthésie) ; c'est plutôt une vibration psychique partie de Turin pour Alexandrie.

Les négateurs de parti pris ne voient là que des illusions et des coïncidences fortuites. Pourquoi ? Parce qu'ils sont ignorants. Il ne me semble pas que les amis de la vérité qui ont lu les 400 pages de notre premier volume et les 168 pages qui précèdent celle-ci, qui, par conséquent, connaissent les facultés supranormales de l'âme humaine, les doubles de vivants

et les manifestations télépathiques, puissent douter un seul instant de l'authenticité de cette communication.

Ces observations inexplicables ont été faites dans tous les temps et dans tous les pays. N'a-t-on pas toujours signalé, d'ailleurs, les signes prémonitoires ?

Parcourant, dernièrement, les lettres toujours si curieuses de Mme de Sévigné, j'ai remarqué, à la date du 13 décembre 1686, dans une missive au président de Moulceau, le passage suivant. Il s'agit d'une apparition, assez singulière, d'un homme en linceul, à une fenêtre du château de Chantilly, trois semaines avant la mort du grand Condé, arrivée à Fontainebleau le 11 décembre. Lisons cette relation : « Il arriva une chose extraordinaire il y a trois semaines, un peu avant que Monsieur le prince partit pour Fontainebleau. Un gentilhomme à lui, nommé Vernillon, revenant à trois heures de la chasse, approchant du château de Chantilly, séjour ordinaire du prince, vit, à une fenêtre du cabinet des armes, un fantôme, c'est-à-dire un homme enseveli ; il descendit de son cheval et s'approcha, il le vit toujours ; son valet qui était avec lui, lui dit : « Monsieur, je vois ce que vous voyez. » Vernillon ne voulant pas lui dire pour le laisser parler naturellement, ils entrèrent dans le château, et prièrent le concierge de donner la clef du cabinet des armes ; il y va et trouve toutes les fenêtres fermées, et un silence qui n'avait pas été troublé il y avait plus de six mois. On conta cela à Monsieur le prince, et voilà ce qui est arrivé. On dit que ce Vernillon est un homme d'esprit, et aussi peu capable de vision que le pourrait être notre ami Corbinelli, outre que le valet eut la même apparition. Comme ce conte est vrai, je vous le mande, afin que vous y fassiez vos réflexions comme nous. Depuis que cette lettre est commencée, j'ai vu Briole qui m'a fait pleurer les chaudes larmes par le récit naturel et sincère de cette mort. »

Nous pensons, tout naturellement, aux illusions de la vue, si faciles, si fréquentes ; mais tous ceux qui ont lu les discussions de Mme de Sévigné avec l'abbé Corbinelli sur l'objectif et le subjectif ne pourront guère la classer dans la catégorie des femmes, naïves et crédules. On peut toujours traiter ces racontars de billevesées, ne voir là que des erreurs. Mais ce raisonnement est loin de nous satisfaire. Il paraît improbable que toutes ces visions soient purement imaginaires. Ce ne sont pas des volumes qui ont été écrits là-dessus depuis l'antiquité : ce sont des bibliothèques. Cet ouvrage-ci n'en est qu'un écho, qu'une modeste condensation, par la vibration actuelle opérée dans les esprits anxieux de connaître enfin la réalité. N'éliminons pas, toutefois, la possibilité des illusions de la vue. Un exemple en passant. Dans le récit que j'ai publié, dans mes *Mémoires*, des expériences spirites de Victor Hugo à Jersey, en 1853, on peut voir, p. 231, une photographie montrant une fenêtre derrière laquelle une tache grise pourrait être prise pour un vague fantôme.

La manifestation avant la mort que je transcris ci-dessous est assurément incompréhensible ; mais ce qui est plus incompréhensible encore, c'est le raisonnement de la personne à laquelle l'aventure est arrivée. Un savant éminent de mes amis m'écrivait récemment (lettre 4173) la relation que voici : « J'ai reçu hier, 24 juin 1920, la visite d'une amie, de longue date que je n'avais pas vue depuis plusieurs années, et avec laquelle nous avons parlé de votre dernier livre. Son mari s'est suicidé il y a une dizaine d'années, après avoir fait de mauvaises affaires, dont il ne l'avait pas mise au courant. Pendant les huit jours, ou pour mieux dire les huit nuits, qui ont précédé le suicide, elle a été régulièrement réveillée, plusieurs fois par nuit, par des coups, plusieurs fois répétés, et dans le même ordre, d'abord sur les persiennes des fenêtres de sa chambre, puis sur la porte de cette chambre, qui donnait dans un salon. Elle se levait, elle vérifiait, il n'y avait rien ni personne, et il ne pouvait, d'ailleurs, y avoir personne. Son mari qui couchait dans la chambre voisine, avec la porte de communication ouverte entre les deux chambres, n'entendait rien. Et, pourtant, les coups étaient violents. Ce phénomène a pris fin le jour du suicide et ne s'est pas reproduit depuis.

Je me suis fait expliquer toutes les circonstances par le menu. Je connaissais, d'ailleurs, l'appartement qu'elle habitait à cette époque, et j'ai conclu à un avertissement, du même genre

que certains autres enregistrés par vous. Savez-vous ce qu'elle m'a répondu ? – Oh ! moi, je suis très positive, et je ne crois pas à toutes ces bêtises-là ! Pour moi, on me faisait une mauvaise farce. » – Mais qui ? et pourquoi ? et comment ? – Je ne puis pas m'en rendre compte. J'ai eu beau chercher à prendre les plaisants sur le fait, je n'ai rien trouvé. Pour la persienne, il serait encore possible de croire qu'on y frappait avec un bâton assez long de l'étage au-dessus ou au-dessous ; mais pour la porte du salon, il n'y a pas d'explication possible, attendu que j'avais soin de fermer à clef les autres issues de ce salon. Je ne comprends pas comment cela pouvait se faire. Mais de-là à croire à du surnaturel, jamais ! »  
Voilà... Le nombre de gens qu'il est impossible de faire raisonner, le nombre de ceux qui dans leurs croyances comme dans leur scepticisme, sont absolument illogiques, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Toutes les preuves les plus convaincantes que vous pourrez leur fournir seront pour eux nulles et non avenues. Or, tous ceux-là, s'ils connaissent des faits qui pourraient vous être précieux, se garderont de vous en instruire. Ces faits sont donc bien plus nombreux encore que vous ne le pensez ! »

Je partage depuis longtemps l'opinion de mon savant correspondant. Nous ne travaillons que pour les esprits libres et pour nous instruire nous-mêmes. Cette dame est des plus intelligentes, des plus spirituelles ; mais elle s'imagine que le surnaturel seul est en cause ici. Or, qu'est-ce que le surnaturel ? Pourquoi barrer la route par un mot ? 1° Son mari s'est suicidé, ce qui n'est déjà pas banal. 2° Ce suicide a été précédé par des bruits qui ont cessé après le drame, bruits qu'elle est sûre d'avoir bien entendus, et également sûre de ne pouvoir expliquer ; ce n'est pas banal non plus. Pourquoi ne pas voir là quelque chose d'intéressant à examiner, à discuter ?

Les avertissements de morts sont tellement nombreux que leur admission s'impose à toute attention sérieuse. Prendre le parti de les ignorer, lors même qu'ils vous arrivent personnellement, c'est véritablement faire un singulier usage de sa raison. Quant à les expliquer, c'est une question différente de leur admission. Peut-être pouvons-nous supposer ici que lorsqu'on prend le parti de se suicider, on éprouve une sensation quelque peu désagréable, que l'on y pense pendant les nuits qui précèdent l'acte tragique, que si le sommeil arrive, malgré les tourments, il est plus ou moins agité et peut donner naissance à des phénomènes physiques et psychiques de diverses natures. Le problème n'est pas dépourvu d'intérêt.

Les lecteurs de cet ouvrage connaissent les doubles de vivants. Nous allons en voir un particulièrement digne d'attention : C'est une jeune fille qui annonce sa propre mort. M. BOZZANO a extrait ce fait des *Proceedings* de la Société anglaise des Recherches psychiques<sup>37</sup>. La narratrice est la fille d'un maréchal de camp<sup>38</sup>.

« Ma sœur avait l'habitude de se lever à 5 heures du matin pour se rendre dans la chambre de notre père (alors indisposé) afin de lui porter du thé et de lui faire la lecture jusqu'à 7 heures. Un jour, je la priai de bien vouloir me réveiller quelquefois à l'heure où elle se levait. Elle s'y refusa, observant que je travaillais assez pendant la journée, et que j'avais besoin de rester au lit plus longtemps qu'elle. Le matin suivant (c'était un jeudi) je me réveillai de bonne heure, et, à ma grande surprise, je la vis au pied du lit, en robe de chambre blanche et avec un air joyeux. Elle me dit : « Souviens-toi que je suis venue t'appeler. Cinq heures sonnent et je suis sur le point de m'en aller. Rappelle-le-toi. » Peu de temps après je me rendormis, et je ne me réveillai qu'à 8 heures. Au déjeuner, je dis à ma sœur : « Tu es donc venue m'appeler quand même ». Elle me regarda surprise, et s'écria « Mais non, je ne suis pas venue » – Comment donc, répondis-je ; tu nies être venue chez moi et m'avoir dit : « Rappelle-toi que je suis venue

---

<sup>37</sup> vol. XI, p. 442.

<sup>38</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1907, p. 708.

t'appeler ; rappelle-toi que je suis sur le point de m'en aller » – Je te répète, ajouta-t-elle, que je ne suis même pas passée près de ta chambre. » Je remarquai qu'elle insistait, en m'interrogeant, sur le langage qu'elle avait tenu.

Le jour après, vendredi, vers 6 heures, tandis que ma sœur était au chevet de mon père, elle se sentit subitement indisposée. Ce matin-là, elle s'était levée dans un état de santé parfaite. Le vendredi suivant, à 5 heures du matin, c'est-à-dire à une semaine de distance de son apparition, elle mourait ; et, par une étrange coïncidence, elle était vêtue de la robe de chambre en mousseline blanche dont elle m'avait paru habillée lorsqu'elle s'était montrée à moi. »

M. BOZZANO pense que ce fait peut s'expliquer par la télépathie.

« Il suffit, dit-il, de supposer que, pendant le sommeil physiologique, le moi subconscient de la jeune fille ait eu la perception de son état de maladie latente, perception qu'elle aurait transmise télépathiquement aux consciences de ses parents. Cette induction s'accorde avec les nombreux exemples classiques de personnes qui rêvent être frappées de paralysie, ou affectées d'une angine ou de phlegmons plusieurs jours avant d'éprouver le moindre symptôme à l'état de veille ; elle est d'accord aussi avec les nombreux exemples rapportés dans les œuvres des anciens magnétologues, comme de Puysegur, Du Potet, Deleuze, Belot, Teste, où leurs somnambules prédisaient ponctuellement, non seulement le jour et l'heure de leurs crises, mais aussi le jour et l'heure de leur mort. Étant donné ceci, le fait présumé de prémonition se réduirait à un simple cas d'autoscopie dans le sommeil (c'est-à-dire à un fait beaucoup moins extraordinaire) combiné à une transmission télépathique. »

Il me semble que nous ne sommes pas en mesure d'arrêter des théories définitives. Nous procédons méthodiquement dans notre examen. Les chapitres que l'on vient de lire, doubles de vivants, pensées productrices d'images, apparitions et manifestations de mourants avant la mort, ne sont que le prélude des tableaux qui vont se dérouler devant nos yeux. Nous allons constater que des scènes de mourants et de morts peuvent être vues à distance, et l'ont été avec une précision telle qu'il nous est impossible de les expliquer par de vagues coïncidences. Une jeune femme, nouvellement mariée avant la guerre de 1914, voit son mari tué sur le champ de bataille, le jour où sa dernière lettre venait de la tranquilliser entièrement ; un étudiant voit une de ses cousines, qu'il ne savait pas malade, administrée par un prêtre sur son lit de mort, etc. Nouveaux documents, nouvelles observations pour notre synthèse psychique. Lisons. Examinons.

## Chapitre VI - Vues de scènes de mourants et de morts à distance. Auditions du même ordre

Les possibilités de la nature sont infinies.  
Huxley

Les doubles de vivants, les apparitions expérimentales entre vivants, la pensée productrice d'images projetées à distance, les apparitions et les manifestations de mourants avant la mort, appartiennent au monde des vivants, tout en nous frayant la marche vers le royaume des morts. Avant de pénétrer dans ce royaume, nous avons encore à nous instruire par des lumières indicatrices. Le chapitre que nous commençons ici nous maintient dans les actes des vivants ; mais bientôt, les mourants et les morts agiront eux-mêmes. Dès le chapitre prochain, ils se manifesteront par des phénomènes aussi variés qu'inattendus.

Continuons de procéder par ordre. Les observateurs que nous allons entendre ont vu des scènes de mourants se passant à distance, transmissions télépathiques ; il n'y a pas d'effets sans causes, et le dieu Hasard, toujours invoqué, est étranger à ces événements. Le point de départ est un être humain à l'article de la mort.

Pendant la dernière guerre de 1914-1918, qui a ruiné l'Europe en abêtissant au dernier degré l'humanité entière et en enrayant pour un demi-siècle l'instruction générale, j'ai reçu un grand nombre de communications me signalant des transmissions télépathiques parties des champs de bataille. L'étude scientifique et positive de ces problèmes se heurte constamment à mille obstacles divers, dont le principal et le plus fréquent est qu'il s'agit là de douleurs qu'il est regrettable de réveiller, et à propos desquelles un tact d'une extrême sensibilité est seul apte à amener quelque résultat valable. Il s'y mêle aussi, bien souvent, des scrupules religieux contre lesquels les raisonnements les plus sages n'ont aucune action. On ne les surmonte pas toujours. Je suis donc doublement reconnaissant à une dévouée correspondante d'avoir obtenu la confiance que je vais présenter.

Écoutons ce récit avec toute l'attention qu'il mérite. Je n'y change pas un mot :

Saint-Mandé (Seine), 21 janvier 1918,

Mon cher Maître,

« Il faut que je vous fasse connaître le fait suivant pour vos études si importantes.

Mme D... (il nous paraît plus discret de ne donner que l'initiale du nom, l'événement étant encore trop récent), jeune femme qui n'était mariée que depuis quelques mois au moment de la mobilisation, adorait son mari, qui le lui rendait bien. La séparation avait été cruelle, malgré la confiance du jeune homme qui semblait vouloir persuader à sa femme d'être assurée de son prochain retour.

Il l'avait même suppliée de ne rien croire des nouvelles qui pourraient lui parvenir, quelles qu'elles fussent... Les jours passaient sans lettres... Puis de courts bulletins de santé, et enfin, le 25 août 1914, Mme D... reçut une bonne lettre du combattant. Heureuse et pleine de confiance, elle est reprise d'un peu de gaîté. Toute la famille était réunie dans l'après-midi de ce jour. Elle demande à sa jeune sœur de se mettre au piano et de lui jouer une ballade de Chopin que son mari et elle aimaient particulièrement. Sa sœur s'exécute. Tout à coup (il était 3 heures) la jeune femme se lève et pousse un cri, un cri terrible, et retombe inanimée sur le parquet... Quand elle revient à elle, on l'interroge. Ouvrant des yeux effrayés :

« C'est affreux, ce que j'ai vu, dit-elle, C'est affreux ! »

La famille, émue de la grande nervosité de la pauvre femme, n'ose pas insister, et ce n'est que le surlendemain, un peu calmée, semblait-il, qu'elle raconta, qu'elle avait vu soudain se dérouler devant ses yeux un champ de bataille effrayant, un carnage horrible, et son cher mari tomber au milieu de tous !

Quelques jours après, on apprenait que le 25 août, à 3 heures, ce combattant avait été mortellement frappé. J'ai eu la confirmation de cette scène dramatique par la mère de la jeune femme et par plusieurs membres de sa famille. La coïncidence de la vision et de l'événement au champ de bataille est certaine.

Je vous adresse, en même temps, la lettre de sa mère et de son amie ; mais on désire ne pas remuer ces douloureux souvenirs. Tel est, cher Maître, le résumé de l'enquête que j'ai pu faire dans cette famille qui essaye d'amener un peu d'oubli, si possible, autour de la jeune femme désespérée de cette horrible séparation, déprimée et impressionnable au dernier degré.

Le fait de communication télépathique n'est évidemment pas douteux et me paraît un document utile à ajouter à ceux qui vous sont adressés de tous les points du monde, ».

Mme A. MERCIER. (Lettre 4016.)

On peut faire quelques objections. Dans cette guerre continuelle, il n'est pas surprenant qu'une jeune femme, adorant son mari, ait eu des craintes sur son sort. Ce n'est pas dans cette intuition que consisterait la valeur du fait rapporté : c'est dans la coïncidence absolue du jour et de l'heure, avec le moment de la catastrophe, et précisément le jour où cette pauvre femme était tranquilisée ! C'est aussi la vision de la bataille. Le calcul des probabilités montre qu'il y a des millions à parier contre un que la communication télépathique est certaine.

Mes lecteurs connaissent déjà un certain nombre d'observations identiques à celle-là, et peuvent se souvenir que l'une d'entre elles a même indiqué la mort à une date différente de celle des bureaux militaires, date qui, vérifiée, a été reconnue comme exacte, l'officielle ne l'étant pas<sup>39</sup>.

Il n'est pas superflu de faire remarquer que cette sensation de la jeune femme ne peut pas être assimilée à un rêve qui se serait trouvé correspondre à la réalité par une coïncidence fortuite, mais est comparable à un choc électrique reçu de loin, ce qui n'est pas du tout du même ordre. Dans ce cas, la transmission télépathique du jeune officier tué, à sa femme, alors parfaitement tranquilisée et même joyeuse, par la lettre reçue le jour même, est aussi certaine qu'une observation astronomique, physique ou chimique, exactement repérée. La précision est la même. Quant à l'explication, elle est à trouver. C'est l'électricité au temps de Galvani, l'astronomie au temps de Ptolémée. Nous sommes ici à l'aurore d'une science future.

Je possède des observations de ce genre (vues de scènes de mourants à distance), très nombreuses et de toutes les dates ; mais nous ne pouvons en relater ici que quelques-unes : « Le 17 mars 1863, à Paris, dans un appartement du premier étage, rue Pasquier, n° 26, derrière la Madeleine, Mme la baronne de Boislève donnait à dîner à plusieurs personnes, parmi lesquelles le général Fleury, grand-écuyer de Napoléon III, M. Devienne, premier président de la Cour de cassation, M. Delesvaux, président de Chambre au Tribunal civil de la Seine. Pendant le repas, il fut surtout question de l'expédition du Mexique, commencée depuis un an déjà. Le fils de la baronne, le lieutenant de chasseurs à cheval Honoré de Boislève, faisait partie de l'expédition, et sa mère n'avait pas manqué de demander au général Fleury, si le gouvernement avait des nouvelles.

Il n'en avait pas. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Le repas s'acheva gaiement, les convives demeurant à table jusqu'à neuf heures du soir. A ce moment, Mme de Boislève se leva et passa seule au salon pour faire servir le café, Elle y était à peine entrée qu'un cri terrible

---

<sup>39</sup> V. *L'Inconnu*, p. 194.196 ; le capitaine Wheatcroft, tué devant Lucknow, le 14 novembre 1857, apparut à sa femme, à Cambridge, à l'heure du combat.

alarma les invités. Ils se précipitèrent et trouvèrent la baronne évanouie, étendue de tout son long sur le tapis.

Ranimée, elle leur raconta une histoire extraordinaire. En franchissant la porte du salon, elle avait aperçu, à l'autre extrémité de la pièce, son fils Honoré debout, en uniforme, mais sans armes et sans képi. Le visage de l'officier était d'une pâleur spectrale et, de son œil gauche changé en un trou hideux, un filet de sang coulait sur sa joue et sur les broderies de son collet. Telle avait été l'épouvante de la pauvre femme qu'elle avait pensé mourir. On s'empressa de la rassurer en lui représentant qu'elle avait été le jouet d'une hallucination, qu'elle avait rêvé tout éveillée, mais comme elle se sentait inexprimablement faible, on appela d'urgence le médecin de la famille qui était l'illustre Nélaton. Il fut mis au courant de l'étrange aventure, ordonna des calmants et se retira. Au lendemain, la baronne était physiquement rétablie, mais le moral était touché. Elle envoyait chaque jour au ministère de la Guerre demander des nouvelles.

Au bout d'une semaine, elle fut officiellement avertie que le 17 mars 1863, à 2 heures et 50 minutes de l'après-midi, à l'assaut de Puebla, Honoré de Boislève avait été tué roide d'une balle mexicaine qui l'avait atteint à l'œil gauche et lui avait traversé la tête. La différence des méridiens étant compensée, l'heure de sa mort correspondait exactement avec l'instant de son apparition dans le salon de la rue Pasquier. Le Dr Nélaton a communiqué à ses collègues de l'Académie des Sciences un procès-verbal de l'évènement, écrit tout entier de la main du premier président Devienne et signé par tous les convives du fameux dîner ».

Ces vues de scènes de morts à distance ne sont pas aussi rares qu'on le pense. Les deux qui précèdent sont remarquables par le fait qu'elles n'ont pas eu lieu pendant le sommeil, en rêve, comme la plupart. Celle que voici est dans le même cas. Elle s'est produite en plein jour, peut-être en un état de somnolence momentanée. J'en ai reçu la communication en mars 1899 : « C'était en 1888. Un de mes amis, étudiant en médecine, avait sa mère malade. Or, un jour, son père, redoutant probablement une fin prochaine, l'envoya chercher sa tante qui habitait un village à 50 kilomètres de leur ville. Mon ami devait voyager en voiture. Dans ce voyage, il eut la vision suivante : sa mère, couchée dans sa chambre, avait ses mains croisées sur la poitrine, tenant un crucifix, ses yeux étaient fermés, et la pâleur de son visage était d'une morte. Ses parents étaient autour du lit et pleuraient. La chambre même dans laquelle se trouvait sa mère était garnie d'une décoration mortuaire.

Cette vision soudaine avait été si claire, et mon ami en avait été si effrayé, qu'il poussa un cri. Lorsque le cocher, témoin de ce cri et de sa pâleur, en eut appris la raison, il se moqua de lui. Arrivé à la maison, il fut frappé de voir le tableau réel de sa vision ! Il constata aussi que l'évènement était arrivé vers l'heure où il l'avait eue. Je dis vers, car mon ami n'a pas eu l'idée de remarquer l'heure précise ; mais il se rappelle bien que les deux faits se sont accomplis avant midi et que la mort a précédé la vision.

Il est à remarquer que mon ami avait alors seize ans et que son père, en l'envoyant chercher sa tante, ne lui avait pas signalé la gravité de la maladie de sa mère ; lui-même, d'ailleurs, ne croyait pas la fin si proche. »

Je vous donne mon nom, mais ne le divulguez pas ; ma future carrière pourrait en souffrir.

W. Etudiant en médecine, à Bordeaux

(Lettre 302)

Vision éprouvée en voiture. Celle, que voici est dans le même cas, et l'on ne pourrait non plus lui opposer que le nombre et la diversité des rêves explique la coïncidence. Un fonctionnaire de Paris, étant dans un omnibus assiste au décès de sa mère, qu'il ne savait pas malade.

Mon ami regretté le docteur DURAND DE GROS m'a communiqué autrefois le curieux fait suivant, éprouvé par un rédacteur à l'administration centrale des Postes et Télégraphes de Paris, ami du docteur. Lisons ce récit : « Je sortais du ministère vers 5 heures 1/2, écrit-il à



son frère, et je prenais l'omnibus qui va de Grenelle à la porte Saint-Martin. Je n'avais pas pensé le moins du monde à notre pays d'enfance de toute la journée. Tout à coup, arrivé rue Jean-Jacques Rousseau, j'ai eu la vision très nette de la pauvre maman couchée dans son lit, et malade. J'avais la sensation qu'elle allait mourir, et je me souviens que, dans mon espèce de rêve, je lui dis : « Attends, maman, je viens. » Je ne me faisais aucune illusion sur son état, et j'avais comme une espèce d'attrance, si je puis parler ainsi, qui me donnait envie de mourir aussi.

Je ne puis expliquer l'état d'esprit dans lequel j'étais, mais ce qui est certain, c'est que je me voyais très bien au pied du lit de maman, très pâle et malade, et qu'elle me reconnaissait. Il était à peu près 6 heures ; j'étais dans l'omnibus avec mon ami Léon.

En rentrant chez moi à onze heures du soir, la concierge m'a remis une dépêche, et je dois dire que j'ai pensé tout de suite à ce qui m'était arrivé dans l'omnibus, et je n'ai pas douté un moment de la mort. Aussi je ne me suis pas couché, attendant impatiemment le jour pour partir. Léon était avec moi en rentrant, et en recevant la dépêche, je lui ai raconté ce qui m'était arrivé dans l'omnibus. Il m'a dit alors qu'en effet, à ce moment-là j'avais l'air tout drôle, et que je lui répondais d'une manière incohérente. Il peut certifier le fait. Il paraît aussi que pendant le reste de la soirée, je n'étais pas dans mon état habituel. Ce fait bizarre a produit en moi une sensation profonde, qui est encore aussi présente à ma mémoire que le premier jour. En général, la vue d'un mourant est pénible, mais moi, je le répète, j'éprouvais plutôt une satisfaction d'être sûr de la survivance ».

Voilà une impression ressentie fort simplement, on omnibus. Elle n'en est que plus frappante. Vue à distance d'une mort imprévue. Ce n'est pas un rêve vague, une vision en état maladif : c'est une impression normale. L'observation suivante a été faite également en plein jour, en excellent état de santé.

Un médecin de Londres, mort au loin, est vu des environs de la capitale anglaise, dans la chambre imprévue où il meurt<sup>40</sup>. La vision a eu lieu dix heures après la mort : « Ce médecin, écrit Mme DYNE, l'observatrice, m'avait soignée pendant quelques années et m'avait montré beaucoup de bonté. A l'époque de sa mort, il y avait plus d'un an qu'il ne me soignait plus. Je savais qu'il n'exerçait plus la médecine, mais je ne connaissais rien de ses affaires ni de l'état de sa santé. Lorsque je le vis pour la dernière fois, il semblait particulièrement bien portant, et il fit même quelques remarques sur la vigueur et l'activité qui lui étaient restées.

Le jeudi 16 décembre 1875, je me trouvais depuis quelque temps en visite à la maison de mon beau-frère et de ma sœur, près de Londres ; j'étais en bonne santé, mais depuis le matin et pendant toute la journée j'éprouvais une sensation d'oppression ; je n'étais pas en train, comme on dit, et j'attribuais cela au temps sombre qu'il faisait. Après le déjeuner, vers 2 heures, j'eus l'idée de monter à la chambre des enfants pour m'amuser avec eux, et tâcher de me remettre. Mais je n'y réussis pas, et je redescendis dans la salle à manger, où je restai assise toute seule. La pensée du docteur me vint à l'esprit, et, tout d'un coup, ayant les yeux grands ouverts, à ce que je crois (car je ne me sentais pas endormie), il me sembla que je me trouvais dans une chambre, où un homme mort était couché sur un petit lit. Je reconnus tout de suite le docteur, et je ne doutai pas qu'il ne fût mort et non pas simplement endormi. La chambre était sans tapis et sans meubles. Je ne puis dire combien de temps la vision a duré. J'essayai de me prouver à moi-même que ce que j'avais vu ne signifiait rien, par la raison surtout que, d'après ce que je savais sur la situation du docteur, il était improbable que, s'il était mort, il se fût trouvé dans une chambre si simple et si dégarnie de meubles. Environ dix jours après, une de mes sœurs lut dans les journaux que le docteur était mort à l'étranger, le 16 décembre, le jour même où j'avais vu l'apparition ».

---

<sup>40</sup> *Phantasms of the Living*, I, p. 205. *Hallucinations télépathiques*, p. 84.

L'enquête faite pour fixer les détails de cette narration a appris que le docteur est mort à l'hôpital d'un petit village, dans un pays chaud, et a succombé à un mal presque subit. La veuve du docteur leur a fait connaître que la chambre où son mari est mort correspondait à la description donnée plus haut.

Supposer là une simple hallucination et une coïncidence fortuite avec la réalité, assurément inattendue et exceptionnelle, n'est pas une hypothèse admissible. Pourquoi cette dame aurait-elle inconsciemment imaginé cette scène d'un médecin célèbre, mort en voyage, dans une pauvre chambre, et cela le jour où son cadavre est justement là ? Se contenter d'une pareille explication n'est vraiment pas suffisant. Il y a autre chose : la faculté de voir à distance par suite d'une impression émanée du mort ou du mourant. La vision n'a pas eu lieu au moment du décès, mais 10 heures après.

Les auteurs des *Fantômes de vivants*, pour être logiques avec leur titre, interprètent la différence des heures en disant que la pensée du docteur est allée à cette dame avant sa mort, et que l'impression cérébrale est restée latente pendant dix heures, jusqu'au moment de tranquillité où la transmission pouvait être consciemment perçue. Qu'il y ait eu communication entre le mourant et la voyante, cela n'est pas douteux. Cette communication paraît avoir amené la percipiente à voir vraiment, à distance, ce lit et cette chambre, c'est-à-dire que sa pensée y a été transportée. Quant au retard de la perception, la comparaison de nombreux faits éclaircira peut-être graduellement le problème.

Ces vues de scènes de mourants à distance sont aussi certaines que stupéfiantes. En voici une autre. Remarquons que dans tous ces exemples il ne s'agit pas de rêves nocturnes.

Une jeune fille de quinze ans, assise devant le feu, a la sensation que son père meurt, à plusieurs kilomètres de distance. Les *Annales des Sciences psychiques* de 1895 ont publié (p. 284) une lettre fort curieuse de M. C. Thiéry rapportant cette histoire dans les termes suivants : « Il y a environ trente-cinq ans, une jeune fille de chez moi était allée avec sa mère recueillir la succession d'un vieil oncle décédé, curé à quelques lieues de là. C'était une enfant de 12 à 15 ans, d'un tempérament très nerveux, je pourrais dire un peu exalté, qu'elle tenait de sa famille.

Un jour, étant assise devant le feu, absorbée, la tête dans les mains, elle vit, comme intérieurement, ce qui se passait en ce moment chez son père : elle voyait celui-ci mourant, assistait à sa mort, et aux incidents qui l'accompagnaient. Elle fit part, le jour même, de cette étrange vision aux personnes qui l'entouraient.

Naturellement, on ne crut pas à ce que l'on considérerait comme des extravagances. Mais elle persista à déclarer que son père était mort, quoiqu'elle l'eût quitté bien portant, et elle tourmenta tellement sa mère que celle-ci fut obligée de la ramener chez elle. Jusqu'alors on n'avait rien appris concernant le père. Arrivée à quelques kilomètres, 7 ou 8, n'ayant reçu aucune nouvelle, et personne ne croyant à sa vision, elle pensa avoir été dupe d'une illusion, et elle se mit à chanter, crier, gesticuler comme une enfant pour manifester sa joie. Mais voilà qu'un habitant du pays venant de leur côté lui cria : « Vous pouvez bien faire tant de bruit, votre père est mort. »

C'était vrai, le père était mort : ce qu'elle avait vu était confirmé. Ici donc, pas la moindre supercherie. Cette personne vit encore et est mère de famille.

Si vous teniez à avoir plus de détails, je pourrais vous la faire connaître. »

C. THIÉRY.

Suivant cette invitation, une enquête a été faite. Voici l'une des lettres reçues de l'auteur de la vision, Mme MARIE JACQUET : « Si j'avais su que plus de trente ans après on me demanderait mon histoire, je l'aurais écrite ; tandis qu'aujourd'hui, il faut rafraîchir ma mémoire ; enfin nous tâcherons de nous souvenir.

1° Vous me demandez le nom de mon père : CHARLES-ANTOINE-DOMINIQUE JACQUET ;

2° Le prêtre à qui j'ai raconté mon rêve le premier était M. CHARTIER, curé de Maselay ; il est mort il y a quinze ans ;

3° Je l'ai aussi raconté à Saint-Dié, chez M. le curé du faubourg Saint-Martin où nous avons couché. Le pauvre homme fit bien tout ce qu'il put pour me dissuader. Je me rappelle aussi que j'ai acheté des chaussons à Saint-Dié, je les ai voulus noirs, disant toujours : « Je vais être en deuil, puisque papa est mort. » Ce curé était le chanoine FLEURY.

Marie FEYS aurait aussi pu raconter le fait : c'est elle qui m'accompagnait à l'enterrement, avec Thérèse GARDEUR, mais toutes les deux sont mortes aussi ;

4° Vous me demandez comment j'ai vu papa mourir.

Voici : j'étais assise devant le feu, j'avais la tête dans mes mains, j'étais chez nous par la pensée, je voyais papa dans son lit, l'air mourant. Tout d'un coup je vois ses yeux se retourner, alors je crie : « Mon Dieu, il meurt ! » J'étais comme une folle. C'est pour cela que j'ai voulu partir tout de suite. Tout le long de notre chemin, dès que j'apercevais une personne, je disais « Voici un exprès qu'on nous envoie. »

5° A la côte de Portieux, M. Pasquier passait et nous aperçut. « C'est vous, mes pauvres dames, nous dit-il, on vous attend pour l'enterrement ; il a été vingt-quatre heures, malade d'une attaque ; il a reçu les sacrements, et vous a beaucoup demandées. »

Marie JACQUET.

« L'enquête, faite sur les registres de l'état civil de la ville de Charmes a constaté que Charles-Antoine-Dominique Jacquet, fils des défunts Dominique-Victor Jacquet et Anne-Françoise Magnien, époux de Marie-Marguerite Antoine, est décédé le 12 octobre 1860 à Charmes. » Signé : le maire P. VOINOT.

On voit que malgré les trente-cinq ans qui séparent le fait de la narration, les souvenirs du rédacteur, M. Thiéry, concordaient avec ceux de Mme Marie Jacquet. La jeune fille a bien eu la sensation de la mort de son père. Vision à distance ; transmission télépathique du mourant ? Dans ce cas non plus, comme dans les précédents, il n'y a pas de rêve. Ce sont là des sensations éprouvées en état normal. Celle que nous allons connaître est une vision nocturne, qui se complique de prémonition, plus difficile encore à comprendre que la vue à distance. J'en ai reçu communication récemment, le 20 juin 1920, par un écrivain distingué, déjà connu de mes lecteurs, M. R. DE MARATRAY, et elle concerne son père. Nous pourrions l'intituler : *Scène mortuaire vue vingt-quatre heures d'avance*. La voici : « Vers 1855, M. de Maratray, qui devint par la suite savant ingénieur, et qui avait alors une vingtaine d'années, se réveilla, une nuit, dans sa maison de Blois, agité de la plus grande angoisse, sous l'impression d'un rêve dans lequel il venait de voir une scène mortuaire ainsi composée : une jeune cousine qu'il affectionnait particulièrement, mais qu'il ne savait pas même malade, était étendue sur son lit dans sa maison de Rouen, un prêtre l'administrait, le père et la mère étaient à genoux et pleuraient. Le lendemain matin, un courrier apportait la nouvelle que cette jeune fille (qui s'appelait Blanche) était gravement malade. M. de Maratray partit aussitôt et arriva à Rouen au milieu de la nuit suivante ; il fut conduit immédiatement dans une chambre qu'il n'avait jamais vue auparavant et qui était la figuration exacte, dans tous ses détails, de ce qu'il avait rêvé la nuit précédente, et il assista à la mort de sa cousine dans l'attitude où il s'était vu lui-même vingt-quatre heures auparavant. Jusqu'à la fin de sa vie, il garda ce souvenir vivace dans son esprit. »

(Lettre 4168.)

Cette vision se corse du fait de la prémonition anticipée de vingt-quatre heures... Que de mystères ! La suivante ne comporte pas cette complication ; mais elle n'est pas moins

frappante par son instantanéité. Il s'agit ici de la vue à distance, en rêve, d'une agonie, de Nouméa à Cherbourg, qui m'a été signalée en 1918, pendant mon séjour à Cherbourg, par un honorable agent technique de la Marine, voici sa relation : « Accomplissant mon service militaire dans l'artillerie coloniale, j'avais été, au bout de cinq mois, désigné pour servir à la Nouvelle-Calédonie. Embarqué à Marseille le 3 septembre 1895, j'arrivai à Nouméa le 13 octobre. En quittant ma famille, je lui avais fait mes adieux, et en particulier au frère de mon père, lequel était malade depuis quelques mois.

La première nuit – celle du 12 au 13 octobre – que je couchai à Nouméa, j'eus un rêve dans lequel j'assistais à l'agonie de mon oncle.

Je me réveillai, le lendemain matin, extrêmement fatigué, et l'esprit obsédé par ce rêve fatidique. Quels ne furent pas ma surprise et mon trouble de recevoir, 40 ou 50 jours après (les lettres mettent à peu près ce temps pour venir de France), l'annonce du décès de mon oncle, survenu le 12 octobre dans la journée. J'en fus profondément frappé, car je n'avais pas oublié ce rêve, et je ne l'oublierai jamais. Vous savez mieux que moi ; Maître, que par suite de la longitude sous laquelle se trouve Nouméa, les jours sont en avance d'environ dix heures sur les nôtres. Effrange coïncidence, n'est-il pas vrai, et bien faite pour troubler nos esprits !

A mon retour en France, je racontai cette coïncidence ma famille, et depuis j'en ai souvent parlé à des amis.

Si cette observation peut vous intéresser dans vos recherches, je suis heureux de vous l'avoir signalée. Vous pourrez, si vous le jugez utile, publier ce récit, mais je vous prie de ne pas imprimer mon nom. »

E. C. Agent technique de la Marine à Cherbourg.

J'ai écrit au signataire de cette intéressante relation (inscrite dans la série de mon enquête sous le numéro 4040) pour le prier : 1° de me permettre de publier son nom, comme garantie entière pour mes lecteurs il ne m'y a pas autorisé, mais m'a permis de donner ses initiales et son titre, ce qui est imprimé ci-dessus ; 2° pour lui demander où se trouvait son oncle lorsque la transmission télépathique s'est produite au moment de son décès, si c'était à Marseille, à Cherbourg, ou ailleurs. La réponse a été *La Glacerie*, commune de la banlieue de Cherbourg, région que je connais moi-même, village célèbre qui doit son nom à la première fabrique de glaces créée en France par Colbert (transportée ensuite à Saint-Gobain) et où l'on peut voir encore aujourd'hui les premiers objectifs construits pour l'Observatoire de Paris, en l'an 1672, à l'époque de sa fondation, objectifs primitifs et qui demeurent pour nous d'un grand intérêt historique (que j'ai tenus avec respect entre mes mains).

La différence de longitude indiquée est exacte. La coïncidence du rêve avec l'événement est réelle. Est-elle fortuite ? Ce n'est pas probable. Tout nous conduit à admettre qu'il y a eu là transmission télépathique entre l'oncle et le neveu. Assurément, celui-ci a pu penser à son oncle malade et le voir mourant, en rêve, sans qu'il y ait en relation directe entre les deux. Mais ces cas de coïncidences sont si nombreux que le simple hasard ne suffit pas pour les expliquer à notre entière satisfaction. C'est par la comparaison de tous ces faits que nous pouvons nous instruire intégralement. N'en dédaignons aucun.

Ceci se passait en 1895. Nous savons aujourd'hui que la transmission des ondes psychiques entre deux cerveaux séparés par de grandes distances est comparable à celle des ondes éthérées de la télégraphie sans fil.

Mes lecteurs pourront se souvenir d'un rêve très précis, racontant comment un neveu a assisté à l'agonie de son oncle, en voyant tous les détails de cette agonie<sup>41</sup>. Ils ont lu également (*Avant la Mort*, p. 196) la relation d'un notaire ayant vu, en rêve, son père mort étendu sur des

---

<sup>41</sup> L'encyclopédiste PIERRE CONIL, alors élève au lycée Saint-Louis, et son oncle mourant à Courbevoie, *L'Inconnu*, p. 460

matelas posés sur des tréteaux, à l'heure où la scène se passait à une grande distance de sa résidence. Doubter n'est plus possible. L'observation que voici n'est pas moins surprenante que toutes celles que nous connaissons déjà ; c'est une des plus anciennes de mon enquête : « Chartres, 26 mars 1899.

Les parents de mon père occupaient, à Batignolles, un appartement dans une maison où habitait une branche de la famille Cunéo d'Ornano, et des relations de voisinage s'étaient formées de part et d'autre. A l'occasion du baptême d'un enfant qui venait de naître chez les d'Ornano, ma tante se trouva, pendant un dîner, à côté de M. Thadée Cunéo d'Ornano, qui avait été, je crois, le parrain du bébé. Elle fut vivement frappée par les qualités intellectuelles de son voisin de table, et elle était elle-même charmante à tous égards. Rien donc de plus naturel qu'ils aient conservé l'un de l'autre, pendant quelques heures au moins, le meilleur souvenir. Le soir même de ce dîner, M. Thadée Cunéo d'Ornano quitta Paris par un train du soir pour retourner dans le Midi. La même nuit, à une heure que je ne puis préciser, ma tante vit, distinctement au pied de son lit la tête ensanglantée de son voisin de table. Lorsqu'elle raconta le lendemain cette apparition, personne n'y attacha d'importance ; mais peu de temps après, mes parents apprenaient avec étonnement que dans la nuit même de l'apparition, à une heure qui coïncidait avec celle de la vision qu'avait eue ma tante, M. Thadée Cunéo d'Ornano avait eu la tête emportée à l'entrée d'un tunnel au moment où il se penchait par la portière de son wagon.

Il serait facile, je pense, de s'informer auprès de la famille d'Ornano de l'époque exacte de cet événement. Un de vos lecteurs assidus, qui ne signe pas, parce que c'est inutile, et que ses ineptes collègues le taxeraient de naïf crédule. »

(Lettre 91.)

Les coïncidences fortuites, si souvent objectées, sont inadmissibles dans la plupart des cas étudiés. J'ai fait connaître ailleurs la part qui peut être attribuée au hasard d'après le calcul des probabilités. Dans les *Hallucinations télépathiques*, M. Marillier a fait, de son côté, certains calculs, d'où il résulte que la part du hasard est réduite, pour les hallucinations auditives, à 1/20.000.000.000.000 et pour les hallucinations visuelles, à 1/40.000.000.000.000 c'est-à-dire que, sur 40 trillions d'hallucinations visuelles, il n'y en aurait qu'une seule susceptible d'être expliquée par la *coïncidence fortuite*.

C'est évidemment réduire l'hypothèse du hasard à un chiffre tel qu'il équivaut à zéro, et que, dès lors, il n'est pas possible d'en tenir compte pour expliquer les innombrables coïncidences constatées ; c'est la preuve, en même temps, que cette action est réelle, objective, puisque c'est le fait, lui-même, qui, le hasard étant écarté, en est la seule et véritable génératrice.

Dans les cas, comme le précédent, où l'on voit la scène de mort, il n'y a aucun calcul de probabilité à considérer : c'est l'évidence même. Les vues de scènes de mourants à distance et les rêves prémonitoires de morts sont en si grand nombre que ceux qui étudient ces questions les regardent absolument comme acquis à la science psychique et incontestables, et qu'il est presque superflu de multiplier ces récits. Je signalerai pourtant encore le fait suivant, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, et dont je dois la connaissance à mon savant ami le prince TROUBETZKOY. Cet astronome m'écrivait de son observatoire de Bergame, le 20 octobre 1920 : « Cher Maître,

« Ici même, M. Aurèle BONANDRINI, docteur en droit, mon notaire, vient de me rapporter qu'il a fait, il y a vingt ans, un rêve tellement frappant, si horriblement pénible, qu'il restera toujours présent à sa mémoire et qu'il ne pourra jamais l'oublier.

Dans ce rêve, il voyait son père, alors bien portant, couché, agonisant, dans une petite chambre, à lui inconnue. Un an après, son père était pris, dans la cathédrale, d'une attaque d'apoplexie ; on le transporta dans un hôtel voisin, où il expira au bout de quelques heures.

Quelle ne fut pas l'épouvante de son fils, lorsque, appelé en toute hâte au chevet du moribond, il reconnut le lit, la position de son père et la chambre, tels qu'il les avait vus en songe ! »  
(Lettre 4287.)

L'auteur du rêve confirme ainsi : « Je certifie l'exactitude des faits ci-dessus mentionnés et rapportés par M. le prince Troubetzkoy. » Aurelio BONANDRINI.

Dans une autre lettre, le prince Troubetzkoy m'avait déjà signalé la vue à distance par sa belle-mère d'un accident qui, heureusement, n'a eu rien de mortel : « Nous étions à la campagne, écrit-il, et avons installé, à la joie de mon fils, qui avait alors cinq ans, un hamac dans le jardin. Arrive pour passer quelques jours la jeune sœur de ma femme, et à eux deux ils ne quittent plus le hamac, devenu balançoire.

Un soir, le petit garçon, épouvanté, arrive, en courant ; une des cordes s'était cassée, ils étaient tombés, la tête de la jeune fille avait porté, et nous la trouvâmes évanouie. Pendant plus de vingt-quatre heures, le médecin craignit des complications ; il fallut faire des applications de glace, etc. Bref, elle délira pendant toute la nuit, appelant à grands cris sa mère, qui se trouvait à plus de 150 kilomètres.

Le surlendemain, arriva une lettre éplorée de cette mère, racontant cet accident qu'elle avait vu en rêve, et demandant, angoissée, si c'était vrai. »

PRINCE TROUBETZKOY. (Lettre 4272.)

Comment peut-on encore douter de ces phénomènes psychiques de vue et de sensations à distance ? Il n'y a qu'à se baisser pour en cueillir dans la corbeille des souvenirs humains.

Le Dr Foissac, médecin chef de la maison d'éducation de la Légion d'honneur, à Saint-Denis, m'a rapporté, il y a un quart de siècle, que le frère de l'amiral Le Roy, naviguant en plein Océan, s'était réveillé au milieu de la nuit, sous l'impression d'un cauchemar qui l'avait fait assister à la mort de sa mère, et qu'ayant noté ce rêve sur son carnet, constata, en arrivant à terre, qu'à cette date, à cette heure, sa mère avait rendu le dernier soupir. C'était là encore une vue de scène de mort à distance. L'espace me manque pour publier les nombreuses relations que j'ai reçues. Les signaler peut quelquefois suffire. Ainsi, par exemple, le capitaine de vaisseau AUDIBERT, habitant Antibes, m'a adressé, le 31 mai 1899, le récit circonstancié de la vue à distance en rêve de la mort de sa mère à Marseille, tandis qu'il naviguait au loin. (Lettre 724.)

L'auteur a même célébré pieusement ce fait dans un petit poème. Certaines de ces visions sont de véritables tragédies. Telle la suivante : « Une dame a son frère, au loin, dans les Indes, ignore où il est, et voit en rêve sa tête décapitée, posée dans un cercueil au pied de son lit ! Cette dame est Mme MENNER, femme du principal du collège de Torre, à Torquay, et son frère est M. Wellington, alors avec le rajah de Sarawak, sir James Brooke. Pris par les Chinois pour le fils du rajah, pendant une expédition, il eut la tête tranchée. Ils avaient brûlé son corps et conservé sa tête qu'ils portèrent en triomphe et qui, retrouvée par les amis de Wellington, fut enterrée par eux. Myers et Sidgwick, qui firent une enquête spéciale sur ce cas si curieux, constatèrent que la vision avait coïncidé avec l'heure du tragique événement<sup>42</sup>.

De toutes les scènes de morts vues exactement par la vision télépathique, la suivante est assurément l'une des plus précises. C'est M. Henry Sidgwick qui l'a fait connaître<sup>43</sup>. L'observateur a désiré que son nom ne soit pas publié, par crainte de déplaire aux parents du défunt. Voici son récit : « Le fait que je vais raconter est arrivé le matin du 8 juillet 1858. Dans la soirée du 7, je restai longtemps avec un ami à causer sur différents sujets. Il était bien et de bonne humeur. Je rentrais tranquillement chez moi.

---

<sup>42</sup> *Phantasms of the Living*, I, p. 365; *Human Personality*, I, p. 424.

<sup>43</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1892, p. 225.

Il faut maintenant que je dise comment était ma chambre à coucher. Elle n'avait qu'une fenêtre, près de la tête du lit, et dans le mur le long duquel j'étais couché. La jalousie n'était pas tout à fait baissée. Cette nuit-là, ou plutôt le matin du 8, je m'éveillai avec une sensation de détresse. Il faisait jour, et la lumière arrivait à travers les lames de la jalousie sur le parquet là, dans cette lumière, qui était tout à fait suffisante, j'eus la vision de mon ami. Il gisait sur le parquet, dans son vêtement de nuit, les genoux relevés, les mains rejetées en arrière, la paume en l'air. Il était d'une pâleur extrême, la mâchoire tombante, comme mort. Je poussai un gémissement assez fort qui éveilla ma femme ; elle me prit par le bras et me secoua, me demandant ce qu'il y avait. J'étais appuyé sur mon coude, regardant par terre l'apparition. Je répondis : « Je vois X... mort sur le parquet. » Comme je parlais, la vision s'évanouit. Ma femme me répliqua que je rêvais. Je me rappelle que j'avais demandé moi-même : « Est-ce que je rêve ? », avant que ma femme me secouât et pendant que la vision était distincte. Les pieds du fantôme étaient du côté de la fenêtre et sa figure était tournée presque en face de moi et du côté de la lumière.

J'allai aux bureaux, qui étaient contigus à la maison. Celui-ci n'ayant pas paru de toute la matinée, le clerc me dit que sa femme de ménage était inquiète, n'ayant pu obtenir de réponse en frappant à la porte. Aussitôt la vision du matin me revint à l'esprit, et je fis chercher une échelle et monter par la fenêtre, qui n'était pas très haute. Le clerc monta et éprouva une telle surprise qu'il faillit tomber de l'échelle. Il venait de voir X... étendu sur le parquet !

Il prit un grand marteau à casser le charbon et força la porte. J'entrai dans la chambre avec lui. Sur le plancher gisait le corps, exactement dans l'attitude, la position et le costume de la vision que j'avais eue. C'était la reproduction exacte de cette vision. Il avait dû se lever, tirer à moitié sa jalousie et, se sentant en proie à une attaque d'angine, il avait essayé de se verser de l'ammoniaque dans un verre ; mais, en faisant cet effort, il était tombé à la renverse, mort. Sa femme de ménage m'apprit que c'était son habitude de se lever avec le jour et de tirer sa jalousie.

Est-il possible de prétendre que l'intensité de la pensée d'un homme à l'agonie puisse produire l'effet que j'ai éprouvé ? Son héritier légitime était un homme pour qui il ressentait la plus grande animadversion, tandis qu'il avait un neveu qu'il affectionnait vivement. Il avait une grande fortune et aurait tout laissé à ce neveu. En cherchant dans ses papiers, on trouva un testament qu'il avait commencé dans ce but. J'ai pensé à tout cela pendant bien des années, j'ai discuté là-dessus avec bien des gens, mais n'ai jamais pu arriver à une solution raisonnable de la question.

Le sentiment de détresse que je subissais en me réveillant était indescriptible. C'était quelque chose comme l'émotion ressentie quand on est réveillé en sursaut et qu'on se trouve en face d'un spectacle terrible. Voilà trente-trois ans maintenant que cela s'est passé, et chaque détail est encore aussi clair dans ma mémoire que si la chose avait eu lieu hier. »

L'enquête faite par la Société anglaise des Recherches psychiques a confirmé ce récit dans son ensemble, à part quelques variantes de détails. Doubter que, dans certaines circonstances, notre esprit voie des scènes de morts se passant à distance, n'est véritablement plus permis. La vue dont nous venons de parler est des plus dramatiques dans sa précision même. Celle que nous allons avoir sous les yeux ne l'est pas moins, et peut-être est-elle plus remarquable encore, à cause de la distance de la scène.

L'accident tragique d'un fils qui se noie sur un bateau, à New York, est vu avec certitude par sa mère affolée, habitant Londres. Écoutons ce récit : « M. Clarke, un des principaux négociants de Hull, connaissait depuis une vingtaine d'années une certaine Mme Palliser qui habitait cette même ville. Elle avait un unique enfant, un fils du nom de Matthew, qui était matelot. Vers l'âge de vingt-deux ans, il s'embarqua pour New York. A peu près un mois après son départ, Mme Palliser vint trouver M. Clarke et lui dit, en pleurant

- Oh Monsieur Clarke, le pauvre Mat est noyé.
- Comment pouvez-vous le savoir ?
- Il s'est noyé la nuit dernière, comme il allait à bord ; pendant qu'il traversait la planche, elle a glissé. Je l'ai vu, et je l'ai entendu crier : « Oh ! Mère ! »

Elle affirma qu'elle était dans son lit à ce moment-là, mais parfaitement éveillée ; elle déclara aussi avoir vu sa mère à elle, morte depuis bien des années, et qui se tenait au pied de son lit, en pleurant. C'est de l'imagination, lui répliqua M. Clarke, et il n'y a rien de croyable là-dedans. Mais elle persista dans sa conviction et alla voir M. Clarke une demi-douzaine de fois peut-être dans la semaine suivante. Pour la tranquilliser, il écrivit à New York à l'agent du bâtiment à bord duquel était son fils. Après le départ de la lettre, elle continua de venir chaque semaine chercher des informations. Au bout d'un mois environ, arriva une lettre de New York adressée à Mme Palliser, aux soins de M. Clarke. Elle contenait la nouvelle de cette mort : Matthew Palliser, de tel bâtiment, s'était noyé dans telle ou telle nuit parce que la planche avait glissé pendant qu'il la traversait pour aller à bord. La nuit était celle où Mme Palliser avait eu sa vision.

M. Clarke dépeint Mme Palliser comme une femme bien élevée, une respectable dame de soixante-cinq ans, veuve depuis quelques années. »

Le révérend J.-T. Fowler, à Bishop Hatfield's Hall, Durham, a certifié le même fait. Dans une conversation, le fils de M. Clarke a également confirmé ce récit, qui ne peut faire l'ombre d'un doute. Comment ne pas voir là une communication directe du fils à la mère au moment où il tombe et va périr dans les flots ? Répétons-le une centième fois : nier ces faits est simplement ridicule. Voici une observation presque identique à celle qu'on vient de lire. Je les rassemble exprès dans cet ordre pour l'édification de mes lecteurs chez lesquels, je l'espère, aucune incertitude ne peut subsister.

Une dame résidant en Angleterre voit son frère qui se noie en Amérique. Écoutons ce récit : « Le 24 octobre 1889, Edmond Dunn, frère de Mme Agnès Paquet, servait comme chauffeur-mécanicien sur le Wolf, petit steamer remorquant les bateaux dans le port de Chicago. Vers 3 heures de l'après-midi, le remorqueur fut attaché à un vaisseau pour lui faire remonter la rivière. Pendant qu'il ajustait la bouée, M. Dunn tomba par-dessus le bord et se noya. Le corps ne fut retrouvé que trois semaines après l'accident, étant remonté à la surface près de l'endroit où M. Dunn avait disparu.

L'observatrice décrit ainsi ce qu'elle a éprouvé :

Je me levai, le matin du jour de l'accident, à l'heure ordinaire : il devait être 6 heures. J'avais bien dormi.

Je me réveillai triste et abattue, sans pouvoir secouer ce malaise. Après déjeuner, mon mari alla à son ouvrage ; les enfants partirent pour l'école, me laissant seule à la maison. Peu après, je me décidai à faire du thé et à en boire. J'entre dans l'office, je prends la boîte à thé, et, en me retournant je vois là devant moi, à quelques pieds de distance, mon frère Edmond – ou son image exacte. Le fantôme me tournait presque le dos ; il se penchait en avant, comme s'il tombait entraîné par deux cordes ou par l'enroulement d'une corde tirant sur ses jambes. La vision ne dura qu'un moment, mais elle fut très distincte. Je laissai tomber le thé, cachai ma figure dans mes mains et m'écriai : « Mon Dieu ! Edmond est noyé ! »

Vers 10 h 1/2 du matin, mon mari recevait un télégramme de Chicago, lui annonçant que mon frère s'était noyé. En arrivant à la maison, il me dit : « Edmond est malade, il est à l'hôpital de Chicago. Je viens de recevoir un télégramme. » A quoi je répondis : « Edmond s'est noyé, je l'ai vu tomber dans l'eau ». Je donnai alors une description détaillée de ce que j'avais vu. Je dis que mon frère, quand je le via, était nu-tête, qu'il portait une chemise bleue de matelot et pas d'habit, et qu'il avait été entraîné par-dessus une rampe ou garde-fou. Je notai, que le pantalon était relevé et laissait voir la doublure blanche. Je décrivis aussi l'aspect du bateau à l'endroit où mon frère était tombé.



Je ne suis pas nerveuse, et, ni auparavant ni depuis, il ne m'est jamais rien arrivé de pareil. Mon frère n'était pas sujet à des faiblesses ni à des vertiges. »  
AGNÈS PAQUET.

Le mari de la narratrice a confirmé en tous points ce récit<sup>44</sup>. Aucun doute sur son authenticité. Supposer que la voyante a éprouvé cette vision sans cause n'est pas admissible. Cette cause doit être cherchée dans une émotion du frère transmise à la sœur. Communication de mourant. Ainsi l'observatrice non seulement a eu une forte impression au sujet de son frère, à une heure très rapprochée de celle de sa mort, non seulement elle a su qu'il venait de mourir, mais elle a vu une représentation plus ou moins exacte de la scène de sa mort.

On aura remarqué que l'impression n'a pas eu lieu à l'instant même de l'événement, mais environ six heures après. Elle a été précédée d'un sentiment de dépression commençant au moment du réveil, et l'on est d'abord tenté de supposer que la narratrice a vu l'événement en rêve et l'a oublié, et que, la vision subséquente a été le résultat d'une revivification du rêve dans sa mémoire mais nous n'en savons pas assez pour l'affirmer. Nous reviendrons sur les explications, au tome III, à propos d'une certaine dame Storie qui a vu son frère écrasé par un train en des circonstances tout à fait bizarres.

Instruisons-nous encore par d'autres exemples : *La Society for Psychical Research*<sup>45</sup> a rapporté le fait suivant, qui lui a été adressé par une correspondante, Mme Green, le 21 janvier 1885. Il s'agit d'un rêve.

« Je voyais deux dames, d'élégantes toilettes, dans une voiture découverte, lorsque leur cheval s'arrêta devant de l'eau pour boire ; mais il perdit l'équilibre et plongea dans la pièce d'eau. Par suite du choc, ces deux dames se trouvèrent debout et appelèrent au secours. Leurs chapeaux tombèrent de leurs têtes, et comme tout allait s'effondrer, je me mis à crier : « N'y a-t-il donc personne pour les secourir ? » Là-dessus, je m'éveillai, et mon mari me demanda ce que j'avais à crier ainsi. Je lui racontai mon rêve, et il me demanda si je connaissais ces personnes. Je ne les connaissais pas, et ne les avais jamais vues. Je n'en fus pas moins très impressionnée pendant toute la journée. C'était le jour anniversaire de la naissance de mon fils et de la mienne aussi, le 10 janvier, et c'est à cause de cette coïncidence que je me souviens exactement de la date.

Trois mois après, je reçus une lettre et des journaux de mon frère, qui était en Australie, me faisant part de sa douleur d'avoir perdu l'une de ses filles, morte noyée, dans une promenade avec une amie. La description de l'accident correspondait exactement avec ce que j'avais vu dans mon rêve. Ma nièce était née en Australie, et je ne la connaissais pas. »

Des attestations nombreuses ont confirmé l'exactitude de cette relation. Les corps des deux dames ont été trouvés enlacés et serrés l'un contre l'autre.

Les *Phantasms of the Living*<sup>46</sup> l'ont également rapportée, ainsi que MYERS, *Human Personality* (I, p. 431). La vision n'a pas coïncidé avec l'accident, dit Myers, mais l'a suivi de plus de douze heures. Il en reparle au tome II (p. 55) et cherche à expliquer ce rêve, mais sans y parvenir, comme transmission télépathique d'un vivant ou d'un mort.

L'Australie étant aux antipodes de l'Europe, lorsqu'il fait nuit à Londres, il fait jour à Melbourne, et il est possible que l'heure du rêve de Mme Green ait coïncidé avec celle de l'accident. Les journaux ont-ils rapporté exactement la date de celui-ci ? Une confusion d'un jour est facile. La seule heure exactement déterminée me paraît être celle du rêve. Mais d'où a

---

<sup>44</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1891, p. 208. – OLIVER LODGE, *La survivance humaine*, traduction française, 1912, p. 82, – *Proceedings Soc. Psych. Research*, t. III, p. 33.

<sup>45</sup> Vol. V, p. 420.

<sup>46</sup> cas 138., vol. I, p. 375.

pu venir la transmission télépathique ? Peut-être du père de Mme Green au moment où on lui a raconté l'accident déplorable de sa fille. Myers se demande s'il n'y aurait pas là une intervention d'esprit : « I conjecture that a current of influence may be started by a deceased person. » Cette vision est, évidemment, des plus extraordinaires. Ces transmissions télépathiques lointaines peuvent se produire, en cas d'accident grave, sans que la mort s'ensuive.

Une dame voit son mari blessé, à 240 kilomètres, dans une bataille ; qui détache une bague de son doigt pour la lui envoyer. Mme Richardson écrivait, le 26 août 1882, à la Société anglaise des Recherches psychiques<sup>47</sup> : « Le 9 septembre 1848, au siège de Moulton, mon mari, le major-général Richardson, chevalier du Bain, alors adjudant de son régiment, fut très grièvement blessé, et croyant qu'il allait mourir, il pria un des officiers qui l'accompagnaient de prendre la bague qu'il portait au doigt et de l'envoyer à sa femme qui était à ce moment à Ferozepore, à une distance d'au moins 150 milles anglais. Dans la nuit du 9 septembre 1848, j'étais couchée, à moitié endormie, quand je vis distinctement mon mari blessé, emporté du champ de bataille, et j'entendis sa voix disant : « Otez cette bague de mon doigt et envoyez-la à ma femme. » Pendant toute la journée suivante, il me fut impossible de me débarrasser de l'impression causée par ce que j'avais vu et entendu. J'appris peu après que le général Richardson avait été grièvement blessé à l'attaque de Moulton. Il survécut cependant, et il est toujours vivant. Ce ne fut que quelque temps après le siège que j'appris par le colonel et l'officier qui aida à transporter le général loin du champ de bataille, que sa demande à propos de la bague avait réellement été faite, juste au moment où je l'avais entendu à Ferozepore. »  
M. A. RICHARDSON.

L'enquête de la Société adressa plusieurs questions au général Richardson ; voici le résultat de cette enquête :

« 1° Le général se rappelle-t-il avoir dit au moment où il fut blessé à Moulton : « Otez cette bague de mon doigt et envoyez-la à ma femme », ou des paroles du même genre ?

Très distinctement, je fis cette demande à l'officier qui commandait, le major E. S. Ldoyd, qui me soutenait pendant que mon domestique allait chercher du secours.

2° Peut-il se rappeler à quelle heure la chose se passait ? Était-ce le matin, l'après-midi ou la nuit ?

– Autant qu'il m'en souviennne, j'ai été blessé vers 9 heures du soir, le dimanche 9 septembre 1848.

3° Le général avait-il, avant de quitter sa demeure, promis ou dit quelque chose à sa femme au sujet de l'envoi de sa bague, dans le cas où il serait blessé ? Autant que je puis me le rappeler, jamais je n'avais eu aucun pressentiment à ce sujet. Je sentais naturellement qu'avec un feu comme celui auquel nous étions exposés je pourrais être blessé. »

Constatons encore, chers lecteurs attentifs et sincères, que ceux qui doutent de ces faits ne sont pas francs... ou sont sourds... Mais qu'ils aient l'honnêteté de s'avouer ignorants

L'histoire que voici n'est pas moins digne de notre attention. Le Dr Bruce, de Micanopy (États-Unis) écrivait à la date du 17 février 1884<sup>48</sup> : « Le jeudi 27 décembre 1883, je revenais de Gainesville, à douze milles d'ici, à mon orangerie, près de Micanopy ; je n'avais qu'une petite maison de bois de trois chambres, dans ma plantation, où je passais la plupart de mon temps à l'époque de la culture. J'étais seul, assez fatigué de ma tournée à cheval, et je m'étais mis au lit de très bonne heure, probablement à 6 heures.

---

<sup>47</sup> *Phantasms of the Living*, I, p. 443 ; *Hallucinations télépathiques*, p. 144 ; *Human Personality*, I, p. 398.

<sup>48</sup> *Phantasms of the Living*, I, p. 384 ; *Human Personality*, t. I, p. 413.

Après avoir dormi quelque temps, je m'éveillai avec la sensation d'avoir été soulevé intentionnellement ! Ma première pensée fut qu'il y avait quelqu'un dans la pièce. Je visitai les deux autres chambres comme la mienne et constatai que l'hypothèse d'un cambrioleur était inacceptable, car il n'y avait là rien qui pût l'attirer.

Je me recouchai alors et j'eus aussitôt conscience d'une présence invisible, non pas précisément d'une personne vivante, mais plutôt d'une présence spirituelle. Le lecteur va sourire de cette idée, mais je raconte ce que j'ai senti exactement.

Je me rendormis néanmoins. A quelques moments de là, je vis (en rêve sûrement) deux hommes engagés dans une lutte ; l'un des deux tomba sérieusement blessé, tandis que l'autre disparaissait instantanément. Celui qui était tombé avait la gorge coupée. Je n'ai pas reconnu en lui mon beau-frère, car il avait les mains sur sa figure et la tête tournée vers la gauche ; il me semblait pourtant que c'était quelqu'un qui ne m'était pas inconnu. Je regardai avec attention, et j'aperçus ma femme à côté de lui. Elle me dit qu'elle ne s'en irait pas avant qu'il eût reçu des soins. Le blessé paraissait couché sur une plate-forme élevée, entourée par des chaises, des bancs, des pupitres rappelant une salle d'école. En dehors de cette pièce, j'apercevais une quantité de gens, surtout des femmes, dont plusieurs me parurent connues. Mon rêve se termina là. Je m'éveillai de nouveau vers minuit, me levai et sortis pour examiner le temps, puis revins à mon lit sans, d'ailleurs, pouvoir dormir. Ce rêve m'avait fortement impressionné.

Quelques jours après, je reçus une lettre de ma femme, m'annonçant la mort de mon frère. La nouvelle qu'elle me donnait de cette mort se rapportait précisément à mon rêve. Son frère était allé à une fête de mariage. Il était entré dans un bar et avait rencontré un jeune homme avec lequel il avait eu une certaine discussion. A sa sortie du bar, celui-ci l'avait attaqué et lui avait coupé la gorge. Assassinat sans provocation. Mon beau-frère avait un pardessus avec le col relevé ; le poignard traversa le col et trancha jusqu'à l'os. Il fut porté dans le magasin, contre le comptoir. Après sa blessure, il paraissait exsangue. Il avait reçu le mauvais coup le jeudi, dans la nuit du 27 décembre, et il ne mourut que le samedi matin.

D'autre part, ma belle-sœur était allée dans le Kentucky. Etant couchée et endormie, durant la nuit du vendredi, nuit de la mort de son frère, elle avait rêvé qu'elle voyait un homme, la gorge coupée, s'était réveillée très effrayée, et était restée dans l'attente jusqu'au jour. Alors un télégramme annonça la mort. »

L'enquête a confirmé tous ces récits. Mais il est temps de clore ce chapitre. D'après l'ensemble des observations exposées ici, il est impossible de douter de la vue à distance de scènes de mourants et de morts. Ce sont là des manifestations psychiques de l'âme des vivants, en relation, toutefois, avec l'âme des mourants agissant au loin. Des liens invisibles, peu étudiés jusqu'ici, réunissent les êtres. Le monde apparent cache un monde réel presque entièrement inconnu. Ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que parfois les scènes ont été vues avant d'être jouées sur le théâtre de la vie. Autour de la mort s'agitent encore beaucoup de vivants. Mais nous pénétrons graduellement dans la sphère de l'au-delà. Déjà, dans le chapitre suivant, l'action d'êtres invisibles semblera se manifester.

L'enseignement de ce chapitre-ci, confirmatif des précédents, est que l'homme ne consiste pas seulement dans le corps matériel au nom duquel il est inscrit dans les statistiques, mais encore – et surtout – en un être invisible pouvant agir au dehors de la périphérie du corps tangible. L'étude de l'homme est à reconstituer entièrement, sur les bases fournies par les connaissances psychiques. L'action de l'âme s'étend au loin, dans le temps comme dans l'espace. Les vues télépathiques précises auxquelles nous venons d'assister nous amènent à la porte du temple fermé jusqu'ici aux investigations humaines. Nous allons y pénétrer. Des avertissements de divers genres précèdent la mort ou l'annoncent ; des prévisions personnelles de morts en

fixent même le jour et l'heure. Constatons-les, instruisons-nous, toujours avec la même liberté d'esprit et sans jugements prohibitifs préconçus.

## Chapitre VII - Avertissements divers précédant la mort ou l'annonçant

Ce que nous savons est peu de chose,  
Ce que nous ignorons est immense.  
Laplace

Nous étudions ici, dans cette seconde partie, les faits instructifs à grouper autour de la mort, afin de débayer, autant que possible, ce terrain de recherches et de n'avoir ensuite devant nous, pour notre troisième partie et nos conclusions, que les faits d'observation succédant à la mort elle-même. Notre documentation est extrêmement vaste et très complexe, mais ne dédaignons rien et examinons tout.

Continuons notre classification méthodique. Les chercheurs de vérités sont comparables aux chercheurs d'or des mines inexplorées ; ils doivent remuer beaucoup de pierres variées pour dégager quelques pépites d'or pur. Je voudrais n'offrir que celles-ci à mes lecteurs. Procédons graduellement.

Les observations qui suivent sont tangentes à la sphère de l'au-delà. Nous allons avoir sous les yeux des prédictions de morts à dates fixes et des morts par autosuggestion. Nous effleurerons un domaine inconnu, dans lequel nous pressentirons déjà l'action d'un monde mystérieux qui nous enveloppe et nous pénètre, comme l'atmosphère. Certains avertissements nous paraîtront même dénoncer des êtres invisibles.

Nous avons vu, au premier volume, plusieurs exemples de morts prédites sans cause explicable. Nous aurons à en examiner beaucoup d'autres. Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous sur un cas tout à fait singulier de prédiction de mort à jour fixe, exactement réalisée. Il m'a été communiqué dans la curieuse lettre suivante et mérite notre attention.

« Winterthur, le 23 décembre 1912,

Monsieur et très honoré maître,

Je tiens à cœur, pour vos recherches si utiles, de vous faire part d'un rêve prémonitoire qui s'est réalisé exactement. A cette époque, j'étais fondé de pouvoirs d'une grande compagnie d'assurance-accidents, à laquelle je continue à être attaché aujourd'hui, en qualité de membre de la direction générale.

Voici ce qui m'est arrivé à moi-même :

Dans la nuit du jeudi 1er au vendredi 2 août 1901, j'entre, en rêve, dans une brasserie, et vois assis sur la terrasse le directeur général de notre Compagnie, attablé devant un bock, comme il en avait d'ailleurs l'habitude. Je m'approche de lui et prends place à ses côtés. Il était très pâle et avait l'air souffrant. Je lui demande s'il se sentait indisposé. « Oui, répond-il, je ne suis pas bien du tout ; d'ailleurs, le 15 août, il y aura un grand trépas, et c'est moi qu'il regardera. »

Sur ce, je me réveille ; il est 6 h.1/2, heure à laquelle je me lève habituellement en été. En m'habillant, je raconte mon rêve à ma femme, en faisant la réflexion :

« C'est bizarre, M. le directeur général est cependant en bonne santé : hier jeudi, il a fait un voyage à Lindau, sur le lac de Constance, et a dû rentrer hier soir. »

Vers 7 h. 1/2, je vais au bureau, j'attends le courrier qui tarde à venir. On me l'apporte enfin, en me disant que M. le directeur général était bien venu hier au bureau et avait commencé à examiner le courrier, mais qu'il avait dû cesser et se faire reconduire en voiture à son

domicile, se sentant indisposé. Il ne rentra plus au bureau, et expira le jeudi 15 août suivant, vers 10 heures du soir, emporté par une péricardite.

Je vous livre le fait tel que je l'ai vécu, sans commentaire, et j'ajoute seulement que ma femme avait fait part de mon rêve, dans la journée du 15 août, à notre médecin habituel, qui était venu la voir ce jour-là. Sachant qu'il était aussi un des médecins consultés par mon directeur, ma femme lui en avait demandé des nouvelles et lui avait parlé de mon rêve. Le docteur lui avait répondu évasivement, en assurant, d'ailleurs, que le directeur ne se portait pas, relativement, trop mal.

Pour terminer, j'ajoute que le directeur général, qui m'annonça ainsi en rêve, quinze jours à l'avance, son décès prochain, me traitait au bureau avec la même bienveillance que mes collègues et les autres employés, sans avoir de préférence spéciale pour moi. Il n'y a donc pas de raison, à mes yeux, pour laquelle j'eusse été choisi plutôt qu'un autre pour recevoir cette communication. Qu'en penser ? Télépathie ?... Je m'abstiens de tout jugement. »

A. VILLINGER. (Lettre 2291.)

Nous aurions pu inscrire cette relation au premier volume, au chapitre sur la vue de l'avenir, ou à la télépathie : tout se touche dans notre étude. Elle est toutefois mieux à sa place ici. Il semble que celui qui se sentait près de sa fin ait agi sur l'esprit du narrateur. Des ondes psychiques nous enveloppent, comme nous l'avons déjà remarqué.

Assurément, on fait une grande quantité de rêves, dont la plupart ne signifient rien et ne se réalisent pas. Il importe de distinguer les rêves cérébraux insignifiants, des songes psychiques. Dans les cas tels que celui-ci, la précision est frappante : 1° la personne touchée par le rêve est signalée ; 2° la date de la mort est fixée ; 3° le rêve coïncide avec le moment où la maladie s'est déclarée sans que, d'ailleurs, le percipient ait reçu aucune indication laissant soupçonner cette maladie. Toutes ces coïncidences sont trop marquées pour ne pas mériter notre attention. Nous serions coupables de ne pas nous en instruire. Ne sentons-nous pas tous qu'il y a là un nouveau monde à étudier, monde psychologique immense ? A cette vision prémonitoire, nous pouvons comparer la suivante.

Une mort imminente vue en rêve par la femme du condamné m'a été signalée par le curé des Baux-de-Breteuil (Eure), maître ès jeux floraux, M. l'abbé Moulin, le 23 septembre 1900. L'article qu'il m'a adressé était extrait du *Petit Parisien* portant cette date. Le voici : « Au cours de l'avant-dernière nuit, un tailleur, M. Alexandre Drouart, âgé de vingt-six ans, domicilié 67, rue d'Avron, dormait paisiblement dans son lit, lorsqu'il fut éveillé en sursaut par sa femme qui, couchée auprès de lui, en proie à un cauchemar épouvantable, poussait des cris de désespoir et de véritables lamentations.

La jeune femme lui expliqua que, dans son rêve, elle venait de le voir mourir, après une agonie de quelques instants.

– Songe, mensonge, répliqua le tailleur, rassure-toi, tu vois que je suis bien portant et n'ai nulle envie de mourir.

Sur ces mots, il se leva pour boire quelques gouttes d'eau, puis se recoucha, tandis que sa femme s'était déjà rendormie. Une heure après, vers quatre heures du matin, Mme Drouart s'éveilla, et, constata bientôt que son mari, qui semblait dormir, ne respirait plus. Effrayée, elle appela des voisins, puis un médecin, le Dr Sussy, qui ne put que constater le décès du jeune homme, déclarant que la mort du malheureux remontait à trois quarts d'heure environ, et était due à une affection cardiaque. Coïncidence curieuse !

M. Deslandes, commissaire de police, aussitôt informé, après avoir procédé aux constatations d'usage, a permis d'inhumer. »

Cette observation ne nous rappelle-t-elle pas, sous une forme moins dramatique, celle que nous avons rapportée au tome I, page 95, de Mme Marichal et de son mari ?

Mon honorable correspondant ajoutait : « Le rédacteur n'a pas lu encore, avec vous, dans *l'Inconnu*, car il n'aurait pas vu là une simple coïncidences »  
(Lettre 951.)

Dans ces deux exemples, la mort, quoique annoncée, a été imprévue pour la victime. Voici un cas opposé : Un homme sait qu'il va mourir et l'annonce à son médecin. Corps usé, mais âme restée intégrale. C'est mon savant ami le Dr DANJOU qui m'a signalé ce fait, observé par lui-même, en 1912, à Nice : « Un malade atteint de pyélonéphrite chronique me dit un jour (le jour même de sa mort) au moment où je le quittais pour quelques instants : « Ne restez pas trop longtemps absent, car je sens que c'est la fin. »

Ce malade, âgé de plus de soixante ans, était dans un état de désorganisation physique générale qui n'avait en rien altéré ses facultés mentales. Il avait la sensation très nette qu'il possédait tout son jugement, toute sa raison, bien qu'il sût que son corps était touché dans ses forces vives. Son psychisme n'était en rien modifié par la maladie, qui avait laissé son territoire cérébral intact. La partie du corps qui était frappée, très éloignée du cerveau, n'avait pas porté atteinte à sa puissance de jugement, et on avait la sensation, en lui causant, que son âme, locataire de ce corps en désorganisation anatomo-pathologique, était absolument indépendante de lui. Je vois là une confirmation de vos convictions, que vous avez si magistralement affirmées aux pages 37, 44, 46 et 71 de votre livre *Avant la Mort*<sup>49</sup>. Lorsque je revins, un quart d'heure après, il était mort. Et il s'était éteint en criant subitement : « Je m'en vais. »

Cette observation du Dr DANJOU est un document technique à comparer à tous ceux que nous étudions ici.

En voici une autre, non moins remarquable, qui m'a été adressée de Bari, en 1906, publiée dans le *Corriere delle Puglie* du 17 décembre de cette année-là. Elle a été écrite par un prêtre de Bari, le professeur Salvatore FILIORI, et concerne la mort de l'avocat Gaétan RE DAVID, personnage très connu dans les Pouilles.

« Il y a cinq jours à peine, écrit le narrateur, je me trouvais avec lui au Comice agricole, dont il était président. Parmi les assistants se trouvait aussi le jeune marquis Arnaldo Cadaleta. La conversation était tombée sur des expériences spirites et des évocations de défunts que l'on pratiquait dans quelques villages de notre province. Pendant qu'il parlait comme un curieux assez Indifférent M. Re David, s'arrêta, semblant frappé par une idée, et me dit :

– Ecoutez, professeur, ma mère est morte depuis quarante et un ans, et jamais il ne m'est arrivé de rêver d'elle. Mais cette nuit, elle m'est apparue, et je l'ai vue venir vers moi les bras ouverts, j'ai ouvert les bras à mon tour, et nous nous sommes serrés ensemble et embrassés. Ce rêve a fait naître dans mon esprit la conviction que ma mère m'appelle et que ma mort est proche, très proche. Qu'en dites-vous, Professeur ?

– Des rêves !... répondis-je.

Quoi qu'il en soit, trois ou quatre jours après, il était mort. Le fait ne laisse pas que de surprendre. »

Vision de défunt, en rêve, associée à une mort imminente. Ce n'est pas très rare. Nous en reparlerons plus loin (3<sup>o</sup> volume) en traitant des Apparitions de défunts aux lits de mort des mourants. Les prévisions personnelles de morts à dates fixes sont assez nombreuses aussi. J'en connais, pour ma part, plus d'une centaine, en dehors des exemples signalés aux pages 384, 386, 388, 389 et 390 de notre premier volume. Nous allons en examiner quelques-unes.

---

<sup>49</sup> Ce cas ne ressemble-t-il pas à celui du professeur Potier, page 69.

Puisque nous vivons encore en pleine ignorance sur l'étendue de nos facultés psychiques, il est de notre devoir d'observer avec soin et sans aucun parti pris tous les faits qui peuvent apporter des documents précis à l'analyse et à la connaissance de ces facultés.

Mme FRONDONI-LACOMBE, de Lisbonne, l'écrivain bien connu<sup>50</sup>, m'a signalé, en 1911, le cas fort extraordinaire et absolument authentique que voici, constaté par elle-même : « Cher Maître et ami,

Ici, à Lisbonne, à l'hôpital Saint-Louis-des-Français, une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, sœur Marie Souchon, se sentait fort souffrante de l'estomac et dans un grand état de prostration. La supérieure fit venir le médecin, le Dr Beira. Celui-ci trouva la sœur très mal et, comme il était religieux convaincu, il crut de son devoir de conseiller à la supérieure de la faire administrer au plus vite, car d'un moment à l'autre une crise pouvait l'emporter,

La supérieure fit connaître à la sœur Marie l'opinion du médecin, et son confesseur, le père Fragues, arriva sans retard. Il lui donna dès le lendemain les derniers sacrements. C'était un lundi.

La malade, très résignée, après avoir été administrée, pria ses compagnes de ne pas se tourmenter si vite et de dormir tranquilles, car, affirma-t-elle « je ne mourrai que samedi prochain ».

– Comment le savez-vous ? lui demanda la supérieure.

– Par la sainte Vierge, répondit la sœur Marie, Elle vient de m'apparaître et de me le dire. Toute ma vie, je lui ai exprimé mon désir de mourir un samedi, le jour qui lui est consacré.

La supérieure crut à une hallucination.

Le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi et le samedi jusqu'à 6 heures du soir, aucune aggravation ne s'annonça.

– C'est singulier, disait la sœur ; il est déjà si tard, et la sainte Vierge n'est pas encore venue me prendre ; elle me l'a pourtant bien promis.

– Oh ! dit la supérieure, la sainte Vierge n'a pu s'occuper de vous, il y en a tant qui l'implorent !

Mais, tout d'un coup, la malade s'écria :

– Non, non, la mort vient, tâtez mes pieds, ils sont glacés... Oui, je meurs jusqu'à la taille..., je suis morte. Un Christ... vite... une sainte Vierge. Priez... priez...

Et elle meurt. »

(Lettre 2158.)

Voilà un fait véritablement curieux. Nous pouvons penser que l'idée de la mourante, a joué un rôle capital et a suffi pour amener la mort à heure fixe. La certitude prémonitoire n'en est pas moins frappante. Savoir le lundi que l'on mourra le samedi, c'est quelque chose qui sort des attributs de la matière et de la mécanique biologique. La mère de Jésus-Christ n'est pour rien dans cette affaire mais l'esprit de la religieuse y est pour quelque chose : convaincue que la sainte Vierge l'entendait, l'exauçait, cette bonne religieuse s'est conservée vivante jusqu'au samedi, par autosuggestion. C'est là un fait psychique digne d'attention.

Dans son ouvrage : *Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues*, le Dr W. De SERMYN rapporte un fait, observé également par lui-même dans sa longue carrière, très analogue au précédent, et plus remarquable encore. L'observation technique que l'on va lire est assurément des plus stupéfiantes. Elle est due à un savant médecin, excellent

---

<sup>50</sup> Auteur de l'ouvrage : *Merveilleux phénomènes de l'au-delà*, (Lisbonne, 1920).



observateur, que mes lecteurs connaissent déjà<sup>51</sup>. N'y a-t-il, comme le pense l'auteur, que des facultés cérébrales en jeu dans l'histoire que l'on va lire ?

« Jean Vitalis était un homme robuste, gros, sanguin, marié, sans enfants, jouissant d'une parfaite santé. Il devait avoir trente-neuf ans lorsqu'il fut subitement pris d'une fièvre violente et de douleurs articulaires. J'étais son médecin : les symptômes étaient ceux d'un rhumatisme articulaire aigu.

Le traitement actuel de cette maladie par les salicylates n'était pas encore connu. Nous traitions alors par la quinine, l'opium, le nitrate de potasse, le colchique, les boissons diurétiques, etc., etc. Le mal traînait pendant six à sept semaines, et se terminait le plus souvent par la guérison. Quelquefois, cependant, la mort arrivait à la suite de complications cardiaques ou cérébrales.

Je fus surpris, le matin du seizième jour, de trouver Jean Vitalis tout habillé, assis sur son lit, souriant, ayant les pieds et les mains entièrement dégagés, et ne présentant plus la moindre fièvre.

Je l'avais laissé, la veille, dans un triste état. Les articulations de l'épaule, du coude, des mains, du genou, des pieds, étaient tuméfiées et douloureuses. Il avait une forte fièvre, et je ne pouvais prévoir que j'allais le trouver aussi frais et dispos.

D'une façon très calme, il me dit qu'il attribuait sa guérison subite à une vision qu'il avait eue pendant la nuit. Il assurait que son père, mort depuis quelques années, lui était apparu.

Voici, à peu près, ce qu'il me dit :

« Mon père est venu me visiter cette nuit. Il est entré dans ma chambre par cette fenêtre qui donne sur le jardin. Il m'a d'abord bien regardé de loin, puis il s'est approché de moi, m'a touché un peu partout pour enlever mes douleurs et ma fièvre, ensuite il m'a annoncé que j'allais mourir ce soir, à neuf heures précises. Au moment de son départ, il a ajouté qu'il espérait que j'allais me préparer à cette mort, comme un bon catholique. J'ai fait appeler mon confesseur qui arrivera bientôt ; je vais me confesser et communier ; ensuite, je me ferai donner l'extrême-onction. Je vous remercie beaucoup pour vos bons soins, ma mort, ne sera pas causée par un manque quelconque de votre part. C'est mon père qui la désire ; il a sans doute besoin de moi ; il reviendra me prendre à 9 heures, ce soir. »

Tout cela était dit d'une façon très calme, avec un visage souriant, et une réelle expression de contentement et de bonheur rayonnait sur ses traits.

– Vous avez eu un rêve, une hallucination, lui dis-je, et je m'étonne que vous y ajoutiez foi.

– Non, non, répliqua-t-il, j'étais parfaitement éveillé, ce n'était pas un rêve, Mon père est vraiment venu, je l'ai bien vu, entendu, il avait l'air bien vivant.

– Mais, cette prédiction de votre mort à heure fixe, vous n'y croyez pas, puisque vous voilà guéri

– Mon père ne peut pas m'avoir trompé, J'ai la certitude que je vais mourir ce soir, à l'heure qu'il m'a indiquée.

Son pouls était plein, calme, régulier, sa température normale. Rien n'indiquait un malade gravement atteint.

Cependant, je prévins la famille que des morts survenaient parfois dans les cas de rhumatisme cérébral, et le Dr R., un vieux et excellent praticien, fut appelé en consultation. Il arriva et fit devant le malade toutes sortes de plaisanteries au sujet de son hallucination et de sa prétendue mort prochaine ; mais à part, devant la famille réunie, il dit que le cerveau était atteint, et que, dans ce cas, le pronostic était grave.

---

<sup>51</sup> *Avant la mort*, p. 347 : Son propre enfant vu brûler dans un fourneau.

– Le calme du malade, ajouta-t-il, est bizarre, et insolite. Sa croyance à l'objectivité de sa vision et à sa mort prochaine est surprenante. Ordinairement, on a peur de la mort, lui n'a pas l'air de s'en soucier, au contraire, il paraît heureux et content de mourir. Cependant, je puis vous assurer qu'il n'a pas l'air d'un homme qui va mourir ce soir ; quant à fixer d'avance le moment de sa mort, c'est de la farce.

Je revins vers midi voir mon malade, qui m'intéressait vivement. Je le trouvai debout, se promenant de long en large, et cela d'un pas ferme, sans le moindre signe de faiblesse ou de douleur.

– Ah ! me dit-il, je vous attendais. Maintenant que je me suis confessé et que j'ai communiqué, puis-je manger quelque chose ? J'ai une faim atroce, mais je ne voulais rien prendre sans votre permission.

Comme il n'avait pas la moindre fièvre et qu'il présentait toutes les apparences d'un homme en parfaite santé, je lui permis de manger un beefsteak aux pommes !

Je revins vers 8 heures du soir. Je voulais être auprès du malade pour voir ce qu'il allait faire lorsque les 9 heures seraient venues.

Il était toujours gai ; il prenait part à la conversation avec entrain et raisonnablement. Tous les membres de sa famille se trouvaient rassemblés dans sa chambre. On causait, on riait. Son confesseur, qui se trouvait là, me dit qu'il avait dû céder aux instances réitérées du malade, et qu'il venait de lui administrer l'extrême-onction. « Je ne voulais pas le contrarier, ajouta-t-il, il insistait tellement ! Du reste, c'est un sacrement que l'on peut administrer plusieurs fois. »

Il y avait une pendule dans la chambre, et Jean, que je ne perdais pas de vue, y jetait de temps en temps des regards anxieux. Lorsqu'elle vint à marquer 9 heures moins une minute, et pendant que l'on continuait à rire et à causer, il se leva du sofa sur lequel il était assis et dit tranquillement : « L'HEURE EST VENUE. »

Il embrassa sa femme, ses frères, ses sœurs, puis il sauta sur son lit avec beaucoup d'agilité. Il s'y assit, arrangea les coussins, puis, comme un acteur qui salue le public, il courba plusieurs fois la tête, en disant : « Adieu, adieu ! » s'étendit sans se hâter, et ne bougea plus.

Je m'approchai lentement de lui, persuadé qu'il simulait la mort. A ma grande surprise, il était mort, sans angoisse, sans râle, sans un soupir : il était mort d'une mort que je n'ai jamais vue.

On a d'abord espéré que ce n'était qu'une syncope prolongée, une catalepsie ; l'enterrement a été longtemps différé, mais il a fallu se rendre à l'évidence devant la rigidité cadavérique et les signes de décomposition qui s'ensuivirent.

Ce cas rapporté par le savant praticien, après une longue expérience physiologique, est encore plus curieux que le premier. Selon toute probabilité, le père du sujet n'est pas venu réellement le prévenir de sa fin prochaine (pas plus que la vierge Marie dans le cas précédent), car il suffit qu'il l'ait cru, qu'il en ait eu l'impression subjective, pour en avoir été convaincu. Autosuggestion également. Cependant, notre but étant ici de nous instruire en toute liberté, nous ne pouvons pas ne pas nous souvenir de l'apparition d'une mère, rapportée tout à l'heure. Quoi qu'il en soit, la prémonition de l'instant de sa mort n'en constitue pas moins un fait véritablement extraordinaire et stupéfiant, surtout avec cet air de satisfaction, de certitude, et de parfaite simplicité. Dérangement cérébral, suppose-t-on ? C'est possible, mais ce n'est pas là une explication complète. Quelle espèce de dérangement, et comment ? Cette explication aurait besoin d'être expliquée elle-même. Il y a là une manifestation de facultés psychiques inconnues. Ce qui nous intéresse ici, c'est la prévision si exacte et si précise d'un événement à venir. Lors même que ce serait la conviction de mourir qui aurait amené l'événement, il faudrait encore savoir comment il a eu cette conviction, comment il a vu son état de santé et son délabrement final.

Si l'on avait eu la pensée de reculer l'horloge de dix à quinze minutes, il serait sans doute mort dix ou quinze minutes plus tard, car il avait les yeux fixés sur elle, il s'est étendu pour mourir aussitôt que les aiguilles arrivèrent à marquer exactement 9 heures.

On n'arrête pas son cœur à volonté. La nature a confié les mouvements cardiaques à des centres nerveux placés aux parties inférieures de l'encéphale, en dehors de l'action directe de la volonté. Ces centres ont une énergie qui leur est propre, qui ne s'épuise pas aisément ; ils fournissent la force nécessaire aux contractions du cœur indépendamment des autres organes, même lorsque ces derniers sont gravement atteints. Ils ressemblent à des gouvernements de province, qui, ayant reçu des ordres du chef de l'Etat, continuent à les exécuter, même longtemps après l'abolition complète des pouvoirs de ce dernier.

Ne nous hâtons pas de poser des conclusions arrêtées sur les apparitions prémonitoires. Un monde psychique nous enveloppe ; mais quelle est sa nature ? Pour les catholiques, la Sainte Vierge est associée à la plupart des scènes religieuses, beaucoup plus souvent que les trois personnes de la Trinité, inaccessibles, et leur est, assurément, tout aussi étrangère. Ici, nous venons de voir cette association de la Sainte Vierge, du père de Jean Vitalis, de la mère de Re David. Enregistrons ces impressions pour notre étude générale.

Dans les trois relations que nous venons de voir, la première a présenté l'association d'une mère défunte, la seconde une promesse de la Vierge Marie, et la troisième un père très aimé. Voici une prédiction du même ordre faite au nom de... sainte Brigitte.

*La filosofia della Scienza*, de Palerme, a publié le récit suivant d'une prédiction de mort en connexion avec une croyance superstitieuse, et néanmoins en dehors de toute explication par l'autosuggestion, car la mort a été accidentelle, tout en étant fort dramatique. Voici la lettre publiée : « Marianopolis (Caltanissetta), 20 mai 1911.

Cher Docteur Calderone,

Je vous ai parlé d'un cas extraordinaire arrivé dans cette commune et désigné par le peuple sous le nom de *Miracle de sainte Brigitte*, car la conviction est répandue ici que les fidèles de la sainte obtiennent la grâce d'être, par Elle, prévenus de leur mort au moins trois jours auparavant, pour se préparer à bien mourir. Vous me chargeâtes alors de faire des recherches sur les détails de la narration et de les documenter de la meilleure manière possible. Je m'en suis occupé, et je puis aujourd'hui vous écrire ce qui suit.

En octobre 1875, époque de brigandage, on remarqua dans les alentours de Marianopolis, sur la route Valle-Inferna (Val-d'Enfer), avec des attitudes suspectes, un inconnu déceint vêtu. Une certaine Carmela Guercio, encore vivante, fut la première à l'apercevoir, et courut au village pour l'annoncer. Le maire, M. le baron Pietro Landolina di Rigilifi, envoya à l'endroit indiqué plusieurs gardes, qui arrêtèrent l'homme et l'amènèrent au village. D'après les indications fournies par lui et celles des Préfectures de Caltanissetta et de Girgenti, on put constater qu'il s'agissait d'un certain Rosario Casareto, natif d'une commune des Calabres, qui, à la suite de chagrins intimes, avait abandonné la maison conjugale, et, en état d'exaltation, errant dans les campagnes, était venu jusqu'ici.

En attendant les réponses nécessaires pour l'identifier et pourvoir à son cas, Casareto fut retenu dans une chambre du rez-de-chaussée contiguë à d'autres, où logeaient les gardes, et sous leur surveillance.

Il tenait entre les lèvres un objet qu'il prétendait être une relique de sainte Brigitte, dont il se déclarait un fidèle, et dit aux personnes qui l'approchaient qu'il lui restait trois jours à vivre. Le lendemain, il eut l'occasion de répéter un grand nombre de fois qu'il lui en restait deux, et le jour suivant, qu'il n'en avait plus qu'un. Cette prophétie, sur le moment, souleva un sentiment de pitié chez tous ceux qui l'entendaient et qui le crurent fou. Après trois jours, enfin, on pourvut à son transport d'ici à Caltanissetta, pour être, ensuite, emmené à Girgenti.

L'ordre de l'accompagner fut donné à des gardes à cheval Pietro Rasa et Salvatore Cali. Au moment où ces gardes se présentèrent pour se saisir de Casareto, il s'écria : « Voici mes

bourreaux ! » On le mit alors sur un cheval harnaché par le voiturier Salvatore Arnone et tous, y compris Arnone, s'engagèrent sur la route muletière pour Caltanissetta, en passant par le bois Mimiani. Il y avait dans ce bois une source, et dans cette source un abreuvoir.

Le groupe s'y arrêta pour abreuver les montures, et, tandis que ce soin les occupait, le cheval de Casareto fit un écart et s'échappa en galopant jusqu'à s'éloigner de quelques centaines de mètres. On ne connut jamais la véritable cause de l'écart et de la fuite de ce cheval. On supposa que Casareto avait voulu fuir, et le garde Rasa courut après lui sur son cheval ; mais, à cause des accidents du terrain, ce cheval tomba avec son cavalier, et un coup du mousquet de ce dernier partit, qui atteignit Casareto et le tua net. Rasa fut condamné à quatre ans de prison, comme coupable d'avoir tué par excès de zèle.

Tel est le fait connu et raconté par la plupart des habitants d'ici.

J'ai eu de M. Salvatore Ferrara, secrétaire de la Congrégation de Charité locale, la confirmation de tous les détails ci-dessus ; il ajouta qu'il se trouvait présent au moment où les gardes se présentèrent à Casareto, et entendit l'exclamation de ce dernier : « Voici mes bourreaux ! » M. Ferrara était alors officier télégraphiste, et son bureau était situé au-dessus du local où l'on gardait Casareto : au moment de cette exclamation, il était accoudé au balcon.

J'ai interrogé aussi le voiturier Arnone, et celui-ci, en me confirmant également le récit, ajouta un autre détail de non moindre importance : « Lorsque, dans le voyage de Marianopolis à Caltanissetta, ils arrivèrent sur la route (à 2 kilomètres environ avant l'abreuvoir), Casareto descendit de cheval, s'agenouilla à terre, fit un acte de prière, puis il dit : « Il me reste encore vingt minutes à vivre », et remonta à cheval.

En faisant des recherches sur cet incident singulier, j'appris un autre cas de Miracle de sainte Brigitte.

Tels sont les faits. Que les compétents les discutent et les expliquent.

SALVATORE RIZZO.

Secrétaire communal.

Suivent les attestations<sup>52</sup>.

Qu'est-ce que sainte Brigitte vient faire ici<sup>53</sup> ? Est-il admissible qu'elle soit réellement mêlée à ces histoires, de même que la Vierge Marie à la mort de la religieuse rapportée plus haut par Mme Lacombe ? Nous sommes entrés dans un monde invisible difficile à déterminer. Mais ne perdons pas de vue l'influence du moral sur le physique.

Je possède dans ma collection plusieurs exemples de personnes mortes ayant apparu à des amies pour leur annoncer leur mort prochaine, et également des apparitions d'inconnus annonçant la mort, en dehors de tout lien de parenté ou d'amitié. Nous cherchons, dans certains cas, à expliquer ces faits par des rêves accidentels ayant impressionné fortement, ou par diverses autosuggestions ; mais ces explications ne semblent pas adéquates aux faits observés. Considérons, entre autres, l'apparition suivante. Lisons la lettre que voici<sup>54</sup> : « Il y a soixante ans, une Mme Carleton mourut dans le comté de Leitrim. Elle était l'intime amie de ma mère, et peu de jours après sa mort elle lui apparut en rêve, et lui dit que jamais plus elle ne la verrait ainsi, sauf une fois, qui aurait lieu vingt-quatre heures avant sa mort.

En mars 1864, ma mère habitait avec mon beau-fils et ma fille, le docteur et Mme Lyon, à Dalkey. Le 2 mars au soir, elle monta dans sa chambre ; très entraîné, riant et plaisantant avec Mme Lyon. Cette même nuit, ou plutôt le matin suivant, mon gendre entendant du bruit, réveilla sa femme et la pria d'aller voir ce qui se passait. Elle trouva ma mère le corps à moitié sorti de son lit, avec une expression d'horreur peinte sur ses traits. On la remit du mieux

---

<sup>52</sup> V. *Annales des Sciences psychiques*, 1911, p. 263.

<sup>53</sup> Née en 1302, morte à Rome en 1373, fondatrice de l'Ordre de Saint-Sauveur, auteur de *Révélations prophétiques*, attaquées par Gerson.

<sup>54</sup> *Proceedings of the Society for psychical Research*, p. 291; *Annales des Sciences psychiques*, 1899, p. 170.

possible. Le lendemain matin, elle paraissait en son état ordinaire, elle déjeuna comme d'habitude, dans son lit, et très gaiement. Dans la journée, elle prit un bain. Ayant envoyé chercher sa petite-fille, elle lui apprit que Mme Carleton était enfin, après un intervalle de 56 ans, venue lui parler de sa mort très prochaine, et qu'elle mourrait le lendemain matin à la même heure. Elle ajouta qu'elle avait, par précaution, pris un bain pour éviter le lavage de son cadavre. Elle commença alors à décliner peu à peu, et mourut le matin du 4 mars, à l'heure qu'elle avait annoncée.

Le docteur et Mme Lyon ont corroboré ce récit. Ma mère m'avait toujours dit qu'elle reverrait Mme Carleton juste avant sa mort. »

THOMAS JAMES NORRIS,  
à Dalkey, Irlande.

Le Dr Lyon écrivit, de son côté, de Dublin, le 30 août 1883 :

« Feu Mme Dorcas Norris m'avait dit plusieurs fois que Mme Elisa Carleton lui était apparue dans un rêve, et lui avait promis de lui apparaître une dernière fois, vingt-quatre heures avant sa mort. La nuit qui précéda sa mort, elle annonça que l'avertissement qu'elle attendait depuis cinquante-six ans lui avait été donné ; et qu'elle mourrait la nuit suivante, ce qui eut lieu. »

RICHARD SIR JOHN LYON.

Ainsi, voilà une personne bien portante, qui est sûre de mourir dans quelques heures, et qui prend un bain pour éviter à sa famille de lui faire sa toilette mortuaire. Pouvons-nous expliquer cette mort ?

Trois hypothèses se présentent. La première est que la défunte Mme Carleton a réellement agi sur son amie ; la seconde est que le premier rêve, purement accidentel, a fait sur Mme Norris une impression si profonde que lorsqu'il se renouvela (aussi par hasard), il lui imposa la certitude de sa mort imminente, qui serait arrivée par autosuggestion ; la troisième est que cette mort se préparant organiquement, a été naturelle et a rappelé le rêve annonciateur.

La première hypothèse est à retenir ; les deux autres sont plus compliquées, mais soutenables. L'exemple que voici n'indique-t-il pas aussi qu'une défunte peut connaître une date de mort ? Il nous est présenté par le célèbre poète anglais BROWNING, et se lit dans l'ouvrage *Life and letters of Robert Browning*, par Mme Sutherland<sup>55</sup> : « En juin 1863, Miss Arabel Barrett (sœur de Mme Barrett Browning) mourait d'une maladie de cœur, et s'éteignait dans les bras de Browning, comme il était arrivé sept ans auparavant pour la femme de ce dernier. Le jour même, Browning communiquait la triste nouvelle à Miss Blodgen, et lui racontait une étrange circonstance se rattachant à cette mort :

19 juin 1868. Vous savez que je ne suis pas superstitieux ; pourtant, voici une note inscrite par moi sur mon carnet à la date du 21 juillet 1863 : Hier, Arabel m'a dit avoir l'esprit fortement agité par un rêve de la nuit précédente (dimanche 19 juillet). Sa sœur lui était apparue (la femme décédée de Browning), à laquelle elle avait demandé : « Quand viendra le jour où nous nous réunirons ? » Et la défunte : « Ma chérie, dans cinq ans » ; après quoi, Arabel, s'était réveillée. Dans son rêve, elle avait pleine conscience de parler à une personne défunte.

Au bout de cinq ans moins un mois, l'événement s'accomplissait, et Browning écrivit : « J'avais oublié la date du rêve ; je supposais que plus de trois ans ne s'étaient pas passés, et que deux ans manquaient encore, par conséquent, à l'accomplissement de la prophétie. »

Que de recherches passionnantes se présentent à notre étude ! De tout ce monde invisible nous ne savons encore rien de positif, et c'est pour arriver à quelque chose que j'ai entrepris ce travail. Malheureusement, au lieu de trois volumes, il en réclamerait dix.

---

<sup>55</sup> V. *Annales des Sciences psychiques*, 1912, p. 303. Étude de BOZZANO.

Les rêves prémonitoires concernant les morts restent toujours pour nous une énigme. En voici deux, assez singulièrement circonstanciés, qui m'ont été communiqués, en juillet 1920, par M. VACHERON, de Nice : « En 1908, ma femme rêva qu'une de ses tantes, très dévote, était décédée. Elle la vit tout habillée sur son lit, avec les fenêtres de son appartement illuminées.

Cette tante mourut deux ans après, le matin du 8 décembre 1910. Ce jour-là, à Lyon, on fête l'Immaculée Conception, et beaucoup de dévots illuminent. La veille, ayant toute sa connaissance et se sentant mourir, elle recommanda à son entourage d'illuminer le lendemain soir, comme d'habitude, même si elle était morte. Cette recommandation fut exécutée, et c'est ainsi que ma femme avait vu sa tante.

Deuxième rêve. En juin 1915, nous étions à Orléans. Ma femme voit en rêve ma mère (alors âgée de soixante-dix-neuf ans) morte, mais habillée, et en écartant les vêtements, elle aperçoit une blessure au côté gauche du ventre, blessure sanguinolente et violacée. Ce rêve l'a vivement frappée. Ma mère habitait un petit pays d'Auvergne, aux environs de Clermont. Quelques jours après, nous reçûmes de ses nouvelles, très bonnes. Nous la rejoignîmes en juillet et quittâmes le village en octobre.

Le 20 janvier 1916, sept mois après, je reçus à Nice, de ma fille laissée près de ma mère, une dépêche ainsi conçue : « Grand-mère opérée, va très mal. » Le lendemain, une autre dépêche m'annonçait sa mort.

Voici ce qui s'était passé. Ma mère avait une hernie (que nous ignorions car elle n'en avait parlé à personne, ne portant pas de bandage). Cette hernie s'était étranglée. Le docteur, appelé en hâte, jugea l'opération indispensable. On fit venir une auto et on la transporta dans une clinique de Clermont. Arrivée la nuit, elle ne fut opérée que le lendemain. Trop tard ! On la ramena au village, en auto, et elle mourut en route dans les bras de sa petite-fille.

Le rêve de ma femme s'accomplissait donc avec toutes les circonstances particulières ; blessure au ventre, côté gauche, et morte étant habillée. Ne voir là qu'une simple coïncidence me paraîtrait fantastique. »

(Lettre 4212.)

Ces vues anticipées sont véritablement incroyables. Cependant elles existent. En voici une autre. M. Jean VETTER, architecte suisse distingué, membre de la Société astronomique de France, m'a signalé, le 11 juin 1920, celle que l'on va lire : « Mon ami, qui est chrétien, protestant convaincu, pouvait avoir vingt-ans, lorsqu'est arrivé ceci.

Entre une famille voisine et celle de ses parents, chez lesquels il vivait alors, existait une brouille tenace due à des questions d'héritage. Chacun restant sur ses positions, pendant plusieurs années aucune parole ne fut échangée entre les deux familles. Mon ami en souffrait et en parlait souvent dans ses conversations avec Dieu. Et voici quelle magnifique réponse il en reçut : une vision, à son réveil, durant un tiers de seconde, représentant à la fois la rue devant leur maison, plusieurs meubles placés çà et là comme pour un déménagement, et, à l'arrière-plan, un lit de mort sur lequel il reconnut un deuxième voisin, proche parent de l'autre-famille. Six mois environ s'écoulèrent, et mon ami se demandait toujours ce que sa vision avait bien pu signifier, lorsqu'un jour où divers meubles étant arrivés pour leur maison, il les aperçut dans la rue, placés comme dans sa vision. Peu avant, il avait appris la grave maladie du deuxième voisin, puis sa mort ; il se mit donc à faire particulièrement attention à tout ce qui pourrait se produire. Aussitôt arrivèrent les divers membres de la famille brouillée ; ils passèrent entre les meubles, pour se rendre chez le deuxième voisin, témoigner leur sympathie, en qualité de proches parents. Mon ami profita de cet instant pour leur exprimer ses condoléances, et ce furent-là les premières paroles échangées entre les familles brouillées, qui, dès lors, reprirent leurs relations. Ajoutons qu'il alla voir le mort et constata que son lit était semblable à celui qu'il avait vu à l'arrière-plan.

Pour mon ami, comme pour moi, il y a là une preuve évidente de l'action divine, produisant cette vision de l'avenir afin que le seul moment où les premières paroles d'apaisement seraient possibles ne fût pas manqué. »  
(Lettre 4158.)

Chacun juge à sa façon. Deviner, l'amour de Dieu est difficile. Mais il n'est pas douteux que nous sommes au milieu de toutes ces observations psychiques, en plein monde spirituel. Devant l'aréopage d'Athènes, saint Paul, citant notre poète astronome Manilius, n'a-t-il pas prononcé cet axiome toujours répété : *En lui nous vivons, nous mouvons et nous sommes*. Rien n'est plus vrai. La complexité des phénomènes que nous étudions ici le prouve chaque instant. La science de l'avenir analysera l'ambiance qui nous environne – et que nous sommes loin de connaître. Nous la subissons sans nous en douter, mais elle se révèle parfois aux êtres sensitifs sous des formes singulières.

Comment définir, comment chercher à expliquer certaines manifestations du futur en ce qui concerne les dangers de mort ? Je dois à un psychologue distingué, M. DE MARATRAY, que nos lecteurs connaissent déjà, la communication du fait suivant : « Une nuit que lord Dufferin avait reçu, en Irlande, l'hospitalité d'un ami, il s'éveilla subitement, en proie à un malaise indéfinissable. Il se leva, s'approcha de la fenêtre que la lune éclairait, et vit distinctement dans l'ombre, au-dessous de lui, un homme portant sur l'épaule un volumineux fardeau. Cet homme marchait lentement. En passant devant la maison, il devint manifeste qu'il était chargé d'un cercueil ; il leva la tête : son visage était si repoussant, que lord Dufferin en fut vivement impressionné. Il suivit des yeux l'apparition tandis qu'elle s'éloignait, et il se remit au lit, où il eut beaucoup de peine à retrouver le sommeil.

Le lendemain matin, il interrogea son hôte, mais celui-ci ne put lui donner aucun éclaircissement. Il ne connaissait nul individu répondant à la description du porteur de bière, et on n'attendait aucun enterrement dans le village.

Quelques années plus tard, lord Dufferin fut nommé ambassadeur à Paris. Attaché à remplir fidèlement les devoirs de sa haute charge, il se rendit un jour à une réception diplomatique devant se tenir au Grand-Hôtel. Son secrétaire particulier le dirigea vers un vaste ascenseur devant lequel plusieurs dignitaires faisaient respectueusement la haie. Lord Dufferin passa, salua, et il allait mettre le pied dans l'ascenseur, lorsqu'il eut un haut-le-corps involontaire. L'employé qui manœuvrait le câble était d'une laideur rébarbative, et il avait exactement les traits de la mystérieuse apparition du village d'Irlande !

Mû par un ressort instinctif, l'ambassadeur recula, rebroussa chemin en prononçant quelques mots d'excuse, et prétextant d'un oubli, demanda qu'on prit les devants sans l'attendre ; puis il se rendit au bureau de l'hôtel afin de se renseigner sur le personnage qui causait sa légitime émotion. Mais il n'en eut pas le temps. On entendit à ce moment un bruit épouvantable, mêlé de cris d'angoisse. L'ascenseur, parvenu à une certaine hauteur, s'était affaissé tout à coup au fond de son puits, broyant ou mutilant ceux qui l'occupaient.

L'accident est historique, sa date précise serait facile à vérifier. L'employé mystérieux fut tué avec ceux qu'il transportait. On ne put identifier son origine. C'était, dit-on, un extra, une doublure, un homme de passage qu'on avait temporairement embauché. Lord Dufferin n'en sut point davantage, et il chercha vainement à s'expliquer par quel sortilège la main de la Destinée l'avait sauvé du péril en levant pour lui, de si mystérieuse manière, un coin du voile tendu sur cette partie de l'éternité que nous appelons le futur. »

R. De MARATHAY, (Lettre 4236.)

Tous les récits, ne peuvent pas être contrôlés, et celui-ci est du nombre. Je le tiens de Mme de Maratray, parente de lord Dufferin, mère d'un général anglais fort estimé, et c'est lord

Dufferin lui-même qui le lui a rapporté. Sa famille a été tenue au courant. La narratrice n'en a pas noté les détails mais elle ne doute pas de sa réalité.

Subjectives ou objectives ces visions sont à expliquer. Mes lecteurs ont effleuré les mystères de l'espace et du temps, sans pouvoir les approfondir. Ils savent, par exemple, que nous observons au télescope et photographions actuellement dans le ciel des événements qui se sont passés il y a des milliers d'années – comme je le faisais encore un de ces derniers soirs, en examinant l'amas d'étoiles qui illustre la constellation d'Hercule, et dont la lumière met cent mille ans à nous arriver. Nous, qui observons actuellement cette formation sidérale, nous sommes l'avenir pour le tableau que nous contemplons, avec une différence de mille siècles ! Nous photographions même des astres qui n'existent plus, qui sont rayés de la vie des cieux. Qu'est-ce que le présent ? Qu'est-ce que l'avenir ? Certaines prévisions annonciatrices sont parfois aussi bizarres que menaçantes. Telle la suivante.

Mon érudite amie, Mlle DUPLAY de la Comédie Française, a donné les détails que voici sur la triste fin de la jeune actrice Mlle Irène MUZA, morte-brûlée au cours de l'hiver 1909<sup>56</sup>.

« C'était une spirite convaincue et, plusieurs mois auparavant, durant une séance où elle-même se trouvait plongée en un profond sommeil hypnotique, on lui demanda si elle voyait ce qui l'attendait personnellement dans l'avenir. Elle écrivit les mots ci-dessous :

- Ma carrière sera courte ; je n'ose dire quelle sera ma fin : ce sera terrible ! » – Les expérimentateurs impressionnés effacèrent ces paroles avant son réveil ; donc, consciemment du moins, elle ne sut jamais quelle terrible chose elle s'était prédite à elle-même.

Plusieurs mois après, sa coiffeuse aspergeait ses cheveux d'une lotion antiseptique composée d'essences minérales, lorsqu'elle laissa échapper quelques gouttes du liquide, qui s'abattirent sur un poêle allumé, provoquant une flambée instantanée ; le feu envahit les cheveux et les vêtements de l'actrice qui, en une seconde, se trouva enveloppée de flammes, et subit de telles brûlures, qu'elle mourut quelques heures après à l'hôpital. »

« Ce sont ces formes de prémonition, fait remarquer à ce propos Bozzano, qui, recueillies et coordonnées en bon nombre, porteraient à inférer l'existence de quelque chose de semblable à une fatalité régnant d'une manière mystérieuse sur les destinées humaines. A moins qu'on ne veuille, à l'occasion de cet épisode, recourir à l'hypothèse réincarnationniste, selon laquelle l'esprit lui-même aurait librement préétabli, dans un but d'expiation où d'épreuve, cette fin épouvantable. »

L'incident de lord Dufferin nous montre, toutefois, que ces menaces ne sont pas toujours fatales. Sa vision était symbolique ; mais par quelle force inconnue sut-il s'en affranchir ? En voici un, d'un aspect plutôt mondain.

Un rêve prémonitoire assez singulier m'a été signalé dans une lettre du 23 avril 1899, par une correspondante assez stupéfaite de sa réalisation : « Lorsque mon jeune frère mourut, j'eus, la veille, un véritable cauchemar. Je me trouvais dans l'église de ma paroisse, il y avait foule ; je vis un prêtre que mon frère connaissait ; il se promenait au milieu de la foule ; puis, je vis une dame qui s'avança vers moi d'un air furieux en me disant : « Vous vous croyez belle avec votre toilette » qui, en effet, me plaisait (je venais de la faire faire et ne l'avais portée que quelques fois). Elle reprit : « Vous ne la porterez pas longtemps ! » Saisie, je me réveillai en sursaut. Le matin, mon frère tombait, frappé d'une attaque d'apoplexie, et il mourut le soir à 8 heures. »

(Lettre 624.)

---

<sup>56</sup> V. *Annales des Sciences psychiques*, 1912, p. 306.



Quel bizarre avertissement ! On n'a pas idée de la variété de ces prémonitions. Celle que l'on va lire n'est pas moins surprenante. Elle rappelle un peu celle de lord Dufferin.

Un homme se reconnaît dans un cadavre et meurt quelques jours après. Cette histoire a été rapportée par un prêtre de Bretagne, M. Jules Pachon, dans les *Annales des Sciences psychiques*<sup>57</sup>.

« Dans le Finistère, le recteur de la paroisse sortait de la grande messe. Après l'office, il se rendit au presbytère, emportant un calice en vermeil, et monta dans sa chambre pour y déposer cet objet. En redescendant vers la salle à manger et, dans une encoignure, à un détour de l'escalier, il est obligé de faire place à un cadavre que l'on descendait du premier étage. Il se reconnaît dans ce cadavre ! En proie à une grande émotion, il entre à la salle à manger, où se trouvait son vicaire. Celui-ci, frappé de la pâleur de son visage lui dit « Monsieur le recteur, êtes-vous malade ? » – Non, non ; mais voici ce qui vient de m'arriver. » Il raconte le fait ; le vicaire reste sceptique. L'autre insiste sur ce qu'il est sûr d'avoir vu et, comme moyen de contrôle, ajoute : « Je serai descendu de ma chambre par MM. tels et tels ». Il nomma quatre prêtres des paroisses voisines.

Après avoir chanté les vêpres, le curé règle ses affaires spirituelles et temporelles. Il tombe malade : quelques jours après il était mort.

Le Vicaire annonça la mort. Les prêtres des paroisses voisines viennent, selon l'usage, rendre les derniers devoirs au confrère défunt. Les quatre prêtres désignés par le curé se présentent d'eux-mêmes pour descendre le corps dans la salle à manger transformée en chapelle ardente.

La vision prémonitoire du curé se trouvait ainsi réalisée. Ceci se passait il y a une quinzaine d'années. Le fait est connu parmi les prêtres du clergé de Quimper. »

En rédigeant ce chapitre, il me paraît opportun de publier ici la lettre suivante (reçue en avril 1899) d'un correspondant éclairé, doué d'une longue expérience. Nous sommes encore en Bretagne. « Les intersignes : Bien que n'ayant pas été moi-même témoin des phénomènes dont vous avez entrepris l'étude analytique, je ne crois pas moins de mon devoir de signaler à votre haute attention les faits suivants, arrivés à des personnes de ma connaissance, dont la parfaite bonne foi ne saurait être en quoi que ce soit suspectée, et qui se déclarent prêtes à les confirmer avec détails par leurs signatures.

Les manifestations, apparitions, pressentiments, etc., ont été de tous temps très fréquents en Bretagne. On les désigne sous le nom d'*intersignes*. M. Le Bras, professeur d'histoire au lycée de Quimper, en a publié de nombreux exemples.

Voici quelle est, résumée en deux mots, la nature de chacun des intersignes répondant à l'objet de votre enquête, qui m'ont été directement rapportés par les personnes intéressées, et que je considère comme absolument authentiques.

1° Bruit formidable se produisant pendant la nuit, semblable à l'éroulement de leur propre habitation, perçu au même moment par deux femmes, vivant seules, et dont le logement était situé l'un immédiatement au-dessus de l'autre. Le mari de l'une de ces deux voisines était marin du commerce, naviguant à l'étranger. Cette manifestation coïncida avec sa mort ;

2° Pareille manifestation s'est produite chez une veuve, demeurant comme la première à Paimpol. Cet intersigne a été le précurseur de la mort de l'une de ses nièces habitant Paris, mort dont la nouvelle lui est parvenue deux jours après ;

3° De même, c'est par un intersigne que la veuve en question a eu connaissance, avant d'en être autrement informée, de la mort de la petite fille de sa nièce, décédée à Paris. Cette enfant avait été, après la mort de sa mère, placée chez une de ses tantes à Tréguier. La manifestation

---

<sup>57</sup> Décembre 1906, p. 733.

a consisté en de violentes secousses imprimées, pendant la nuit, à la clanche de la porte de la chambre où couchait l'intéressée ;

4° Chant séraphique entendu simultanément pendant la nuit par deux personnes, la mère et la fille, couchées dans une même chambre, mais ayant chacune son lit. La mère prit note du quantième du mois où s'était produite cette manifestation. Il lui fut ainsi permis de constater, plus tard, qu'elle avait eu lieu le jour même de la mort d'un de ses parents, missionnaire martyrisé en Chine ;

5° Apparition : Un capitaine au long cours apparaît pendant la nuit, à sa femme, allant et venant dans la chambre où elle était couchée et non encore endormie. La veille, ce capitaine avait fait voile pour l'Islande. Trois mois plus tard, on apprit que la nuit même où il était apparu à sa femme, le navire qu'il commandait avait été abordé par un bateau anglais. Cet événement maritime coûta la vie à tous ceux qui montaient le navire français.

J'aurais pu ajouter aux manifestations relatées ci-dessus quelques intersignes s'appliquant non à des mourants, mais à des personnes bien portantes dont la mort, arrivée peu après, semble avoir été ainsi annoncée. »

J. GALOBERT, (Lettre 581.)

Nous consacrerons plus loin (Ch. IX) une étude spéciale aux bruits, mouvements, coups frappés, associés avec certitude à des décès.

La lettre que l'on vient de lire est, en quelque sorte, un abrégé de notre synthèse des observations. La Bretagne n'en a pas le monopole, quoiqu'elles y soient plus attentivement notées. Peut-être, le tempérament des Bretons y est-il plus accessible. César n'en parle-t-il pas déjà dans sa Guerre des Gaules ? L'observation relatée ci-dessous est, peut-être plus fantastique que les précédentes, et nous n'y croirions pas si elle n'avait amené la conversion d'un homme radicalement sceptique, qui traitait tous les psychistes d'idiots et de fumistes. Le héros de cette histoire est un M. Pyrrhus BESSI, connu en Sicile. Il a rédigé lui-même, le récit que l'on va lire<sup>58</sup> : « Au mois de décembre de l'année dernière (1899), un soir, réunis dans la famille de ma femme, nous causions gaiement autour d'un beau feu allumé dans la grande cheminée, lorsque nous entendîmes soudain un bruit violent, comme si l'on eût tiré un coup de fusil à nos oreilles !

Après un premier instant d'étonnement, nous cherchons à nous rendre compte de l'affaire en commençant par nous assurer qu'il ne s'agissait point d'une mauvaise plaisanterie, ou de quelque chose de pire. Quelqu'un de nous monte jusqu'aux mansardes ; moi, je descends inspecter la cave. Rien ! Nous examinons alors les fusils : ils sont encore chargés...

Quand nous revenons à la cuisine, nous sentons toujours la même odeur très accentuée de poudre brûlée, à tel point qu'il nous faut ouvrir la fenêtre.

J'avoue que j'étais stupéfait. Je le fus encore davantage en remarquant que l'attitude de mes parents exprimait l'abattement plutôt que la surprise.

Après un instant de silence profond, je leur demandai ce qu'ils avaient... Mon beau-père soupira tristement :

– Tu croiras, enfin...

Je ne répondis pas.

– Mon cher, ajouta-t-il, ce coup est de mauvais présage !

– Allons donc ! répliquai-je. Des superstitions !... Il haussa les épaules, un peu piqué. Mais au bout d'une minute il continua :

---

<sup>58</sup> *Revue des Etudes psychiques*, de César DE VESME, 1901, p. 27.

– Des superstitions ? Je parle par expérience, par une douloureuse expérience. Il faut que tu saches que ce n'est pas la première fois que cela arrive... et cela a toujours été suivi par un malheur chez nous. Huit jours avant la mort de ma pauvre sœur, nous avons entendu le même coup. Vous le rappelez-vous ? demanda-t-il en s'adressant à sa femme et à la vieille servante. Les deux femmes répondirent affirmativement, avec un geste de tristesse.

– Et, aussi quinze jours avant la mort de mon premier fils, nous avons eu ce même avertissement.

Je ne pouvais pas encore accorder une foi entière à ces paroles ; néanmoins, je me sentis troublé.

Un lourd silence régna de nouveau dans la chambre. Mais bientôt il fut interrompu par un coup de sonnette.

J'allai moi-même ouvrir la porte. C'était un cousin germain de mon beau-père, un propriétaire aisé, habitant dans la partie la plus éloignée du bourg.

Il entra, sans même prendre la peine de souhaiter le bonsoir. Il avait un air morne et épouvanté.

Voici les premiers mots qu'il prononça :

– N'avez-vous rien entendu, vous autres ?

Tous, moi compris, nous lui répondîmes ensemble en lui donnant à peine le temps d'achever sa question :

– Tu as donc entendu, toi aussi ?

– Oui : un grand coup de fusil. Nous étions en train de souper...

Le court récit qu'il nous fit augmenta au plus haut degré ma stupéfaction. Cette étrange coïncidence de deux faits identiques et simultanés me fit réfléchir... Pourtant je ne voulais pas encore admettre que des esprits fussent en cause.

Les jours suivants, on ne parla plus de l'affaire. Deux semaines se passèrent ainsi.

Un soir, j'étais seul, en train d'écrire. Fatigué par le travail, je l'interrompis, j'allumai une cigarette, et je m'allongeai sur un fauteuil. Devant moi, dans une vieille glace, se réfléchissaient les enroulements bleuâtres de la fumée que je m'amusais à lancer dans l'espace. La cigarette était à moitié consumée, quand je m'aperçus que la flamme de ma lampe se rapetissait. Je voulus la moucher, mais la mèche s'éteignit tout à coup.

Je demeurai fort étonné en voyant que, malgré cela, la chambre restait éclairée d'une faible lumière grisâtre.

En portant, par hasard, mes regards vers le miroir, je m'aperçus qu'il réfléchissait une lumière plus vive que tout à l'heure, dans laquelle on apercevait une chambre assez éclairée, avec d'autres meubles que les miens. On aurait dit, qu'au lieu de la glace, il y avait une ouverture laissant entrevoir une autre pièce de la maison. Je crus rêver ; néanmoins, je demeurai immobile, stupéfait de cette scène.

Je vis alors s'avancer une vieille dame que je reconnus pour être la tante de mon beau-père : la mère de ce cousin qui était venu chez nous, pendant cette soirée mémorable où l'on entendit le sinistre coup de fusil.

La vieille femme s'assit devant une table, prit quelques feuilles de papier dans un tiroir et se mit à écrire lentement, d'un air très absorbé, mais avec beaucoup d'attention, sans lever la tête une seule fois. Elle renferma ensuite la feuille écrite dans une enveloppe qu'elle plaça dans le tiroir. Après quoi, elle posa sa tête sur le dossier du fauteuil et parut s'endormir.

Je regardai, sans même sourciller, mais une sueur froide me fit frissonner. Toutefois, mon regard ne pouvait se détacher de la glace.

Cependant, la lumière qui s'y réfléchissait d'une façon mystérieuse, s'affaiblit peu à peu, comme si la lampe invisible qui éclairait la chambre où la vieille dame dormait, s'éteignait et l'obscurité ne tarda pas à devenir aussi profonde dans la glace que dans mon bureau.

Cette scène me fit rester longtemps en proie à une véritable terreur. J'aurais voulu me lever, sortir de cette pénible situation ; mais je ne pouvais ni n'osais.

Je ne saurais dire combien de temps je demeurai ainsi, dans les ténèbres. L'aube m'aurait probablement surpris dans ce fauteuil, si ma femme, en voyant que je tardais tant à me coucher, ne fût venue me chercher...

Vous direz qu'il s'agit d'un simple phénomène d'hallucination... Eh bien, moi aussi, je le crus, lorsque le lendemain, je me réveillai d'un court sommeil agité.

Seulement, quelques minutes après, on m'apprenait que la vieille dame que j'avais vue dans la glace, avait été trouvée morte, au cours de cette même nuit, dans le fauteuil sur lequel il m'avait semblé qu'elle s'était endormie, et que dans le tiroir de la table on avait trouvé son testament olographe ! ... »

PIRRO BESSI.

L'écrivain Bessi résidait alors à Cefalu, province de Palerme. C'est à Panicale qu'ont eu lieu les faits dont il vient d'être question. Panicale est une commune de 4.000 habitants dans la province de Pérouse. Les différentes personnes qui, en même temps que M. Bessi, ont été les témoins de cet événement, ont voulu en attester l'authenticité par le document que voici :

« Panicale, 17 avril 1901.

Les soussignés, respectivement femme, beau-père, belle-mère, beau-frère du professeur Pirro Bessi, de Cortone, et cousin de son beau-père, jugent que c'est un devoir pour eux de déclarer que le récit fait par leur parent est parfaitement exact, pour ce qui a trait au coup de fusil entendu, en même temps, dans l'habitation des quatre premières personnes soussignées, et dans l'habitation de la cinquième – quoique les deux maisons se trouvent aux extrémités opposées du pays.

Ils jugent utile d'ajouter qu'ils entendirent d'autres fois encore, toujours un même temps dans les deux maisons, des bruits semblables à des coups de fusil, et, que ce fut toujours un signe avant-coureur de la mort de quelque parent, ce qui ne tardait pas à se réaliser. »

Louise BESSI, née LANDI, Ange LANDI, Adélaïde LANDI, César LANDI, François BASTIANELLI.

Nous pouvons remarquer avec C. DE VESME que la scène vue dans le miroir ne s'y passe pas réellement – ce dont personne de bon sens ne peut douter. Cette surface claire contribue à faire entrer le sujet en un état de semi-hypnotisme, dans lequel il voit toutes ces choses, à peu près comme il les voit, dans un rêve ordinaire. C'est, en quelque sorte, un rêve éveillé.

On conçoit que cette double observation – coups de fusil correspondant à une mort et vue de la personne qui allait mourir, au moment où elle écrivait son testament – ait transformé l'incrédulité du témoin en conviction de la réalité de ces faits, quelques inexplicables qu'ils soient. La vue à distance est suffisamment connue aujourd'hui. Mais un coup de fusil entendu, sans avoir été tiré par personne, c'est plus énigmatique encore – quoique incontestable.

Quand on a fait soi-même cette expérience de physique occulte, on ne peut plus nier, on est convaincu de ne qu'on a vu et entendu. Tout cela nous paraît aussi absurde qu'incroyable. Mais comment nous refuser à admettre des observations certifiées cent fois ? La mort tragique de l'actrice Irène Muza lui a été annoncée en état d'hypnose ; celle du prêtre de Bretagne a été vue par lui-même, etc. En a-t-il été de même de celle du roi Louis II de Bavière. (1886), se débattant avec son médecin dans Je lac voisin de son palais, et se noyant avec lui ? Carl du Prel, à propos de cette lutte dans cette pièce d'eau, a fait connaître les détails que voici : « Quelques jours avant le départ du Dr von Gudden, pour Hochenschwangau, auprès du roi Louis II dont le déplacement pour le château de Berg n'était pas encore décidé, le docteur vint déjeuner de mauvaise humeur et raconta à sa femme que, toute la nuit, il avait été tourmenté par un rêve dans lequel il s'était débattu avec un homme dans l'eau. La veuve du docteur a

raconté plus tard ce rêve à la députation de la Société anthropologique de Munich, à l'occasion des condoléances qu'elle recevait des membres de la Société. Je tiens le récit d'un des témoins »

Il est assez clair, fait remarquer Carl Du PREL, que le Dr von Gudden a eu en rêvant, une vision très nette, dont la forte impression lui en a rendu le souvenir possible après le réveil. Seulement, la personne du roi s'est affaiblie en un homme quelconque.

Dans un voyage à Munich (1906), j'ai eu l'occasion de visiter ce lac de Starnberg, où se produisit cette dramatique noyade. Ce lieu est peu profond et voisin du rivage, et il semble qu'il y ait eu là un singulier acte d'aberration de la part du roi, d'ailleurs à peu près fou depuis quelque temps. Etudions tout. Cherchons. Comment interpréter l'avertissement vraiment extraordinaire que l'on va lire ? C'est un avertissement symbolique super-normal d'accident, en un rêve bizarre signalé par M. BOZZANO<sup>59</sup> : « L'observateur et narrateur est un certain M. BRIGHTEN, connu de M. Podmore, qui le décrit comme un homme intelligent, perspicace, d'un tempérament pratique et équilibré. Il raconte qu'en 1861, un de ses amis, M. James Clarkburn, ayant acquis un bateau à vapeur pour la navigation fluviale, l'invita à faire une excursion avec lui. Ils partirent de Norwich, et après une première journée de navigation sur le fleuve ils s'arrêtèrent le soir à Yarmouth, à peu de distance de l'embouchure, attachant le bateau à une embarcation voisine, avec des cordes à la proue et à la poupe.

Après quoi, vers 9 heures et demie, ils se retirèrent dans leurs cabines respectives.

Je pouvais avoir dormi quelques heures, écrit-il, lorsque mon rêve commença. Je m'imaginai que j'ouvrais les yeux et que je voyais à travers le plafond de la cabine deux fantômes ténébreux suspendus en l'air près du tuyau de la cheminée ! Ils paraissaient absorbés par une vive conversation, et montraient tantôt l'embouchure du fleuve, tantôt les cordes qui retenaient le bateau. Enfin, ils se séparèrent en gesticulant et en clignant de l'œil comme s'ils s'étaient entendus sur un plan d'action. Toujours suspendus en haut, ils se portèrent l'un à la proue et l'autre à la poupe, tenant tous les deux leur index étendu, avec lequel ils touchèrent en même temps l'une des cordes qui flambèrent comme si elles avaient été touchées par un fer rougi. L'embarcation rendue libre, fut entraînée à la dérive ; elle traversa le pont suspendu, puis l'autre en fer, passa au large de Braidon, le pont de Yarmouth et la longue suite de bâtiments qui avaient jeté l'ancre en ce lieu. Pendant ce temps, les deux fantômes, toujours suspendus en l'air au-dessus du bateau, émettaient d'étranges sons musicaux. J'aurais voulu réveiller mon compagnon, parce que je savais bien que, si le courant nous entraînait à l'embouchure, nous ferions inévitablement naufrage au passage de la barre ; et dans le rêve, j'essayais de me délivrer de l'incube qui m'oppressait, mais inutilement. On courait toujours ; pendant le parcours, mes yeux discernaient tous les objets ; nous dépassâmes South Town, puis le vinage de Gorleston et enfin on arriva au dernier tournant du fleuve, où l'eau court précipitamment au-dessus de la barre et va se confondre à la mer. En peu de temps, nous fûmes entraînés dans ces tourbillons, et je m'aperçus que le bateau commençait à s'enfoncer. Les sons musicaux émis par les deux fantômes se changèrent alors en de terrifiants hurlements de triomphe. L'eau m'arrivait à la gorge ; je râlais ; je me noyais.

Voilà mon rêve, ou, plutôt, mon cauchemar, qui me réveilla violemment. Je sautai de ma couchette et me dirigeai vers la porte, que j'enfonçai d'un coup. Je me retrouvai éveillé et en chemise, en présence d'une nuit sereine illuminée par la lune. Instinctivement, je regardai la corde de poupe, et je vis avec terreur que juste en ce moment l'amarre s'était déchirée. Je me tournai au crochet de proue, et j'aperçus à mes côtés mon compagnon qui était accouru au bruit de la porte brisée, et me parla de l'autre corde perdue. Nous nous attachâmes tous les

---

<sup>59</sup> *Annales des Sciences psychiques*, septembre 1907.

deux désespérément aux crochets avec nos mains, sans prendre garde à notre peau, qui était en sang, et nous appelâmes au secours. Des, hommes de l'embarcation voisine ne tardèrent pas à arriver, assez à temps pour nous procurer de nouvelles cordes. Le danger passé, mon ami commença à me reprocher d'avoir cassé la porte ; je répondis en racontant le fait, qui m'avait laissé encore tout agité. Le matin suivant, en réfléchissant avec calme à ce qui était arrivé, je pus me convaincre que, si au moment où les amarres se détachèrent, nous avions continué à dormir, le drame du songe se serait inexorablement réalisé dans tous ses détails. »  
WILLIAM E. BRIGHTEN.

M. J. W. CLARCKBURN, compagnon d'aventure du narrateur, a confirmé ce récit<sup>60</sup>. MYERS fait à ce sujet la réflexion suivante : « M. Brighten a été informé, de quelque manière, du danger qu'il courait et qu'aucune faculté normale de son esprit ne pouvait lui révéler. Est-ce clairvoyance ? Est-ce prémonition ? Est-ce manifestation d'une intelligence inconnue, incarnée ou désincarnée ? Je sens que je ne serais pas sincère si je devais laisser croire que nous possédions l'explication. »

L'interprétation de cet avertissement fantastique est, en effet, d'une extrême difficulté. D'autres observations nous mettent d'ans le même embarras. Que les fantômes diaboliques vus dans ce cauchemar aient été là, nous ne l'admettons pas si vite que cela. Mais enfin qu'y a-t-il ? Comme contraste, il en est résulté une protection efficace et le salut. Des forces invisibles, et même des êtres invisibles, agissent autour de nous ; le sujet sera étudié spécialement plus loin. Ne nous détournons pas de notre voie. Nous avançons lentement, mais sûrement, sur une route que nous traçons et construisons nous-mêmes, dans un terrain de brousse presque tout entier à défricher.

Ne remarquons-nous pas, de temps en temps, dans les événements humains, généraux ou particuliers, certaines occurrences – à la fois imprévues, et logiques, – semblant indiquer l'existence d'une justice immanente ? Est-il interdit d'admettre l'action d'êtres invisibles dirigeant les choses ? La fourmi ne voit pas le pied qui l'écrase. Les microbes régissent notre santé sans que nous les voyions. L'homme terrestre n'est pas l'esprit le plus élevé dans la hiérarchie universelle. Il y a des êtres intellectuels supérieurs à lui, de même qu'il y a dans le ciel des mondes supérieurs à celui que nous habitons. Il peut exister sur notre propre planète des êtres invisibles dont la valeur surpasse de beaucoup la nôtre. Ces êtres pourraient voir nos actions. Ce n'est pas cette vue qui nous empêcherait d'agir librement. Vous savez ce que fera votre chien dans certaines conditions déterminées ; mais ce n'est pas l'idée que vous en avez qui l'obligera à le faire, et on peut admettre qu'un être aussi supérieur à l'homme qu'un homme intelligent est supérieur à son chien, saura, comment l'homme utilisera son fragment de libre arbitre. Sans revenir sur ce que nous avons dit à propos de la vue de l'avenir et de la liberté nous pouvons penser que des êtres supérieurs à nous, voient l'avenir comme étant présent.

Notre étude nous conduira graduellement à des investigations révélatrices.

Il y a des avertissements d'origine vraiment énigmatique. Un exemple sur cent : Victorien SARDOU m'a raconté que suivant un jour la rue de la Banque, une voix intérieure lui cria *Traverse !* Il n'en fit rien. Second ordre : *Traverse !* Il obéit et immédiatement après, une pierre détachée d'une corniche tomba sur le trottoir où il allait passer. – A rapprocher de l'ordre donné à la jeune-fille au bain (t I, p. 110), à la dame d'Edimbourg pour sauver sa fille (Id., p. 380), au capitaine Mac Gowan, pour sauver ses fils (Id., p. 382), etc.

Les avertissements d'ordre psychique qui font l'objet de ce chapitre sont connus depuis l'antiquité, mais ont été insuffisamment compris jusqu'à présent. Pour n'en citer que l'exemple

---

<sup>60</sup> V. *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. VIII, p. 401.

le plus célèbre, le fameux *démon de Socrate* représente un de ces faits. Nous l'avons lu dans tous les auteurs, dans tous les commentaires, depuis Platon, Xénophon et Plutarque, jusqu'à Lelut. On y voit des prédictions précises que l'on ne peut attribuer au hasard. C'est ou une dissociation de la personnalité de Socrate qui est en jeu, ou un esprit extérieur. La difficulté d'explication est assurément grave. LÉLUT professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut assez renommé, s'en est tiré un peu légèrement en déclarant tout simplement, que le sage Socrate était fou. Ce n'est pas du tout là une explication, quoi que cette interprétation soit la théorie classique officielle, adoptée depuis soixante ans. La vieille hypothèse de l'hallucination auditive n'explique pas tout ; la récente découverte du subconscient est ingénieuse mais ce n'est pas une panacée universelle.

En fait, les prévisions personnelles de morts rapportées dans ce chapitre, surtout celles de JEAN VITALIS et de CASARETO, le cas de BESS, comme celui de BRIGHTEN, etc., nous révèlent graduellement un monde invisible entièrement à découvrir.

Dans tous les phénomènes que nous avons présentés jusqu'ici, nous sommes restés dans le monde des vivants. C'est par là, en effet, que notre synthèse générale devait commencer. Ces observations sont antérieures à la fin terrestre. Nous arrivons ici à la frontière de l'autre monde. Nous allons assister aux actions directes de l'âme au moment de la mort, soit mentalement, sans phénomènes physiques, soit matériellement, et compléter par de nouveaux faits, sûrement constatés, les documents exposés dans les pages que l'on vient de lire. Ces transmissions sont souvent stupéfiantes, illustrées de vues fantastiques, parfois plus étranges encore que les précédentes, et non moins absolument certaines.

## Chapitre VIII - Sensations mentales à distance de morts ou d'accidents, sans phénomène physique

Il se sentait soumis aux influences solennelles de la nature ;  
Magnétisme vaste et infini qui est la vie de la création et rattache l'atome à l'univers  
Bulwer Lytton, Zanoni

Les avertissements précédant la mort ou l'annonçant, qui viennent de passer devant nos yeux, nous ont mis en face du fait physiologique et psychique de la mort. Nous allons pénétrer dans l'étude spéciale du phénomène psychique. Il y a une si grande diversité dans les circonstances associées à la cessation de la vie matérielle, que nous devons, moins que jamais, nous départir ici des principes d'une méthode scientifique rigoureuse et qu'il importe de partager les observations en catégories distinctes afin de les mieux discuter. La plus grande clarté, la plus soignée division du travail, le classement le plus attentif s'imposent. Nous pouvons espérer poser par-là les bases de la science nouvelle.

Certaines manifestations de mourants et de morts se montreront, dans les chapitres prochains, marquées par des bruits inexplicables, des coups frappés çà et là, des déplacements d'objets, des faits matériels affectant les sens des témoins, ou leur en donnant l'impression. Nous avons déjà rencontré plus d'une fois ces genres de manifestations. Pour les distinctions essentielles dont nous parlons, ce chapitre-ci sera exclusivement consacré aux sensations éprouvées par nos esprits sans accompagnement de phénomènes physiques : SENSATIONS MENTALES. Elles ont leur importance... Recueillons ces constatations, bien plus nombreuses qu'on ne pense, mais qui restent généralement inconnues.

Comme j'en ai fait la remarque cent fois, la plupart des phénomènes psychiques demeurent ignorés, cachés, inutilisables pour notre instruction anthropologique. Un excellent garçon, artiste peintre, que je connais depuis plus de vingt ans, m'a raconté hier, tandis que je rédige ce chapitre, que se promenant un jour au bois de Boulogne, en partie amoureuse, avec une joviale petite actrice, et devisant entre eux de choses plutôt légères, elle s'était arrêtée tout à coup, en s'écriant « Oh ! Que je me sens triste ! Qu'est-ce qui m'arrive ? » Et elle s'était mise à pleurer.

Il était arrivé ceci : à cette heure même, son père mourait au loin, en province.

– Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ? demandai-je à mon ami.

– Parce que cela n'en vaut pas la peine. Il y a là un pur hasard ! Et, c'est contraire à la religion.

Il n'est pas contraire à la religion, suivant lui de s'amuser avec des actrices, mais il est contraire à la religion de s'occuper de l'âme humaine.

Voilà pourtant les raisons banales qui ont empêché, jusqu'ici, les sciences métapsychiques de faire leur chemin. On juge superficiellement, on se contente de supposer qu'il n'y a que du hasard dans ces coïncidences télépathiques.

Combien ces faits n'ont-ils pas été difficiles à étudier jusqu'ici ! En général, on les tait, on les dissimule, on les cache ; pour une raison ou une autre, on les tient sous le boisseau. Un exemple entre mille : On a pu lire dans *L'Inconnu* (p. 181) l'histoire touchante d'un enfant qui vient, en esprit, embrasser sa mère, au moment où il meurt, et la consoler. A une information que j'ai voulu prendre auprès de la narratrice, à propos de cette vision qui aurait pu être attribuée à une hallucination, j'ai reçu la réponse suivante :



« Malgré mon grand désir de vous satisfaire, en priant ma tante de vous donner elle-même une relation du fait que je vous ai communiqué, je ne puis le faire. Ma tante a toujours voulu garder pour elle seule ce souvenir de son fils, pensant peut-être le profaner en en parlant à des étrangers, et n'en a jamais parlé qu'à sa famille. C'est avec joie que ces pauvres parents pensent à ce dernier adieu de leur fils.

Je ne veux pas lui dire que j'ai commis cette petite indiscretion en votre faveur, l'ayant fait uniquement pour vous présenter un exemple de plus à ajouter à tous ceux, si probants, que vous donnez déjà. Certes non, il n'y a pas eu d'hallucination, ni d'illusion. Mon oncle et ma tante étaient tout à fait incroyables sur toutes ces questions. Quand on leur racontait des histoires de ce genre, ils riaient et auraient facilement traité les gens de fous ; à présent, ils rient de ceux qui n'y croient pas, et ce souvenir est toujours pour eux une bien douce émotion, car ils sont persuadés que leur cher fils n'a pas voulu les quitter sans leur dire adieu. »

Ainsi, le fait est acquis comme réel, incontestable, mais... il ne faut pas le dire !

Écartons les obstacles, et marchons en avant. Nous allons consacrer ce chapitre aux sensations mentales à distance. Tous les récits que nous allons lire sont des observations positives.

Je dois à un homme fort instruit, chercheur indépendant et courageux expérimentateur, le curieux récit qui va suivre.

« En 1879, j'étais élève au collège de Stanstead, à environ 130 kilomètres de Montréal. Le principal du collège était, à cette époque, le Révérend A. Lee Holmes, un homme de haute taille, à longue barbe, à l'air patriarcal, bon et juste et, en conséquence, très aimé de tous les maîtres et élèves. J'avais un aimable compagnon de chambre, du nom de Charles. J'étais encore bien jeune, très pieux et d'une foi peut-être naïve, mais sincère et sans limite. Je n'avais jamais entendu parler de théosophie, d'occultisme ou de spiritisme ; ces mots eux-mêmes m'étaient inconnus.

Un jour – c'était un dimanche matin – je me sentis pénétré d'une indéfinissable inquiétude. Je n'avais pourtant aucun sujet de tristesse, j'étais en bonne santé, je n'avais que des amis, et j'occupais une bonne place dans presque toutes les classes. Mon compagnon de chambre chercha par tous les moyens possibles à m'égayer, mais ce fut en vain, cette mélancolie devint intense et s'empara de tout mon être.

Quand, à midi, la cloche du déjeuner sonna, je descendis au réfectoire et pris ma place à table, mais il me fut impossible de manger ; j'étais accablé sous le poids d'une tristesse qui me serrait le cœur. Vers 3 heures de l'après-midi, j'éprouvai un irrésistible besoin d'être seul, je demandai à mon compagnon de vouloir bien s'absenter ; il y consentit ; je fermai la porte à clé afin de n'être pas dérangé. J'allai m'asseoir à ma petite table d'étude et, méditant, la tête dans les mains, j'essayai de me rendre compte de mon état, de trouver la raison de cette tristesse inusitée. Tout à coup, j'éprouvai comme un très léger engourdissement et j'eus la sensation de voler à travers l'espace avec la rapidité de la pensée ; mais il faisait si noir, que je ne voyais rien distinctement, et je ne puis comparer ce phénomène qu'aux changements de décors qui s'opèrent quelquefois au théâtre quand toutes les lumières sont éteintes et que le rideau n'est pas baissé. Puis je me trouvai dans une chambre. Je distinguai d'abord que les quatre murs ; ensuite, des objets m'apparurent vaguement et, petit à petit, devinrent plus nets et plus distincts.

C'était une chambre à coucher ; un lit était occupé par une femme qui paraissait très malade ; devant le lit une autre femme se tenait debout et regardait attentivement la malade ; au pied du lit sanglotait une autre femme dont je ne pouvais voir la figure, mais que je reconnus tout de même ; dans le coin opposé, une table devant laquelle était assis un homme tenant une plume ; sur la table un encrier et du papier. Je reconnus tous ces personnages : la malade était ma mère, les deux femmes étaient mes sœurs, et l'homme mon frère Adolphe. J'entendis alors Adolphe dire à maman : « Que faut-il lui écrire ? » et maman répondit : « Ecris-lui que le

médecin a dit que je n'en ai pas pour longtemps et que s'il veut me voir vivante, il faut qu'il vienne immédiatement. » Je compris qu'il s'agissait de moi et que cette lettre m'était destinée. Soudain, j'eus de nouveau cette sensation de changements rapides de décors dans l'obscurité et je me retrouvai dans ma chambre. Une grande anxiété vint alors se mêler à ma tristesse, il me tardait de recevoir cette lettre que je savais être écrite, mais qui ne pourrait partir de Montréal, avant lundi et que je ne pourrais, en conséquence, recevoir avant mardi matin.

Le lundi se passa tant bien que mal, le mardi matin arriva. Le Principal avait l'habitude de distribuer le courrier à la fin du premier déjeuner, vers 7 heures. Trop impatient pour attendre la fin du repas et des prières, j'allai demander à M. Holmes s'il voulait bien avoir la bonté de me donner ma lettre. « Quelle lettre ! » demanda-t-il : « Une lettre que j'attends de Montréal ce matin », lui répondis-je. « Allez-vous asseoir à votre place et attendez votre tour comme les autres » me répliqua-t-il. Je reçus cette lettre si impatientement attendue elle ne contenait à peu près que les paroles que j'avais perçues l'avant-veille. Au contact de cette lettre ; il se passa alors en moi quelque chose d'étrange : une joie soudaine et inexplicable fit place à la tristesse, je devins subitement heureux, mais sans savoir pourquoi. Je montrai la lettre au Principal qui me dit : « Je vous accorde un congé et vous pourrez partir ce matin même ; il y a un train qui part vers midi, allez-vous préparer. »

Il me vint alors à l'esprit que maman se portait mieux et que telle était la cause de cette joie intérieure que je ressentais. Je répondis donc à M. Holmes que je ne partirais pas ce jour-là, que j'attendrais. « Comment, vous ne partirez pas aujourd'hui ! si vous remettez votre départ à demain, votre mère sera peut-être morte quand vous arriverez. Si vous avez besoin d'argent, ajouta-t-il, je vous en prêterai, et je vous prêterai aussi une bonne grande pelisse pour bien vous envelopper » (car c'était en hiver et il faisait très froid). « Je vous remercie beaucoup, répondis-je, mais je ne veux pas partir aujourd'hui, car je crois qu'il s'est produit un changement inattendu et que maman se porte beaucoup mieux » – « Mais qu'en savez-vous ? » répliqua-t-il. Je demeurai confus, puis je répondis : « Je ne sais pas, mais de même que j'ai appris que cette lettre arriverait ce matin contenant ce qu'elle contient, je sens que maman est maintenant hors de danger. »

« Quelle histoire de bonne femme me racontez-vous là ? Prenez garde, monsieur, ajouta-t-il d'un ton sévère, quand on se laisse aller à de pareilles chimères, on a vite fait de perdre la foi. » – Il me tança d'une forte réprimande, me fit promettre de ne jamais parler de cet incident aux autres élèves, et de l'oublier entièrement<sup>61</sup>. »

Le lendemain, je reçus effectivement une lettre de mon frère m'informant que, durant la nuit, un mieux inespéré s'était produit dans l'état de notre mère, et qu'elle était maintenant tout à fait hors de danger.

Je tins parole, je ne parlai de cette aventure à personne, et je l'aurais peut-être oubliée si d'autres phénomènes du même genre ne m'étaient arrivés plus tard. Je dois aussi ajouter, avec regret, qu'à cette époque j'attachais si peu d'importance à ces constatations, que je détruisis avec beaucoup d'autres, les deux lettres mentionnées plus haut. Mais ces faits vous appartiennent. »

ERNEST DE SASSEVILLE.

Mes lecteurs sont maintenant assez avancés dans la connaissance de ces phénomènes de vue à distance, et les chapitres précédents ont mis assez d'exemples sous leurs yeux pour qu'ils ne soient pas surpris de cette nouvelle observation. Je la leur présente ici, non pour la vue à distance, ce qui ne leur apprendrait plus rien, mais pour le fait de la *sensation intérieure de l'âme* : nous pénétrons de plus en plus le monde psychique.

---

<sup>61</sup> Nous comprenons tous ces réflexions du principal à son élève.

Cette observation m'a été envoyée du Canada. En voici une autre, tout à fait du même ordre, qui m'a été envoyée des Etats-Unis.

Il s'agit, ici d'une sensation mentale à distance, au moment de la mort d'une mère, entre ses deux filles, de Mexico à New York. J'ai reçu la lettre suivante après la publication de *L'Inconnu*.

Ma mère est morte le 18 novembre 1899, il y a huit mois. Elle était tombée malade de pneumonie, le 1<sup>er</sup>. Nous habitons Mexico. Ma sœur, qui est mariée avec le président de l'international Bank à New York et qui habite cette ville, ne pouvait venir, étant elle-même souffrante. Comme son beau-père était président de l'Union Cables Company, on m'avait donné de droit d'envoyer autant de dépêches par jour que je croyais nécessaire pour tenir ma pauvre sœur au courant de la maladie de notre mère. J'envoyai deux câbles par jour depuis le 1<sup>er</sup> jusqu'au 17 novembre. Ce jour, j'en envoyai un disant : « Maman très grave, mais docteur ne perd pas espoir. » Il n'y avait pas de raison pour la croire plus mal. Or, le 18, à 10 heures, ma bien chère maman rendait le dernier soupir, et ma douleur fut si poignante, que je n'ai pas songé à prévenir ma sœur. Je ne l'ai fait que le lendemain. Elle m'écrivit alors, me priant de lui fixer le jour et l'heure juste de la mort, me disant que n'ayant pas reçu de nouvelles, le 18, elle croyait maman mieux. Elle me racontait, toutefois, qu'elle avait tout à coup été saisie d'un tremblement nerveux et s'était mise à pleurer, et que les domestiques lui ayant demandé ce qu'elle avait, elle avait répondu : « Ma mère est morte, j'entends les cris de ma sœur. » Levant les yeux sur la pendule, elle avait vu qu'elle marquait 10 heures, tour Eiffel. A cette heure-là, j'étais à genoux sanglotant, ma tête sur une chaise, écoutant les derniers souffles de ma mère, et comprenant que tout était fini. J'ai jeté un cri terrible, tel que l'on m'a crue folle.

Laissez-moi vous dire, cher maître, que votre livre soulage mon âme, car je sais maintenant que lorsque j'ai senti la main de ma mère me caresser quelques mois après sa mort, ce n'était pas un rêve ; elle était bien là près de moi qui l'aimais tant.

Pardonnez cette lettre, monsieur Flammarion, mais je me sens plus soulagée depuis que je vous ai communiqué mes pensées, et j'ose espérer de vous quelques lignes m'instruisant davantage sur mon observation. La semaine dernière, j'étais au lit, avec un grand malaise au cœur. Le médecin m'a trouvée votre livre à la main et m'a défendu de le lire, disant que j'avais les nerfs trop malades, trop irrités déjà ; mais j'ai pu le convaincre que ce livre agissait, au contraire, comme calmant et non comme excitant sur mes nerfs. Pour ma part, je vous remercie de tout mon cœur de l'avoir écrit, et je vous prie de croire que dans ce pays lointain, exilée loin de la belle France que j'adore, vous avez une très humble mais fervente admiratrice. »

Georgina BERNETRIN, (Lettre 932.)

Dans cette relation, si loyale et si sincère, nous sentons avec certitude qu'il y a eu transmission télépathique entre Mme Bernetrin et sa sœur, de Mexico à New York, au moment de la mort de leur mère, et que l'affection de cette mère pour ses filles a été associée à cette transmission. Ces sensations mentales, à distance, de morts ou de maladies d'êtres aimés se constatent dans tous les pays. Les deux communications qui précèdent m'ont été envoyées du Canada et des États-Unis. En voici une autre reçue de Turquie d'Asie : « Sachant que vous recueillez précieusement tout ce qui se rapporte à la télépathie, je me permets de vous faire le récit de deux cas qui se sont passés dans notre ville, en vous priant, si vous publiez ma lettre, de ne donner que les initiales des noms que je vous confie.

M. et Mme T.... avaient une cousine, Mme D...., qui habitait en France. Une nuit, ils se réveillèrent tous deux brusquement et M. T.... dit à sa femme : « Une sensation étrange vient de me réveiller ; j'ai un très mauvais pressentiment pour votre cousine D....

– Je suis sûre qu'elle est morte ! s'écrie aussitôt Mme T...., car je viens de voir en rêve sa maison vide et sa fille en deuil qui pleurait.

La pendule marquait deux heures et demie. Le lendemain, ils reçurent la nouvelle de la mort arrivée à deux heures et demie. Ils ont vérifié l'heure. »

Ceci est une communication entre une mourante et des vivants, mais l'histoire suivante se rapporte à deux personnes en vie bien portantes.

Le Dr N... avait commandé à son pharmacien quelques médicaments que celui-ci négligea de préparer pendant une semaine. Un soir, le docteur, qui était très contrarié de ce retard, se couche avec l'intention d'aller réprimander le pharmacien. Dans la nuit, il se réveille, entendant très distinctement une voix qui disait : « A sept heures et demie du matin ». Le docteur regarda sa montre : elle marquait trois heures et demie.

Le jour suivant ; il va chez le pharmacien qui lui remet ses fioles en disant ; « Ah ! Docteur, vous devez être fâché contre moi ; je le comprends, et cette nuit lorsque mon réveil m'a réveillé à trois heures et demie pour aller à la chasse, j'ai dit à ma femme : je serai de retour à sept heures et demie pour préparer les médicaments du docteur. »

C'était donc la voix du pharmacien que le docteur avait entendue ? Comment ?

Il n'appartient pas à moi de conclure, mais au savant. » ... etc. (Suivent les compliments d'usage).

Marie MAVROGORDATO, (Lettre 1025).

Oui, nous étudions tout, sans aucune idée préconçue, sans préjugés, et dans le seul souci d'apprendre quelque chose. Quant à conclure, il résulte avec certitude de tous ces faits qu'il y a des courants psychiques invisibles entre les êtres humains : les idées voyagent. Elles sont dans l'air, comme on dit. Dans le premier de ces deux exemples, la pensée de leur cousine mourante a traversé la distance qui sépare la France de la Turquie, pour aller toucher le cerveau de M. et Mme T..., qui l'ont reçue en même temps, sous deux impressions distinctes. Dans le second, le téléphone mental s'est exercé entre le pharmacien et le médecin. Ces phénomènes psychiques, dont tant d'hommes instruits doutent encore, sont observés, disons-nous, sous toutes les latitudes et dans toutes les conditions. Après Montréal, Mexico et Smyrne, voici une observation faite à Saint-Pétersbourg : « Il s'agit de deux sensations de morts à distance. J'extrais la relation suivante d'une lettre qui m'a été adressée de Russie en mars 1909. Lectrice fervente de vos œuvres, pour lesquelles j'ai un véritable culte, je n'ai aucun intérêt à vous tromper, et ce que je vous écris est la pure vérité.

En 1902, je demeurais à Pétersbourg, avec mon mari qui était professeur et inspecteur dans un institut de demoiselles. Tous les deux natifs de Moscou, nous y avons laissé de nombreux amis, entre autres une famille Massloff, composée de deux frères et de trois sœurs, non mariées et déjà âgées.

Dans ma première jeunesse, j'avais eu une affection presque passionnée pour l'une des demoiselles Massloff, et je lui gardais toujours, un profond attachement. C'était une personne d'un esprit élevé, très instruite et d'une bonté vraiment chrétienne ; elle ne pensait jamais à elle, toujours aux autres. Pendant une grande maladie, dont j'ai été atteinte peu de temps après mon mariage, elle était venue me soigner ; sa vocation était le dévouement à son prochain.

Depuis que j'étais à Pétersbourg, je ne correspondais pas avec elle, mais je l'aimais sincèrement ; j'avais ouï dire qu'elle avait des chagrins et que sa santé laissait à désirer, mais je ne la savais pas malade sérieusement.

Au mois de février 1902, je fis un songe qui me laissa une pénible impression : je vis très distinctement un convoi funèbre et j'entendis une voix qui me disait : C'EST L'ENTERREMENT DE SOPHIE MASSLOFF. Le matin, je parlai de ce rêve à mon mari qui, voulant m'en distraire, me répliqua « C'est signe de longue vie. » Trois jours après, mon fils, âgé de dix-huit ans, revint de son collège en apportant quelques livres enveloppés dans un journal. C'était le *Novoié Vrémia*, que ni mon mari, ni moi ne lisions jamais, à cause de nos

opinions politiques. J'y ai lu pourtant, un jour, par hasard, un de ces articles signés de vous sur l'astronomie (dont vous parlez dans *Stella*, p. 353).

Mon fils ayant jeté le journal à terre, je le ramassai. Aussitôt mes yeux tombèrent sur l'annonce de la mort de Mlle S. Massloff, et de son enterrement à Moscou qui avait eu lieu le lendemain du jour de mon rêve.

Vous penserez facilement que l'impression fut très pénible – et même un peu effrayante. J'écrivis aux sœurs de la défunte en leur faisant savoir comment j'avais su la mort de mon amie. Le rêve a précédé l'enterrement.

Second fait. J'ai eu l'horrible malheur de perdre mon mari adoré, le 25 décembre 1907. Ni moi, ni mon fils ne nous attendions à une fin si proche. Comme mon mari continuait ses travaux de professeur et d'administrateur du collège des jeunes filles, à Moscou, et ne voulait pas se faire traiter, nous ne le croyions pas sérieusement malade.

Le 24 décembre, mon fils, après avoir soupé avec sa femme et deux amis, voulut faire une petite promenade. Il faisait un beau clair de lune. Ses pensées étaient gaies et agréables. Tout à coup – c'était à 10 heures du soir – une pensée horrible lui traversa l'esprit, qui le fit s'arrêter net. Ce fut comme un éclair : « Papa va mourir. » Une secousse traversa son être. Rentré à la maison, il en parla à sa femme qui tâcha de le consoler.

Or, précisément ce jour-là, le 24 décembre, à 10 heures du soir, mon mari tombait en une syncope qui l'emporta en vingt-quatre heures.

Voilà, Monsieur et cher Maître, deux faits tout à fait véridiques que je vous soumetts, afin que vous en usiez comme il vous plaira pour l'instruction générale. »

EUGÉNIE DE BERKOUT, (Lettre 1925.)

Oui, observations faites dans tous les pays et dans toutes les conditions. Nous pouvons ajouter tous les âges, même par les enfants. Une lettre du 21 juillet 1920 m'a signalé l'observation suivante : « Mon mari vient de me raconter, de nouveau, qu'il perdit son grand-père vers l'âge de huit ans, et que le vieillard avait été trouvé un matin sur le parquet de sa chambre, inanimé. Depuis trois jours, il gisait sur son lit. Or, une nuit, mon beau-père, étant resté près du malade, ma belle-mère prenait un peu de repos chez elle près de ses deux enfants qui dormaient. Tout à coup, mon futur mari se lève sur son lit et crie à sa mère : « Maman, maman, que fais-tu ? Tu dors ? Mais grand-père est mort ». Ma belle-mère, un peu émue, impose silence à son petit garçon qui se recouche et dort immédiatement ; il ne s'était même pas éveillé. A 4 heures du matin, mon beau-père rentre chez lui et dit à sa femme : « Ma pauvre amie, c'est fini ! Ton père est mort ! – A quelle heure ? – « A minuit. » C'était l'heure exacte à laquelle l'enfant avait averti sa mère. Il n'en avait d'ailleurs plus aucun souvenir en se réveillant le matin.

Mon mari, qui a maintenant quarante-neuf ans, est prêt à vous certifier le fait, ainsi que ma belle-mère, qui vit encore, et qui me l'a encore raconté il y a un mois ; si vous voulez le contrôler, cela sera facile. »

JEANNE LUMET, à Paris. (Lettre 4207.)

La transmission télépathique ne me paraît pas absolument certaine, l'enfant ayant entendu parler autour de lui de la situation désespérée de son grand-père. Elle peut être inscrite néanmoins, aux faits à comparer. J'en possède plusieurs d'analogues dans ma collection documentaire, ce qui en renforce la valeur, par exemple la suivante, – qui ne pourrait s'expliquer par cette hypothèse. Sensation bizarre, par une enfant : « Ma mère avait alors quatre ou cinq ans quand, une nuit, s'éveillant en sursaut, elle se dressa sur son séant et effraya fort ses parents en criant par trois fois : « Meurt, meurt, meurt. »

Néanmoins, comme c'était une enfant très nerveuse, on n'attachait pas d'importance à ce que l'on prit pour un cauchemar... Mais, dans la journée, on reçut un télégramme annonçant la mort de l'aïeul de ma mère, mort survenue précisément à l'heure où elle avait crié.

J'ajoute qu'elle et ses parents ne savaient pas le vieillard malade. Voilà le fait, tel qu'il m'a été rapporté par ma mère elle-même, qui en a gardé un souvenir ineffaçable. »

Un de vos lecteurs du département du Gard, qui tient à vous signaler ce fait inexplicable, mais préfère n'être pas nommé. »

N. S. (Lettre 73.)

Evidemment, dans ce cas, nous ne pouvons imaginer aucune autosuggestion de l'enfant.

Il n'y a pas seulement des liens physiques entre les membres d'une même famille, entre les aïeux et les petits-enfants, entre les mères et leurs fils. Nous ne connaissons pas les lois de l'incarnation. Il y a des liens moraux. La communication suivante m'a été adressée en avril 1899 : « Ma mère est très affectueuse. Toutes les mères le sont ; mais chez elle, l'affection est presque malade, tellement elle est grande ! Quand un membre de la famille meurt, elle en est pour ses huit jours de lit, et même aux 3e ou 4e anniversaires elle garde le lit deux jours. Ceci donné, voici les faits :

J'ai été étudiant en médecine, loin des miens. Toutes les fois qu'une maladie m'a touché, ma mère disait en famille « Mon fils est malade. » Je recevais une lettre de chez moi m'apportant les craintes de ma mère, et ma sœur ajoutait « Elle veut à tout prix que tu sois fatigué, rassure-la. » Elle ne se trompait pas.

Voici qui est plus frappant encore. Je suis venu trois fois l'embrasser sans l'avertir ; je ne faisais part de mon voyage à personne ; il me fallait trente-six heures pour arriver chez moi ; quand le courrier passe on a toujours soupé. Or, quand je devais arriver, ma mère ne voulait pas qu'on se mette à table : « J'attends mon fils » et elle avait préparé elle-même certains plats de mon goût. La famille la plaisantait : « Tu vas nous faire servir du propre ce soir, heureusement que tu ne mettras pas de côté la vieille bouteille que tu as sortie pour ton fils, ta lubie d'aujourd'hui. » J'arrivais, et cela par trois fois.

L'année dernière, étant en Algérie, je suis allé en France passer des examens définitifs ; je n'écrivis pas chez moi. Or, je reçus à la Faculté où je me trouvais une lettre de ma sœur ; elle me disait : « Notre mère assure que tu es allé passer des examens et que tu as été reçu, mais tu nous aurais averti si tu avais quitté l'Algérie. » Sa lettre m'avait été adressée en Algérie.

Voilà ce que je tiens à vous faire savoir. Si ce document vous est utile quelque jour, employez-le. Mais je vous prie de ne donner que l'initiale de mon nom. »

Dr F. (Drôme). (Lettre 596.)

La commotion mentale qui va être décrite est du même ordre que les précédentes. Elle m'a été rapportée, comme observation personnelle également, par le célèbre peintre polonais Jan STYKA dans la lettre suivante, du 2 novembre 1920 : « Cher maître et ami, voici le fait dont je vous ai parlé. C'était en 1912. Nous étions partis, mon fils Tadée et moi, pour Menton, dans le but de nous rendre à Gorbio et de visiter le Sanatorium. Arrivés à Menton, nous n'y trouvâmes pas l'auto qui faisait le service de Gorbio. Force nous fut d'entrer dans une confiserie, d'y prendre une consommation, afin de pouvoir user du téléphone, et de demander qu'on nous vint chercher avec l'auto. En attendant qu'elle arrivât, et pendant que nous prenions le chocolat, je fus saisi tout d'un coup et tourmenté de pensées très angoissantes au sujet de mon petit-fils Casper, qui avait, à cette époque, sept ans. C'est à ce moment que je sentis ce que nous étions, parents et grands-parents, pour nos petits-enfants. Ma pensée se portait vers le père de ma femme, qui s'appelait aussi Casper. Et, le cœur oppressé, je me mis à pleurer à chaudes larmes ! Mon fils, étonné, me demanda ce que j'avais. Je lui répondis que je pensais à mon petit-fils, et que je ne comprenais pas pourquoi j'étais aussi ému. Eh bien ! vingt jours après, j'appris par une lettre de ma fille qu'à ce moment même où j'étais si bouleversé, un dimanche, et à la même heure, le petit Casper avait subi, à Cracovie, l'opération du trépan et avait été en danger de mort.

Le mystère de mon émotion s'éclaircit ainsi. N'est-ce pas là, un phénomène de télépathie qui corrobore la thèse expérimentale que vous soutenez ? »

JAN STYKA. (Lettre 4296.)

Cette sensation mentale à distance nous montre que ces phénomènes s'observent en dehors même des cas de morts, lors d'accidents graves et d'opérations, qui n'ont pas été suivis du décès. Commotions transmises par ondes éthérées.

Comment nos destinées sont-elles réglées, déterminées ? Quels sont les liens, les affinités, qui agissent à notre insu ?

Mlle Germaine Sens, qui habite Bordeaux, m'a signalé, le 3 juin 1920, un fait physiologique fort curieux, avec prière de ne pas révéler les noms. Voici ce fait : « La doctoresse X... a perdu, en 1918, un petit neveu de quatorze ans, d'une grande intelligence. Cet enfant habitait Bordeaux.

Il avait une petite cousine germaine née la même année, même jour et à la même heure que lui ! Les deux enfants s'aimaient, se ressemblaient, ils s'écrivaient des lettres où il y avait un peu plus que de l'amitié ; c'était comme un amour naissant.

Or les deux enfants sont morts la même année, le même jour et à la même heure – et de la même maladie, l'un à Paris (la fillette), l'autre à Bordeaux, le petit garçon. »

(Lettre, 4152.)

Cette union touchante dans la vie et dans la mort de ces deux enfants inspire plus d'une réflexion. L'enquête que j'ai faite, en même temps, que sur d'autres phénomènes psychiques signalés par la narratrice, a fourni, comme presque toujours, les confirmations les plus complètes. Ces sympathies intégrales sont rares, mais incontestables. Elles se manifestent surtout entre membres d'une même famille, entre amants, entre amis. J'en détacherai quelques-unes de mon dossier.

Voici, par exemple, une sensation télépathique éprouvée entre frère et sœur jumeaux : « J'avais une sœur jumelle, à laquelle j'avais voué une très grande affection, beaucoup plus vive peut-être que celle qui règne généralement entre frères et sœurs.

Elle était dans une maison amie, environ 20 kilomètres de mon domicile, lorsque je reçus le matin, une lettre de la personne chez laquelle elle était descendue ; qui me prévenait que ma sœur était légèrement indisposée, mais sans aucune espèce de danger.

Dans la soirée du même jour, au moment où je me mettais à table avec ma jeune femme pour dîner, je laissai subitement tomber ma cuiller, en m'écriant : « Mon Dieu ! Ma pauvre sœur est morte ! »

Le fait, malheureusement, n'était que trop vrai. Je reçus, une demi-heure après cet avertissement (si je puis m'exprimer ainsi), un télégramme m'annonçant la mort – que personne n'avait prévu. Il y a là un fait étrange que je n'ai jamais pu m'expliquer.

Je ne signe pas, ayant horreur de la publicité. »

P. B. (Lettre 338.)

Tout en regrettant l'anonymat de l'auteur, singulièrement timoré, je pense que sa relation est véridique, et je la fais connaître. Si l'on a si souvent horreur de la publicité, c'est parce que nos adversaires, ignorants, tournent tout cela en ridicule, avec une inconscience regrettable qui arrête le progrès. Ces observations méritent pourtant toute notre attention.

Même transmission, entre frère et sœur : « Un jour, un dimanche, pendant le déjeuner d'une famille très unie, en Ecosse, l'une des jeunes filles, Marianne Griffiths, quitte la table, va dans le jardin. On la cherche, on la trouve assise, la tête dans les mains, regardant un trou plein d'eau, paraissant paralysée par la peur, puis poussant un cri d'angoisse, sentant que son frère est mort, noyé.

Ce frère de dix-neuf ans, très aimé de sa sœur Marianne (famille de 8 personnes) était alors à 14 milles (22 kilomètres) de Blackhall, où habitait la famille, et s'était noyé, précisément à cette heure-là, dans le Firth-of-Forth, en prenant un bain. C'était le dimanche 1er août 1869<sup>62</sup>.

Il est impossible de douter que ce frère, en se voyant noyé accidentellement, ait transmis à sa sœur la commotion mentale de sa détresse. Même sensation, entre un fils et sa mère, rapportée par Lombroso qui a signalé, entre autres, l'exemple fort curieux de communication télépathique de mourant que voici<sup>63</sup> : « M. T. Brusa, âgé de trente-sept ans, de constitution très délicate, tuberculeux, névropathe, était en train de dîner à Superga, près de Turin. C'était le 3 août 1900, à midi. Tout à coup, il cesse de manger et se met à pleurer, assurant qu'il voit sa mère en train de mourir à Asti. Sans qu'il eût été aucunement informé de sa maladie. Il n'y eut pas moyen de le tranquilliser. Il partit pour Asti, où il apprit que sa mère était réellement morte d'apoplexie, le 3 août, à midi.

La morte elle-même, il y a quelques années, avait quitté brusquement son travail, au mois de juillet 1889, parce qu'elle avait vu sa fille prise d'un mal à la tête, et elle était accourue la voir. Elle avait trouvé, en effet, la jeune fille atteinte d'un érysipèle. »

Même transmission encore, entre une fille et sa mère. La sensation télépathique que voici m'a été signalée de Russie, le 12 juin 1899 : « J'avais 10 ans, ma mère demeurait à cent verstes de moi. Un matin, j'entends sonner 8 heures, le timbre de la cloche me fait mal au cœur. Je commence à pleurer et j'ai une crise nerveuse. Les pleurs et le malaise ont duré toute la journée, sans que personne ne pût se l'expliquer. Le lendemain au soir, on reçut une lettre annonçant la mort de ma mère juste à 8 heures et le jour même de mes pleurs et de mon malaise. »

HÉLÈNE DANITOVICH, (Lettre 668.)

Ces transmissions mentales entre une mère et sa fille sont fréquentes. Quoique les manifestations télépathiques de mourants soient en nombre surabondant pour fonder nos convictions, il me semble que, lorsque nous en rencontrons sur notre chemin d'études, notre devoir est de continuer à les noter. C'est autant de pierres pour l'édifice de l'avenir. Or, lisant dernièrement l'ouvrage de PAUL AUGUEZ (Hugues) intitulé *Manifestations des Esprits*. (Paris, 1857), j'y ai remarqué la relation suivante : tandis que l'on imprime mon livre, voici ce que publie le *Courrier de Lyon* :

Dans la nuit du 27 au 28, un cas singulier de vision intuitive s'est produit à la Croix-Rousse, dans les circonstances suivantes :

« Il y a trois mois environ, les époux B..., honnêtes ouvriers tisseurs, mus par un sentiment de louable commisération, recueillaient chez eux, comme domestique, une jeune fille des environs de Bourgoin, à peu près idiote, qu'ils avaient rencontrée sur la route de Brignais, où est située leur campagne.

Dimanche dernier, entre 2 et 3 heures du matin, ils furent réveillés par ses cris perçants : elle couchait dans l'atelier contiguë à leur chambre.

Mme B..., allumant une lampe, accourut, et trouva sa domestique dans un état d'exaltation difficile à décrire, appelant, en se tordant les bras dans d'affreuses convulsions, sa mère qu'elle venait de voir mourir, disait-elle, devant ses yeux.

Après avoir de son mieux consolé la, pauvre fille, Mme B... regagna sa chambre. Cet incident était presque oublié, lorsque hier mardi, dans l'après-midi, un facteur de la poste apporta une lettre du tuteur de la jeune fille apprenant à cette dernière que, dans la nuit de dimanche à

<sup>62</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1891, p. 364.

<sup>63</sup> *Archivio di psichiatria*, 1901. DE VESME, *Revue des Etudes psychiques*, décembre 1901, p. 372.



lundi, entre 2 et 3 heures du matin, sa mère était morte des suites d'une chute en tombant d'une échelle. La pauvre petite idiote est partie hier matin même pour Bourgoïn, accompagnée de M. B..., son patron, pour y recueillir la part de succession qui lui revient dans l'héritage de sa mère, dont elle avait si tristement vu en songe la fin déplorable. »

Quoiqu'il n'y ait pas eu, semble-t-il, d'enquête organisée pour vérifier le fait, il est difficile de le supposer inventé, et comme un grand nombre d'autres analogues ont été absolument vérifiés, celui-ci peut être ajouté à la somme respectable des observations de ces visions intuitives comme on disait alors, ou, pour mieux dire, des communications psychiques à distance. Ajoutons qu'ici, on ne saurait invoquer une explication de coïncidence fortuite tirée des inquiétudes du sujet relativement à sa mère, car ce n'est pas de vieillesse ou de maladie que celle-ci est morte, mais d'un accident subit et imprévu.

Il en est de même dans l'observation suivante, qui m'a été transmise par mon frère ERNEST FLAMMARION. Parmi les écrivains dont il publiait les ouvrages, se trouvait une jeune femme élégante, Mme Gina Saxe-Bey, prix de beauté du concours de Nice. On l'avait beaucoup remarquée dans une fête qu'il avait donnée, en 1893, pour réunir les principaux auteurs de son importante maison d'édition.

« J'avais publié, me dit-il, trois romans d'elle, et comme elle avait cessé d'écrire, je l'avais complètement oubliée. Or, dix ans après, me trouvant avenue de l'Opéra, à l'une des succursales de la librairie, un vendredi, vers 3 heures de l'après-midi, j'ai brusquement la sensation persistante de l'image de cette charmante femme, à ma surprise d'autant plus grande que je n'avais pas pensé à elle depuis longtemps.

Le lendemain, je reçois une lettre de faire part pour son enterrement. En m'informant des détails de cette fin inattendue, j'ai appris qu'elle avait rendu le dernier soupir à 3 heures de l'après-midi, le vendredi.

A-t-elle pensé, au moment de mourir, à ses écrits, à son éditeur, à la librairie ? Onde envolée dans l'espace et rencontrant un récepteur dans mon cerveau ? Il y a là, évidemment, autre chose qu'une coïncidence fortuite. »

ERNEST FLAMMARION.

La corrélation entre le décès et l'impression ressentie s'impose à notre attention dans toutes les observations analogues.

Les sensations télépathiques présentées dans ce chapitre se sont produites au moment où se passaient les phénomènes physiques et psychiques qui leur ont donné naissance. Quelquefois elles les précèdent, les annoncent. Nouveau mystère.

Ainsi, la sensation intuitive que voici a précédé l'événement. Elle m'a été communiquée, le 20 octobre 1920, par le prince TROUBETZKOY, dont nous avons déjà publié (p. 194) deux observations remarquables. « Il y a quelques années encore, toute la famille du célèbre éditeur de musique milanais Ricordi, habitait au n°1 de la rue Omenoni. Au dernier étage logeait sa sœur Amelia Brentano, fort malade, femme d'un architecte bien connu et mère du célèbre architecte, mort prématurément, vainqueur du concours mondial de la nouvelle façade du Dôme.

L'étage en dessous était occupé par des amis de la famille, dont le nom m'échappe, M. et Mme X... Le soir du samedi 18 février 1899, il y avait grand spectacle à la Scala, mais M. X... ne parvint pas à persuader à sa femme de l'accompagner au théâtre.

Elle était angoissée... il partit donc seul. Après minuit, en rentrant, il trouva son appartement illuminé, les domestiques debout, et sa femme dans un état désolant ; une émotion inexplicable pesait sur elle et une chose horrible avait dans son esprit passé devant la fenêtre ! Son mari parvint toutefois à la calmer et la faire coucher. La nuit s'écoula relativement calme.

Or, le lendemain matin, la pauvre Mme Brentano, sous un prétexte quelconque, éloignait sa garde et, poussée par une idée fixe, en un accès subit, ouvrait sa fenêtre et se précipitait dans

la rue où elle tomba morte, ayant passé dans sa chute devant la fenêtre de la chambre de Mme X... »

Prince TROUBETZKOY, (Lettre 4287.)

Chercher à expliquer de pareilles bizarreries serait perdre notre temps, étant donné l'état actuel des sciences psychiques et naturelles. L'espace me manque pour continuer l'exposition de ces faits si curieux. Cent prouvent-ils mieux que dix ? Oui ; mais il faut savoir se borner. Le lecteur est édifié : il sait maintenant à quoi s'en tenir. Voici, cependant encore, un autre cas particulièrement remarquable, que je regretterais d'éliminer.

L'amour, l'affection, l'attachement ne sont pas des conditions indispensables pour la production de ces phénomènes. Tel est l'exemple suivant. Une sensation télépathique de mort, compliquée d'une intuition singulière, m'a été communiquée par Mme SUZANNE OLLENDORFF, la femme du célèbre éditeur parisien, au mois de novembre 1920. Elle est digne de toute notre attention. La voici : « Ce que je vais vous narrer s'est passé au mois de mars 1909. La grève des Postes et Télégraphes, devancière de bien d'autres, sévissait alors. Un matin, tandis que je me coiffais, assise à ma table de toilette, l'idée me traversa l'esprit, tout à coup, que peut-être une tante – qui était d'ailleurs la seule parente qui me restât sur la terre – était morte à cette heure et que, grâce à cette sottise grève, je l'ignorais...

Mais tout de suite j'ajoutai mentalement : « Si, je vais le savoir, car elle est morte, en effet, et le curé de X... va venir me l'annoncer. »

X... est l'endroit où vivait ma tante, à, quelques heures de Paris. J'ajoute qu'elle allait avoir 78 ans, mais était solide au poste et rarement malade. Je ne l'avais pas vue depuis l'été précédent.

Je dois dire aussi que peu de sympathie nous unissait. C'était une personne extrêmement dévote, très attachée au clergé catholique et qui me pardonnait mal certaines idées indépendantes, qu'elle jugeait subversives. Elle était d'humeur fort intransigeante, de caractère difficile. Nous ne nous entendions pas toujours. Pourtant, j'avais pour elle une sorte d'attachement provenant surtout de ce fait que nous demeurions toutes deux seules de notre famille. Bref, la pensée qu'elle devait avoir à mon insu quitté ce monde ne cessa de me hanter ce matin-là. Dans la journée, je reçus la visite de mon mari, qui n'était alors pour moi qu'un ami. Tandis que je le reconduisais, je lui dis : « Figurez-vous que depuis quelques heures, je suis poursuivie par cette idée que ma tante doit être morte, que je n'en suis pas avertie, grâce à la grève, mais que je vais cesser de l'ignorer, le curé de X... se disposant à venir me l'annoncer... et tenez, ajoutai-je, en désignant la porte de l'escalier, je le verrais derrière cette porte que je n'en éprouverais aucune surprise. »

J'ouvris la porte. Le curé de X..., n'était point derrière. Mon visiteur sourit. Peu de temps après son départ, une de mes amies vint me prendre pour sortir, lorsqu'on m'apporta un mot, envoyé par M. Ollendorff, alors directeur d'un grand journal du matin. Ce mot contenait exactement ceci : « Si vous êtes encore chez vous, lorsque ce papier vous parviendra, passez donc au journal. J'ai quelque chose d'important à vous communiquer. »

« Je sais, dis-je à mon amie, ce qu'est cette communication : ma tante est morte, et le curé de X... m'attend au journal pour m'en informer. »

Je lus dans les yeux effarés de mon amie sa pensée que ma raison devait m'avoir abandonnée. – « Quelle apparence que votre tante soit morte ? me dit-elle. Pourquoi aujourd'hui plutôt qu'un autre jour ? Enfin, qu'irait faire le curé de X... en ce journal, qu'il considère certainement comme assez mal pensant ? »

Je répondis : « Partons, nous verrons bien. »

Quelques minutes plus tard, nous arrivions au Gil Blas. La première chose que nous vîmes fut la longue silhouette noire du curé, se profilant devant la porte. « Ah ! m'écriai-je, monsieur le curé, je sais ce qui vous amène ! »

– Oui, madame, me répondit-il M. Ollendorff vient de me répéter votre conversation. J'en demeure confondu. »

Ma tante, frappée pendant la nuit d'une congestion cérébrale – que rien ne faisait pressentir – avait été trouvée inanimée le matin dans son lit. Aux cris poussés par sa servante, les voisins accoururent et prévinrent le curé. Celui-ci, qui, d'ailleurs, avait des instructions (car j'eus la surprise d'apprendre que ma tante me déshéritait au profit des prêtres) avait vainement cherché mon adresse. Ne la découvrant pas, il se souvint de mon mari qui fréquentait chez son ouaille. Il se décida à se rendre directement au journal afin de me faire prévenir.

Tel est, cher maître, le récit circonstancié de cette histoire. »

SUZANNE OLLENDORFF, (Lettre 4320)

Toutes les personnes qui connaissent la signataire de cette remarquable communication ont apprécié sa franche loyauté, sa pondération de jugement, ainsi que ses facultés psychiques spéciales – qui se sont manifestées notamment dans son pressentiment du tremblement de terre de Messine. Encore une fois, nous devons reconnaître que ces sensations sont incontestables.

GALLI-MARIÉ, créatrice du rôle de Carmen, dans la pièce de Bizet, d'abord si discutée, a eu la sensation de la mort de ce musicien, au moment de cette mort<sup>64</sup>. « Elle s'était fait, écrit *l'Eclair* du 24 septembre 1875, la chair même de cette partition incomparable. Et le journal ajoute : « Entre elle et le compositeur s'était établie une communication spirituelle, en quelque sorte psychique.

Mme Galli-Marié était en scène, un certain soir de juin. Brusquement, elle s'arrête de chanter. Elle avait ressenti au côté une douleur lancinante, comme un coup de marteau dans le cœur. Elle se reprit et acheva l'acte ; mais, rentrée dans sa loge, elle dit à son entourage : « Il est arrivé malheur à notre Bizet. Au coup qui m'a frappée, j'ai vu se dresser devant moi, l'espace d'un éclair, son visage... Mon Dieu, mon Dieu, qu'il était pâle !

On courut aux informations. Bizet venait de mourir. Il s'était produit un de ces phénomènes de télépathie que la science accepte aujourd'hui.

D'autres journaux ont rapporté cet événement d'une façon très différente. Selon l'une de ces versions, pendant que Galli-Marié chantait Carmen, le mercredi 2 juin 1875, au commencement du troisième acte, alors qu'elle cherche dans les cartes la bonne aventure, elle retourna machinalement le signe de mort. Frappée d'un pressentiment, elle battit les cartes, et le signe de mort revint encore. Elle eut de la peine à finir l'acte, et quand elle sortit de la scène, elle s'évanouit dans la coulisse.

Le fait de sensation télépathique n'est pas douteux, quoiqu'il ait été rapporté en narrations différentes. La cantatrice EMMA CALVÉ m'a souvent raconté que dans cet acte de Carmen où elle interroge les cartes, elle le faisait souvent sérieusement, avec conviction, dans un but déterminé.

Comment interpréter, comment définir les avertissements donnés par les cartes ? Ce n'en est pas ici le lieu. Cependant, retenons aussi l'observation suivante, qui m'a été adressée de Nice le 12 mai 1899 : « Voici un fait qui m'est arrivé à moi personnellement.

Il y a dix ans, j'étais venue passer quelque temps à Paris, dans ma famille ; mon mari était resté à la campagne, aux environs de Rouen. Un soir, je me trouvais chez une dame de mes amies, à Neuilly. Après dîner, nous nous amusâmes à faire une partie de cartes. Je coupai, une carte tombe sur la table, et cette dame me regarde, en me disant : « Votre mari va mourir cette nuit ! » Elle me parlait sérieusement !... Alors je m'en allai. En rentrant chez moi, je pris un jeu de cartes, et fis ce qu'on appelle une réussite. J'interroge sur l'avertissement précédent ; la

---

<sup>64</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1905, p. 638.

réponse me dit oui. J'eus ce soir-là, beaucoup de peine à m'endormir. A un moment donné, je m'éveillai en sursaut, avec un déchirement atroce au cœur, je me levai précipitamment, courus à la croisée pour prendre l'air, et alors j'entendis sonner 3 heures. Je ne pouvais plus respirer, enfin j'avalai un verre d'eau et me recouchai, sans pouvoir me rendormir.

Le lendemain, je reçus un télégramme me disant : « Votre mari vient de mourir, arrivez vite. » Il était mort à 3 heures du matin. Vous pouvez juger de la situation dans laquelle je me suis trouvée après avoir reçu cette dépêche, confirmation de la prédiction. La douleur affreuse que j'avais ressentie à 3 heures du matin avait correspondu à l'heure de cette mort. »

Veuve DUBOS, (Lettre 659.)

Imaginer ici un pur hasard ne peut satisfaire aucun esprit réfléchi. Attribuer cette vision à un jeu de cartes n'est pas acceptable non plus. C'est la narratrice elle-même qui a senti ce fait brutal, sous l'action d'une force occulte. Les cartes aident à concentrer la pensée ; elles ne sont qu'une formule de traduction. Comment ? Une discussion spéciale de ces bizarres contingences pourrait sans doute nous instruire. Les nouveaux problèmes à ne plus dédaigner sont innombrables. Ce chapitre vient de mettre sous nos yeux un choix considérable de sensations mentales correspondant à des morts. Le doute sur ces transmissions psychiques n'est plus possible. Nous allons maintenant voir passer devant nos yeux une série, plus riche encore, de manifestations physiques, plus difficiles à comprendre, et néanmoins aussi indéniables que les précédentes.

## Chapitre IX - Morts annoncées par des bruits, des coups frappés, des vacarmes inexplicables, des phénomènes physiques. L'électricité et la foudre

La gravitation dans le monde astronomique,  
L'électricité dans le monde physique  
Le principe vital dans le monde vivant  
L'esprit dans le monde psychique régissent l'univers  
L'univers est un dynamisme

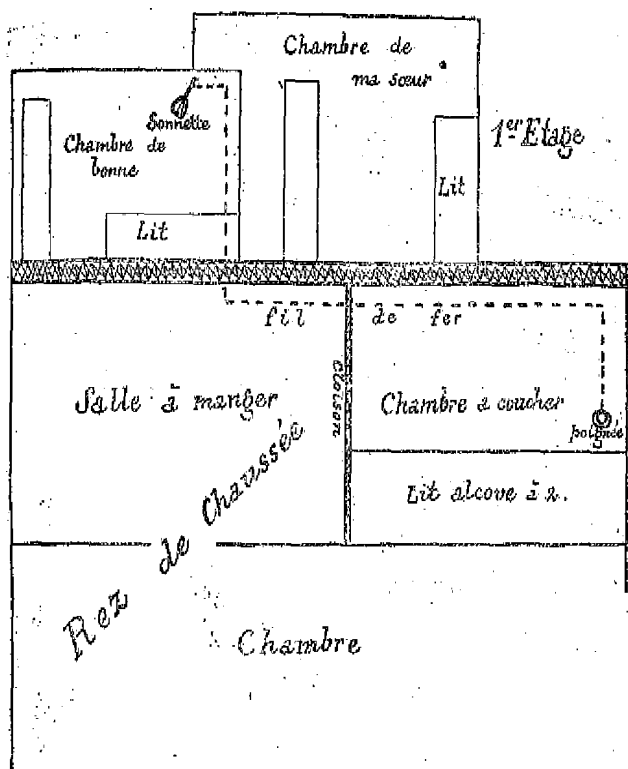
Nous venons de constater l'irréfutable réalité de sensations à distance de morts ignorées ; la connaissance que nous avons des transmissions psychiques par ondes éthérées nous permet de comprendre assez facilement ces sensations mentales. Par contraste, nous allons examiner ici les cas, tous opposés, de révélations de morts par des bruits, des secousses, des phénomènes mécaniques de divers ordres. Ces phénomènes physiques sont si nombreux, si incontestables, qu'il est utile de leur consacrer un chapitre spécial mettant hors de doute leur authenticité. J'avoue tout de suite qu'il est actuellement impossible d'expliquer ces manifestations matérielles. C'est une raison de plus pour les étudier. Regardons-les en face. Elles ne sont pas moins fréquentes que les transmissions télépathiques mentales, au contraire. Déjà, d'ailleurs, nous les avons remarquées au chapitre V des manifestations de mourants avant la mort, notamment dans l'orgue d'Ernolsheim jouant seul, dans le tapage de la rue Nobel, à Paris, le lit soulevé dans une ville d'Espagne, les agitations bruyantes de la maison de Lunéville, dans les coups frappés pendant huit nuits à la persienne d'un étage inaccessible, etc., etc. Il s'agissait là de phénomènes produits par des esprits de vivants. Maintenant, nous allons avoir à examiner des phénomènes observés à l'heure du départ pour l'autre monde.

Les observations certaines faites dans tous les pays, dans les circonstances les plus diverses, de morts annoncées par des bruits inexplicables, des coups entendus, des pas, des glissements de pieds, des mouvements d'objets (ceux-ci la plupart du temps fictifs) sont peut-être ce qu'il y a de plus surprenant dans les manifestations, que nous étudions ici. Depuis longtemps, d'ailleurs, mes lecteurs ont pu en être frappés, en dehors de cet ouvrage-ci, entre autres, en lisant *L'Inconnu*<sup>65</sup>. Nous en aurons encore d'autres, plus loin, sous les yeux, au chapitre général des *Manifestations de mourants*. Je voudrais ici, pour apporter le plus de clarté possible dans notre étude si complexe, et éviter aux lecteurs toute recherche d'analyse, en faisant moi-même cette analyse et ces distinctions, détacher pour ce chapitre-ci, les observations spéciales bien caractérisées *d'annonces de morts par des bruits produits sans cause apparente*.

Il n'est pas rare que des morts soient annoncées par des coups violents frappés n'importe où. C'est assez bizarre, mais c'est ainsi, et la plus élémentaire loyauté nous commande d'enregistrer les faits tels qu'ils sont. Nous chercherons ensuite à les expliquer – si nous le pouvons – et à les interpréter pour notre recherche de la connaissance de l'être humain. En général, on n'a pas osé regarder ces faits parce qu'ils sont embarrassants. C'est là une lâcheté indigne du devoir de la science libre.

---

<sup>65</sup> Le général Parmentier, p. 64 ; le député-poète Clovis Hugues, p. 76 ; la religieuse, p. 105 ; M. Janvier, p. 108 ; P. Bouchard, p. 111 ; Mariage, p. 116 ; Morisot, p. 125 ; Soulairol, p. 143, et tant d'autres exemples authentiques, p. 108, 111, 116, 125, 142, 146, 147, 153, 154, etc.



Je vais faire un choix parmi ceux que l'on a eu la gracieuse attention de me communiquer, ou que j'ai relevés dans mes recherches.

J'ouvrirai cette série par une aventure des plus singulières.

Le président de la Société d'Horticulture de l'arrondissement d'Étampes, M. A. BLAVET, qui avait étudié l'influence de la lumière colorée sur la végétation, par des expériences analogues à celles que j'ai créées autrefois à mon observatoire de Juvisy, m'a fait connaître, en avril 1900, l'observation fort curieuse que voici, certifiée par quatre témoins oculaires et auriculaires, et dont le récit conduisait, comme d'habitude, lorsqu'il le racontait, ses auditeurs à lui rire au nez :

« J'étais au collège de Sens, dans l'Yonne, et j'avais seize ans, quand je reçus une lettre de ma sœur qui habitait à Etampes, avec mon père et ma mère et une bonne. Ma mère était, à cette époque, très souffrante. Une nuit, la sonnette dont le cordon (comme le montre le croquis ci-dessous) allait de l'alcôve, où couchaient mes parents, à la

chambre de la bonne, située au premier, cette sonnette, dis-je, se mit à tinter fortement.

En toute hâte, ma sœur, dont la chambre était voisine de celle de la bonne, vint trouver celle-ci, et toutes deux descendirent, pour s'informer si ma mère était malade et pourquoi on appelait. Mon père et ma mère leur répliquèrent qu'elles avaient rêvé et que personne n'avait sonné. Au même moment, un nouveau coup de sonnette se fit entendre. Mon père sauta de son lit. Le cordon de la sonnette et son battant étaient encore agités, et la bonne faisant la brave, de s'écrier : « Tape, tape, poteau (voulant dire marteau), tu ne me fais pas peur ! »

Il y avait donc quatre témoins bien éveillés, et rien ne pouvait mettre la sonnette en mouvement qu'une personne de l'alcôve. Ensuite, tout rentra dans l'ordre. Avant de se recoucher, mon père regarda l'heure à la pendule : 2 h ½. Le surlendemain de cette nuit, il recevait une lettre de Paris lui annonçant la mort d'un parent.

Voulant vérifier s'il y avait eu coïncidence entre le fait de la nuit et le décès, il écrivit et reçut une prompt réponse lui disant que c'était bien dans cette même nuit et à cette même heure, qu'avait eu lieu le décès de son parent, ce qui lui fit pousser cette exclamation : « Tout n'est donc pas fini avec nous ? »

Sans être religieux, mon père avait des convictions spiritualistes. Ma mère était croyante, sans bigoterie. Je vous livre ce fait, très circonstancié, comme certainement des plus remarquables et méritant de vous être signalé. Je suis tenté, comme vous, de m'incliner humblement devant ces coïncidences inexplicables ; et je serais heureux si cette observation pouvait aider à vous conduire à la solution. »

A. BLAVET, (Lettre 895.)

Il n'est pas douteux qu'une sonnette s'est fait entendre, a été agitée, sans cause connue, et que ce mouvement a été vu et entendu. Il n'est pas douteux, non plus, que cette vibration a correspondu avec une mort. Ces manifestations se partagent en deux catégories principales très distinctes. Les unes sont objectives, les autres subjectives ; les premières sont extérieures aux perceptions, physiques, mécaniques, matérielles, les autres sont des sensations internes. Dans l'exemple qui vient d'être relaté, on a vu la sonnette en mouvement : il appartient donc à

la première catégorie. La conclusion est qu'une force psychique peut agir à distance sur la matière. Cela, nous le savons d'autre part, sur une expérience de longue date et fort variée<sup>66</sup>. C'est une confirmation de ce que nous savons déjà. Maintenant, la cause agissante provient-elle d'un mort ou d'un vivant ? Rien ne prouve que ce parent fût mort quand on a entendu la sonnette ; il pouvait être encore de ce côté-ci. C'est ce que ces études comparées ont pour but de nous apprendre.

Je possède un certain nombre d'observations analogues, entre autres une faite à Niort, qui m'a été transmise en février 1899 (lettre 197), d'un appel de sonnette inexplicable, coïncidant avec la mort d'une voisine d'en face, qui avait toujours manifesté le désir d'être ensevelie par la personne à laquelle cet appel fut adressé : sonnerie au moment même de la mort. Ces sortes de significations de décès par sonneries ne sont pas très rares. On les constate dans tous les pays et à toutes les époques. Mais l'ignorance psychique est aussi générale dans l'humanité que l'ignorance astronomique, ce qui n'est pas peu dire.

A la mort de saint François de Sales, ce fait a été observé. Il est rapporté par Nicolas de Hauteville dans son *Histoire de la très ancienne et illustre maison de saint François de Sales*, 1669, p. 319<sup>67</sup>. « Le 28<sup>e</sup> jour du mois de décembre de cette même année 1622, Louis de Sales s'étant rencontré à la Thuille avec sa femme et toute sa famille, environ les dix heures de la nuit, la clochette pendante à une des fenêtres de la tour du château et attachée à une corde qui répondait au bas de l'escalier, se mit à sonner d'elle-même à diverses reprises et fortement. On crut d'abord que c'était l'arrivée d'une personne qui était grandement pressée ; un serviteur fut commandé de descendre bien vite pour aller ouvrir la première porte, mais il fut surpris de n'y voir aucune âme vivante. Dans le temps d'un demi-quart d'heure, la cloche se mit à recommencer son bruit et sonna plus fortement ; on courut la seconde fois plus promptement qu'à la première, et néanmoins le valet ne trouva personne. Cela s'étant fait de la même manière diverses fois, Louis connut très bien qu'il arriverait quelque chose tout à fait extraordinaire ; il donna ordre qu'on détachât la corde de la clochette, mais ce fut ici la merveille, car la cloche sonna sans qu'aucune corde y fût attachée, et le son dura si longtemps que toute la famille, qui en fut en grand effroi, se mit en oraison. Louis s'enferma dans son cabinet, et, dans l'ardeur de sa prière, il apprit par une science qu'on peut appeler prophétique, que son bienheureux frère, l'évêque de Genève, était décédé cette même nuit. »

François de Sales, évêque de Genève et d'Annecy, venait en effet de mourir à Lyon, à 8 heures, du soir. Ajoutons que les deux frères étaient très unis et qu'on les surnommait les indivisibles. Ces faits, dont je possède, pour ma part un assez grand nombre d'exemples, étaient 1<sup>o</sup> qualifiés de miracles produits par la volonté de Dieu lorsqu'ils étaient associés à la vie des saints, 2<sup>o</sup> de farces diaboliques lorsqu'ils arrivaient en dehors de l'église, et 3<sup>o</sup> niés, en général, comme stupides. Trois interprétations ; trois erreurs. Nous devons, aujourd'hui, les examiner en toute liberté et nous en servir pour l'étude de l'homme.

Comment, de quelle façon, sont-ils produits au moment de la mort ? Pourquoi – et comment – ces bruits, ces mouvements, ces manifestations matérielles... par un esprit !

J'extraits l'incident suivant de notes qui m'ont été transmises par ma mère, dont l'absolue sincérité d'une part, la parfaite pondération d'esprit, d'autre part, ont été appréciées de tous ceux qui l'ont connue : « Une nuit, à Saint-Thiebault, dans notre chambre à coucher, nous avons été réveillés par un grand bruit, entendant tomber une glace qui était sur la cheminée, et le porte-montre de ton père. Je me suis levée, et ai constaté que la glace était tombée sur le foyer, la montre jetée sur le sol d'un côté, le porte-montre de l'autre. J'ai pensé que tout était brisé, et ma foi, très ennuyée, je me suis recouchée sans en regarder davantage.

---

<sup>66</sup> . V. *Les Forces naturelles inconnues*.

<sup>67</sup> V. *Annales des Sciences psychiques*, septembre 1911, p. 281.

Le matin, en nous levant, nous avons constaté que rien n'avait été cassé...

Ce matin-là, le facteur nous apporta une lettre nous annonçant la mort de ta tante Boyet, la sœur de ton père, morte cette même nuit, à Montigny. Que signifiait cette manifestation ? La coïncidence est, au moins, bizarre. Tu sais que nous avons fort à nous plaindre de la conduite de ma belle-sœur envers nous ».

Rien de cassé ! Ces choses sont véritablement singulières... Tout se passe comme s'il s'agissait simplement d'appeler l'attention. Il ne semble pas, cependant, que ces manifestations soient volontaires, conscientes : dans ce cas-ci, cela n'aurait aucun sens. La distance de Montigny à Saint-Thiebault est de 23 kilomètres, à vol d'oiseau. Il me paraît bien, depuis les centaines de relations qui m'ont été adressées, que ces transmissions sont de nature électrique. Voici un fait qui n'est pas sans analogie avec le précédent. Le Dr Martin m'écrivait de Penne (Lot-et-Garonne), en mars 1899 : « Mon père habitait à 10 kilomètres de Cahors. Un de ses frères, âgé d'une quarantaine d'années, vivait à Figeac, à 80 kilomètres de distance au moins, et relevait d'une maladie, une pneumonie, je crois ; les nouvelles parvenues le matin étaient excellentes. Le soir, au moment où mon père posait le bougeoir sur la table de nuit pour se coucher, ce bougeoir, au contact du marbre, rendit un son tout à fait anormal, et, sans savoir pourquoi, mon père très effrayé se dit : « Mon frère est mort ! »

Sa conviction fut telle qu'il partit, en pleine nuit, pour Cahors, trouver son autre frère (un vieux chamoine fort peu crédule) et lui annonça la triste nouvelle. Tous les deux firent immédiatement atteler une voiture de louage qui les porta à Figeac dans la nuit même. Leur frère venait de mourir depuis quelques heures lorsqu'ils arrivèrent au but de leur voyage ».

(Lettre 148.)

Dans notre désir d'expliquer les faits par les causes naturelles les plus simples, nous pensons d'abord qu'il y a eu là une illusion de l'ouïe associée à un pressentiment. Mais ce départ en pleine nuit pour un voyage de 80 kilomètres, et cette coïncidence vérifiée, nous invitent à sentir ici la réalité d'une transmission télépathique... magnétique... électrique... innommée... (le nom est à trouver). Continuons.

J'ai reçu d'un ministre plénipotentiaire bien connu, qui m'a prié de ne pas livrer son nom à la publicité, la relation suivante de manifestation de mourant, qui, elle aussi, nous invite à associer l'électricité à ces transmissions psychiques : « Je tiens ce cas fort curieux, d'un aumônier, le père F. R., dont non seulement le caractère ecclésiastique, mais surtout les qualités personnelles, ne me permettent pas le moindre doute sur la véracité des faits dans tous leurs détails. Je vous donne exactement (pour vous) les noms et les adresses, mais si vous publiez cette relation, je vous prie de n'indiquer que les initiales. L'observation a été faite en présence du prêtre susmentionné et de toute une classe du séminaire d'O..., y compris le professeur X, qui actuellement occupe un siège archiépiscopal. C'est donc un des cas où la manifestation a été observée par un nombre considérable de témoins, qui ne sont pas les premiers venus.

1° En 1889, le séminariste F... âgé d'environ vingt-trois ans, était gravement malade, ce qui l'empêchait, depuis, plusieurs mois, de suivre les cours dans sa classe. Le long du mur, se trouvait un porte-manteau sur lequel un clou était réservé pour les vêtements de chacun des élèves. Vu l'absence prolongée de F..., un de ses camarades avait pris possession de son clou et y suspendait son chapeau.

Or, un jour, entre onze heures et midi, tandis que toute la classe suivait attentivement le cours du professeur, le chapeau sur le clou de l'absent se mit subitement à tourner, sans que la moindre raison plausible en ait pu être découverte. Ce mouvement fut si fort et dura si longtemps (presque une minute) qu'il attira l'attention des élèves, et même du professeur, et fit



une telle impression qu'on en parla toute la journée. Chacun avait le sentiment que quelque chose de bizarre devait y être associé.

En effet, dans l'après-midi du même jour, un télégramme apporta la nouvelle de la mort de l'élève F..., arrivée précisément à l'heure où le chapeau sur son clou avait appelé l'attention de ses condisciples. »

Le Baron de M. (Lettre 964.)

Est-ce que tout cela ne nous paraît pas absurde, ridicule, incroyable ? C'est ce que Ptolémée pensait de l'hypothèse du mouvement de la Terre : « souverainement risible ». C'est l'effet que produisaient aussi les pattes agitées des grenouilles de Galvani. Nous en verrons bien d'autres. La manifestation suivante de mort, par un violent coup de vent, est analogue à celle que m'a signalée le général Parmentier et qui porte le n° 1 du chapitre III de mon ouvrage *L'Inconnu*. Elle m'a été adressée, de Budapest, en 1900, et transcrite textuellement : « Cher Frère, si je me permets de vous écrire sous ce titre, c'est parce que je me sens votre frère dans l'idée commune que nous avons sur les facultés encore occultes de l'âme humaine. Je crois qu'il est de mon devoir de vous faire part d'un phénomène appartenant à la catégorie de ceux que vous analysez.

Mon père était malade, depuis plusieurs semaines, d'une forte névralgie qui l'affaiblissait tellement, qu'à son âge de soixante-quinze ans sa mort était à craindre. Nous étions, ma femme et moi, dans un état d'attente continuelle, lorsque dans la nuit du 4 au 5 avril nous fûmes éveillés en sursaut par un terrible coup de vent qui ouvrit avec un grand fracas la fenêtre de la chambre voisine, que nous avions entendu fermer le soir par la servante. Nous avons senti le courant d'air entrer à travers le bas de porte fermée qui sépare les deux chambres.

J'ai eu tout de suite la sensation que mon père pouvait être mort. Je fis de la lumière et constatai que trois heures étaient passées de quelques minutes.

Je ne dis rien à ma femme, pour ne pas troubler son repos ; mais quand, le lendemain, nous reçûmes par télégramme la nouvelle fatale de la mort de mon père, ma femme m'avoua qu'elle aussi a eu, au moment de notre réveil, une sensation semblable, mais plus positive que la mienne, c'est-à-dire que tandis que moi je sentais la possibilité de la fin, elle en était sûre.

J'ajoute encore que le coup de vent a été d'une force exceptionnelle.

Quand nous arrivâmes au lieu où habitait mon père (Francisco, en Hongrie, à 175 kilomètres d'ici en ligne droite), une de mes premières questions fut de connaître l'heure de sa mort ; la réponse fut que mon père est mort quelques minutes après 3 heures.

Je n'ai pas été victime d'une illusion, étant d'une nature calme et réfléchi et étant, par ma profession d'ingénieur électricien, habitué à observer minutieusement, et à n'être pas trop prompt dans mes conclusions.

Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai rien ajouté ni omis aux circonstances qui me paraissent essentielles pour le jugement du fait, et je vous autorise à publier mon nom et mon état.

Vous pouvez avoir des renseignements sur moi chez M. Désiré Korda, directeur du service électrique de la Compagnie Fives-Lilles (Paris, rue Caumartin) et chez M. Maurice Loewy, directeur de l'Observatoire de Paris.

Agréez, cher Frère, l'expression sincère de ma plus profonde considération. »

LÉOPOLD STARK, (Lettre 988.)

D'après cette relation, que j'ai publiée en entier, le fait ne peut laisser aucun doute dans notre esprit, quoiqu'il reste pour notre science actuelle, absolument inexplicable. Nous assemblons des matériaux, comme Tycho-Brahé pour Kepler. Si nous n'avions qu'un seul cas de ce genre, nous pourrions, à la rigueur, nous contenter de la supposition d'un coup de vent arrivant là

juste à point nommé, par une coïncidence fortuite mais il y en a trop, de fort exactement constatés. L'observation suivante, non moins indéniable, est du même genre.

Dans une lettre que j'avais reçue, en 1899, de, M. Marius Mariage, deux faits étaient à retenir. Je n'en ai cité qu'un (*L'Inconnu*, p. 116). Le second a sa place ici : « Mon regretté grand-père, mort depuis, homme d'un esprit solide, d'un jugement sain et des moins enclins aux hallucinations, nous l'a maintes fois conté. Sûr de lui, ayant bien entendu, et s'étant assuré par lui-même, il ne fit jamais la moindre concession lorsqu'on avait voulu lui insinuer, alors qu'il racontait la chose pour la centième fois sans y changer une syllabe, que peut-être à son insu, il aurait pu être le jouet d'un rêve ou dupe d'une somnolence. Je le laisse parler :

« Ma belle-sœur, jeune fille de dix-neuf ans, tomba malade peu après mon mariage avec sa sœur. La maladie dura longtemps, et, sur la fin de cette triste saison d'automne qui devait l'emporter, nous attendant chaque jour à un dénouement fatal, la famille entière passait auprès d'elle toutes les nuits. Je dois vous dire que cette chère amie avait toujours eu pour moi la plus grande tendresse et me réclamait sans cesse à son chevet. J'habitais alors à l'autre extrémité du village. Je me reposais un peu, livré à mes tristes pensées, car je prévoyais bien que cette existence ne pouvait guère durer, lorsque tout à coup, et à trois reprises différentes, des coups furieux ébranlèrent les volets et la croisée qui, tous deux étaient fermés à l'espagnolette, et dont la fenêtre donnait sur une petite cour enclose de maisons sans ouvertures de notre côté. Je me levai, j'ouvris la croisée, les contrevents, et constatai que rien n'était endommagé ; mais j'eus le pressentiment que ma belle-sœur venait de rendre l'âme. Je descendis, et j'eus à peine fait vingt pas dans la rue qu'une voisine me dit, en pleurant : « Elle est morte ! » – Je le savais, répondis-je. » (Lettre 104.)

C'est assurément bizarre, fantastique, incompréhensible : Une charmante jeune fille qui s'éteint à l'âge le plus tendre et dont la mort se manifeste par des coups furieux secouant les fenêtres ! Ces phénomènes physiques brutaux nous rappellent les tours de la foudre et de l'électricité. Peut-être la comparaison de tous ces faits étranges nous apportera-t-elle une solution. Nous en parlerons plus loin.

Ma table de travail est surchargée en ce moment d'une foule d'observations de ce genre. Un lecteur m'écrivait, au début de mon enquête : « Pour répondre à votre désir, j'ai posé vos questions aux quinze jeunes gens de mon cours d'adultes. Treize m'ont répondu qu'ils n'avaient jamais entendu parler de faits de cet ordre ; mais deux m'ont déclaré en connaître. Voici le principal. C'est un jeune homme de vingt-trois ans qui me l'a rapporté. Sa mère entendit une nuit, sur les greniers au-dessus de sa chambre, un bruit formidable, comparable à celui d'un tas de bois qui s'écroulerait, qui la réveilla en sursaut, et qui continua pendant quelques secondes. Trois jours après, une lettre lui annonça que, probablement au même instant (elle n'avait pas constaté l'heure), un de ses proches parents était mort à Montbéliard.

Ce ne fut qu'en apprenant cette mort qu'elle conclut à une relation entre elle et le bruit qu'elle avait entendu, et dont toute sa famille avait vainement cherché la cause le lendemain matin. Si vous y voyez quelque intérêt, je me tiens à votre disposition pour demander des renseignements complémentaires à ces deux jeunes gens, et vous donner leurs noms, s'ils m'y autorisent, ce dont je ne doute pas. »

MÉLINE, (Lettre 178.)

Autre manifestation matérielle correspondant à une mort. Je l'extrai d'une lettre reçue en mars 1899 : « Mon père et moi habitons l'Isère. Un de nos amis était gravement malade, et chaque jour on s'attendait à le voir expirer.

Un soir, après avoir été lui rendre visite, nous nous étions couchés assez fatigués (car il demeurait à 3 ou 4 kilomètres de notre habitation). A peine étions-nous au lit qu'un coup violent est frappé à la tête du lit et les rideaux sont agités par un souffle invisible. Mon père se

précipite hors du lit en disant il est mort ! Il regarde l'heure et s'habille vivement pour retourner chez son ami. Celui-ci était mort au moment où nous avons entendu le coup et perçu le souffle.

Je vous garantis l'exactitude du fait. On peut dire qu'il y a eu une coïncidence bizarre, que le meuble à craqué par hasard, que l'on peut avoir remué les rideaux ; on peut dire tout ce que l'on voudra. Mais le fait est là. »

TEXIER, (Lettre 101.)

Rideaux agités par un souffle invisible. Je l'ai constaté maintes fois dans mes expériences avec Eusapia Paladino et avec d'autres médiums, comme on l'a vu dans *Les Forces naturelles inconnues*. Ce titre restera longtemps applicable à ces constatations. Nous pensons à l'électricité ? Mais qu'est-ce que l'électricité ? Une *force inconnue*. Continuons de chercher.

La lettre ci-dessous m'a été adressée des Abrets (Isère), le 13 avril 1899 : « Mon bisaïeul du côté maternel, Joseph Bardin, mort il y a quarante-trois ans, à l'âge de quatre-vingts ans, était un homme ayant conservé les traditions patriarcales et pieuses des temps passés. Il tenait aux Abrets un débit de tabac et remplissait en même temps les fonctions de secrétaire de mairie.

Chaque soir, au milieu de sa nombreuse famille, la prière se faisait en commun et à haute voix, dans une pièce attenant au bureau de tabac. Un soir, sur les 9 heures environ, pendant que toute la famille était en prière, un bruit extraordinaire se produisit dans la salle du bureau, comme si un ébranlement formidable avait été imprimé à la lourde banque, faisant bruyamment résonner les balances et tous les objets qui s'y trouvaient. Chacun se précipita dans la pièce pour rechercher la cause de ce bruit insolite ; à la grande stupéfaction, on retrouva chaque objet à sa place, et rien d'anormal ne put être découvert. La prière interrompue ayant continué, nouveau bruit, entièrement semblable au premier : devant l'inquiétude générale, mon bisaïeul recommanda de ne pas bouger, et ajouta que ce bruit devait avoir été produit par l'âme d'un membre de la famille venant de trépasser ; il ajouta que c'était probablement sa mère, demeurant à Charavines, et récita un *De profundis*. Or, pendant la même nuit, un exprès parti de Charavines, distant de 17 kilomètres, confirma les prévisions de mon bisaïeul en lui annonçant que sa mère venait de mourir : l'heure de sa mort coïncidait exactement avec l'heure où le bruit de la veille s'était produit. »

E. DESCHAUX, (Lettre 595.)

Même réflexion que pour les relations précédentes. Ces observations sont innombrables et irrécusables. Elles sont parfois plus compliquées que les précédentes.

La communication suivante est particulièrement intéressante, en ce qu'elle nous montre : 1° une transmission télépathique de mourant (ou de mort) à l'heure du décès, avec pas entendus et bruit considérable, et 2° un entretien avec le mort, qui, toutefois, peut-être dû au subconscient de la narratrice. Je ne classe pas cette observation dans les faits du tome III, car l'action du décédé n'y est pas démontrée, tout en restant possible. Lisons la lettre circonstanciée que voici : « En 1870, j'avais un frère de seize ans, que j'aimais comme un fils. Il avait attrapé un refroidissement général qui avait dégénéré en phtisie galopante, et il était venu passer quelque temps près de moi. J'habitais alors les bords de la mer, où l'air était très vif. Au bout de quelques semaines, je m'aperçus que mon frère dépérissait. Je fis venir mon médecin qui m'engagea à le reconduire vivement en Bretagne, chez ma mère, où l'air étant plus doux, il aurait pu, assurait-on, vivre encore quelques mois ; autrement il n'en avait plus que pour quinze jours. Je suivis le conseil, et le reconduisis à Nantes. Au moment de nous quitter, il me demanda une bague que je portais et à laquelle je tenais beaucoup ; devant ce désir, je l'enlevai de mon doigt et la passai au sien, en lui faisant me promettre qu'elle ne quitterait pas sa main, et que si elle cessait un jour de lui plaire il me la renvoyât, et ne la don-

nât à personne. Il me fit cette promesse. Excusez-moi cher Maître, de m'étendre sur ces détails, mais c'est nécessaire pour les faits que j'ai à vous relater. Ceci se passait en juin 1870. Le 14 août, même année, à minuit, j'étais occupée à un travail urgent, ma bonne était auprès de moi. La maison était habitée par deux personnes : le propriétaire et moi. Tout à coup, nous entendîmes la porte de la rue, qui avait été verrouillée à 11 heures par le propriétaire, s'ouvrir et se fermer avec bruit. Nous nous regardâmes, moi et ma bonne, et nous nous demandâmes qui pouvait rentrer à cette heure. C'est sans doute chez le propriétaire, dis-je à ma bonne : écoutons monter. La porte des appartements du propriétaire était vis-à-vis des escaliers, tandis que pour la mienne, il fallait tourner à droite et suivre le corridor. Nous entendîmes des pas d'homme très lourds et traînants, absolument comme quelqu'un de malade pouvant à peine marcher. Les pas, au lieu de s'arrêter à la porte vis-à-vis des escaliers tournèrent, au contraire, à droite, et prirent la direction de mon appartement. Frappée d'épouvante, je me levai d'un bond et allai donner un tour de clef à la serrure en disant tout haut : « On n'entrera pas chez moi », et je retournai me jeter sur mon canapé, comprimant avec mes mains les battements précipités de mon cœur. Quant à ma bonne, elle était verte.

Il y avait à peine deux ou trois minutes que j'étais assise, quand un bruit épouvantable, semblable à un meuble se renversant, nous fit tressauter toutes deux. Nous nous levons, cherchons en vain la cause de ce tapage. Pas de trace de meuble ni d'objet tombé ! Alors aussitôt notre pensée se reporte vers mon frère. Toutes deux, sans vouloir nous l'avouer, de peur de nous effrayer, nous avons reconnu sa démarche lourde et traînante.

Le lendemain, 15 août, je recevais une dépêche m'annonçant qu'il venait de mourir. Aussitôt j'écrivis à ma mère, ne pouvant faire le voyage, d'enlever la bague du doigt de mon frère, et de me l'envoyer, attendu que c'était un précieux souvenir pour moi. Je reçus, le surlendemain, une réponse me disant que c'était impossible, car mon frère avant de mourir, avait retiré la bague de sa main pour la passer au doigt de ma jeune sœur. Comme je n'avais pas lieu de douter des paroles de ma mère, je n'ai pas insisté, mais je n'étais pas contente et, sans doute, j'adressai moralement des reproches à l'absent sur son manque de parole.

Pendant plus de deux mois, j'y pensai malgré moi. Une nuit, je rêve que je vois mon frère couché dans son cercueil, et que m'approchant de lui, je m'agenouille, lui soulève la tête, l'embrasse et lui dis : « Ce n'est pas gentil de violer sa promesse, tu savais que je tenais beaucoup à cette bague et que ce n'est que par ma grande affection pour toi que je m'en suis privée pour te l'offrir. Pourquoi alors ne pas me l'avoir renvoyée, plutôt que de la donner à notre jeune sœur ? A ces paroles, je vois mon frère me regardant avec une physionomie triste et ennuyée, me répondant « Ma pauvre sœur, je n'ai pas donné ta bague ; on me l'a arrachée plutôt que retirée, au moment où je rendais le dernier soupir ; on t'a menti ; c'est notre sœur qui me l'a prise. » Impressionnée par ces paroles, je me réveille en sursaut, et il m'a été impossible de me rendormir. Je n'avais plus qu'une idée fixe : me renseigner exactement et savoir si vraiment on m'avait trompée, et par là acquérir la certitude que les morts peuvent nous visiter pendant le sommeil. Quelque temps après, ma mère étant venue me voir, je lui fis part de mon rêve, et, à mon grand étonnement, je la vis pâlir, et s'écrier : c'est vrai ! Ce que ton frère t'a dit est la pure vérité ; mais je ne voulais pas te le dire. »

Mme BOVOLIN, (Lettre 584.)

Le nom de la signataire n'est pas étranger à mes lecteurs<sup>68</sup>. Que conclure de cette relation ? Accuser la narratrice d'avoir inventé une histoire n'embarrasserait peut-être pas quelques personnes. Pour moi, elle m'embarrasserait, et je considérerais cette accusation comme radicalement inacceptable.

---

<sup>68</sup> voir *L'inconnu*, p. 546.

En second lieu, on pourrait chercher à appliquer ici la vieille hypothèse, chère aux physiologistes de l'hallucination. Mais pour cela il faudrait étendre l'hypothèse à deux personnes qui, toutes les deux, ont : 1° entendu les pas dans l'escalier ; 2° reconnu leur allure ; 3° entendu le tapage d'un meuble se renversant. Avouons que c'est assez compliqué. Il faut ensuite associer cette prétendue hallucination à la coïncidence de la mort, ce qui indique une relation de cause à effet. En troisième lieu, il faut encore expliquer la révélation du don de la bague.

Le frère de la narratrice est assurément l'auteur de la manifestation au moment de la mort (pas entendus et vacarme dans la chambre) ; il peut avoir agi de la sorte, encore vivant, et le fait ne prouverait pas absolument l'acte d'un défunt.

L'apparition en rêve le prouve-t-elle ? Pas absolument non plus, car l'idée de l'arrachement possible de la bague au doigt du mourant ou du mort par sa sœur a pu naître dans l'esprit de Mme Bovolin. Les préoccupations, les idées prennent dans le rêve une forme précise. Celle-ci a pu s'associer à l'image du mort. Il n'est pas rare de croire voir et entendre en rêve des morts et des personnages imaginaires.

Le lecteur de ces pages est un être raisonnable, pondéré, affranchi de tout parti pris. Je lui livre les pièces du procès, dont il peut se rendre compte aussi bien que moi. Il admettra, me semble-t-il, que le plus probable est que la narratrice a pu penser, sans l'intermédiaire du mort, que la bague a été détachée du doigt par sa sœur, et que le rêve a été la conséquence de cette supposition. Je n'inscris donc pas ce document aux manifestations de morts (quoique la négation ne soit pas certaine), mais aux manifestations de mourants au moment du décès. Que notre méthode reste sévère ! C'est par la libre discussion des faits que notre instruction avancera.

Nous venons d'assister à des scènes de bruits et de vacarmes aussi incompréhensibles les uns que les autres, et néanmoins impossibles à nier. J'ai reçu une quantité considérable d'observations analogues, qu'il serait démesurément long de reproduire. Cependant chacune a son intérêt. Voici une lettre due à l'un des fondateurs de la Société astronomique de France en 1887, mon laborieux collègue A. SCHMOLL, qui associe l'observation des curiosités du ciel aux compositions musicales qui ont fait de si excellents élèves dans toute l'Europe.

« Paris, 30 novembre 1899.

Monsieur et très cher maître,

Hier, nous avons à déjeuner mon neveu, le Révérend Père Palmace, procureur général du Sacré-Cœur, 33, rue de Picpus. Comme je lui ai dit que je vous avais rencontré la veille, et quel avait été le sujet de notre conversation, il se mit à nous raconter les deux faits ci-inclus. Le premier de ces faits m'était vaguement connu depuis ma jeunesse ; il doit s'être passé vers 1855. Quant au second, mon neveu me l'avait déjà rapporté dans les mêmes termes, il y a une dizaine d'années ; mais il ne s'en souvenait pas, et il crut, hier, me le communiquer pour la première fois (détail qu'il est peut-être utile de retenir). C'est sur ma demande qu'il m'a fait, pour vous, le récit rédigé ci-après.

Je vous ai raconté, verbalement, un autre fait du même genre qui, dans mon enfance, vers 1844 ou 1845, s'est passé dans ma maison paternelle. A deux lieues de chez nous, nous avons une vieille grand-tante malade. Une nuit, à 2 heures du matin, un vacarme épouvantable se produisit tout à coup dans l'escalier (de notre maison) qui conduit du 1er au 2e étage. C'était comme si le lourd bahut qui se trouvait sur le palier eût été précipité du haut en bas de cet escalier ! Mes sœurs, qui couchaient dans diverses chambres, tant au 1er qu'au 2e étage, se réveillèrent très effrayées. C'est en tremblant qu'elles firent de la lumière et vinrent sur le palier pour voir ce qui s'était passé. Elles ne virent rien d'anormal. Tout était à sa place, aucun meuble n'était dérangé. Le lendemain, à 7 heures, on vint nous apprendre que notre tante était morte à 2 heures du matin.

Votre profondément et sincèrement dévoué. »

A. SCHMOLL. (Lettre 815.)

Voici la lettre du Révérend Père : « Premier fait. – Je me souviens parfaitement (j'avais peut-être douze à quinze ans) que mon vénéré père avait un ami intime qu'il aimait tendrement. Il demeurait à 2 kilomètres de chez nous. Tombé gravement malade, mon père fut le visiter. De retour chez nous, il nous dit : mon vieil Adams ne passera pas la nuit, ce me semble. Nous nous couchâmes un peu après 9 heures, autant qu'il m'en souvient. Vers les 10 heures, nous nous éveillâmes par un heurt à la porte extérieure (qui n'était jamais fermée à clef) ; des pas lourds et traînants s'arrêtèrent à notre porte. Tous nous reconnûmes immédiatement la démarche alourdie par l'âge et très caractéristique de notre grand ami Adams, que nous savions pourtant agonisant chez lui. Une demi-heure après, on vint nous porter la nouvelle de son décès à l'heure pressentie par nous.

Deuxième fait. – Il y a vingt-cinq ans, j'étais professeur en notre collège de S..., grande ville de l'Amérique du Sud.

Parmi les familles distinguées de nos élèves, il y en avait une qui m'était particulièrement chère. La bisaïeule de la mère d'un de mes élèves, la marquise de..., espagnole de naissance, et âgée de plus de cent ans, m'affectionnait tendrement : elle m'appelait « son grand petit-fils ». Mon ministère sacerdotal m'obligeait de lui faire de fréquentes visites. La veille de sa mort, je fus la voir pour lui donner les dernières consolations de notre sainte religion. Elle me remercia avec effusion de ma filiale charité à son égard. Je la quittai bien tard dans la nuit. Rentré chez moi, je me mis au lit, mais, à peine endormi, je fus réveillé par un terrible cri qui semblait traverser très lentement ma chambre. Effrayé, je saute du lit, allume ma bougie... et reconnais parfaitement, au cri de détresse, la voix de ma vénérable amie, la marquise. Pour ne pas croire à une illusion de ma part, j'écrivis immédiatement sur un bout de papier : « Il est 2 h 1/2 du matin, et j'entends parfaitement la voix de la bisaïeule. Serait-elle morte à cette heure même ? »

(Elle demeurait à vingt minutes de distance.)

A la première heure du matin, on vint m'appeler au parloir. Le visiteur était un petit-fils de la marquise. Avant qu'il ne m'eût dit un mot, je lui montrai mon papier : c'est précisément à cette heure, me dit-il, que notre bien-aimée petite maman est morte, en jetant un grand cri. – Nous restâmes stupéfaits... »

(Lettre 815.)

Inscrivons donc ces trois épisodes : 1° vacarme formidable ; 2° pas lourds entendus ; 3° grand cri. Dans l'observation qui précède, on a entendu des bruits de pas – et également dans une précédente (de Mme Bovolin). Cette observation n'est point rare. On la retrouve çà et là... jusque dans la vie du savant botaniste LINNÉ.

Ce célèbre naturaliste suédois a laissé, en mourant (en 1778), un manuscrit d'environ 200 pages destiné à son fils. Ce manuscrit fut trouvé, en 1823, parmi les papiers du Dr Acrel, remis à l'Université d'Upsal et publié. On y remarque une manifestation de mourant par des pas entendus.

Pendant une grande partie de sa vie, Linné avait noté avec beaucoup de conscience les faits qui lui paraissaient étranges et inexplicables. Il y a là un grand nombre de relations sur les rêves, les intuitions, les apparitions, faits intéressant la psychologie. Voici celui qui concerne le cadre de ce chapitre : « Dans la nuit du 12 au 13 juillet 1765, écrit-il, vers minuit, ma femme entend quelqu'un marcher longtemps, d'un pas pesant, dans mon musée. Elle me réveille. Je l'entends également, bien que je sois certain que personne ne peut s'y trouver, les portes étant closes et la clef dans ma poche. Quelques jours après, j'appris que mon plus fidèle

ami, le commissaire Karl Clerk, était mort précisément à la même heure. C'était bien son pas ; je reconnaissais Clerk, à Stockholm, rien qu'en l'entendant marcher<sup>69</sup>. »

Ces manifestations sont en nombre si considérable, qu'au lieu d'un chapitre elles pourraient former un volume ; nous n'avons que l'embarras du choix pour les examiner et les adopter. La suivante va nous frapper tout particulièrement.

Une double audition annonçant une mort a été transmise au docteur Richet, par M. THÉOPHILE LEMONNIER, pharmacien à Rennes, audition d'autant plus digne d'attention qu'elle s'est adressée indépendamment à deux personnes différentes. La voici : « Une nuit de septembre 1891, à 5 heures 1/2, M. Lemonnier fut réveillé par un bruit insolite, violent, dans les volets de fermeture de sa pharmacie. Ce bruit persista pendant une ou deux minutes. Il s'habilla en toute hâte et alla ouvrir : on ne voyait dans la rue que des balayeurs qu'il interrogea et qui lui affirmèrent n'avoir vu personne. Il y avait d'ailleurs, à la porte de la pharmacie, une sonnette de nuit, et un client s'en serait servi, au lieu de frapper ainsi.

Abasourdi par cet incident inexplicable, M. Lemonnier rentra dans sa chambre pour y achever sa toilette. A 7 heures, il vit arriver un de ses meilleurs amis, M. Nivot, chirurgien-dentiste.

– Tiens ! lui dit le pharmacien, qu'est-ce qui t'amène à cette heure matinale ?

– Ma foi, répondit-il, quelque chose d'assez singulier. Imagine-toi qu'à six heures moins un quart, j'ai été brusquement réveillé par un bruit inaccoutumé ; on frappait à coups redoublés dans la porte de ma chambre... « Frappez donc moins fort, ai-je crié, je ne suis pas sourd ! Qui est là ? » Mais le bruit a continué et je me suis empressé d'aller ouvrir la porte. Il n'y avait personne, et tout le monde dormait encore chez moi. Je me suis habillé, imaginant une farce quelconque, et j'ai descendu rapidement l'escalier. La grille d'entrée était restée fermée et le portier m'a affirmé que personne n'était entré dans la maison.

– Eh bien..., mon cher ami, la même chose m'est arrivée, et c'est pourquoi tu me vois debout à cette heure, repris-je.

Nous nous regardâmes un instant et, en même temps, nous exprimâmes la même pensée : « Notre pauvre Escolan doit être mort<sup>70</sup>. »

Cet Escolan était un de leurs amis, ancien avocat, violoncelliste distingué qui, terrassé par le malheur, devenu presque aveugle, gravement malade, n'avait plus été soutenu, dans ces derniers temps, que par le dévouement de MM. Nivot et Lemonnier, qui allaient le voir, chaque jour, à l'Hôtel-Dieu. Un lien indéfectible liait les trois amis. Ils se rendirent immédiatement à l'Hôtel-Dieu. Le veilleur de nuit, les voyant arriver, leur fit un signe qu'ils comprirent tout de suite.

– Il est mort ? interrogèrent-ils.

– Oui.

– A quelle heure ?

– A six heures moins un quart.

Cet avertissement mécanique, dont nous avons tant d'exemples, a-t-il précédé la mort, ou suivie, ou a-t-il exactement coïncidé avec elle ? Il semble qu'il y a eu coïncidence exacte, comme dans le cas de l'exécution de Gaston Crémieux, à Marseille, le 30 novembre 1871 et de sa manifestation par coups frappés, dans la cellule de son ami Clovis Hugues<sup>71</sup> et comme dans cent autres exemples.

Mlle GABRIELLE RENAUDOT, membre de la Société astronomique de France, collaboratrice de la *Revue scientifique*, de la *Revue générale des Sciences de la Nature*, du *Journal de la Jeunesse*, etc., m'a communiqué, en 1907, le fait suivant, que j'ai publié aux *Annales des Sciences psychiques* d'août 1907 : « Le curieux événement que voici a été

---

<sup>69</sup> V. *Revue d'études psychiques*, DE VESME, 1903, p. 153.

<sup>70</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1919, p. 22.

<sup>71</sup> *L'inconnu*, p. 26.

observé en octobre 1906, dans la ville d'Annecy. Une jeune femme, mariée depuis un an, atteinte de phtisie pulmonaire, se sentant un jour plus fatiguée que de coutume, n'était pas sortie de chez elle, contrairement à son habitude, et avait même accepté que son mari restât à son chevet. Une de ses amies, Mme Balemand, âgée de vingt ans, était venue aussi lui tenir compagnie. Le mari, sachant sa pauvre malade près du terme fatal, redoutait de la voir mourir sans les derniers sacrements ; mais, d'autre part, il n'osait appeler un prêtre, de crainte d'effrayer sa femme qui, pas dévote du tout, et ne se doutant nullement de la gravité de son état, refusait toute intervention religieuse.

Cependant, on avertit discrètement un prêtre. Celui-ci vint auprès de la mourante comme par hasard, pour lui faire visite. Dans la conversation, il lui parla de la confession. Mais elle répondit que, ne croyant pas mourir prochainement, elle réfléchirait sur les dispositions qu'elle pourrait prendre plus tard. Pourtant, elle consentit à ce qu'une messe fût dite pour elle. Le prêtre la bénit et se rendit immédiatement à l'église. Pendant qu'il disait la messe, la jeune poitrinaire mourut.

Son mari et son amie, Mme Balemand, assistaient à ses derniers moments. Or, quelques minutes après le décès, ils entendirent trois grands coups frappés dans la porte. Le mari alla ouvrir et demanda qui avait frappé. Pas de réponse. Personne. Il s'en retourna s'asseoir auprès du lit de la morte. Pour la seconde fois, trois coups violents résonnèrent dans la porte. Celle-ci fut de nouveau ouverte, Toujours personne...

Mme Balemand, de qui je tiens ce récit, est une femme très saine d'esprit, point superstitieuse, non dévote, et qui a été si profondément impressionnée par ce fait dont elle a été témoin que, depuis ce jour-là, elle n'a plus jamais osé entrer dans l'ancien logement de son amie défunte.

GABRIELLE RENAUDOT.

Il me semble que devant l'ensemble de ces nombreux témoignages, il nous est impossible de douter de la réalité de ces faits, quelque inexplicables qu'ils soient. L'érudit écrivain EDOUARD NOEL m'a signalé une transmission télépathique conservée dans sa famille, d'une authenticité indiscutable, dont la valeur n'est pas diminuée par son ancienneté. Voici un extrait de sa lettre, adressée en novembre 1918.

Mon ouvrage *Le second voyage de Micromégas sur la planète Terre* va bientôt paraître, et j'ai la confiance qu'il vous plaira. En attendant, je me fais un devoir de vous signaler, pour vos recherches si sincères et si scrupuleuses, un incident de télépathie arrivé dans ma famille, et qui vous frappera sûrement.

J'avais une arrière-grand-tante qui habitait non loin d'Arras, en 1812. Elle s'appelait Leblanc, et avait un fils, officier dans l'armée française, à cette époque en Russie.

Une nuit, pendant son sommeil, elle fut réveillée par un bruit insolite de grêle ou de mitraille. Elle alluma sa chandelle et ouvrit la fenêtre de sa chambre, et put constater que la nuit était très calme, par beau clair de lune. Le bruit avait cessé avec la lumière. Après quelques moments de réflexion, et sans qu'elle eût pu observer quoi que ce soit d'insolite dans sa maison, elle se remit au lit et s'endormit.

Mais elle s'était à peine assoupie que le même crépitement de mitraille la réveilla de nouveau. Alors, elle fut prise d'inquiétude et pensa à son fils.

« Etienne, se dit-elle, ne reviendra pas. »

Elle s'approcha de son petit bureau et inscrivit sa réflexion sur un cahier de notes, en attendant le lever du jour.

A dater de cette nuit, elle ne reçut plus aucune nouvelle de son fils.

La paix signée, elle s'adressa au ministère de la Guerre, et elle apprit que son fils avait été tué le jour même où elle avait eu l'angoisse de ce phénomène.

Pour copie conforme :

Edouard NOEL. (Lettre 4057.)



Répetons-le, jusqu'à présent, on a été porté à attribuer ces bruits, correspondant à des décès, à des illusions de l'oreille, avec coïncidences fortuites, de même que les visions à des troubles de la vue. Ces coïncidences sont connues comme beaucoup trop nombreuses, maintenant que nous les étudions sérieusement, pour que cette appréciation superficielle puisse subsister.

C'est dans l'esprit de Mme Leblanc que tout s'est passé. Rien d'extérieur. Impression mentale. Comment cette forme d'avertissement s'est-elle produite ? Nous l'ignorons.

Comme nous le remarquons au commencement de ce chapitre, à propos de saint François de Sales, ces observations sont de tous les temps.

Walter Scott a été témoin d'une manifestation bruyante de mort, d'après son biographe Lockhart, qui a publié la lettre suivante, écrite par l'auteur *d'Ivanhoé* à son ami Daniel Terry, le 30 avril 1818.

On bâtissait alors l'aile neuve d'Abbotsford, et Scott vivait dans une partie ancienne. Voici un extrait de sa lettre :

« ... L'état où est ma maison a amené des troubles mystérieux. Nous fûmes éveillés, l'avant-dernière nuit, par un bruit violent, comme si on eût traîné des madriers dans la partie neuve. Je crus que quelque chose était tombé et n'y pensai plus. C'était vers deux heures du matin. Cette nuit-ci, à la même heure, le même bruit se fit entendre. Mme SCOTT, vous le savez, est assez craintive ; je me levai donc, le large sabre de Beardie sous le bras :

Droit comme un pieu,  
Prêt à me battre.

Mais tout était en ordre et je ne puis me rendre compte de ce qui causa tout ce bruit ! »

M. Lockhart ajoute : « Le jour où M. Terry reçut la lettre ci-dessus, à Londres, il déjeunait avec M. William Erskine, et ils étaient fort occupés de la mort subite de Georges Bullock, arrivée la nuit même, paraît-il, où Scott fut réveillé par le bruit mystérieux dont il parle ici. Bullock avait été chargé de meubler les nouvelles chambres d'Abbotsford et s'était fait aimer de tous, jeunes et vieux. Scott écrivit de nouveau à Terry une semaine après :

« La coïncidence fantastique de nos troubles nocturnes d'Abbotsford avec le triste événement qui suivit, ne vous a-t-elle pas frappé ? Je vous jure que le bruit était celui d'une demi-douzaine d'hommes travaillant activement, posant des planches et arrangeant des meubles ; et il n'y avait cependant personne sur les lieux à ce moment : rien n'est plus certain. Avec quelques détails de plus, l'histoire pourrait figurer dans le recueil de Granville ou d'Aubrey. Vous pouvez en attendant la noter, aussi bien que les avertissements du pauvre Dubisson, comme une coïncidence remarquable<sup>72</sup>. »

WALTER SCOTT.

Dans ces bruits, remuements d'objets, mouvements plus ou moins violents, vacarmes d'intensités variées, il importe de distinguer ceux qui sont réels de ceux qui sont imaginaires ou fictifs. Dans ceux-ci même, il y a une cause extérieure aux percipients, ils sont subjectifs, et néanmoins réels à un certain point de vue. Ainsi, par exemple, si nous commençons par le premier que j'ai rapporté<sup>73</sup>, celui du général Parmentier, une fenêtre se fermant avec un grand bruit et se rouvrant aussitôt, sans renverser une carafe d'eau posée devant elle, nous pouvons supposer une illusion de la vue et de l'ouïe éprouvée par les témoins, causée par une commotion partie du chasseur qui venait d'être tué au moment où ses amis l'attendaient à table chez lui. Nous devons admettre la même interprétation pour le cas publié ensuite, secousses d'un lit, vacarme et fracas dans le salon voisin, sans que rien ne se soit produit, en réalité, commotion psychique coïncidant avec la mort d'une amie à 650 kilomètres. Dans ces cas et

---

<sup>72</sup> Mme CROWE. *Les côtés obscurs de la Nature*, p. 183.

<sup>73</sup> *L'Inconnu*, p. 64.

dans les autres analogues, le phénomène est subjectif, dû une transmission psychique à distance.

Il n'en est pas de même pour les sonnettes de M. Blavet, pour la cloche de saint François de Sales, pour le porte-montre de mon père, pour le chapeau du séminariste, et pour tant d'autres circonstances. Ici le phénomène est objectif, extérieur aux observateurs.

Pour les phénomènes subjectifs, nous n'avons pas d'autres explications à chercher que les transmissions psychiques que nous connaissons mais pour les déplacements réels, les mouvements constatés, il est tout naturel de penser à l'ÉLECTRICITÉ, en ayant soin d'avouer que nous ignorons absolument, la nature de cette force.

Que d'exemples ne pourrions-nous pas citer à l'appui de cette assimilation !

J'ai publié, il y a assez longtemps (1904), un petit livre, *Les Caprices de la Foudre*, qui est tout émaillé de ces curieux phénomènes. On peut y voir :

Des objets déplacés sans que personne n'y touche,  
Des tableaux arrachés du mur,  
Une porte de placard lancée au loin,  
Une commode brisée en morceaux,  
Clés extraites des serrures,  
Clés enlevées d'une porte et cachées dans un sabot,  
Sonnettes agitées,  
Pendule arrêtée, balancier décroché,  
Montres arrêtées remises en marche,  
Montres aimantées,  
Bougies, becs de gaz, électricité, allumés ou éteints,  
Glace descellée et posée délicatement à terre,  
Pierres enlevées d'un foyer et transportées de chaque côté d'un enfant endormi,  
Trois enfants couchés lancés sains et saufs hors d'une maison, tandis que le lit est brisé en mille pièces,  
Oreiller projeté à distance, sans dommage pour l'enfant qui y dormait,  
Des pierres pesant des centaines de kilos précipitées au loin,  
Chapeau retourné,  
La foudre en boule pousse une porte et entre, visiteuse insolite,  
La foudre en boule joue autour d'une jeune fille sans lui faire aucun mal,  
Une femme déguisée en homme est mise toute nue par la foudre,  
Une foudroyée est déshabillée et ses vêtements sont accrochés à un arbre<sup>74</sup>,  
Des vêtements sont déchiquetés, des chaussures violemment arrachées et le foudroyé se relève sain et sauf<sup>75</sup>.  
Deux femmes tricotaient ; la foudre enlève prestement leurs aiguilles,  
Un coup de tonnerre tue un prêtre à l'autel, emporte l'hostie, et va la cacher sous des gravois,  
Un garçon meunier est fendu en deux des pieds à la tête,  
Une crosse de fusil est arrachée et portée dans une pièce voisine,  
Des balles sont fondues dans un fusil sans que la poudre ait pris feu,

---

<sup>74</sup> Le nombre des foudroyés mis entièrement à nu est vraiment considérable.

<sup>75</sup> Le 9 décembre 1907, à Rio de Janeiro, un lieutenant de l'armée, M. Guillaume d'Araujo, fut renversé par un coup de tonnerre, avec 18 hommes, qui se relevèrent subitement, comme mus par un ressort. L'officier qui les commandait était resté à terre, sans connaissance. Son uniforme était déchiré, tous les boutons avaient disparu, ainsi que trois mille reis qui étaient dans une poche. Chaussures brisées et lancées au loin. L'homme n'était pas tué. Lorsqu'on lui montra ces pièces de conviction, il en fut le premier stupéfait. « Envoyez-les en France, à Flammarion ! », s'écria-t-il. – Elles sont conservées au musée de mon observatoire, à Juvisy, ainsi que la photographie de ce jeune homme nu, avec les traces du parcours de la foudre le long de son corps.

Un jeune homme traversant une place est pris par la foudre et porté à 50 mètres. Il m'en envoie le récit,

Un chapeau est lancé à dix pas, sans qu'il y ait le moindre souffle de vent,

Au milieu d'une brillante soirée dansante, la foudre pénètre par la cheminée, et couvrant de suie danseurs et danseuses, en fait des noirs,

Des corps sont réduits en cendre, leurs vêtements restent intacts,

A l'opposé, des vêtements sont brûlés, et les corps restent intacts,

Colliers d'or volatilisés sans laisser de traces,

Dorures enlevées aux cadres,

Clous arrachés à un canapé de satin et portés sous une tuile du toit,

Vitres fendues, carreaux subtilisés,

Pièces de monnaies volées par la foudre,

Pile d'assiettes brisées de 2 en 2,

Que d'autres bizarreries ne pourrions-nous ajouter à toutes celles-là ?

En juillet 1911, la foudre tombe dans le bureau du chef de gare de Figanières (Var) et vide tous les encriers sans laisser nulle part la moindre tache d'encre ! Le même mois, à Vinon, près de Toulon, elle a vidé un bassin contenant 3 mètres d'eau.

Et les photographies par la foudre ! J'ai donné, autrefois, le nom de rayons cérauniques à ces rayons fulgurants. En voici quelques exemples : « Le 17 juin 1896, un journalier, nommé Elisson, a été frappé par la foudre dans une cabane, près de Pertuis. (Vaucluse), et ces rayons ont photographié sur sa poitrine, à travers ses vêtements, l'image d'un peuplier et d'un sapin éloignés de 100 mètres. J'ai reçu relation et dessins de ce curieux phénomène par le maire de Pertuis, le Dr Tournatoire, qui avait précisément examiné la victime. Le foudroyé s'en est relevé sain et sauf.

Le 27 juin 1866, à Bergheim (Haut-Rhin) un coup de foudre a photographié les feuilles d'un tilleul sur le dos de deux hommes, en les renversant, sans les tuer non plus. Le savant physicien Hirn, de l'Institut, m'écrivait que le dessinateur le plus habile n'aurait pu faire mieux.

Dans l'été de 1865, le Dr Derendinger a son porte-monnaie volé en chemin de fer. Quelque temps après, il est appelé pour examiner un homme frappé par la foudre, et il voit, sur la cuisse du foudroyé (non tué), la photographie de son chiffre (deux D croisés) qui était incrusté en acier sur son porte-monnaie d'écaille. Le foudroyé était le voleur.

La foudre tombe un jour sur l'église Saint-Sauveur de Lagny ; renverse 50 fidèles qui y priaient ; brise l'autel, en laissant suspendu, accroché on ne sait comment, le tableau représentant Jésus-Christ ; enlève le rideau dont ce tableau était couvert et le retire de la verge de fer sans avoir déplacé cette verge ni rompu les anneaux de cuivre ; déchire en quatre morceaux le carton sur lequel le canon de la messe est imprimé ; décalque sur la nappe de l'autel les paroles sacrées de la consécration, en omettant les mots suprêmes *Hoc est corpus meum* et *Hic est sanguis meus*. Ces mots sont généralement imprimés en caractères majuscules rouges, d'une encre d'autre composition chimique.

Ces phénomènes, et mille autres, sont avérés, constatés, irrécusables. L'un des plus singuliers – et des plus facétieux – est peut-être encore celui-ci, publié au tome IX des *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*. Le fait s'est passé aux environs de Nîmes. « Quelques jeunes filles causaient ensemble, lorsqu'un coup de foudre les renverse. Elles se relèvent, sans blessures, mais l'une d'entre elles se plaint de picotements, qui deviennent très vifs et douloureux. Ses amies veulent se rendre compte de ce qui est arrivé, et elles virent « *non sine miratione, pudendum perustum, ruberrimum, labia tumefecta, pilos deficientes usque ad bulbum, punctosque nigros, pro pilis, unde cutim rugosissimam, ejus referunt arnica, primum barbatissimam et hoc facto semper imberbem esse* »

Arrêtons-nous sur cette farce du tonnerre. Les manifestations signalées dans ce livre, parfois attribuées à des esprits, ne sont souvent pas plus extraordinaires que celles de la foudre. Remarquons encore, à ce propos, l'erreur des physiciens qui s'imaginent que pour qu'un phénomène soit réel, il faut qu'il puisse être répété à volonté dans un laboratoire. Répétez donc ces actes de la foudre !

Quoi qu'il en soit, nous pouvons penser que l'électricité joue un rôle important dans les phénomènes étudiés ici. Ces faits continuent d'établir, pour notre certitude personnelle, que l'action physique et psychique de l'homme n'est pas confinée à la périphérie de son corps, et peut s'exercer loin de lui. La gravitation nous a fait étudier, d'ailleurs, depuis longtemps, l'action à distance. Nous retrouverons ces bruits et ces coups au chapitre général des *Manifestations de mourants*, au moment du décès ; mais il n'était pas inutile de les noter en ce chapitre pour y méditer et en apprécier l'intérêt. Avant d'examiner l'ensemble des manifestations, arrêtons-nous sur certains faits particulièrement remarquables, intermédiaires entre la vie et la mort, dans lesquels une partie de l'action pourrait être attribuée aux vivants. La première des observations exposées au chapitre suivant est, malgré son éloquence, d'une interprétation extrêmement difficile. Nous sommes tout à fait ici entre la vie et la mort. Considérons-les avec soin.

## Chapitre X - Entre la vie et la mort

Le temps, cette image mobile  
De l'immobile éternité  
J J Rousseau

Les documents que nous réunissons ici sont en si grand nombre, même en n'en admettant qu'un choix très restreint, qu'ils nous invitent (je ne saurais trop le répéter) à un classement aussi ordonné que possible, afin de reconnaître sûrement ce qui appartient à la Vie et ce qui appartient à la Mort. Nous avons eu sous les yeux des manifestations et des apparitions provenant sûrement d'êtres vivants ; nous allons examiner celles qui se présentent en intermédiaires entre les deux états et peuvent être interprétées du côté de la vie comme du côté de la mort. Nous arrivons ainsi graduellement aux faits dont l'origine est sûrement de l'autre côté de la porte mystérieuse.

Je commencerai ce chapitre par l'un des cas les plus impressionnants que je connaisse, et en même temps si expressément véridique, – celui que j'ai déjà signalé dans *L'inconnu*, au chapitre de la télépathie dans les rêves. Je demanderai aux chercheurs soucieux d'arriver à une conviction définitive, la permission de le rappeler ici, pour notre étude actuelle. Le voici : « Dans les premiers jours de novembre 1869, écrit le narrateur, je partis de Perpignan, ma ville natale, pour aller continuer mes études de pharmacie à Montpellier. Ma famille se composait de ma mère et de mes quatre sœurs. Je la laissai très heureuse et en parfaite santé.

Le 22 du même mois, ma sœur Hélène, une superbe fille de dix-huit ans, la plus jeune et ma préférée, réunissait à la maison maternelle quelques-unes de ses jeunes amies. Vers trois heures de l'après-dîner, elles se dirigèrent, en compagnie de ma mère, vers la promenade des Platanes. Le temps était très beau. Au bout d'une demi-heure, ma sœur fut prise d'un malaise subit : « Mère, dit-elle, je sens un frisson étrange courir par tout mon corps ; j'ai froid, et ma gorge me fait grand mal. Rentrons. »

Douze heures après, ma bien-aimée sœur expirait dans les bras de ma mère, asphyxiée, terrassée par une angine couenneuse que deux docteurs furent impuissants à dompter.

Ma famille – j'étais le seul homme pour la représenter aux obsèques, m'envoya télégramme sur télégramme à Montpellier. Par une terrible fatalité, que je déplore encore aujourd'hui, aucun ne me fut remis.

Or, dans la nuit du 23 au 24, dix-huit heures après la mort de la pauvre enfant, je fus en proie à une épouvantable hallucination.

J'étais rentré chez moi à deux heures du matin ; l'esprit libre et encore tout plein du bonheur que j'avais éprouvé dans les journées des 22 et 23, consacrées à une partie de plaisir. Je me mis au lit très gai. Cinq minutes après, j'étais endormi.

Sur les quatre heures du matin, je vis apparaître devant moi la figure de ma sœur, pâle, sanglante, inanimée, et un cri perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « Que fais-tu mon Louis ? mais rien donc, mais viens donc ! »

Dans mon rêve nerveux et agité, je pris une voiture ; mais malgré des efforts surhumains, je ne pouvais pas la faire avancer. Et je voyais toujours ma sœur pâle, sanglante, et le même cri

perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille « Que fais-tu mon Louis ? mais viens donc, mais viens donc ! »

Je me réveillai brusquement, la face congestionnée, la tête en feu, la gorge sèche, la respiration courte et saccadée, tandis que mon corps ruisselait de sueur.

A onze heures du matin, j'arrivai à la pension, en proie à une insurmontable tristesse. Questionné par mes camarades, je leur racontai le fait brutal, tel que je l'avais ressenti. Il me valut quelques railleries. A deux heures, je me rendis à la Faculté, espérant trouver dans l'étude quelque repos.

En sortant du cours, à quatre heures, je vis une femme en grand deuil s'avancer vers moi. A deux pas de moi, elle souleva son voile. Je reconnus ma sœur aînée qui, inquiète sur moi, venait, malgré son extrême douleur, demander ce que j'étais devenu.

Elle me fit part du fatal événement que rien ne pouvait me faire prévoir, puisque j'avais reçu des nouvelles excellentes de ma larmille le 22 au matin.

Tel est le récit que je vous livre, sur l'honneur, absolument vrai. Je n'exprime aucune opinion, je me borne à raconter.

Vingt ans se sont écoulés depuis lors, l'impression est toujours aussi profonde – maintenant surtout – et si les traits de mon Hélène ne m'apparaissent pas avec la même netteté, j'entends toujours ce même appel plaintif, multiplié, désespéré : « Que fais-tu donc, mon Louis ? Mais viens donc, mais viens donc ! »

Louis NOELL.

Ce récit, publié en 1891 par mon ami le docteur Dariex, dans les *Annales des Sciences psychiques*, dont il était directeur, est accompagné de documents destinés à en confirmer l'authenticité. Remarquons la lettre suivante de la sœur de l'observateur : « Mon frère m'a priée, sur votre demande, de vous envoyer le récit de l'entrevue que j'eus avec lui, à Montpellier, après la mort de notre sœur Hélène. Je viens, malgré l'amertume de souvenirs aussi douloureux, vous apporter mon témoignage.

En voyant dans la rue mon frère, qui fut le premier à me reconnaître, malgré mes vêtements de deuil, je compris qu'il ignorait encore la mort d'Hélène. « Quel malheur nous frappe encore ? » s'écria-t-il. Apprenant de ma bouche la mort d'Hélène, il me serra les bras avec une telle violence, que je faillis tomber à la renverse. Rentrée à la maison, j'eus à supporter une scène terrible. Fou de colère, mon frère, très nerveux, très ardent, mais très bon aussi, me maltraita presque.

« Quelle fatalité, s'écriait-il, quel malheur ! Oh ! les dépêches, pourquoi ne les ai-je pas reçues » Et il frappait violemment la table avec les mains... Coup sur coup, il avala trois grandes carafes d'eau. Un moment, je le crus fou tellement son regard était égaré...

Quand il eut repris ses esprits, quelques heures après, il dit : « Oh ! j'en étais sûr, un grand malheur devait fondre sur moi ». Il me raconta alors l'hallucination qu'il avait éprouvée dans la nuit du 23 au 24. »

Thérèse NOELL.

Cette observation est de la plus haute valeur ; il y a là un fait significatif considérable, qui mérite l'attention la plus scrupuleuse. Rêve, cauchemar, vision, commotion cérébrale, hallucination, télépathie, le nom, le mot, n'est pas une explication. Une coïncidence fortuite n'est pas admissible ; il y a eu, sans aucun doute, communication entre la sœur morte et le frère vivant. Est-ce avant la mort ou après ? Cette sensation a eu lieu dans la nuit du 23 au 24 novembre, vers 4 heures du matin, et Hélène Noell était morte le 23, après douze heures de souffrance. Il y a quelques divergences horaires dans le récit du narrateur les heures n'ont pas

été chronométrées. Dans une lettre ultérieure<sup>76</sup>, M. Noell a fixé la mort à 5 heures, après la sonnerie de l'Angelus. Dans ce cas, si l'impression a eu lieu exactement à 4 heures, ce fut 23 heures après le décès. Que l'esprit de la sœur ait agi sur l'esprit du frère par action télépathique directe, comme nous en avons vu tant d'exemples dans cet ouvrage, c'est ce qui est indiqué tout d'abord. On pourrait penser que le désir d'Hélène a été exercé de son vivant, vers le moment de cette mort si tragique. Mais, dans ce cas, pourquoi la communication téléphonique aurait-elle mis tant de temps à être reçue ? La distance de Perpignan à Montpellier est nulle pour la télépathie comme pour l'électricité ; 1000 kilomètres seraient franchis comme 100 ou 10.

D'après sa propre relation, à l'heure de la mort de sa sœur bien-aimée, Louis Noell était, sans se douter de la situation de cette sœur, en partie de plaisir, et son cerveau semble avoir été entièrement absorbé par des sensations personnelles. Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce que la transmission de pensée n'eût pas été ressentie. Nous savons, en effet, que, le cerveau récepteur doit être en état harmonique de vibration correspondante. Cette vibration éthérée l'aurait néanmoins atteint, serait restée à l'état latent, et ne se serait manifestée à l'entendement calme que pendant le sommeil. C'est là une hypothèse, qui n'est pas à rejeter ; mais ce n'est qu'une hypothèse. Une autre est de penser que, vraiment, ce soit à l'heure où il l'a entendue que sa sœur, morte depuis vingt-trois heures, lui ait adressé, renouvelé son appel, en se précipitant en esprit vers son frère absent. Ce n'est là, également qu'une hypothèse, moins probable que la première mais nous ne devons pas la rejeter absolument. Les premières heures après la mort peuvent se passer dans une sorte de rêve... Dans ce cas, nous aurions ici la manifestation réelle d'un être humain mort.

Hypothèses, méthodes d'étude. N'oublions pas que nous entrons ici dans un nouveau monde, tout entier à explorer. Qu'il y ait eu un courant psychique, de nature inconnue, entre la sœur morte, à Perpignan, et son frère vivant, à Montpellier, ce n'est pas douteux.

Nous avons des exemples de vue à distance, en rêve, comme si l'esprit de l'homme endormi se transportait au loin. On pourrait donc encore, dans notre connaissance actuelle de tous ces faits, supposer que le frère s'est transporté en esprit vers sa sœur. Mais dans ce cas, on voit ce qui se passe, que ce soit en rêve normal ou en somnambulisme, et le frère aurait dû voir sa sœur étendue morte sur son lit. Au contraire, c'est elle qui lui parle, qui l'appelle. S'est-elle transportée vers lui en corps astral ? Autre hypothèse...

Nous ne pouvons pas conclure que ce soit là un témoignage certain de manifestation de mort. Il se présente à nous comme intermédiaire entre les deux états. Notre devoir scientifique et loyal est de l'enregistrer comme document d'étude du problème. Il a une très grande valeur d'observation stricte et précise. La psychologie classique du cerveau humain est restée jusqu'ici à côté de la vérité encore inconnue, toujours mystérieuse. Tout est à étudier, tout est à créer. Des impressions peuvent dormir à l'état latent dans notre mentalité, et ne se révéler que longtemps après. Une comparaison, qui n'est peut-être pas aussi éloignée qu'elle peut le paraître : J'ai pris, un jour, en avril 1916, au Cap d'Antibes, quelques clichés photographiques, que des travaux toujours trop multipliés m'ont empêché de développer jusqu'au 26 septembre 1920 ! Je pensais qu'il ne restait rien de l'impression prise quatre ans et demi auparavant. Or :

- 1° Au développement habituel, il n'y avait rien de visible ;
- 2° Une plaque étant restée dans le bain révélateur pendant toute la nuit, l'image s'est révélée d'elle-même le lendemain matin, très nette.

Cette image était demeurée latente pendant quatre ans et demi ! Invisible, insoupçonnée de tout autre que de l'opérateur, vingt yeux, cent yeux auraient pu examiner cette plaque, par transparence, à la lanterne rouge du laboratoire photographique, sans y découvrir la moindre

---

<sup>76</sup> *Annales* 1891, p. 33.

trace d'impression. Il a fallu le révélateur spécial pour qu'au bout de cinquante-trois mois, l'image apparût.

Remarquons que de ce paysage enregistré en avril 1916, il ne restait plus rien dans la nature, en septembre 1920, de semblable à ce qu'il était alors : certains arbres ont grandi, d'autres sont morts, plusieurs printemps, plusieurs hivers ont renouvelé la scène, et le flot qui battait le rivage n'a plus la même eau. On a même construit un pavillon ; tout s'est transformé. La photographie de ce même site que nous pourrions prendre actuellement, serait entièrement différente. Cependant, s'il n'en restait rien, absolument rien aujourd'hui, si un tremblement de terre, un cataclysme géologique, un raz-de-marée avait tout fait disparaître, le paysage d'avril 1916 n'en aurait pas moins été conservé à l'état latent, sur cette plaque photographique, où il a suffi d'une combinaison chimique appropriée pour le faire sortir de l'invisibilité, de l'inconnu... Le même raisonnement s'appliquerait à une image humaine.

Le cas de M. Noell nous fait penser que le cerveau peut garder ainsi des images latentes. Nous le savons d'ailleurs ? Frédéric Myers a, comme mes lecteurs le savent, proposé cette explication. Il est même probable que des formes invisibles demeurent ici et là, dans une maison, de même que subsistent dans un coffret vide les traces d'un parfum enlevé depuis longtemps. Le mot *mânes* n'a-t-il pas pour origine le verbe *manere*, rester ?

D'autres cas analogues nous permettraient peut-être de trouver l'explication définitive.

Voici un exemple assez curieux d'une apparition qui semble bien provenir aussi d'un être encore vivant, en train de mourir. La personne apparue ne dit pas, comme en bien des cas « Je suis morte », mais : « Je m'en vais ».

Cet exemple a pour garant VICTOR HUGO, qui l'a rapporté dans ses notes réunies sous le titre de *Choses vues*. Il est consigné à la date du 5 décembre 1846. Écoutons-en le récit : « Le 27 novembre dernier, une vieille femme appelée Mme Guérin, âgée de soixante-six ans, et demeurant rue des Fossés-du-Temple, 34, au quatrième, était malade d'une maladie qui paraissait peu grave, et que le médecin avait qualifiée d'indigestion. Il était 5 heures du matin. Sa fille, veuve, nommée Mme Guérard, qui logeait avec elle, s'était levée de bonne heure, avait allumé sa lampe, et travaillait, assise au coin du feu, près du lit de sa mère : – Tiens, dit-elle, Mme Lanne doit être revenue de la campagne (cette Mme Lanne était l'ancienne épicière du coin de la rue Saint-Louis et de la rue Saint-Claude). Il faudra, ajouta Mme Guérard, que j'aille la voir aujourd'hui. – C'est inutile, dit la mère. – Pourquoi donc ? – C'est qu'elle est morte il y a une heure ! – Bah ! ma mère, que dites-vous là ? Rêvez-vous ? – Non, je suis bien éveillée, je n'ai pas dormi de la nuit, et comme 4 heures du matin sonnaient, j'ai vu passer Mme Lanne qui m'a dit « Je m'en vais ; venez-vous ? »

La fille crut que sa mère avait fait un rêve.

Le jour vint, elle alla voir Mme Lanne. Cette femme était morte dans la nuit, à 4 heures du matin. Le même soir, Mme Guérin fut prise d'un vomissement de sang. Le médecin appelé dit : « Elle ne passera pas vingt-quatre heures ». En effet, le lendemain à midi, un second vomissement de sang la prit, et elle mourut.

J'ai connu Mme Guérin et je tiens le fait de Mme Guérard, femme pieuse et honnête, qui n'a menti de sa vie. »

VICTOR HUGO.

Comme tout le monde le sait, le poète habitait alors tout près : place des Vosges. Nous avons ici un double fait psychique des plus curieux : 1° Apparition de la mourante à son amie, et 2° invitation à mourir tranquillement aussi, comme s'il s'agissait d'un petit voyage, ou même d'une promenade... Selon toute probabilité, cette femme n'était pas tout à fait morte lorsqu'elle s'est manifestée à son amie et lui a dit : « Je m'en vais ; venez-vous ? » La mort de celle-ci, arrivée le lendemain, peut avoir été la suite du coup reçu par cette apparition. Il y a là, ainsi



que dans l'épisode d'Hélène Noell, un cas intermédiaire entre les apparitions de vivants et les apparitions de morts.

Le fait que voici ressemble aux deux précédents comme audition. Je l'extrai d'une lettre du 27 mars 1899 : « Je puis vous affirmer, sur l'honneur, que mon grand-père, aujourd'hui défunt, nous a rapporté qu'un matin, il avait entendu frapper à la fenêtre de sa chambre et avait vu un de ses parents lui disant : « Viens vite ! » Cette apparition avait coïncidé exactement avec la mort du susdit parent, qui ne fut connue que le lendemain. »

Paul FAIVRE, (Lettre 69.)

L'auditeur ne s'est pas empressé d'obéir à l'invitation, comme dans le cas de Mme Guérin. Dans l'exemple suivant, c'est encore une voix qui se fait entendre. Un correspondant, déjà cité plus haut, m'écrivait à la date du 13 avril 1899 : « Ma tante et marraine Rosalie Deschaux, morte chez moi en 1884, à l'âge de soixante-douze ans, m'a raconté qu'à l'âge de seize à dix-sept ans, demeurant alors à Bilieu, elle avait une amie très intime, jeune fille de son âge, Emilie Trouillaud, habitant la même commune, mais d'un autre hameau. Cette dernière étant un jour un peu indisposée, elle alla lui rendre visite ; elle la trouva souffrante, sans toutefois remarquer aucun symptôme sérieux dans son état. Quelques heures plus tard, à la tombée de la nuit, elle éprouva, à son grand effroi, une sensation étrange, comme si elle eût été frôlée par les ailes d'un oiseau invisible, et entendit distinctement ces mots : « Adieu Rosalie ! » Elle reconnut alors, très nettement, la voix de son amie. Ma tante rentra à la maison en sanglotant et s'écria : « Emilie est morte, elle vient de me dire adieu ! » Sa mère la gronda, cherchant à lui faire entendre que c'était là un effet de son imagination, etc. Mais pendant cet entretien, une personne arriva, en courant, annoncer la mort d'Emilie, survenue brusquement, sans que rien eût fait prévoir un pareil dénouement. »

E. DESCHAUX, (Lettre 595.)

C'est évidemment là une manifestation de mourant au moment de la mort. Elle mourait ; elle n'était pas encore morte.

J'ai reçu un certain nombre d'observations d'apparitions de morts apprenant eux-mêmes leur décès immédiatement après le moment où il a eu lieu, et même avant qu'il ait été officiellement constaté. Ces exemples se rattachent aux trois précédents. La question pour nous, ici, est de savoir si ce sont des vivants qui se sont manifestés. La lettre suivante qui m'a été adressée le 13 septembre 1900, est extraite de ma collection.

« Je me fais un devoir d'ajouter à vos observations télépathiques un phénomène qui m'est personnel. J'avais treize ans et me trouvais à Ancône (Italie) avec mon père et ma mère. Ma grand-mère, qui m'avait élevée et m'aimait beaucoup, habitait alors avec un de ses fils, à Saint-Etienne.

Une nuit, tandis que je dormais seule dans ma chambre, je fus brusquement réveillée par la sensation d'une main posée sur ma figure, et ma peur fut grande d'apercevoir ma grand-mère, vêtue de noir et en coiffe blanche qui, bien tristement, me dit : « Je suis morte » et disparut.

Effrayée, je sautai du lit et me réfugiai dans la chambre de mes parents, lesquels se moquèrent de moi, me traitant de folle, de visionnaire. Mais, devant l'immense effroi qui me pénétrait, ils me permirent de rester avec eux. Il était alors 3 heures du matin.

Le soir, nous devions aller à un bal de la préfecture auquel nous étions invités. Or le même jour, à 4 heures de l'après-midi, mon père reçut un télégramme lui annonçant la mort de sa mère. Elle avait 76 ans.

Il partit immédiatement pour la France, et, à son retour, il nous apprit qu'elle s'était noyée volontairement dans un grand bassin dépendant de la villa où elle demeurait, que son cadavre avait été découvert par le jardinier de la maison à 5 heures du matin, mais que le suicide avait pu se produire à l'heure même où ma pauvre grand-mère m'était apparue.

Il ajouta que la veille, elle avait exprimé à mon oncle, son fils, tout le regret qu'elle éprouvait d'être éloignée de moi, et que, ainsi que je l'avais vue, c'est vêtue d'une robe de soie noire et portant une coiffe blanche qu'elle s'était jetée dans le bassin. »

Alexandrine MIWLON, (Lettre 942.)

Cette grand-mère, qui se noie en France, apparaît à sa petite-fille en Italie, en lui disant : « Je suis morte ». Epiloguez tant que vous voudrez, le fait est là, comme une observation astronomique, météorologique, physique, chimique, et tout aussi acceptable que celle qui nous décrirait l'apparition d'un arc-en-ciel, d'un halo, d'un bolide, d'un phénomène céleste ou terrestre quelconque. Il est vraiment temps d'insérer ces réalités dans un nouveau chapitre de la science positive expérimentale. Serrons ce récit de plus près, analysons-le strictement. Que ce soit de la *physiologie psychique* comme l'entendait Littré, ou tout autre chose, disséquons-le. La sensation éprouvée par la narratrice a été double : 1° une main posée sur sa figure ; 2° la vue de sa grand-mère. Ces deux sensations n'ont pas été objectives. Ce n'est pas sa grand-mère qui est venue toucher son visage et se montrer ; c'est son cerveau qui en a été impressionné et lui a donné ces deux sensations. Mais il n'y a pas d'effet sans cause, et cette cause ne peut être que la suicidée.

Illusion du cerveau et coïncidence fortuite, pur hasard, – ou même mensonge de la narratrice, – prétendent ceux qui ignorent le nombre de ces phénomènes. Cette objection puérile ne peut plus être prise au sérieux. Non. Il y a là une connexion certaine de cause à effet. C'est bien la grand-mère de cette jeune fille qui a agi. Elle a agi sur l'esprit de sa petite-fille.

La question est de savoir si elle a agi avant ou après sa mort. Elle lui a bien dit : « Je suis morte ». Mais ne peut-on pas penser ainsi au moment où l'on se sent mourir, et avant d'être mort ? Or je possède, dans les relations nombreuses que j'ai reçues, plus d'un récit analogue<sup>77</sup>. Si quelqu'un vient vous dire « Je suis mort » cela peut aussi s'interpréter dans un sens, dans le sens banal et vulgaire, et signifier *mon corps est mort*. Mais il y a, évidemment, deux interprétations. Il arrive, assez souvent, qu'à l'heure où cette annonce est faite par l'intéressé, il n'est pas encore mort, mais seulement en agonie, en coma, en catalepsie : l'organisme s'arrête, l'âme subsiste.

Une autre question se pose. Dans l'explication télépathique, on admet qu'une sorte de radiation émane du cerveau du mourant, de son esprit, encore localisé dans son corps, et se disperse dans l'espace en ondes éthérées, ondes sphériques successives, comme celles du son dans l'atmosphère. Lorsque cette onde, cette émanation, cet effluve touche un cerveau approprié pour la recevoir, comme dans les appareils de télégraphie sans fil, ce cerveau l'interprète, sent, entend, voit. C'est possible. Ce n'est pas prouvé. Il paraît même plus simple de penser à un transport direct, en ligne droite, de l'opérant au percipient. Cette grand-mère pense à sa petite-fille au moment où elle se suicide, et sa force psychique se transmet directement à elle, de la France à l'Italie. Cette interprétation du phénomène paraît plus admissible que l'onde sphérique se répandant partout inutilement et sans but.

Le fait que les apparitions se montrent avec le costume dont les défunts sont vêtus au moment de la mort indique une sorte de transmission photographique, comme nous l'avons vu au chapitre II. C'est, sans doute, au moment même où elle s'est noyée, que l'aïeule a touché psychiquement sa petite-fille. Quand on se noie (d'après les récits de ceux qu'on a ramenés à la vie) on revoit parfois toutes ses années se dérouler pendant le temps si rapide que dure l'immersion, en quelques secondes ; le temps semble annihilé (50 ans = 3 secondes).

C'est encore là un autre problème à élucider. Nous inscrivons ce fait aux intermédiaires entre la vie et la mort.

---

<sup>77</sup> Voir notamment *L'Inconnu*, p. 70, récit de Mme Bloch, où son neveu, mourant à Paris, tandis qu'elle était à Rome, lui apparaît et lui dit aussi : « Je suis mort ».

L'observation suivante est du même ordre : mort annoncée par l'intéressé lui-même. Est-ce un mourant ou un mort qui se manifeste ainsi ?

Lettre de Mme Poncet (522), à Marseille.

« En 1884, année du choléra à Marseille, je pars pour Bagnères, avec mon mari et mes enfants. J'y étais depuis huit jours à peine, quand, une nuit, je suis réveillée brusquement, sans cause directe. Ma chambre, où je couche seule, est complètement obscure ; je vois, debout, sur ma descente de lit, une personne entourée d'une auréole lumineuse ; je regarde, un peu émue, comme vous le pensez, et je reconnais le beau-frère de mon mari, le docteur, qui me dit : « Prévenez Adolphe, dites-lui que je suis mort ». J'appelle aussitôt mon mari, couché dans la chambre voisine, et lui dis : « Je viens de voir ton beau-frère, il m'annonce sa mort ». Le lendemain, un télégramme nous confirma la nouvelle : une attaque de choléra (en soignant des malades pauvres) l'avait emporté en quelques heures.

Un être qui déclare être mort, l'est-il vraiment ? On pourrait le penser. Cependant, il y a des cas où il ne l'est pas encore, comme nous venons de le voir. Le plus singulier peut-être est que ces sortes de manifestations ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire. Remarquons, d'autre part, l'auréole lumineuse ; nous la retrouverons. Pourquoi annoncent-ils qu'ils sont morts, quand ils ne le sont pas encore pour leur entourage ? Se voit-on mort avant de l'être ? A quel instant l'est-on réellement ?... En réalité, on ne l'est jamais.

C'est la comparaison de tous les faits analogues qui peut le mieux nous instruire. Rappelons encore l'observation suivante<sup>78</sup> : « J'étais lieutenant à Saint-Louis du Sénégal. Un soir, après quelques heures passées en compagnie de braves et gais camarades, je me couchai à 11 heures. Je m'assoupis au bout de quelques instants. Tout à coup, je sens comme une forte pression sur la poitrine et, brusquement secoué, je me lève sur un coude, me frottant les yeux, car j'ai là, devant moi, ma grand-mère. L'excellente femme me regarde avec des prunelles presque éteintes et j'entends, oui, j'entends sa voix faible me dire ; « Je viens te dire adieu, mon cher petit, tu ne me verras plus... » J'étais stupéfait, et pour être bien sûr que je ne rêvais pas, je me levai. L'apparition avait duré quelques secondes.

En réalité, ma grand-mère, âgée de soixante-seize ans, était morte à Rochefort. Ses dernières paroles avaient été pour moi : « Je ne le verrai plus », répétait-elle sans cesse. La mort était arrivée la nuit où je l'avais vue, et si l'on tient compte de la différence de longitude, à l'heure précise où elle m'est apparue. Tel est le cas, que je vous certifie rigoureusement exact ».

Julien LAGARRUE.

Ces observations se rencontrent partout. On peut lire dans le journal *Le Petit Bleu*, de Paris, du 4 janvier 1903, le récit de l'apparition d'une fille à sa mère, de Melbourne à Paris<sup>79</sup>. Celle-ci avait dit : « Maman, je suis morte ». C'était à 10 h. du soir. Le lendemain, un télégramme lui annonçait cette mort.

M. L. Bouthors, directeur des Contributions directes, à Chartres, m'a fait savoir<sup>80</sup> que pendant la guerre de 1870, une dame de ses amies, femme d'un officier, enfermée dans Metz, vit en rêve son père, le Dr Bouthors, qui était son médecin, apparaître au pied de son lit, et elle entendit ces mots : « Voyez, je viens de mourir ». Il était mort, en effet, ce jour-là, le 18 septembre 1870, à 5 heures du matin, sans avoir été malade. Logiquement, c'est après la mort que cette transmission télépathique aurait dû se produire.

Je répète que ces manifestations énigmatiques pouvant être classées entre la vie et la mort, sont innombrables.

---

<sup>78</sup> *L'Inconnu*, CLIII.

<sup>79</sup> Mlle Angèle Frapperit, devenue Mme André Malbec.

<sup>80</sup> *L'Inconnu*, p. 412.

Mon honorable collègue, Mlle A. Vaillant, m'écrivait de Foncquevillers, le 25 mars 1899 : « Mme Dassonville, mère d'une de vos lectrices, avait un filleul nommé Constant Touzet. Ce filleul avait demeuré chez Mme Dassonville depuis l'expiration de son service militaire jusqu'à l'époque de son mariage. Il s'établit alors à Arras, dans la même rue que sa marraine. Après quelques années de mariage, il tomba dangereusement malade, et Mme Dassonville allait tous les jours s'informer de sa santé. Un matin, elle dit à son mari en se levant : « Constant Touzet est mort ». – Pourquoi dis-tu cela ? Tu ne peux pas le savoir, lui répliqua son mari. « Je le sais, reprit-elle, car il est venu me dire adieu cette nuit, et je vais de suite voir ce qui en est chez lui ».

Il était mort, effectivement, dans le courant de la nuit. La fille de Mme Dassonville était alors âgée de neuf ans, et couchait dans une alcôve, dans la chambre de ses parents. Elle entendit leur conversation au sujet de l'apparition et de la mort de Constant Touzet et se la rappelle comme au premier jour, en foi de quoi elle a joint sa signature à la mienne ».

A. VAILLANT, S. DASSONVILLE. (Lettre 307.)

Autre adieu par un mourant. Le théosophe LEADBEATER tient du témoin lui-même une relation qui est bien à sa place ici : « Un soir, que son correspondant, alors au milieu de ses études, s'était couché d'assez bonne heure, il apparut, à 10 h 1/2 à la lumière d'un grand feu brûlant dans la cheminée, la forme de son père, bien éclairée, qui leva la main et lui fit signe de venir. Il sauta immédiatement de son lit et se précipita vers l'apparition ; mais celle-ci s'évanouit.

Atterré au-delà de toute expression, il se mit à fouiller toute sa chambre, mais il se convainquit bientôt qu'il était absolument seul. La porte extérieure était restée fermée à clef. De plus, la forme entrevue était bien celle de son père, sauf pourtant que l'expression du visage était plus tendre que d'habitude. Avait-il été le jouet d'une illusion ? Il se recoucha et essaya de dormir.

Peu après, il fut complètement réveillé par une seconde apparition dans l'embrasure de la porte : la même expression se lisait sur la figure, et le même geste d'appel fut renouvelé avec insistance. Bien déterminé, cette fois, à ne pas le manquer, il ne fit qu'un bond de son lit à l'apparition, mais nouvelle déception ; ses mains étendues n'embrassèrent que le vide, et, de nouveau, les recherches les plus minutieuses lui confirmèrent qu'il était absolument impossible à aucun être vivant, soit de s'échapper de l'appartement, soit de s'y cacher.

Il réussit néanmoins à s'endormir de nouveau ; mais il ne tarda pas à se réveiller, très agité.

De nouveau son père était là. Mais cette fois, l'expression et le geste n'étaient plus les mêmes au regard d'intense tendresse, exprimé auparavant, avait succédé un air de regret profond, mais résigné ; la main levée n'invitait plus le jeune homme à s'approcher, mais le repoussait lentement et tristement. Et au lieu de disparaître instantanément comme précédemment, ses contours s'effacèrent petit à petit, et la forme sembla s'évanouir.

Il était 2 heures moins dix. Le jeune homme eût voulu courir vers sa famille, mais comment, à cette heure-là ? Son père était pasteur d'une paroisse assez éloignée, et il l'avait laissé en parfaite santé quelques semaines auparavant. Mais profondément impressionné par cette vision renouvelée trois fois, et convaincu enfin qu'il y avait eu, dans ce fait, quelque chose d'extraordinaire, il sentit qu'il lui serait impossible de rester plus longtemps sans s'assurer par lui-même que son père était vivant et bien portant. Dès la première heure, il partit pour se rendre chez lui.

Cette journée d'un voyage rapide affaiblit quelque peu l'impression que les événements de la nuit avaient produite sur lui, et en arrivant le soir à l'avenue du presbytère, c'est à peine si son inquiétude persistait. Il était même heureux de surprendre la famille rassemblée au foyer. Mais en arrivant près de la maison, il sentit une commotion au cœur : tous les volets étaient fermés. Une appréhension nerveuse s'empara de lui, à ce point qu'il fut quelques instants sans

pouvoir frapper à la porte. Ayant enfin repris courage, celle-ci fut ouverte par le serviteur qu'il connaissait depuis son enfance :

« Ah ! monsieur, dit l'homme, vous arrivez trop tard ! Si seulement vous étiez venu la nuit dernière ! » Oui, ajouta-t-il, répondant aux informations anxieuses du jeune homme – oui, le maître est parti, et les seules paroles qu'il ait pu articuler après son attaque ont été pour vous demander avec instance. Il était 10 heures hier soir quand il est tombé malade, et une demi-heure après, lorsqu'il a pu recouvrer l'usage de la parole, ses premiers mots ont été pour vous : « Envoyez chercher mon fils, disait-il, il faut que je le voie encore une fois ». Nous lui avons répondu qu'un messenger serait envoyé à la pointe du jour ; mais il ne nous entendait plus et paraissait plongé de nouveau dans une transe profonde. Puis, à minuit moins le quart, il s'est réveillé pour quelques instants et il n'a pu dire que ceci ; « Combien je voudrais voir mon fils ! » Enfin, juste au moment où il allait mourir, il a ouvert les yeux et semblait nous reconnaître tous, bien que trop faible pour parler beaucoup, mais il a pu murmurer : « Je m'en vais, j'aurais tant désiré parler encore à mon fils bien-aimé une dernière fois ; mais je ne vivrai pas jusque-là ». Et il s'est éteint si paisiblement qu'on aurait pu le croire endormi<sup>81</sup>. »

La visite du mourant a donc été, ici, la réalisation d'un intense désir. L'intention est indiscutable, et elle s'est manifestée avant la mort. La transmission de pensées a été instantanée ; elle a produit, devant les yeux du fils, l'image bien reconnaissable de son père. Y a-t-il eu transport d'une sorte de double du père vers le fils ? C'est possible, d'après ce que nous a montré le chapitre II de ce volume mais ce n'est pas nécessaire, d'après ce que nous a appris le chapitre suivant.

J'ai publié dans *L'Inconnu* plusieurs cas de manifestations tactiles à distance (entre autres p. 97 et 184). Elles paraissent encore plus extraordinaires que celles de la vue et de l'audition, et sont d'ailleurs plus rares. En voici une qui m'a été signalée par une personne absolument loyale, sur la sincérité de laquelle aucun doute ne peut exister, et que mes lecteurs connaissent déjà<sup>82</sup>.

« Cherbourg, Janvier 1914.

Cher maître très aimé,

Je commencerai cette lettre en vous communiquant un fait de manifestation de mourant qui ne peut manquer de vous intéresser.

Fin mars 1902, je reçus ici, de Marseille, un télégramme nous annonçant la mort de la mère de mon mari, survenue la veille au soir.

Celui-ci était en service à l'hôpital depuis quatre heures. J'allai le prévenir du deuil qui le frappait. Il me dit : « Elle doit être morte vers 10 heures hier soir (heure que nous vérifiâmes ensuite et qui était exacte). Hier, à demi éveillé dans mon lit ici, il m'a semblé que quelqu'un m'embrassait et me caressait. J'ai même demandé tout haut : « Est-ce toi, Suzanne ? » Le gaz de la chambre était allumé. Je suis convaincu que ma mère a fait un dernier effort pour venir m'embrasser avant de mourir. »

J'avoue que je crus à une hallucination de mon mari ; mais je dois dire que depuis cette époque, il n'a jamais cessé de croire que sa mère est venue lui dire adieu avant de mourir. Ce qui me frappe le plus dans ce fait, c'est que mon cher mari est tout à fait matérialiste, et que toujours il cherche à saper, au point même de me causer un chagrin dont il ne se rend pas compte, toutes mes idées spiritualistes et mes espérances en l'au-delà. »

Suzanne BONNEFOY, (Lettre 2575.)

---

<sup>81</sup> LEADBEATER, *L'autre côté de la Mort*, p. 185.

<sup>82</sup> tome I, p. 388.

Étant entré en relations personnelles, en septembre 1914, avec M. et Mme Bonnefoy, j'ai plusieurs fois, depuis, causé avec le sympathique médecin en chef de l'hôpital maritime de Cherbourg, de cette manifestation dont il a conservé le souvenir le plus précis : il n'en a pas conclu à la survivance. Il pense que cette transmission télépathique s'est produite avant la mort de sa mère (c'est aussi mon opinion), mais qu'elle est d'ordre purement physiologique. Sa mère habitait Marseille, et lui Cherbourg. Ces sensations physiques de morts ou d'accidents à distance présentent toutes les formes imaginables. M. le comte A. DE GRAMONT, de l'Académie des Sciences, a reçu la relation d'un cas particulièrement curieux de télépathie tactile de blessure de guerre, certifié (avec toutes les attestations à l'appui) comme étant arrivé dans la nuit du 7 au 8 mars 1916. M. Bachelot, chef comptable à la compagnie d'Electricité d'Angers, fut subitement éveillé par une douleur très vive au petit doigt, portant une bague qui lui avait été offerte par un

Ami, M. Morin, artiste mobilisé comme sergent d'infanterie. Il sembla à M. Bachelot que la bague le serrait comme un étau, et, à moitié endormi, il la retira de sa main. Or, cette nuit-là, vers 4 heures, le sergent Morin avait été blessé, comme en fait foi la mention médicale inscrite à son livret militaire.

Mes lecteurs peuvent se souvenir d'avoir vu une sensation tactile analogue dans *L'Inconnu* (p. 361) : Mme Severn se réveillant en sursaut sous l'impression d'avoir reçu un coup violent sur la bouche, lui coupant la lèvre, au moment (7 heures du matin) où son mari, en bateau, était blessé à la lèvre par un coup de la barre du gouvernail. Les nombreuses communications que j'ai reçues portent à croire que les sentiments affectueux entre parents ou entre amis doivent se manifester par des actes matériels ; cependant n'est-il pas plus probable qu'ils s'exercent plus souvent encore par des sensations psychiques intangibles ? J'en ai reçu aussi plus d'un témoignage.

Ces manifestations variées produites entre la vie et la mort sont intermédiaires entre les observations précédentes et celles qui vont suivre. Là encore, le vivant est en action. Nous arrivons maintenant aux manifestations de mourants au moment du décès, et nous aurons l'impression que parmi ces mourants un certain nombre peuvent être déjà mort. Ce passage entre les deux états reste pour nous fort mystérieux ; mais quel intérêt personnel n'avons-nous pas à l'étudier, car, inévitablement, chacun de nous y passera. Quoique Berkeley prétende que nous ne soyons sûrs de rien, nous sommes absolument sûrs que notre corps périra. C'est Massillon, dit-on, qui commençant devant Louis XIV un sermon de carême par ces mots : *Nous sommes tous mortels*, et apercevant une contrariété évidente sur le noble visage du grand roi, aurait ajouté... *ou, du moins, presque tous...* Le roi soleil a disparu, et avec lui les précautions oratoires diplomatiques superflues. Il abandonna Saint-Germain, d'où l'on apercevait les flèches de Saint-Denis, son tombeau futur, pour créer Versailles – après avoir cherché jusqu'à Juvisy – et réussit à perdre tout à fait de vue la royale abbaye. Ne soyons pas si poltrons. Regardons le problème en face. Un de mes amis à même son tombeau dans sa propriété, à deux pas de son cabinet de travail, depuis une trentaine d'années : il ne s'en porte pas plus mal.

## Chapitre XI - Les manifestations de mourants au moment du décès autres que les apparitions

Rien n'est brutalement  
Concluant comme un fait  
Broussais

Toutes les investigations qui précèdent avaient pour but de nous amener ici. Mais déjà ces manifestations de mourants viennent d'être exposées, sous des classifications diverses, tout le long de ce deuxième volume : avertissements, sensations mentales, phénomènes physiques, etc. Nous aurons ainsi passé en revue ces faits si nombreux et si variés associés à la mort, pour arriver ensuite à ceux qui suivent ce départ. Nous nous en tiendrons encore avec la plus grande précision possible, aux manifestations produites au moment du décès. Il convient de continuer notre méthode d'éclaircissements, de diviser notre travail, et de distinguer les apparitions proprement dites des manifestations diverses. Les études présentées jusqu'ici nous ont préparés à les élucider. Commençons par les manifestations générales, et réservons les apparitions pour le dernier chapitre de ce volume embrassant les faits *autour de la Mort*.

Il est probable que la plupart des observations qui vont être examinées concernent des êtres encore vivants, appartiennent aux heures, aux minutes, qui précèdent la mort : mais il est possible qu'un certain nombre de ces manifestations aient été produites par des êtres déjà morts. Le lecteur intelligent et attentif sera le meilleur juge. Nous cherchons ensemble. Le sujet est extrêmement complexe.

Nous essayons, comme on le voit, d'établir entre les diverses observations les sélections utiles à clarifier du mieux possible ces lueurs crépusculaires. Les faits sont indéniables. Il s'agit de les apprécier exactement. Préoccupons-nous, avant tout, de réunir des constatations expérimentales ne laissant aucun doute sur leur réalité. On a une tendance à penser que la science doit tout expliquer, et qu'une raison pondérée ne peut pas admettre l'authenticité de ce qui est inexplicable. Répétons-le : c'est là une grave erreur. Toute observation mérite examen, et les observations représentent le fond même de la science. Les explications, les théories ne sont que des hypothèses. Ne pas pouvoir expliquer un fait ne diminue en rien sa valeur.

La télépathie, la communication de pensées à distance, n'a pas encore trouvé d'explication plausible, certaine, définitive, et des hommes non dépourvus d'intelligence continuent de la nier carrément, tout simplement, parce qu'elle est inexplicable. Mais c'est nous instruire que de connaître ces faits, malgré leur mystère. Il y a des degrés dans l'admission des preuves. Notre méthode scientifique est rigoureuse. Prenons un exemple.

Tout le monde a pu lire dans les journaux d'Italie, et notamment dans *la Tribuna* de Rome, du 26 décembre 1911, le fait divers que voici : « Le 24 décembre au matin, à Parme, un enfant de huit ans, fils du capitaine Marcucci, récemment parti pour la Tripolitaine, se réveillait en sursaute, gémissant et sanglotant. A sa mère qui l'interrogeait, l'enfant répondit : « Je viens de voir papa marchant à la tête de ses soldats contre les Turcs. Un de ceux-ci, caché derrière un arbre, a tiré sur lui et l'a tué. » Or, une dépêche est arrivée de Tobrouk, annonçant la mort du capitaine Marcucci, tué, comme l'enfant l'avait vu, par un homme caché derrière un arbre. »

Devons-nous affirmer là une transmission télépathique du papa à son enfant ?

La principale objection à faire à cette relation, comme aux autres analogues, est qu'il peut n'exister là qu'une coïncidence fortuite, que bien souvent, des rêves et des sortes de pressentiments douloureux nous frappent sans aucune cause apparente, et que pour une coïncidence qui se présente, dix n'ont aucune sanction. L'enfant, peut-on penser, à entendu raconter des histoires de batailles, d'escarmouches variées, et sait que son père court des dangers. Rien de surprenant à ce qu'il ait fait ce rêve. Nous n'y voyons donc pas une manifestation télépathique certaine. Notre devoir est de raisonner froidement.

Mais répétons-le encore, si la crédulité aveugle est déplorable, l'incrédulité systématique et le scepticisme ne sont pas moins contraires à la marche du progrès. *In medio stat virtus*. Disséquons cet autre exemple : « Le directeur d'un hôpital en Algérie, qui m'a prié de ne pas citer son nom, mais dont je conserve la lettre authentique, m'a signalé deux faits de cet ordre, observés par lui-même. Les voici : il avait 19 ans, et habitait avec sa mère, la ville de Constantine. Une nuit, sa mère fut réveillée par un coup frappé à la porte de sa chambre, et elle allait demander qui était là, lorsque la voix d'un cousin, demeurant en France, lui répondit : « N'ayez pas peur. Je suis mort. Gardez tout ce que vous avez. Faites prier et priez pour moi. »

Quelques jours après, ils reçurent une lettre leur apprenant le décès de ce parent. Un procès, pour des questions d'intérêt, faillit survenir entre son fils et eux. Mais tout s'arrangea à l'amiable. »

Nous sentons tous que la manifestation télépathique est plus probable ici que dans le cas précédent. Cette coïncidence peut-elle être considérée comme fortuite et insignifiante ? Cette dame ignorait que son parent fût malade. C'est cette transmission télépathique qui lui a appris l'événement. Voici le second fait, signalé par le même correspondant : « L'une de ses tantes, subit, à Alger, le 13 avril, une grave opération qui réussit en tant qu'opération. Le 12, la veille, cette dame avait exprimé le désir, si elle succombait, d'être inhumée à Bône, où habitent ses parents, qui pourraient ainsi aller quelquefois visiter sa tombe.

Le 24, la guérison semblait assurée. Cependant, ce jour-là, elle avait dit à la femme de mon correspondant : « Je viens de voir mon enterrement. On m'a descendue dans une chambre, puis on m'a conduite à la gare, et le train m'a emportée à Bône, où toute la ville a suivi mon convoi. »

Cette prévision, accueillie par des plaisanteries, se réalisa exactement. La pauvre femme mourut le lendemain 25, terrassée par une embolie. Une heure après le décès, on la descendit dans une chambre spéciale, aménagée pour la recevoir ; puis on conduisit le cercueil à la gare, et le train l'emporta dans la ville indiquée, où eurent lieu les funérailles. Oui, nous sentons qu'il y a des degrés dans l'échelle de la probabilité. A la rigueur, encore, nous pouvons imaginer que la malade a pu pressentir exactement son état et voir ensuite son vœu accompli. Examinons tout, discutons tout, la lumière ne résultera. Ne dissimulons aucune objection.

Un autre correspondant m'écrivait de la Vendée : « Dans la nuit du 30 au 31 janvier 1909, je rêve que j'arrive chez mes parents, aux Moutiers, où je les croyais absolument bien portants. Mais, dans le salon, je vois une foule penchée sur un lit improvisé, j'écarte les personnes qui entouraient le lit, et je vois mon père mort et étendu sur un matelas posé sur des tréteaux.

Je sanglote, ce qui réveille ma femme. Elle me demande ce que j'ai.

– Ce n'est rien, répliquai-je, c'est un rêve absurde : je m'imaginai que papa était mort.

Le lendemain, j'apprenais que mon père s'était trouvé indisposé, la veille au soir, à 11 heures, et que son état s'était si rapidement aggravé, qu'il était mort à 5 heures du matin, précisément au moment où j'avais eu ce sinistre cauchemar, on l'avait étendu sur un lit semblable à celui que j'avais vu en rêve, et dans ce même salon. »



Ici, de toute évidence, nous ne pouvons trouver aucune apparence de coïncidence fortuite possible.

La probabilité approche de la certitude. Conclusion : on a eu tort de négliger tous ces faits d'observation. Il est temps de les discuter. Ils ne datent pas d'aujourd'hui.

Récemment, pour varier mes plaisirs, je me suis amusé à ouvrir un volume des *Lettres* de Mme de Sévigné à sa fille, et je tombai sur le passage suivant, du 28 octobre 1671 : « J'attends toujours les vendredis avec impatience C'est le jour de vos lettres (de sa fille Mme de Grignan). Saint-Pavin fit autrefois une épigramme sur les vendredis, qui étaient les jours qu'il me voyait chez l'abbé.

On peut lire la note suivante à cette lettre, par Aimé-Martin : « Boileau avait mis la dévotion du poète Saint-Pavin au rang des choses impossibles. Il se convertit, dit-on, par suite d'une vision. La nuit même que mourut Théophile, son médecin et son ami, il s'entendit appeler à plusieurs reprises. Son domestique l'ayant assuré qu'il avait ouï la même voix, Saint-Pavin renonça à ses opinions impies et se fit dévot. »

Il n'est plus permis d'ignorer l'enseignement de ces faits. Ce second volume en est plein ; il pourrait être dix fois plus étendu. Répétons-le : il y a des choses qui sont à la fois inexplicables et admissibles. Gardons notre esprit libre, et observons sans réticences préventives. Nous sommes étonnés de ces événements, grands et petits, et de ces coïncidences inexplicables. Mais peut-il exister un étonnement supérieur à celui dont serait saisi un homme qui, ignorant de la chose, verrait, sans y avoir été préparé, un œuf placé dans un réceptacle chaud se casser sous l'impulsion du bec d'un oiseau qui en sort ?

On trouvera ici, sur les manifestations de mourants, un certain nombre de lettres que j'ai reçues dès ma première enquête en 1899, et que je n'ai pas publiées dans *L'Inconnu*, pour ne pas trop surcharger ce volume, déjà si considérable, et parce que j'ai tenu, tout d'abord, à mettre sous les yeux de mes lecteurs les pièces les mieux vérifiées, en exceptant celles pour lesquelles on me demandait de ne pas publier les signatures. Depuis le siècle dernier, la preuve de l'authenticité de ces phénomènes est faite, et nous pouvons être moins exigeants, tout en gardant toujours une extrême prudence, et faire connaître des faits lors même que les observateurs tiennent à rester anonymes. Ces transmissions psychico-physiques sont extrêmement nombreuses ; elles ont été observées un peu partout, mais on ne les connaît pas encore, on en doute, on les nie !

\*

\*\*

J'ouvrirai ce chapitre des manifestations de mourants par un souvenir de notre célèbre et sympathique contemporain du XIXe siècle, ALEXANDRE Dumas père, brave et excellent homme, avec lequel je me suis trouvé en relations intermittentes, de 1865 à 1870, année de sa mort. Ce souvenir a été publié au tome Ier de ses *Mémoires*.

Le général Dumas, son père, est mort à Villers-Cotterêts, le 26 février 1806, et cette date m'intéressait par sa coïncidence avec celle de ma naissance (26 février) trente-six ans plus tard. Notre charmant écrivain adorait son père, qui l'avait tenu sur ses genoux en lui montrant de grands sabres et de jolis galons, mais il l'avait à peine connu, étant né le 24 Juillet 1802, à Villers-Cotterêts également. L'intimité enfantine n'avait pas duré longtemps, mais elle avait laissé un ineffaçable souvenir. La mort, en la brisant, se caractérisa par un singulier phénomène, qui frappa profondément l'imagination du futur écrivain et s'y grava. Lisons son récit : « Cette nuit où mon père mourut, je fus emporté hors de la maison et installé près de ma cousine Marianne, qui demeurait chez son père, rue de Soissons. Soit qu'on ne voulût pas

mettre mon enfance en contact avec un cercueil, la mort étant prévue, soit qu'on craignit l'embarras que je pourrais causer, cette précaution fut prise vers les 5 heures du soir.

J'adorais mon père. Peut-être, à cet âge, ce sentiment que j'appelle aujourd'hui de l'amour, n'était-il qu'un naïf étonnement pour cette structure herculéenne et pour cette force gigantesque que je lui avais vu déployer en plusieurs occasions ; peut-être encore n'était-ce qu'une enfantine et orgueilleuse admiration pour son habit brodé, pour son aigrette tricolore, et pour son grand sabre, que je pouvais à peine soulever ; mais tant il y a, qu'aujourd'hui encore, le souvenir de mon père, dans chaque forme de son corps, dans chaque trait de son visage, m'est aussi présent que si je l'eusse perdu hier ; tant il y a, enfin, qu'aujourd'hui je l'aime encore, je l'aime d'un amour aussi tendre, aussi profond et aussi réel, que s'il eût veillé sur ma jeunesse, et que si j'eusse eu le bonheur de passer de cette jeunesse à l'adolescence, appuyé sur son bras puissant.

De son côté, mon père m'adorait, je ne saurais trop le redire, surtout s'il reste des morts quelque chose qui entende ce que l'on dit d'eux ; et, quoique, dans les derniers temps de sa vie, les souffrances qu'il éprouvait lui eussent aigri le caractère au point qu'il ne pouvait supporter dans sa chambre aucun bruit ni aucun mouvement, il y avait une exception pour moi.

Je n'avais aucune idée de la mort ; il m'eût été bien difficile de prévoir celle de mon père, moi qui, trois jours auparavant, l'avais vu monter à cheval. Je ne fis donc aucune difficulté pour sortir de la maison, et, une fois sorti, j'ignore si mon père parla de moi ou me demanda. Mais le fait que je vais raconter est resté dans tous ses détails, parfaitement présent à ma pensée.

On m'avait donc installé chez le père de mes cousines.

Ce brave homme était serrurier, et se nommait Fortier ; il avait un frère curé de village. Je restai confié aux soins de ma cousine Marianne.

La maison allait de la rue de Soissons à la place du Château. Il résultait de cette disposition que, du moment où la porte de la forge, donnant sur la rue de Soissons, et la porte du jardin, donnant sur la place du Château, étaient fermées, la maison d'habitation, à moins qu'on ne franchît les murs, était inabordable. Un plan tracé par Dumas complète cette description.

J'étais donc resté chez ma cousine Marianne, ajoute-t-il ; j'aimais aller à la forge ; j'y faisais des feux d'artifice avec de la limaille de fer, et les ouvriers me racontaient des histoires fort intéressantes.

Je restai à la forge assez avant dans la soirée ; la forge avait, le soir, des reflets fantastiques et des jeux de lumière et d'ombre qui me plaisaient infiniment. Vers 8 heures, ma cousine Marianne vint m'y chercher, me coucha dans le petit lit en face du grand, et je m'endormis de ce bon sommeil que Dieu donne aux enfants, comme la rosée au printemps. A minuit, je fus réveillé, ou plutôt, nous fûmes réveillés, ma cousine et moi, par un grand coup frappé à la porte. Une veilleuse brûlait sur une table de nuit, à la lueur de cette veilleuse, je vis ma cousine se soulever sur son lit, très effrayée, mais sans rien dire. Personne ne pouvait frapper à cette porte intérieure ; puisque les deux autres portes étaient fermées.

Mais moi, qui aujourd'hui frissonne presque en écrivant ces lignes, moi, au contraire, je n'éprouvai aucune peur : je descendis à bas de mon lit et je m'avançai vers la porte.

– Où vas-tu, Alexandre ? me cria ma cousine ; où vas-tu donc ?

– Tu le vois bien, répondis-je tranquillement, je vais ouvrir à papa, qui vient nous dire adieu.

La pauvre fille sauta hors de son lit, tout effarée, m'attrapa comme je mettais la main à la serrure, et me recoucha de force dans mon lit.

Je me débattais entre ses bras, criant de toutes mes forces : « Adieu, papa adieu, papa ! »

Quelque chose de pareil à une haleine expirante passa sur mon visage et me calma. Cependant je me rendormis, avec des larmes plein les yeux et des sanglots plein la gorge. Le lendemain, on vint nous réveiller au jour.

Mon père était mort juste à l'heure où ce grand coup dont je viens de parler avait été frappé à la porte !

Alors, j'entendis ces mots, sans savoir quelle bouche les prononçait : « Mon pauvre enfant, ton papa, qui t'aimait tant, est mort ! »

– Mon papa est mort, répliquai-je. Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Cela veut dire que tu ne le verras plus.

– Comment, je ne verrai plus papa ?

– Non.

– Et pourquoi ne le verrai-je plus ?

– Parce que le bon Dieu te l'a repris.

– Pour toujours ?

– Pour toujours.

– Et vous dites que je ne le verrai plus ?

– Plus jamais.

– Plus jamais, jamais ?

– Plus jamais !

– Et où demeure-t-il, le bon Dieu ?

– Il demeure au ciel.

Je restai un instant pensif. Si enfant, si privé de raison que je fusse, je comprenais cependant que quelque chose de fatal venait de s'accomplir dans ma vie. Puis, profitant du premier moment où l'on cessa de faire attention à moi, je m'échappai de chez mon oncle et courus droit chez ma mère.

Toutes les portes étaient ouvertes, tous les visages étaient effarés ; on sentait que la mort était là.

J'entrai donc sans que personne me vît ou me remarquât. Je gagnai une petite chambre où l'on enfermait les armes ; je pris un fusil à un coup qui appartenait à mon père, et que l'on avait souvent promis de me donner quand je serais grand.

Puis, armé de ce fusil, je montai l'escalier.

Au premier étage, je rencontrai ma mère sur le palier. Elle sortait de la chambre mortuaire... elle était tout en larmes. •

– Où vas-tu ? me demanda-t-elle, étonnée de me voir là, quand elle me croyait chez mon oncle.

– Je vais au ciel ! répondis-je.

– Comment, tu vas au ciel ?

– Oui, laisse-moi passer.

– Et qu'y vas-tu faire, au ciel, mon pauvre enfant ?

– J'y vais tuer le bon Dieu, qui a tué papa.

Ma mère me saisit entre ses bras, et, me serrant à m'étouffer :

– Oh ! ne dis pas de ces choses-là, mon enfant, s'écria-t-elle, nous sommes assez malheureux ! »

Voilà l'histoire de la manifestation du père d'Alexandre Dumas à son fils, telle que celui-ci l'a racontée. Dumas était un grand romancier, un habile conteur, mais il ne peut venir à la pensée d'aucun homme de cœur de supposer que cette histoire ne soit pas authentique et qu'elle ait été inventée par l'imagination du célèbre écrivain : la vénération sacrée qu'il portait à ce père adoré par lui, ne laisse place à aucun doute dans notre esprit. Tous ceux qui l'ont connu ont apprécié la franchise et la loyauté de son caractère. L'arrangement littéraire qu'il a pu donner à la rédaction de son récit ne peut rien enlever à sa réalité.

De quelle nature était ce grand coup frappé à la porte ? Son authenticité n'est pas douteuse ; nos lecteurs connaissent ce genre bizarre de manifestation par le chapitre spécial qui lui a été consacré plus haut. Quels rapports ces coups ont-ils avec l'âme ou le cerveau des trépassés ?

Comme nous l'avons vu plus haut, on pense aux transmissions électriques. Mais nous devons avouer que, dans l'état actuel de nos connaissances, l'explication est impossible.

Le fait n'en est pas moins réel et incontestable. Il s'agit bien ici d'une manifestation correspondant à la mort. La question qui se pose pour nous est de savoir à quel moment elle s'est produite, si c'est un peu avant ou un peu après la mort. C'est une vibration de l'éther. Elle a été à la fois d'ordre psychique et d'ordre physique ; elle a été entendue par la cousine Marianne et par l'enfant. Tout nous porte à croire qu'elle n'a pas été intentionnelle, que ce n'est pas la volonté qui l'a produite, comme dans les apparitions, dans les voix entendues, dans les conseils donnés ; que, par conséquent, ce n'est ni avant, ni après la mort qu'elle s'est produite par la pensée du général Dumas, mais qu'elle a coïncidé avec le moment même de la séparation de l'âme, comme un effet mécanique.

Dans le tome V du même ouvrage, Alexandre Dumas rapporte une autre observation non moins troublante. Il s'agit d'un certain M. Villenave, un bibliophile de ses amis, fort âgé. Il était allé lui faire visite, en 1829, au mois de mars, vers 5 heures de l'après-midi, c'est-à-dire à l'entrée de la nuit, pour une étude d'autographe. En passant devant la concierge, celle-ci lui avait remis une lettre, pour s'éviter de monter les deux étages. Cette lettre annonçait à M. Villenave la mort d'une ancienne amie, très aimée, mort dont il venait d'être averti mystérieusement par la chute de son portrait, beau pastel, soigneusement attaché au mur de sa chambre. Le célèbre écrivain ajoute : « Ce fait extraordinaire m'avait rappelé l'apparition de mon père, qui, la nuit même de sa mort, était venu me réveiller tout enfant, et je me renouvelais, sans pouvoir y répondre, cette question tant de fois faite : « Par quels liens mystérieux la mort tient-elle donc à la vie ? »

Depuis, lorsque je perdis ma mère, que j'aimais plus que tout au monde, et qui, de son côté, m'adorait au-delà de toute expression, je me rappelai cette double manifestation et, près du lit où elle venait d'expirer, à genoux et les lèvres sur sa main, je la suppliai, si quelque chose d'elle survivait à elle-même, de m'apparaître une dernière fois ; puis, la nuit venue, je me couchai dans une chambre isolée, attendant, le cœur tout palpitant, la vision bien-aimée.

Je comptai inutilement presque toutes les heures de la nuit, sans qu'aucun bruit, sans qu'aucune apparition vint consoler ma veillée funèbre. Et, alors, je doutai de moi-même et des autres, car j'aimais tant ma mère et elle m'aimait tant, que, si elle eût pu se soulever une dernière fois de sa couche pour me dire un dernier adieu, elle l'eût fait bien certainement<sup>83</sup>.

Puis, peut-être, les enfants et les vieillards sont-ils seuls privilégiés : les enfants, parce qu'ils sont plus près du berceau ; les vieillards, parce qu'ils sont plus près de la tombe. »

Signalons tous les faits, même contradictoires, pour notre instruction personnelle.

Nous pouvons remarquer que ces chutes de portraits coïncidant avec des morts ne sont pas très rares. Je possède dans mon dossier un grand nombre d'observations absolument identiques : portraits tombés au moment d'un décès, sans que l'on en trouve la cause dans le mode de suspension.

L'un de ces exemples m'a été signalé, récemment encore, par une correspondante véridique et sincère, que mes lecteurs connaissent déjà, M<sup>lle</sup> VERA KUNZLER, de Naples<sup>84</sup>, qui m'a transmis la relation suivante, le 27 octobre 1920 : « Au commencement de l'année 1917, ma tante, Mme Pauline Riesbeck, avait son mari militaire, mais âgé de plus de quarante ans, on le croyait dans les lignes de l'arrière, et par conséquent elle n'avait pas de préoccupation pour lui. Un matin, le 12 février, ma tante entra dans sa chambre, vers 10 h. pour chercher quelque

---

<sup>83</sup> Tout le monde a pu remarquer que ces manifestations ne se produisent pas lorsqu'on les souhaite le plus, ce qui nous montre que ce ne sont pas des autosuggestions. D'autre part, le cerveau tendu dans l'attente d'un phénomène de cet ordre semble perdre toute attitude à le percevoir. Le caractère essentiel de ces manifestations est d'être *spontanées*. Sachons-le, et ne l'oublions pas.

<sup>84</sup> Voir tome I, p. 304.

chose. Au moment précis où elle franchissait le seuil de la porte, le portrait de son mari, un grand portrait qui le représentait en militaire, se détacha du mur, tomba, et glissant sur le parquet, arriva jusqu'à ses pieds. Vérifiés, le clou et la corde retenant le cadre furent trouvés intacts. Ma tante, très impressionnée, raconta ce fait singulier à quelques connaissances, en ajoutant qu'elle avait bien peur qu'il ne fût arrivé malheur à son mari. Naturellement, on lui dit ce qu'on a l'habitude de dire en pareil cas : « Mon Dieu, madame, allez-vous donc devenir superstitieuse ? Ne croyez pas à ces bêtises-là ! » Mais ma tante, persuadée qu'un malheur était arrivé, fit une croix rouge à cette date sur son calendrier, et attendit pendant trois semaines des nouvelles de son mari. Vers le commencement de mars, elle apprit que mon oncle, M. Adolphe Riesbeck, était mort au champ d'honneur (comme on dit), d'une balle à la tête, le matin du 12 février, vers dix heures et demie.

VERA KUNZLER, (Lettre 4291.)

P-S. Quoique vous connaissiez ces faits, mon bien cher Maître, et que vous soyez sûr de ma parole, j'ai prié ma tante, actuellement à Naples, de vous confirmer mon récit. Voici son autographe : « Je certifie l'absolue exactitude du récit ci-dessus. »

Les manifestations de mourants revêtent les formes les plus singulières. En voici une qui m'a été adressée de Bruxelles, le 12 mai 1900, par la lettre transcrite ci-dessous : « Je crois de mon devoir d'ajouter à votre documentation un fait dont j'ai été témoin et qui, bien que datant de loin, m'est resté si vivement dans la mémoire, que j'en ai souvent répété le récit à ma femme et à mes enfants.

A Liège, le 11 avril 1852, mon frère, ma famille et moi, nous étions attablés, un soir, jouant aux cartes, sous la lampe à gaz, lorsque subitement la flamme de celle-ci s'éteignit.

Etonnement général. Avait-on touché au compteur ? Non, car dans les pièces contigües le gaz continuait à brûler. On ralluma ladite lampe sans difficulté, mais nous vîmes alors mon père, très pâle, et l'entendîmes balbutier : « j'ai le pressentiment que ma mère vient de mourir. Nous eûmes beau nous moquer d'une semblable idée qui n'avait aucune raison d'être, rien n'y fit. L'inquiétude de mon père finit par nous envahir tous, et bientôt une dépêche nous arriva de Maëstricht, à trente kilomètres de Liège, annonçant la fatale nouvelle.

N'étant ni superstitieux ni sceptique, je vous livre le fait dans toute sa simplicité, et dans l'unique, intérêt de la vérité. »

E. MICHEL, (Lettre 916.)

Du gaz qui s'éteint au moment d'une mort, et cela incontestablement, devant toute une famille... n'est-ce pas enfantin, ridicule ? Un courant psychique est-il inadmissible ? Voici une montre qui s'arrête : « J'ai reçu le Dr Weil, rabbin à Strasbourg, la notification suivante de trois observations faites à Bischheim, dans une famille des plus honorables, et dont il garantit la véracité, famille protestante, aucunement mystique et tout ce qu'il y a de plus sobre en idées religieuses. On préfère que les noms ne soient pas publiés. Cette relation a été écrite par un étudiant.

Ma grand-mère est morte en 1913. A l'heure de sa mort, la montre qui était suspendue dans sa chambre s'arrêta, et personne n'arriva à la remettre en marche. Quelques années après, son fils mourut, et le jour même de sa mort, la montre recommença à marcher, sans que personne y eût touché.

Lors de la mort de cette dame, un de ses fils vivait en Amérique. Il revint aussitôt en Alsace et demanda, en arrivant, si sa mère vivait encore ? Sur la réponse négative, il raconta que, le 9 février, il s'était éveillé pendant la nuit et avait vu sa mère debout devant son lit. « Elle fit un signe écrit-il je me levai, la suivis par trois chambres, et je finis par l'appeler. A ce moment même, elle disparut, et l'horloge sonna deux heures moins le quart. Le lendemain, je partis pour l'Alsace, car j'étais sûr de cette mort ». C'est, en effet, ce jour-là et à cette même heure que la mort avait eu lieu. »

(Lettre 4201.)

Il est assurément bizarre qu'un esprit, un mourant ou un mort, puisse arrêter une montre ou la remettre en marche. Comment peut-il agir sur le ressort ? Cependant nous avons vu plus haut (p. 308) que la foudre le fait. Attribuer ces coïncidences au hasard ne nous satisfait guère, étant donné le nombre de ces observations concordantes. D'autre part, nous avons là une apparition annonçant le décès.

Une femme du monde, fort distinguée, très observatrice, m'écrivait au mois d'avril 1900 : « Les deux faits que je vais vous signaler sont certains, mais je ne vous les signale, très cher Maître, qu'à une condition, que vous comprendrez et excuserez : celle de publier ni mon nom ni les autres, car les gens sont trop bêtes et ne savent que se moquer de tout.

Un jour, une jeune fille vient me donner des nouvelles de sa sœur, mariée au loin, et malade d'une fièvre typhoïde. En l'accompagnant, ma fille et moi, nous nous arrê tâmes, en causant, sous la cloche d'entrée de mon appartement. Il n'y avait personne auprès de nous, ni à la galerie par laquelle on entrait chez moi, ni ailleurs. Tout d'un coup, la cloche se mit à tinter comme pour un glas. « Léontine, dis-je à cette jeune fille, voilà votre sœur qui meurt, c'est son adieu. » Dans la journée, je reçus une dépêche annonçant le décès.

Vous parlerai-je d'une sœur de charité qui m'a raconté ceci : Elle avait une amie qui lui avait promis de la prévenir quand elle mourrait. Un jour, la sœur est à la lingerie, elle entend appeler : « Sœur Cécile ! sœur Cécile ! » Elle ne voit personne. Le même appel se répète deux fois. A la troisième, la voix ajoute : « C'est moi, je m'en vais et je viens vous le dire. »

Un mois après, sœur Cécile apprend que son amie était morte au jour et à l'heure où elle avait entendu l'appeler. »

(Lettre 888.)

Ces deux observations sont analogues à celles que nous avons remarquées plus haut la cloche de Saint François-de-Sales et la voisine de Victor Hugo, place des Vosges. J'ai reçu en juillet 1919, de mon ami le Dr OSTWALT, médecin oculiste à Ivry, la communication suivante, avec prière de ne pas réveiller la douleur d'une famille en deuil, en publiant le nom de la narratrice. Il s'agit d'une mère de famille et de son fils H. A., tué à la dernière guerre. Voici la lettre de cette mère : « Vous me demandez de vous relater le fait mystérieux coïncidant avec la mort de mon brave et doux enfant. Le voici en sa douloureuse simplicité.

Le 16 juin 1915, je fus éveillée par la perception de trois coups très nets et très vibrants frappés à ma porte, et je répondis « Entrez ! » croyant au geste de ma femme de chambre qui me sert habituellement mon petit déjeuner vers 7 heures. L'étonnement que j'éprouvai de ne pas voir la porte s'ouvrir cessa immédiatement. Assise sur mon lit, je dis à mon mari (qui avait entendu ma réponse, entra et regardait l'heure sa montre, marquant 6 heures moins 5) ; « C'est étrange, je viens d'avoir une hallucination auditive : trois coups frappés à ma porte, mais si rapides et si vivants qu'ils m'évoquent notre Henri. Il me semble que c'est lui me disant : « Maman chérie, je t'en prie, ne t'inquiète pas, je change de secteur, je suis heureux, tout va bien, mais je pars... »

Sensation bizarre qui me pénétra profondément. Mon fils était au 148<sup>e</sup> régiment d'infanterie, une attaque était imminente vers le tragique plateau de Quennevière (région de Compiègne) ; nous la redoutions, et pourtant je vivais confiante, sereine... Hélas ! Le 23 juin, un professeur du collège où fut élevé mon fils nous apportait la déchirante nouvelle transmise par un ami de collègue d'Henri, lieutenant qui se trouvait près de lui, lorsque notre pauvre cher enfant fut frappé mortellement à la tempe par un éclat d'obus fusant au-dessus de lui. Sa mort a été instantanée, au moment où l'assaut commençait : 6 heures moins 5.

Je vous envoie la copie de la triste lettre de son ami racontant le combat et sa mort à cette heure précise. »

(Lettre 4093.)

Il serait difficile de supposer que cette sensation auditive de la mère croyant entendre son fils, ainsi que les coups frappés à la porte, ait été produite par ce jeune soldat avant d'être tué par l'éclat d'obus. La transmission a dû correspondre avec le moment même de la mort. Nous en avons vu, dans les pages précédentes, un grand nombre antérieur au décès ; nous en aurons (au tome III) de postérieures. Celle-ci a dû correspondre au moment même. On voit combien notre classification est utile pour nous y reconnaître.

Dans la relation qui précède, une mère a appris la mort de son fils. Dans celle que l'on va lire, une fille ressent, à distance, en un singulier cauchemar, la mort de sa mère, dont l'agonie se passe à cent kilomètres de là. Une lettre qui m'a été adressée de Lourdes, le 11 juin 1920, me rapporte ce qui suit : « Ma mère a été avertie de la mort de sa propre mère. Cette dernière habitait auprès d'une de ses filles, dans un petit village de la Haute-Garonne, Arlos, non loin de la frontière espagnole du Val d'Aran. L'auteur de *Stella* doit sans doute connaître ce pays délicieux.

Ma mère résidait toujours à Lourdes, soit à une distance d'Arlos de cent kilomètres environ. Une nuit d'octobre 1918, dans son premier sommeil, ma mère se sent tout à coup réveillée, avec non seulement le sentiment de la présence de quelqu'un, mais la sensation très nette qu'une main étrangère la saisit au poignet en serrant très fortement ; en même temps se fait entendre un grand craquement paraissant venir du voisinage de la porte. Ayant aussitôt réveillé mon père, ma mère lui raconte son cauchemar et lui fait part de son inquiétude au sujet de mon aïeule qu'elle savait faible depuis quelques jours. Elle se rendort, mais son sommeil reste toute la nuit très agité et intermittent ; à son esprit se présente un rêve unique et constant : la vision d'une chapelle ardente.

Ma grand-mère, dont l'agonie avait commencé au début de la nuit, sans doute au moment où ma mère se sentit prendre au poignet, mourut ce jour-là, à l'aube. Ma mère n'éprouva aucune surprise en recevant, vers 10 heures, le télégramme funèbre. Elle garda toute cette journée la sensation du poignet fortement serré. Me parlant du craquement particulier (auquel il est fait allusion dans plusieurs documents que vous avez publiés), elle eût l'impression très nette qu'il représentait un avertissement.

Ma mère a été élevée dans la simplicité de mœurs d'une famille de paysans très croyants et très pieux. »

PIERRE PROUBET, à Lourdes. (Lettre 4159.)

Cette sensation télépathique subjective n'est pas plus douteuse que les précédentes, ni que les deux suivantes, qui confirment simplement le fait incontestable de ces manifestations si diverses. Elles m'ont été adressées de Montpellier, le 6 août 1900, dans la lettre que voici : « C'est un devoir pour toutes les âmes honnêtes et loyales de vous communiquer ce qu'elles savent pour aider votre si généreuse étude. L'authenticité des deux observations suivantes ne pourrait être contestée. Je tiens la première d'une personne absolument digne de foi ; la seconde s'est passée dans ma famille.

A. Mme Belot est une femme âgée de quatre-vingts ans, dont l'existence a été irréprochable. Elle vivait depuis longtemps séparée de son mari, ayant tous les deux une trop grande indépendance de caractère, et n'ayant ni les mêmes idées, ni les mêmes goûts. Ils ne se détestaient pas. Ce ménage était assez aisé ; le mari, un peu aventurier, prit la résolution d'aller s'établir en Algérie. Avant de quitter sa femme, il lui dit ceci : « Je pars, mais sois tranquille, je ne t'oublierai pas, et si je te précède dans la tombe, ma dernière pensée sera pour toi. »

Un jour, Mme Belot, après avoir dîné, faisait sa sieste habituelle. Elle sommeillait, lorsque, vers 4 heures de l'après-midi, il lui sembla voir son mari, passant devant elle en lui disant « Adieu, je m'en vais. »

Cette apparition la réveilla en sursaut. Elle en fut très effrayée ; elle avait bien reconnu la figure de son mari, malgré ses traits pâles et amaigris. Elle ne cessa d'y songer et pensa qu'un accident lui était arrivé.

Le lendemain, elle reçut une dépêche lui annonçant qu'il était mort la veille, à 4 heures de l'après-midi.

B. Mon pauvre père était très malade, et pour calmer ses souffrances qui le torturaient, on lui avait ordonné des piqûres de morphine. Une demi-heure avant de mourir, vers 9 h 1/2 du soir, ne pouvant résister à ses douleurs atroces, il se leva lui-même et se dirigea vers la cheminée où était le flacon de morphine, pour se faire des injections. Il se recoucha ensuite et succomba à 10 heures. (Ceci se passait à Foix).

Sa sœur, qui était à Toulouse, fut avertie par dépêche et arriva le lendemain. Avant que sa mère lui eût parlé, elle lui dit ; « Je l'ai rêvé hier soir, je m'étais couchée de bonne heure ; aussitôt endormie, je l'ai vu qui allait à la cheminée. Cette vision me réveilla brusquement ; il était près de 10 heures.

Je vous affirme, mon cher Maître, que ces deux faits sont d'une véracité incontestable. »  
Henri SILVY, à Montpellier. (Lettre 933.)

Voici un cas émouvant de manifestation de mourant, adressé à M. de VESME, en décembre 1919, manifestation auditive. C'est le médecin de l'héroïne de ce fait télépathique qui écrit<sup>85</sup> : « En février 1904, M. B..., âgé de trente et un ans, se fiança à Mlle D... Ces deux jeunes gens s'aimaient. Bientôt des divergences de familles compromirent leurs projets, et prirent une telle importance que le mariage, qui devait avoir lieu au milieu du mois de mai, fut rompu le 4 de ce mois. Désolés, les deux jeunes gens se séparèrent et partirent en voyage pour essayer d'atténuer leur chagrin. Mlle D... pensait journellement à son fiancé, qu'elle espérait pouvoir épouser un jour ou l'autre, lorsque les difficultés de famille auraient cessé d'exister.

En septembre 1904, elle reçut une lettre de son ancien fiancé. Ce fut la dernière qui lui parvint. En décembre 1905, elle apprit que, cédant aux instances de sa famille, il s'était marié. Elle-même, le 5 juillet 1906, se maria, de son côté, et alla habiter avec son mari une propriété située aux environs de Bordeaux. M. B... quoique marié, ne pouvait oublier son ancienne fiancée. Au mois de mars 1907, la jeune femme se trouvait seule, son mari étant en voyage.

Une nuit (c'était le 17), s'étant couchée comme d'habitude, elle se réveilla brusquement, vers 2 heures du matin, ayant entendu son prénom crié par trois fois, auprès d'elle, semblait-il. Il lui paraissait que ce prénom avait été prononcé derrière la porte qui se trouvait à côté de son lit et qui donnait sur un couloir. Elle se leva, ouvrit cette porte, croyant son mari de retour inopinément, et fut très étonnée de ne voir personne. Se demandant qui avait pu l'appeler, elle alla éveiller sa femme de chambre, qui était couchée dans une pièce contiguë. Celle-ci n'avait rien entendu. Toutes deux s'habillèrent, visitèrent toute la maison, et ne trouvèrent rien. On finit par se recoucher.

Au bout de quelque temps, Mme D. s'assoupit. Mais, de nouveau, elle entendit brusquement son prénom prononcé par deux fois d'une voix très angoissée. Fort émotionnée, elle sauta précipitamment du lit, appela sa femme de chambre, et lui dit : « Cette fois, il est impossible que vous n'ayez pas entendu ; par deux fois, on a crié : Jeanne... Jeanne... » La servante répondit qu'elle n'avait rien entendu et que cependant, comme elle ne dormait pas, si l'on avait appelé, elle aurait certainement entendu, Toutes deux, très intriguées, visitèrent à nouveau

---

<sup>85</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1919, p. 107.



toute la maison et ne trouvèrent rien. Mme D... se recoucha pour la seconde fois, renvoya sa femme de chambre et, ne pouvant retrouver le sommeil, resta dans un état d'émotion bien compréhensible.

Une demi-heure plus tard, pour la troisième fois, elle s'entendit appeler, et d'un ton plus angoissé encore que les deux fois précédentes. Elle passa le reste de la nuit dans un trouble extrême.

Quelques jours après, une de ses parentes venant de Noyon, où habitait son ancien fiancé, lui raconta que celui-ci était mort de phtisie aiguë dans la nuit du 17 au 18 mars. Cette fin avait été particulièrement tragique. Il était mort en proie à une dyspnée très violente, et au cours de son agonie avait, à plusieurs reprises, appelé son ancienne fiancée : « Jeanne ! », alors qu'il expirait dans les bras de sa femme. »

Comment douter, quand nous voyons ces manifestations s'accumuler par centaines devant notre attention ? Aucune science physique ou historique n'est établie sur plus d'observations concordantes. La relation suivante pourrait, en apparence, être classée parmi les apparitions de morts à longue échéance, mais il importe de la discuter. Elle est consignée dans l'ouvrage de Myers<sup>86</sup> d'après une communication de Miss LUCY DODSON.

« Le dimanche 5 juin 1887, lit-on dans cette relation, entre 11 heures et minuit, alors qu'elle était tout à fait éveillée, la narratrice s'entendit appeler trois fois par son nom, et vit aussitôt apparaître sa mère, morte depuis seize ans, portant sur les bras deux enfants qu'elle lui tendit, en disant : « Prenez soin d'eux, car ils viennent de perdre leur mère. »

Le surlendemain, Mlle Dodson apprend que sa belle-sœur était morte des suites de couches, trois semaines après avoir donné naissance à un enfant qui était son second. Il est à remarquer que les deux enfants qu'elle avait vus sur les bras de sa mère lui parurent avoir l'âge des deux enfants de sa belle-sœur, et qu'elle ne savait rien de l'accouchement de celle-ci. »

L'enquête faite à ce propos a montré, que cette apparition de mort a été absolument spontanée, et que rien dans l'esprit de la narratrice ne pouvait lui donner naissance. Miss Dodson était en Angleterre, et sa belle-sœur à Bruges. Devons-nous considérer cette observation comme prouvant une apparition authentique de cette mère morte depuis seize ans ? Ce n'est pas certain ; ce n'est même pas probable ; et je n'ose pas la réserver pour notre troisième volume, car il peut n'y avoir ici qu'une transmission de pensée de la mourante, avec association d'idées. Puisque cette vision a coïncidé avec le décès de l'accouchée, nous pouvons imaginer que c'est celle-ci qui a songé à l'avenir de ses enfants, à sa belle-sœur, et même à la morte.

La vision et l'audition ont eu lieu entre 11 heures et minuit ; la mort s'était produite le même jour, dimanche 5 juin, vers 9 h 1/2 du soir, c'est-à-dire environ deux heures auparavant. L'association de la mère de miss Dodson à la suggestion de sa belle-sœur ne doit pas être négligée. Elle nous rappelle d'autres observations analogues. N'avons-nous pas vu, au tome I, la mort du général Touchskoff annoncée à sa femme par son père, étranger personnellement au phénomène ? Nous reviendrons sur ces cas remarquables.

Nous sommes en pleine sphère sentimentale. L'histoire touchante que l'on va lire m'a été communiquée par un jeune membre de la Société astronomique de France, qui en a été l'objet, très douloureusement affecté. Sa lettre a été transcrite ici textuellement. Nous y notons trois formes de manifestations : 1° Audition intérieure des mots « *c'est fini* » ; 2° bruits violents dans une cheminée ; 3° bruit énigmatique ; sensations éprouvées par trois témoins indépendants.

---

<sup>86</sup> (*Human Personality*, t. II, p. 32.

« Mon cher Maître, vos disciples saluent en vous le psychiste autant que l'astronome, et comme votre mission paraît être de prouver l'existence de l'âme et sa survie, je crois devoir vous communiquer les confidences suivantes : « Aux premiers jours d'avril dernier, je fis la connaissance d'une jeune fille de mon âge (dix-huit ans) ; j'avais auprès d'elle une impression indéfinissable, qui me plongeait dans une vague tristesse que je cherchais vainement à dissiper. Je la vis quelquefois le soir, jamais plus de trente à trente-cinq minutes, sauf le 15 avril, de 7 à 8 heures, aux Buttes-Chaumont. C'était une merveilleuse soirée de printemps ; nous nous promenions doucement. Tout à coup, sans raison, nous causâmes de la mort ; je lui montrai les étoiles en lui parlant de l'âme, de sa survivance, de son évolution progressive dans les terres du Ciel, ainsi que d'autres sujets d'outre-tombe. Notre promenade se termina ainsi. Le lendemain, elle s'alita, prise par les symptômes de la fièvre typhoïde ; son état nécessita son transport à l'hôpital... où je la retrouvai sans connaissance. Chaque jour, j'eus la douleur de constater les progrès du mal, et la catastrophe redoutée arriva le 6 mai, à 1h 1/2. Ce coup m'a assommé ; je commence à peine à me dégager de la torpeur dans laquelle j'ai été plongé. Dans la nuit du 5 au 6 mai, je me suis éveillé à demi, et j'eus l'impression qui peut se traduire par : « C'est fini ». Je voulus me lever pour noter l'heure, mais je me rendormis brusquement, d'un sommeil de plomb causé par la réaction nerveuse de l'excitation de la journée. Le temps qu'a duré ce demi-éveil a été très court ; je peux même l'évaluer à quatre ou cinq secondes. Je regrette beaucoup de ne pas m'être levé pour voir l'heure ; toujours est-il que la nuit était noire. A 5 heures, je me réveillai. Rapidement levé, je courus à l'hôpital, où j'appris ce qui était arrivé. Elle était restée plusieurs heures dans le coma. Le père de ma pauvre Marcelle, âgé de soixante-huit ans, ignorant de toute idée psychique, plutôt incrédule sur ce sujet, s'était couché, le 5, aussi malheureux que les jours précédents, sans pour cela penser à la mort de sa fille. Il se réveilla le 6 à l'aurore, vers 4 heures, et à peine éveillé, entendit cinq coups très violents frappés dans la cheminée, en même temps que le tablier métallique s'agitait violemment. Indigné que l'on fit pareil bruit à une heure si matinale, il en fit la réflexion tout haut et, le matin, alla s'informer chez tous ses voisins : ceux-ci n'avaient rien entendu. Ce n'est que dans la matinée qu'on lui apprit la mort de sa fille. Le frère de mon amie, demeurant à Marly-Le-Roi, fut réveillé, vers minuit, par un bruit métallique prolongé, se leva pour en chercher la cause et ne trouva rien. Je n'ai pas assez d'autorité pour discuter le mode de formation de ces phénomènes, je me borne à vous les présenter tels que je les ai ressentis et qu'on me les a rapportés, sans broder, augmenter ou diminuer. »

RENÉ JOHANY DELESTRE, (Lettre 2499.)

Nous avons là sous les yeux une idylle vraiment touchante. Cette jeune fille de dix-huit ans présentait sa fin prochaine, sans s'en douter. Une rare promenade amoureuse, par une belle soirée de printemps, les avait conduits à s'entretenir de la mort. Elle tombe malade le lendemain, et meurt trois semaines après. Sa mort est ressentie par son jeune ami, vers l'heure où elle a eu lieu, et ensuite par son père. Son frère a été frappé d'un bruit inexplicable, un peu avant, tandis qu'elle était dans le coma. Refuser d'admettre ces trois témoignages n'aurait aucune excuse. Ils s'ajoutent à des centaines d'autres.

Le narrateur était, un jeune observateur, étudiant scientifique, bien pondéré<sup>87</sup>. Et ces bruits bizarres entendus au moment du décès : coups frappés dans la cheminée, tablier secoué, comme, plus haut, les sonnettes d'Étampes, la porte d'Alexandre Dumas, etc. ? Il y a des

---

<sup>87</sup> L'infâme guerre de 1914-1918 l'a, hélas ! supprimé de la vie, comme tant d'autres – 25 septembre 1915.

milliers d'exemples analogues. Quelle opinion voulez-vous qu'un homme, au courant de ces faits, ait de la valeur intellectuelle des aveugles qui les nient<sup>88</sup> ?

Un père, en bateau, sur l'océan, reçoit un baiser de son enfant mourant en France. M. Moureau, commandant de frégate, a adressé la relation suivante aux *Annales des Sciences psychiques*<sup>89</sup> : « Le 23 janvier 1893, la frégate-école *Iphigénie*, eu croisière d'instruction, se trouvait au large des Antilles, faisant route pour rentrer en France.

Devant prendre le quart de 4 heures à 8 heures du matin, je me retirai vers 11 heures du soir dans ma chambre dont je fermai la porte. A peine, ma lumière éteinte, fûs-je tombé dans l'état de demi-connaissance qui précède le sommeil, que je perçus sur ma poitrine la sensation du poids et l'impression tactile d'un petit corps humain qui s'y serait appuyé soudain, sans effort préalable apparent pour se glisser dans ma couchette, qui se trouvait pourtant surélevée au-dessus du plancher. La place est, en effet, fort ménagée dans une chambre de navire de guerre, et le petit lit était installé sur un caisson ou armoire à linge de hauteur appréciable. Simultanément à la sensation de contact et d'oppression de la poitrine, j'eus l'impression fort nette que deux petits bras entouraient mon cou et qu'une bouche embrassait la mienne.

Plus que surpris, je saisis le corps à deux mains et le repoussai brusquement. En dépit du nombre d'années écoulées depuis, ma mémoire a parfaitement conservé le souvenir du poids soulevé. Je frottai vivement une allumette et l'approchai de la bougie placée à ma portée immédiate. La flamme jaillit aussitôt et je constatai que la cire n'était pas encore figée. Je me jetai en bas de ma couchette et explorai rapidement ma petite chambre j'étais le seul être vivant dans la cabine.

Il me revint alors à l'esprit que je n'avais entendu ni le bruit du corps tombant sur le plancher ni celui qu'aurait fait la porte en se refermant.

Le lendemain, au déjeuner, je confiai mon aventure à un camarade de promotion, ami intime, qui était mon voisin de table au carré. Bien que fort sceptique en général, cet officier m'avoua que la précision de mon récit l'avait impressionné.

A la relâche de Gibraltar, le courrier m'apprit que mon petit garçon, âgé de deux ans à peine, avait été atteint du croup, et était décédé à Paris, le jour même où j'avais reçu un baiser dans ma chambre solitaire. Après avoir fait soigneusement la correction d'heure pour la longitude par laquelle je naviguais à cet instant, je constatai que l'heure du décès coïncidait exactement avec celle de l'hallucination tactile.

En arrivant à Toulon, je trouvai les miens en grand deuil. « Si quelque chose, me dit-on, peut en quelque mesure atténuer notre cruel chagrin, c'est d'apprendre que notre enfant, atteint de diphtérie, est mort d'une embolie au moment précis où, embrassant votre photographie, il balbutiait : Papa bateau... sur l'eau » !

F.-M. MOUREAU, 1<sup>er</sup> novembre 1916.

Vous voyez, chers lecteurs, combien nos précisions se multiplient.

Le Dr LIÉBAULT, l'éminent médecin de Nancy, a fait connaître la manifestation suivante à l'heure même de la mort<sup>90</sup>. Il donnait ses soins à une certaine demoiselle B... qu'il avait guérie par l'hypnotisme d'une toux nerveuse contractée par elle à Coblenz, où elle était professeur. Écoutons le docteur : « Un jour, c'était le 7 février 1868, vers 8 heures du matin, au moment de se mettre à table pour déjeuner, elle se sentit impérieusement poussée à écrire comme médium (ce qu'elle faisait depuis quelque temps), et elle courut immédiatement

---

<sup>88</sup> Par exemple, les rédacteurs de la *Revue des lectures* (15 janvier 1921), la *Revue du clergé français*, du 15 juillet 1920.

<sup>89</sup> 1919, p. 71.

<sup>90</sup> DARIEX, *Annales des Sciences psychiques*, 1891, p. 26.

chercher son grand cahier, où elle traça fébrilement, au crayon, des caractères indéchiffrables. Elle retraça les mêmes caractères sur les pages suivantes, et enfin, l'excitation de son esprit se calmant, on put lire qu'une personne nommée Marguerite lui annonçait sa mort. On supposa aussitôt qu'une demoiselle de ce nom, qui était son amie, et habitait comme professeur le pensionnat de Coblenz où elle avait exercé les mêmes fonctions, venait d'y mourir. Toute la famille de Mlle B... vint immédiatement chez moi, et nous décidâmes de vérifier, le jour même, si cette mort était réellement arrivée : Mlle B... écrivit à une demoiselle anglaise de ses amies, qui exerçait aussi les mêmes fonctions d'institutrice dans le pensionnat en question ; elle prétextait un motif quelconque, ayant soin de ne pas révéler le motif vrai. Poste pour poste, nous reçûmes une réponse en anglais, dont on me copia la partie essentielle. Elle exprimait l'étonnement de cette demoiselle anglaise au sujet de la lettre de Mlle B... ; lettre qu'elle n'attendait pas. Mais en même temps, elle annonçait à notre médium que leur amie commune, Marguerite, était morte le 7 février, vers 8 heures du matin. En outre, un petit carré de papier imprimé était inséré dans la lettre : c'était un billet de faire-part. Inutile de vous dire que je vérifiai l'enveloppe de la lettre, et que celle-ci me parut venir réellement de Coblenz. »  
Dr A. LIÉBAULT.

Qui a annoncé cette mort dans cette écriture médiumnique spontanée. Est-ce Marguerite elle-même ? Il le semble bien, malgré les hypothèses du subconscient, de la lucidité et de l'intuition. Comment la médiumnité s'explique-t-elle ? Un ouvrage spécial sur *le spiritisme* nous l'apprendra peut-être. Continuons notre étude.

Le Colonel JONES, de Londres, homme d'esprit libre de toute superstition et de toute crédulité naïve, a communiqué, en 1883, aux auteurs des *Phantasms of the Living*, une lettre de son père écrite peu de temps après l'observation suivante : « En 1845, j'étais avec mon régiment à Moulmein, en Birmanie. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de courrier direct ; c'étaient les vaisseaux à voiles qui nous apportaient nos lettres et nous restions souvent des mois sans en recevoir.

Dans la soirée du 24 mars 1845, je dinais avec d'autres personnes chez un ami. Assis après le dîner, sous la véranda, avec les autres invités, j'étais engagé dans une conversation sur les affaires locales, quand, tout d'un coup, je vis distinctement devant moi un cercueil et, étendue dans ce cercueil avec toutes les apparences de la mort, une de mes sœurs, particulièrement aimée, qui était alors à la maison. Bien entendu, je m'arrêtai de parler, et tout le monde me regarda interrogativement. On me demanda ce que j'avais. Je racontai en riant ce que je venais de voir, et on prit mon récit pour une plaisanterie. Dans la soirée, je retournai chez moi en compagnie d'un officier, beaucoup plus âgé que moi (feu le major général George Briggs, en retraite, de l'artillerie de Madras ; dans ce temps-là le capitaine Briggs), qui revint sur ce sujet et me demanda si j'avais reçu des nouvelles que ma sœur fût malade ; je lui répondis négativement, ajoutant que les dernières lettres de la maison dataient d'à peu près trois mois. Il me pria de noter la vision, parce qu'il avait entendu parler d'impressions analogues. Je le fis et inscrivis cette note sur un calendrier en face de la date. Le 7 mai suivant, je reçus une lettre m'annonçant que ma sœur était morte ce même jour<sup>91</sup>. »

Voilà un fait d'observation positive. Au milieu d'une soirée tranquille, causant de n'importe quoi, cet officier voit tout à coup devant lui un cercueil, et une sœur qu'il aimait particulièrement, couchée dans ce cercueil. Il se trouve que cette sœur, dont il n'avait reçu aucune nouvelle depuis trois mois, était morte ce même jour en Angleterre, lui étant en Birmanie. N'attribuer cette coïncidence qu'au hasard est vraiment d'une mentalité un peu trop

---

<sup>91</sup> *Annales des sciences psychiques*, 1891, p. 173.

simple. Selon toute probabilité, cette sœur mourante a pensé à son frère avec une vive intensité, et cette angoisse a franchi la distance qui les séparait. Pouvons-nous imaginer davantage, à cause du cercueil vu, et était-elle déjà là lorsque sa pensée s'est formulée ? Je n'ose proposer de l'admettre. Cependant, les observations doivent être connues telles qu'elles sont.

Examinons maintenant l'étonnante manifestation suivante d'un suicidé, au moment de son acte entièrement imprévu. Nous la relevons, en détails circonstanciés, dans l'ouvrage si documenté *Phantasms of the Living*<sup>92</sup>. Voici le récit de l'observateur : « En 1876, je demeurais dans une petite paroisse agricole de l'est de l'Angleterre. J'avais pour voisin un jeune homme, S. B.... qui logeait avec son domestique à l'autre bout du village. Son logement était fort éloigné de ma maison (1 kilomètre environ), et en était séparé par des jardins et des bâtiments. Ce n'était pas pour moi un ami personnel, mais une simple relation ; je ne m'intéressais à lui que comme à l'un des grands propriétaires du pays. Par politesse, je l'ai invité à venir me voir, mais, autant que je m'en souviens, je ne suis jamais allé chez lui.

Une après-midi du mois de mars 1876, comme je quittais la gare, avec ma femme, pour rentrer chez nous, il nous aborda et nous accompagna jusqu'à la porte d'entrée ; il resta encore quelques instants à causer avec nous, mais il n'y eut rien de particulier dans cette conversation.

Après qu'il eut pris congé de nous, ma femme me dit : « Evidemment, le jeune B.... désirait que nous lui disions d'entrer, mais j'ai pensé que vous ne vous souciez pas de vous laisser déranger par lui. » L'ayant rencontré de nouveau dans l'après-midi, je l'entendis, à ma grande surprise, me dire : « Venez donc fumer un cigare chez moi ce soir. » Je lui répondis : « Ce n'est guère possible, je suis pris.

– Venez donc ! insista-t-il.

– Non, lui répliquai-je, je viendrai un autre soir. » Sur ce mot, nous nous séparâmes.

Nous étions peut-être à 40 mètres l'un de l'autre, lorsqu'il se retourna vers moi et me cria : « Alors, puisque vous ne vous décidez pas, bonsoir. »

Je passai la soirée à écrire. Depuis que j'étais rentré, il avait un peu neigé, juste assez pour blanchir la terre. A 10 heures moins 5 environ, je pris un volume et m'approchai de la lampe pour lire, mon épaule appuyée contre le volet, position d'où je pouvais percevoir le moindre bruit du dehors. Tout à coup j'entendis nettement qu'on avait ouvert la grande porte de devant et qu'on l'avait refermée en la faisant claquer. Puis j'entendis des pas précipités qui s'avançaient sur le chemin. Les pas étaient d'abord fort distincts et très sonores, mais, quand ils arrivèrent en face de la fenêtre, la pelouse qui était au-dessous de la fenêtre en amortit le son, et au même moment, j'eus la conscience que quelque chose se tenait tout près de moi, en dehors, séparé seulement de moi par la mince jalousie et le carreau de verre. Je pus entendre la respiration courte, haletante, pénible du messager, où de quoi que ce fût, qui s'efforçait de reprendre haleine avant de parler. Avait-il été attiré par la lumière qui filtrait à travers les volets ? Mais subitement, pareil à un coup de canon, retentit en dedans, en dehors, partout, le plus épouvantable cri, un gémissement, une plainte prolongée d'horreur qui glaça le sang dans mes veines. Ce ne fut pas un seul cri, mais un cri prolongé, qui commença sur une note très élevée, puis, s'abaissa et alla en s'égrenant, s'éparpillant en gémissements devenant de plus en plus faible, et enfin s'évanouissant dans les sanglots et les affres d'une horrible agonie.

Ma femme, dans une pièce voisine, tranquillement assise à son travail, près d'une fenêtre, située sur la même ligne que celle où j'étais, et qui était éloignée seulement de 10 à 12 pieds, n'avait rien entendu ! S'apercevant de mon agitation, elle m'en demanda la cause.

– Il y a quelqu'un dehors, lui répondis-je.

---

<sup>92</sup> Tome I, p. 222, et *Hallucinations télépathiques*, p. 299.

– Alors pourquoi ne sortez-vous pas pour aller voir ? Vous le faites toujours quand vous entendez quelque bruit extraordinaire.

Je répliquai :

- Il y a quelque chose de si étrange et de si terrible dans ce bruit, que je n'ose pas le braver.

Le jeune S. B..., après avoir pris congé de moi, était rentré chez lui. Il avait passé la plus grande partie de la soirée sur un sofa, lisant un roman de Whyte Melville. Il avait vu son domestique à 9 heures et lui avait donné des ordres pour le lendemain. Le domestique et sa femme, qui habitaient seuls la maison avec lui, allèrent se coucher. A l'enquête, le domestique déclara qu'au moment où il allait s'endormir, il avait été brusquement réveillé par un cri. Il était accouru dans la chambre de son maître, qu'il avait trouvé expirant sur le sol. On constata que le jeune homme s'était déshabillé en haut, et qu'il était descendu dans son salon vêtu seulement de sa chemise de nuit et de son pantalon ; il s'était versé un demi-verre d'eau, dans lequel il avait vidé un flacon d'acide prussique (il se l'était procuré le matin sous prétexte d'empoisonner un chien ; en réalité il n'avait pas de chien). Il était remonté et après être rentré dans sa chambre, il avait vidé le verre en poussant un cri ; il était tombé mort. Tout cela s'était passé, autant du moins que je puis le savoir, exactement au même moment où j'avais été si effrayé chez moi. Il est tout à fait impossible qu'aucun bruit, sauf peut-être celui d'un coup de canon, ait pu arriver à mon oreille de cette distance entre les deux maisons.

Le lendemain matin, de bonne heure, examinant le terrain au-dessous de la fenêtre, je ne trouvai aucune trace de pas sur le sable ou sur le gazon ; le sol était encore couvert de la légère couche de neige tombée le soir précédent.

Tout l'incident est un mystère, et restera toujours un mystère pour moi. Je n'appris les détails de la tragédie que dans l'après-midi du lendemain. On disait que le motif du suicide était un chagrin d'amour. »

La femme du narrateur a ajouté son attestation à celle de son mari. Un journal local a publié une relation du suicide. Il est de toute évidence que ce jeune suicidé s'est manifesté à son voisin de la façon indiquée par ce récit. Assurément, nous ne pouvons expliquer ni cette ouverture fictive de porte, ni ces pas non moins fictifs, ni la présence invisible de ce visiteur tragique, ni sa respiration apparente, ni ce cri et ces gémissements retentissants d'un agonisant ; mais le narrateur a éprouvé toutes ces sensations au moment du suicide. Cela s'est passé dans son cerveau, *comme toutes nos sensations normales d'ailleurs*, ET CELLES-CI ONT EU POUR CAUSE LE MOURANT. Ici, pas de double ; rien d'objectif. Ces observations doivent désormais être inscrites dans le cadre de la psychologie physiologique. Les ignorer, les rejeter, c'est méconnaître un des éléments de la nature humaine. En voici une autre.

Une lettre adressée de Bessarabie, le 24 juillet 1900, m'a rapporté ce qui suit : « C'était au mois d'octobre ; notre maison était remplie d'amis, on s'amusait, on jouait à la roulette pendant des nuits entières, et la jeunesse était comme envahie d'une frénésie de plaisir. Parmi tout ce monde se trouvait un de nos parents, M. Michel S..., sujet à de fréquentes douleurs de l'estomac et du foie, qui mettaient sa vie en danger. Pourtant il aimait beaucoup la société et était venu s'amuser comme les autres, ne présumant aucune aggravation, lorsque son mal le reprit terriblement et l'obligea à s'aliter ce soir-là. Les jeunes gens continuèrent à s'amuser et à rire, et le jeu les passionna jusqu'à l'aube. Mais voilà qu'au plus fort des rires et des plaisanteries, trois coups formidables, et comme venus de dessous terre, firent tressaillir toute l'assemblée, laquelle s'arrêta net. On courut à la porte d'entrée, croyant d'abord qu'un visiteur retardataire y frappait. Les serviteurs, qui entendirent aussi les coups, eurent la même idée et poussèrent jusqu'au portail, mais l'on ne trouva personne, et chacun se demanda, interdit, d'où pouvait venir ce bruit sinistre et inexplicable. Le lendemain, mon cousin mourait, au milieu de ce carnaval, au désespoir de sa mère, qui dut le rapporter en cercueil à leur maison. Etrange coïncidence il se trouvait tout juste dans notre maison un beau cercueil

neuf destiné à transporter les cendres de mon père, ce qui fit dire à un plaisant que mon frère poussait l'hospitalité jusqu'à fournir des cercueils à ceux de ses invités qui auraient le malheur de mourir chez lui.

Cette mort subite glaça tous les cœurs, et l'on comprit alors l'avertissement des trois coups annonçant le malheur ! Je vous signale le fait, sans commentaire, pour vos études. »

Hélène SCHOULGINE, à Grodno (Russie.) (Lettre 930)

Cette relation met en évidence un fait assurément digne de notre attention. Nous pouvons nous figurer cet homme se sentant mourir dans une maison où l'on s'amuse, et momentanément abandonné des vivants, criant peut-être, au moins par la pensée, que l'on vienne à son secours. Son désespoir se traduit par une transmission intense lancée vers ses amis indifférents, et produisant des coups sonores entendus de tout le monde, donc réels physiquement. Quelle a été la force physique en jeu ici ? Maintenant que les phénomènes de l'électricité ont été étudiés, l'idée que c'est une force électrique se présente à nous tout naturellement.

On peut rapprocher de ces bruits celui de la porte fermée avec violence, de la lettre 525 publiée à la page 170 de *L'inconnu*, ainsi que tous ceux que nous avons signalés plus haut. Remarquons que ces phénomènes correspondent généralement à des morts tragiques.

Mme Camille SELDEN, amie intime de Henri HEINE, a eu, au moment de la mort du célèbre écrivain, une singulière manifestation, qui a été analysée avec soin par M. Marcel BAUDOIN. Voici le récit de Mme SELDEN<sup>93</sup>.

« Ce dimanche-là, 17 février 1856 ; j'eus un réveil singulier. Vers 8 heures, j'entendis du bruit dans ma chambre : une sorte de frémissement pareil à celui que produisent aux soirs d'été les ailes des papillons nocturnes qui entrent par les fenêtres ouvertes, et cherchent violemment une issue. Mes yeux s'ouvrirent, mais se refermèrent aussitôt ; une forme noire se tordait, semblable à un gigantesque insecte, dans les premières lueurs du jour, et cherchait en quelque sorte à s'échapper. »

Donc, *audition et vision*, ce qu'on est convenu d'appeler hallucination auditive, puis visuelle, ayant une même cause. Le charmant écrivain Henri HEINE – plus Français qu'Allemand – est mort à Paris, le 17 février 1856, entre 5 et 8 heures du matin. Il était né à Düsseldorf, en décembre 1799, mais se datait du 1er janvier 1801, et se surnommait *le premier homme du siècle*. Une maladie cruelle, de la moelle épinière, le retint sur son lit pendant ses huit dernières années. La manifestation dont nous venons de parler frappe l'attention de Mme Selden ; elle court chez lui, malgré le froid, et apprend qu'il vient de mourir. M. Marcel Baudouin fait suivre cette observation des remarques suivantes : « Cette dame était une *amie très intime* de H. Heine. Elle n'a publié ses souvenirs qu'en 1884, c'est-à-dire vingt-huit ans après la mort de son cher poète et après la mort de Mme Heine. Elle n'a été en relation avec lui que sur la fin de sa vie (1855-1856). A sa première visite, probablement en 1855, elle le trouva déjà cloué sur le lit où il est mort. Il s'établit entre eux « une cordialité, une liaison intellectuelle, qui demeura toujours intacte et ne fut jamais mélangée d'un sentiment banal... » : « Nul malentendu possible... ; nous pouvions nous montrer vrais, sans crainte de paraître faux ; ce qui ajoutait beaucoup au charme de nos rapports mutuels..., et, inspirait du respect à tous. »

Heine appelait cette jeune femme : Ma petite Mouche, et la tutoyait ; il la traitait en parente.

M. le professeur Flournoy, qui, avec Flammarion et bien d'autres psychologues, accepte les faits de lucidité dite réels, croit que ce sont des impressions à distance produites par une personne encore vivante (au moment de sa mort, le plus souvent) sur le cerveau d'une autre

---

<sup>93</sup> V. *Annales des Sciences psychiques* 1902, p. 70 et *Les derniers jours de Henri Heine*, Paris, 1884.

personne ayant une affinité élective avec elle. C'est dire qu'il s'agit, en somme, là, de suggestion mentale à distance sur un intellect spécial.

Nous admettons cette théorie. Les ondes psychiques (si elles existent) ne peuvent pas faire par elles-mêmes un tri quelconque. Si elles arrivent dans un lieu donné, elles doivent frapper indifféremment tous les cerveaux qui s'y trouvent. Seuls, ceux qui sont dans un état particulier, à déterminer au demeurant, sont impressionnés. Cette donnée admise, il est évident que tout dépend des cerveaux touchés. Tous le sont, sans doute. Mais les uns ne sont pas impressionnés en quoi que ce soit, ni d'une façon consciente, ni d'une façon inconsciente. Les autres, au contraire, sont frappés et manifestent qu'ils ont ressenti une impression à l'aide d'un phénomène quelconque : c'est qu'ils sont d'excellents appareils récepteurs. Lors donc de manifestation de mourant, s'il existe dans la zone d'action des ondes psychiques un cerveau préparé, la dépêche psychique est enregistrée. Sinon, elle passe, sans laisser de traces, sur le crâne qu'elle ne fait qu'effleurer.

Je sais très bien que cette théorie des ondes psychiques est des plus discutables ; car on connaît des faits de télépathie à des *distances tellement grandes* qu'on ne peut plus comparer ces ondes à celles admises pour l'explication de la télégraphie sans fil (ondes hertziennes) ; mais, pourtant, si l'on admet la force d'attraction de la lune sur nos mers, étant donnés les faits connus, il n'est pas déraisonnable d'accepter l'hypothèse d'une force psychique et des ondes psychiques, quelle que soit leur nature.

Quand la force psychique, qui existe à n'en pas douter, mais dont nous ignorons totalement la nature, est suffisante pour passer à portée d'un tel cerveau, d'où qu'elle vienne, de loin ou de près, elle y marque son passage par la production d'un phénomène quelconque, psychique ou physiologique, suivant qu'elle agit sur telle ou telle partie des centres nerveux. Par contre, les autres cerveaux la laissent courir le monde, sans se préoccuper d'une puissance aussi mystérieuse<sup>94</sup> ».

Ces considérations de M. Marcel Baudouin seront appréciées de tous les lecteurs de cet ouvrage. C'est bien ce qu'ils ont vu ici depuis les premières pages. Mais il convient d'ajouter que la théorie des ondulations ne supprime pas, en physique, celle de l'émission, et que les projections lumineuses et magnétiques, ions, électrons, du Soleil à la Terre semblent indiquées par plus d'un phénomène. Remarquons, en passant, la forme de l'audition et de la vision de Mme Selden et le surnom singulier dont son ami la qualifiait. Que ces manifestations sont bizarres ! J'approche des limites assignées à ce volume, et je crains de fatiguer l'attention des lecteurs ; mais il me semble que nous éprouvons devant ces panoramas la même sensation qu'en visitant le musée du Louvre : Où s'arrêter ? N'oublions pas, toutefois, qu'après les manifestations que nous passons en revue, il est peut-être plus intéressant encore de nous rendre compte des apparitions. Ralentissons notre marche.

Cependant, la vision télépathique que voici, du capitaine Escourrou, tué à vingt-sept ans au siège de Puebla, éprouvée par sa mère à Sèvres, est tellement remarquable que je serais désolé de ne pas l'ajouter aussi aux précédentes. Lisons la lettre suivante de M. Gustave Dubois au Dr Dariex<sup>95</sup>.

« Ed. Escourrou et moi avons contracté au collège une amitié que sa mort seule put briser ; j'avais, par suite, de fréquentes relations avec sa famille, que je visitais souvent. Le père, capitaine retraité comme commandant de recrutement de la Seine ; était, au moment de la guerre du Mexique, huissier au Sénat et habitait Sèvres. Dès le commencement de sa campagne, Edmond était allé rejoindre le 2<sup>e</sup> régiment de zouaves, dans lequel il servait comme lieutenant.

---

<sup>94</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1902, p. 182.

<sup>95</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1891, p. 148.



Je reçus plusieurs lettres de lui ; chaque semaine je voyais sa famille, et à chaque fois naturellement nous parlions du cher absent. Un jour, je trouvai la mère en larmes : « Ah ! Mon cher enfant, me dit-elle dès qu'elle me vit, j'ai de cruels pressentiments, je dois perdre mon fils. Ce matin, en entrant dans la chambre où se trouve son portrait (ce portrait avait été peint par un de ses camarades, Thiénot, pendant son dernier congé), pour le saluer comme chaque jour, j'ai vu, bien vu, un de ses yeux crevé et le sang coulant sur son visage. Ils ont tué mon fils. »

J'essayai de la consoler, de lui faire comprendre que ce qu'elle avait cru voir était peut-être un effet de lumière : rien ne put la faire revenir sur l'idée que son fils était tué, ou tout au moins blessé.

Quelque temps après, nous recevions la nouvelle de la mort du capitaine Escourrou, tué à vingt-sept ans, au siège de Puebla. Un général de l'avenir, ainsi que l'avait qualifié le colonel Clerc, son colonel au 2<sup>e</sup> zouave, au siège de Sébastopol lors du premier assaut de Malakoff.

Le sergent-major de la compagnie du pauvre mort rapporta ses armes, dernier et triste souvenir d'un fils aimé. C'est en pleurant qu'il nous raconta la mort de son chef. Monté le premier à l'assaut du pénitencier, il entraîna ses hommes, quand une balle, frappant la poignée de son sabre, lui brisa le poignet droit. Saisissant son arme de la main gauche, il s'avança, entraînant les siens ; de nouveau il reçut une balle qui, pénétrant dans l'œil, le tua sans qu'il pût pousser un cri.

Voilà, dans toute sa simplicité, la relation à un fait dont j'ai été le témoin. Si certaines circonstances accessoires m'échappent, je puis vous certifier qu'avant la nouvelle de la mort de son fils, Mme Escourrou avait vu l'image chérie avec l'œil crevé et sanglant.

M. et Mme Escourrou vivent encore, ils habitent rue Péronnet, à Argenteuil ; leur fils, Albert Escourrou, est commissaire spécial, chargé du contrôle au ministère de l'Intérieur, place Beauvau. »

Gustave DUBOIS.

Une enquête faite par le Dr Dariex auprès de Mme Escourrou, de son fils, des divers témoins, ne laisse aucun doute sur ce fait de lucidité, de vue à distance, de répercussion télépathique de la mort du capitaine au siège de Puebla. C'est bien le jour des Rameaux, 29 mars 1863, que le fait est arrivé au Mexique et que Mme Escourrou a perçu et senti, de Sèvres, la mort de son fils. – N'avons-nous pas vu un cas identique plus haut, celui du lieutenant de Boislève (p. 180) ?

Il est temps de clore ce chapitre, malgré les nombreux documents étalés en ce moment devant mes yeux. Cependant, un souvenir littéraire s'impose ici. Dans ce livre, *Autour de la Mort*, nous pouvons inscrire les noms de deux grands esprits : le DANTE, et PÉTRARQUE.

Un rêve correspondant à la mort de Béatrice peut se lire dans le poème de jeunesse du Dante, *La Vita Nuova*. Il la vit pour la première fois lorsqu'il avait 9 ans, et elle 8, ange de pure et déjà éclatante beauté. Il la revit neuf ans plus tard, plus belle encore, et elle fut pour toute sa vie la dame de ses pensées, comme il la célèbre dans la *Divine Comédie*. Elle était née à Florence en 1266, et elle mourut dans la même ville en 1290, à l'âge de 24 ans. Elle était fille de Folco di Ricovero-Portinari, citoyen distingué de Florence, fondateur de l'hôpital de Sainte Marie Nouvelle. Le poète raconte qu'il eut une sorte de terrible vision de la fin du monde, avec tremblement de terre, et crut voir venir à lui un ami lui disant : « Ton admirable dame est sortie de ce siècle ». Un ange l'emportait au ciel. Dans sa douleur, il crut mourir lui-même<sup>96</sup>.

Dante Alighieri (1265-1321) était un prodigieux poète, et c'est dans son acceptation la plus élevée que nous pouvons le qualifier de visionnaire.

---

<sup>96</sup> DANTE : *La Vie nouvelle*. Edition Charpentier, Paris, 1853, p. 35.

Pétrarque vit de même, en rêve, la mort de sa chère Laure, tandis qu'il voyageait en Italie et qu'elle mourait de la peste à Avignon (1348). Il vit également la mort de l'évêque de Lombès<sup>97</sup>. Les faits que nous étudions actuellement, et qui paraissent nouveaux à tant de personnes, étaient observés au XIV<sup>e</sup> siècle, au XIII<sup>e</sup> siècle, et du temps des Romains, des Grecs, des Égyptiens, comme de nos jours.

Dans les pages qui précèdent, nous sommes arrivés graduellement aux manifestations de morts. Celles que l'on vient de lire se rapportent à des mourants, à des vivants agissant avant l'instant suprême ou au moment même. Il est parfois difficile de décider. J'en ajouterai encore une, en terminant ce chapitre : elle jette le pont entre les deux mondes, et pourrait être due à un trépassé. Elle est des plus étranges, des plus fantastiques, et nous est offerte par un observateur que mes lecteurs connaissent déjà, le Dr de Sermyn<sup>98</sup>. C'est une transmission entre la France et la Grèce, Lisons-la<sup>99</sup>.

« Nous avons à l'hôpital, écrit le docteur, un jeune Français appelé Landry, qui était affecté d'une paralysie générale. C'était, je crois, en 1873. Il occupait une cellule d'où il ne sortait que sous la surveillance d'un gardien, car sa folie n'était pas commode. Chaque matin, une sœur de l'hôpital, nommée sœur Alphonsine, lui apportait son déjeuner. A côté de la chambre de Landry, il y en avait deux autres, occupées par deux fous tranquilles. Sœur Alphonsine avait l'habitude de servir d'abord ces deux derniers et d'aller ensuite chez Landry, qu'elle ne quittait que lorsqu'il avait fini son déjeuner. Or, quand Landry entendait venir la sœur, il devenait inquiet, il s'agitait dans sa cellule, poussait des cris, frappait des pieds sur le plancher, contre la porte, et ne cessait son vacarme que lorsque la sœur arrivait à lui. Après un séjour de trois à quatre mois à l'hôpital, Landry fut renvoyé en France, dans sa commune. La chambre fut nettoyée, fermée et resta inoccupée.

Or, un matin, sœur Alphonsine apportait le déjeuner des deux aliénés qui occupaient les chambres voisines de celle de Landry, lorsqu'elle entendit avec stupéfaction, dans la chambre vide et toujours fermée, des cris, des piétinements, des bruits exactement pareils à ceux que produisait le fou quand il attendait son déjeuner.

Elle ouvrit la porte de la chambre et, n'y trouvant personne, elle se mit à genoux, toute tremblante, et adressa, sans savoir pourquoi, une prière à Dieu. A mon arrivée à l'hôpital, elle me raconta l'événement, encore pâle et émue.

- Landry vient de mourir, ma sœur, lui dis-je ; de pareilles manifestations ont déjà été constatées par des milliers de personnes ; elles ne sont pas extrêmement rares.

– Je crois aussi qu'il est mort, me dit-elle, j'en ai eu le pressentiment. La prière que j'ai dite au milieu de sa chambre était une prière adressée à Dieu pour le repos de son âme.

Je pris note du jour et de l'heure.

Un mois après, nous apprîmes par l'entremise du Consulat français que Landry était mort, en France, le jour même de sa manifestation. Quant à l'heure, je n'ai jamais pu l'obtenir. »

Dr W. C. de SERMYN.

Le héros macabre de cette histoire était-il déjà mort à l'heure de ce tapage ? Ou s'était-il transporté, en double, encore vivant, à l'agonie, dans son ancienne cellule ? Ou cet étrange incident est-il postérieur au trépas ? Il ne s'était pas produit précédemment et a été observé le jour du décès. Nous nous sommes déjà demandé si quelque chose de notre être ne reste pas dans les habitations où nous avons vécu<sup>100</sup> ? Des émanations latentes ne subsistent-elles pas

<sup>97</sup> V. *Le Génie de Pétrarque*. Parme et Avignon, 1778, p. 127.

<sup>98</sup> V. *Avant la Mort*, p. 347 et ce volume.

<sup>99</sup> Extrait de l'ouvrage *Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues*, p. 28.

lorsque le rythme vital du cœur s'est arrêté pour toujours<sup>101</sup> ? Nous entrons dans le domaine des manifestations de l'être humain après la mort. Encore une étape : *Les Apparitions au moment du décès*.

---

<sup>101</sup> V. plus haut, ch. X, p. 320.

## Chapitre XII - Les apparitions de mourants au moment du décès

La mort n'est qu'une des heures de notre cadran  
Et notre cadran doit tourner éternellement,  
Saint Martin

Nous arrivons ici au terme de notre seconde incursion vers le monde de l'au-delà. Après les manifestations générales, si variées, des mourants, les Apparitions vont se présenter à nous, et clôturer ce deuxième volume, nous conduisant directement au troisième, et nous faisant presque pénétrer dans les arcanes de la Mort. Les manifestations qui viennent de se dérouler devant nos yeux se sont produites au moment même de la séparation de l'âme. Comme nous l'avons fait remarquer, elles ne prouvent pas la survivance, mais elles prouvent l'existence d'une force psychique indépendante, douée de la faculté d'agir loin du corps. Il n'est pas impossible qu'un certain nombre d'entre elles aient eu lieu non immédiatement avant, mais immédiatement après le décès. Voici maintenant, non des manifestations seulement, mais des apparitions du même ordre, coïncidant avec le décès, le précédant pour la plupart, mais peut-être le suivant déjà dans un certain nombre de cas. Ces apparitions sont plus remarquables encore.

Depuis des siècles et des siècles, ces phénomènes bizarres sont constatés, et rapportés dans la littérature de tous les pays. J'en ai, en ce moment, toute une bibliothèque devant les yeux, et mes lecteurs en ont déjà vu un certain nombre relaté dans mes ouvrages. Mon devoir ici est de présenter surtout les observations qui m'ont été transmises personnellement et affirmées ; mais les autres, venant d'autres sources, ne seront pas négligées.

Encore une fois, précisons exactement notre étude scientifique. Plus que jamais, notre méthode doit se montrer extrêmement sévère. Apparitions de vivants ou de morts ! Avant d'affirmer, soyons sûrs. Certaines identités, bien apparentes, peuvent être entièrement erronées, certaines ressemblances peuvent être dépourvues de toute valeur. J'en citerai un exemple pris dans les travaux de mon observatoire de Juvisy. Un jour, le 10 octobre 1910, dans nos photographies de nuages, nous avons eu l'aspect d'un homme couché, dont la belle chevelure blanche, le front dégagé, les yeux, le nez, la barbe, le cou, étaient remarquablement modelés. Or, cette photographie présentait absolument le portrait de M. Fallières, alors président de la République française, à ce point qu'un curieux la lui ayant montrée, son premier cri fut : « Je n'ai jamais eu de portrait plus ressemblant. » On peut la voir dans *l'Illustration* de cette époque. Cette ressemblance avait duré quelques secondes ; effets de lumière sur les nuages. Autant en emporte le vent !

Oui. Il y a des ressemblances fictives. Mais serait-on fondé à conclure de là que la photographie n'existe pas ? Un jugement averti doit-il conduire à l'aveuglement ?

Ce chapitre peut s'ouvrir par la constatation suivante, qui a été l'objet d'une étude analytique spéciale, que mes lecteurs connaissent déjà, car elle a été insérée sous forme de note, à la page 240 de *L'inconnu*. La coïncidence a été établie avec une précision remarquable, et je la présente ici comme type de la méthode exigée dans nos recherches.

Deux amis étaient employés dans le même bureau et liés amicalement depuis huit ans. L'un d'eux, du nom de Frédéric, arriva au bureau le lundi 19 mars 1883, se plaignant d'avoir souffert d'une indigestion. Il alla consulter un pharmacien, qui diagnostiqua un mauvais état du foie et lui donna un médicament. Le jeudi, ne se sentait pas mieux. Le samedi, il ne vint pas, et son

camarade Nicolas apprit qu'il s'était fait examiner par un médecin et que celui-ci lui avait conseillé de se reposer deux ou trois jours, mais ne pensait pas qu'il n'y eût rien de sérieux.

Ce même samedi 24 mars, vers le soir, Nicolas étant assis dans sa chambre, aperçut son ami qui se tenait devant lui, habillé comme d'habitude. Il remarqua les détails de sa toilette : chapeau entouré d'un ruban noir, par-dessus déboutonné, une canne à la main, etc.

Le spectre fixa son regard sur lui, puis disparut. En ce moment les paroles de Job revinrent à sa pensée : « Un esprit passa devant moi, et le poil de ma chair se hérissa ». Alors, il se sentit traversé par un froid glacial et ses cheveux se dressèrent. Il se tourna vers sa femme en lui demandant l'heure.

- 9 heures moins 12 minutes, répondit-elle.

Sur quoi il ajouta :

- La raison pour laquelle je vous fais cette question, c'est que Frédéric est mort. Je viens de le voir.

Elle tâcha de lui persuader que c'était là un effet de son imagination, mais il lui affirma que la vision l'avait nettement frappé qu'aucun argument ne pourrait changer son opinion.

Le lendemain, dimanche, vers 3 heures de l'après-midi, le frère de Frédéric vint annoncer la mort, arrivée la veille, vers 9 heures.

La femme du narrateur a confirmé son récit par son témoignage formel.

D'autre part, le frère du mort a également certifié le fait dans une lettre spéciale s'accordant identiquement avec les deux relations et déclarant en outre, qu'il en a été d'autant plus frappé qu'il est absolument réfractaire à ces sortes d'idées.

Il n'est pas douteux que la mort soit arrivée pendant les vingt-cinq minutes qui se sont écoulées entre 9 heures moins 25 et 9 heures. Or la vision s'est produite à 9 heures moins 12 minutes. Si la Coïncidence des deux événements n'a pas été absolue, il n'est, dans tous les cas, pas possible de supposer, même en mettant les choses au pire, qu'il y ait eu un intervalle de plus de douze minutes.

La probabilité de mort, pendant une période déterminée de vingt-quatre heures, est de  $\frac{22}{1.000} \times \frac{1}{365}$  pour un adulte d'âge indéterminé ; mais pour un homme de quarante-huit ans (c'était l'âge de Frédéric), elle est  $\frac{13,5}{1.000}$  chiffre officiel donné par les tables de mortalité. Nous avons donc, pour la probabilité de mortalité journalière,  $\frac{13,5}{1.000} \times \frac{1}{365} = \frac{1}{27.037}$  Pendant une période de douze minutes, contenue 120 fois dans 24 heures, elle sera 120 fois plus faible, c'est à dire de  $\frac{13,5}{1.000} \times \frac{1}{365} \times \frac{1}{120}$  et nous avons l'équation :

$$x = \frac{1}{248} \times \frac{13,5}{1.000} \times \frac{1}{365} \times \frac{1}{120} = \frac{1}{804.622.222}$$

Dans le cas présent, la probabilité d'une *action télépathique comparée à la probabilité d'une coïncidence fortuite* est dans la proportion de HUIT CENT QUATRE MILLIONS SIX CENT VINGT-DEUX MILLE DEUX CENT VINGT-DEUX contre UN.

C'est la certitude morale. L'apparition du mort à son ami n'est pas douteuse.

L'objection du hasard, des coïncidences fortuites, est éliminée par des calculs analogues à celui qu'on vient de lire, appliqués rationnellement aux innombrables cas pour lesquels l'heure de la mort a pu être exactement déterminée. Nous en possédons des centaines du même ordre.

Les exemples qui suivent ne représentent pas tous des coïncidences à la minute, juste au moment du décès, mais la correspondance entre le décès et l'apparition n'en est pas moins scrupuleusement établie.

Nous faisons ici une étude scientifique ; c'est dire que nous ne devons admettre que des faits absolument certains et irrécusables.

Chercher à expliquer des phénomènes dont on n'est pas certain serait un peu naïf. Un historien de récits d'apparitions de fantômes rappelle la définition du voyageur : « un ingénu qui affronte des dangers pour les raconter à des gens qui n'y croiront pas. » C'est là une boutade d'humoriste qui n'empêche pas de voyager et d'observer pour son propre plaisir, et en se moquant un peu des gens qui ne croiront pas aux récits qu'on en pourra rapporter. Ce n'est pas pour la galerie que l'on rassemble ces faits ; c'est pour la recherche de la vérité.

Il est bien certain que dans l'histoire des religions, dans celle des événements miraculeux, des expériences spirites, magnétiques, etc., on a passé beaucoup de temps à discuter des faits qui n'ont jamais existé. Ce qui est pour le moins assez ridicule. Nous sommes avertis, et notre devoir est tracé.

Nous avons vu plus haut<sup>102</sup>, une personne mourant subitement et apparaissant à son fils en lui disant « *Adieu, je meurs* ». Cette apparition a coïncidé avec la minute même de la mort. Nous avons vu également (même volume, p. 104) un homme qui vient de se tuer apparaître à son ami, le crâne ouvert. Coïncidence exacte également ; moment même du décès.

Comment ne pas nous souvenir, en fait d'apparitions précises, de celle du prêtre assis devant une cheminée, rapportée par une de ses nièces<sup>103</sup>. Le récit de la narratrice est des plus simples : « J'étais encore jeune fille, écrivait-elle, et je couchais avec ma sœur plus âgée que moi. Un soir, nous venions de nous mettre au lit et de souffler la bougie. Le feu de la cheminée, imparfaitement éteint, éclairait faiblement la chambre. Tout d'un coup, j'aperçois, près du foyer, à ma grande surprise, un prêtre assis devant la cheminée et se chauffant. Il avait la corpulence, les traits et la tournure de notre oncle l'archiprêtre. Je fis part aussitôt de mon observation à ma sœur. Cette dernière regarde du côté du foyer, et voit la même apparition. Elle reconnaît également notre oncle. Une frayeur indicible s'empare de nous et nous crions : *Au secours !* de toutes nos forces. Mon père, qui dormait dans une pièce voisine, éveillé par ces cris désespérés, se lève en toute hâte, et arrive, une bougie à la main. Le fantôme avait disparu ; nous ne voyions plus personne dans la chambre. Le lendemain, nous apprîmes que notre oncle l'archiprêtre était mort dans la soirée. »

Ce fait s'est passé à Saint-Gaudens. Certains esprits légers ne sont pas embarrassés pour arranger tout cela. Il n'y a là qu'un hasard, pensent-ils, c'est-à-dire : 1° hallucination sans cause ; 2° coïncidence fortuite avec la mort de l'homme vu. Vraiment, ces sceptiques ne sont pas difficiles à contenter. Que le curé défunt soit venu, avec sa soutane, s'asseoir au coin du feu, c'est inadmissible, et, il en est de même du mourant de tout à l'heure (Frédéric), avec sa canne et son chapeau. Alors ! Que se passe-t-il dans ces circonstances ?

Le brave prêtre aura pensé à ses nièces au moment de sa mort, et aura agi mentalement sur son propre esprit. Pensée productrice d'image, comme nous l'avons montré au chapitre III. Il en a été de même pour Frédéric apparaissant à son camarade. Il n'est pas douteux que ces phénomènes se soient produits au moment même de la mort. Je ne veux pas répéter ici ce que mes lecteurs peuvent avoir lu dans *Uranie*, dès l'année 1889, et dans *L'Inconnu*, dès 1899, sur les cas authentiques indiscutables d'apparitions de mourants ; mais il me paraît opportun de rappeler, comme exemple typique, entre autres, l'observation faite par M Contamine, à Commeny<sup>104</sup> : « Se trouvant un jour assis dans sa chambre devant son armoire à glace, occupé à mettre ses bottines, il aperçut très nettement dans cette glace la porte derrière lui s'ouvrir, et vit entrer un de ses intimes amis ; il était en costume de soirée, très soigné. M. Contamine se retourna pour tendre les mains à son ami. A sa grande stupéfaction, il ne vit

---

<sup>102</sup> tome I, p. 89.

<sup>103</sup> *Uranie*, p. 209.

<sup>104</sup> *L'Inconnu*, p. 120.

personne dans la chambre. Il s'élança aussitôt au dehors et interpelle le domestique, qui était précisément dans l'escalier :

- Vous venez de rencontrer M. X.... qui sort de chez moi ; où est-il ?

- Je n'ai vu absolument personne, je vous l'affirme.

- Allons donc ! il sort de chez moi à l'instant.

- Je suis absolument certain que personne n'est ni entré, ni sorti.

M. Contamine, très intrigué et absolument stupéfait, s'informa aussitôt et apprit que son ami, ayant commis un homicide par imprudence, et voulant se dérober aux suites judiciaires de cet accident, *s'était suicidé à l'heure exacte* où avait eu lieu l'apparition, et *dans le costume même* où il avait été vu par réflexion dans la glace. »

Cet exemple, disons-nous, est caractéristique par sa précision. Or, j'en ai réuni un si grand nombre d'analogues qu'ils pourraient composer à eux seuls un volume entier, sans compter les vues de scènes de mourants dont notre chapitre VI a montré tant de témoignages. C'est l'embarras du choix qui nous préoccupe le plus ici, et ce n'est pas sans regret que la place dont nous disposons m'oblige à en éliminer d'extrêmement curieux. Je dois me borner à signaler les principaux, avec l'intention de publier, un jour, un livre spécial sur *les Apparitions*. Il est vraiment temps de déclarer que ceux qui continuent de douter sont ou ignorants ou de mauvaise foi. Notre soin, actuellement, va être de décider s'il s'agit ici d'apparitions de mourants ou d'apparitions de morts ; la distinction est extrêmement difficile.

Par exemple dans le cas remarquable que voici : « Nous allons avoir devant les yeux l'apparition d'une jeune fille à son amie d'enfance ; son authenticité ne fait aucun doute dans mon esprit, car je connais la narratrice depuis un grand nombre d'années, et sa déposition a presque un caractère juridique.

Etant toute jeune fille, m'écrivit cette dame, j'avais une amie de mon âge. Nos familles étaient très liées et, étant voisines, cette jeune fille venait tous les soirs faire ses devoirs avec moi.

Nous étions au salon, assises sur des rocking-chairs.

Tout d'un coup, ma compagne s'arrête de lire et me dit : « Lita, j'ai quelque chose à te demander ». Naturellement, je lui répondis : « Que désires-tu ? » « Je veux te demander une promesse, et je veux que tu la tiennes ».

J'ai trouvé extraordinaire l'air sérieux qu'elle avait pris pour me parler.

« Si je te promets quelque chose, tu peux être sûre que je tiendrai ma promesse : que veux-tu ? » Elle me répondit : « Si tu te maries et que tu aies une fille, je veux que tu lui donnes mon nom ». J'ai ri et j'ai répliqué : « C'est entendu ; et, à ton tour, si tu en as une, toi aussi, tu lui donneras mon nom ».

C'est alors qu'elle a ajouté : « Ce n'est pas tout. Si l'une de nous deux vient à mourir et que nous ne soyons pas ensemble, il faut que nous nous promettons que, celle qui mourra la première viendra dire adieu à l'autre et l'embrassera une dernière fois ».

Je lui ai répondu « Vraiment, tu es folle d'avoir des idées pareilles ; qu'est-ce qui te prend ? »

- Promets-le moi ! fit-elle.

- Eh bien oui, répliquai-je.

- Je suis tranquille maintenant, ajouta-t-elle, car, depuis quelque temps, j'avais une sorte d'obsession de te le demander.

Nous n'en parlâmes plus jamais, mon cher Maître, je tiens à vous le déclarer.

Cinq ou six mois après, le jour de la fête de mon amie, je suis allée passer la journée chez elle, avec plusieurs autres jeunes filles.

Nous dansâmes toute l'après-midi, en nous amusant beaucoup : elle allait très bien, et rien ne pouvait faire supposer que ses jours devaient bientôt finir.

En la quittant, le soir, sa mère me dit : « Ne comptez pas sur Jeanne pendant deux ou trois jours, j'ai des visites à faire et je l'emmène avec moi. »

Le troisième jour, je me suis couchée et endormie comme d'habitude.

Vers minuit, je me suis réveillée en poussant des cris de terreur... Jeanne était là, devant moi ! Ma grand-mère se leva et essaya de me calmer, mais rien ne pouvait enlever Jeanne de ma vue : elle était là, et elle me disait : « *Adieu ! je meurs, et je tiens ma promesse.* »

Ma grand-mère a fait asseoir à côté de mon lit ma bonne nourrice, Anne-Marie, laquelle, me câlinant, arriva à me calmer si bien que je finis par me rendormir. Mais, vers 4 heures du matin, je me suis réveillée de nouveau, et j'ai senti Jeanne qui m'embrassait au front. Elle était glacée et, une seconde fois, elle me dit : « *Adieu ! je meurs.* »

J'ai recommencé à crier « Grand-mère Jeanne est morte ! » Personne ne pouvait me calmer. Je voulus courir chez elle. Ma grand-mère me promit qu'à 5 heures elle enverrait prendre des nouvelles. Cependant, je n'ai pu m'empêcher de me lever, très impatiente. Par obéissance, toutefois, j'ai attendu 5 heures pour m'en quérir, quoiqu'intimement sûre de la mort de mon amie.

A 5 heures, on a envoyé. Horreur ! Mon rêve était la réalité : ma pauvre amie était morte à 4 heures du matin, heure à laquelle elle m'a embrassée et à laquelle je l'avais sentie glacée, comme un morceau de marbre.

Depuis, j'ai pensé bien souvent à elle ; mais aucune manifestation ne s'est jamais produite.

Tel est, mon cher Maître, le récit bien simple de ce qui m'est arrivé à moi-même et que je vous transmets fidèlement. »

ANGLE XIMENEZ, (Lettre 4112)

Je n'ajouterai rien à cette relation, sinon qu'il est fort probable que les termes ne correspondent peut-être pas avec une précision absolue à la réalité car les souvenirs se déforment plus ou moins, inévitablement, avec le temps (et il y a près d'un demi-siècle que ce petit événement s'est produit), mais le fait de l'apparition de la jeune amie à sa compagne, au moment de sa mort, est absolument certain en lui-même. Il a eu lieu à Santiago de Cuba, en 1871. La narratrice, Mlle Ximenez de Bustamante, née en 1855, avait donc alors 16 ans.

La jeune amie était-elle déjà morte, ou allait-elle mourir ? Rien ne prouve qu'elle était morte : elle se sentait mourir. Je classe, par conséquent, le fait dans les apparitions de *mourants* plutôt que dans les apparitions de *morts*. Etudions et comparons les faits analogues.

L'apparition que voici, qui m'a été adressée de Russie, le 9 juin 1899, nous présente un document du même ordre : « J'avais neuf ans ; l'une de mes sœurs, âgée de quinze ans, que j'aimais tendrement, se promenant un jour avec moi au jardin, me dit qu'elle ne vivrait pas longtemps. Je me moquai un peu d'elle et la priai de cesser cette conversation absurde.

Sept ans après, j'étais à Moscou, à l'Institut Nicolaïeff. Le 16 juin 1870, j'étais couchée dans le dortoir où les lits se touchent, les têtes à côté les unes des autres, et je dormais tranquillement. Tout d'un coup, je sens comme si l'on me touchait le dos. Je regarde et je reconnais ma sœur assise sur mon lit. Elle me dit : « *Adieu Nadia* » et elle disparaît. Il était 5 heures du matin. Mon cœur s'est serré ; je me suis toutefois rendormie pour ne me réveiller qu'au son de la cloche. Le même jour arriva ma sœur aînée, venant m'annoncer que notre sœur était morte à 5 heures du matin. »

N. URANENKO, (Lettre 818)

Ces observations sont plus nombreuses qu'on se l'imagine ; répétons, pour la millième fois, que ne voir en elles que des hallucinations est une absurdité. Voici un autre fait Mme MARGUERITE PERRET, parente de Stephen Liégeard, m'écrivait, à la date du 24 août 1920, que l'événement suivant l'avait absolument convaincue de la survivance de sa sœur : « Nous étions élevées toutes les deux au couvent des Dominicaines de Chalon-sur-Saône. Une épidémie de fièvre typhoïde éclata subitement au pensionnat et ma sœur fut atteinte par la terrible maladie. Les élèves furent immédiatement renvoyées dans leurs familles et mon père



me conduisit à Beaune, chez des amis intimes, M. et Mme Bourgeois (M. Bourgeois devint plus tard maire de Beaune).

Il obtint des religieuses la permission de s'installer au chevet de sa fille malade. Elevée dans des idées très pieuses, j'avais commencé une neuvaine à la Sainte Vierge pour la guérison de ma sœur. J'étais absolument convaincue que le neuvième jour, ma sœur serait guérie. Je couchais seule, dans une chambre dont une porte s'ouvrait sur le salon. La chambre de M. et Mme Bourgeois était séparée de la mienne par un corridor.

Brusquement, au milieu de la nuit du 4 décembre (5<sup>e</sup> jour de ma neuvaine), je fus réveillée par un singulier bruit se produisant dans le salon. On eût dit que quelqu'un traînait une chaîne. J'avais alors, et j'eus toujours le sommeil extrêmement léger. Immédiatement, je me dressai à demi sur mon lit et j'écoutai. Mais quel ne fut pas mon étonnement ! Le bruit de chaînes fit place à des pas légers sur le parquet s'approchant de mon lit ! Mon cœur, je m'en souviens, se mit à battre très fort. Effrayée, j'étais prête à crier, me demandant s'il était prudent de le faire (car je m'imaginai qu'on venait m'assassiner) Puis, tout à coup, je sentis une main frôler doucement mes draps et, pendant l'espace d'un éclair, je vis ma Sœur.

C'en était trop ! Au comble de l'épouvante, je poussai des cris déchirants.

On se précipita aussitôt dans ma chambre : « Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il donc ? – Je viens de voir ma sœur, elle est venue près de mon lit, j'ai entendu ses pas, elle a touché mes draps. – Mais, mon enfant, me répondent M. et Mme Bourgeois, c'est impossible, vous avez rêvé, votre sœur est à Chalon, bien malade. – Non, non, je n'ai pas rêvé, j'ai bien entendu ses pas qui faisaient craquer le parquet, j'en suis sûre, je ne dormais pas, elle est venue, je l'ai vue.

On me calme, on me fait prendre de la fleur d'oranger et l'on me dit : « Rendormez-vous, il n'est que 5 heures du matin. »

A midi, nous étions à table, lorsque la sonnette de la maison retentit. La bonne va ouvrir et mon père paraît, le mouchoir sur les yeux. Il nous raconte en sanglotant que ma pauvre sœur est morte le matin même, à 5 heures.

« Ah ! s'écrient à la fois M. et Mme Bourgeois, c'est extraordinaire ! C'est à 5 heures que sa sœur Marguerite dit l'avoir vue dans sa chambre. »

On raconta alors à mon père l'événement de cette nuit. Toute la journée il ne cessa de répéter « Que cette coïncidence est étrange ! »

Simple coïncidence ? Non, mille fois non, ceux qui nous sont chers nous donnent ainsi la preuve irrécusable qu'ils *existent toujours et qu'ils survivent à ce que nous appelons la mort.* »

(Lettre 4254.)

Cette observation inattaquable est du plus haut intérêt ; mais je n'y vois pas une preuve de survivance. Cette manifestation peut s'être produite au moment même du décès, et même avant. Les *doubles* que nous avons étudiés plus haut » nous instruisent à cet égard. La méthode expérimentale est plus exigeante que le sentiment.

Je ne nie pas que la manifestation n'ait pas eu lieu après le décès ; je dis seulement que ce n'est pas démontré. La narratrice en est personnellement convaincue, surtout à cause de l'incident suivant, relaté dans la même lettre : « Un jour qu'un médium écrivain, *qui ne connaissait rien de ma vie* et ignorait que, toute jeune, j'avais perdu une sœur, tenait le crayon, un être invisible signant Marie (prénom de ma sœur) la fit écrire.

– Ah ! petite sœur chérie, m'écriai-je, si c'est bien toi qui es là, dis-moi donc ce que je dois penser de ce qui m'arriva au moment de ta mort ?

– Oui, écrivit le médium, c'est bien moi que tu as vue, tu ne t'es pas trompée.

– Mais alors, puisque c'est ton périsprit qui est entré dans ma chambre, je ne m'explique pas comment il se fait que le parquet ait craqué sous tes pas ?

– C'était pour te prévenir, pour attirer ton attention et j'allais te parler, mais tu as jeté de tels

cris !...

– Enfin, ajouta-t-elle, le but a été atteint car, tu le vois, tu t'en souviens.

– Si je m'en souviens ! Il me semble que c'était hier ! »

Je serais particulièrement heureux de voir là, comme la narratrice, une preuve d'identité de la survivance de sa bien-aimée sœur mais il me semble que cette preuve n'est pas donnée ici. Tout ce qu'a dit le médium était dans l'esprit de Mme Perret. Les expériences médiumniques sont souvent d'incontestables transmissions de pensées. Exemple, entre mille, celui que rapporte Aksakof (*Animisme et Spiritisme*, p. 476) de Mlle Pribitkoff, dictant mentalement, par la force de sa volonté, la table épelant au moyen de coups, *une phrase créée par elle-même*. L'opératrice ne touchait pas la table et se tenait à distance<sup>105</sup>.

Ah ! notre méthode n'est pas toujours agréable pour nos cœurs ; mais elle est nécessaire pour la démonstration positive que nous espérons. Soyons prudents ! Nos conclusions seront plus sûres. Dans le nombre considérable des relations qui m'ont été envoyées, j'en laisse la plus grande partie inédite, quoique parmi celles-là les indications données ne soient pas toujours à dédaigner. Par exemple, dans la lettre 352, on voit une jeune fille dont la mère a été noyée, victime de la catastrophe inoubliée de Saint-Gervais, du 10 juillet 1892, affirmer qu'elle était sûre de la mort de sa mère, parce qu'elle avait vu son fantôme passer et repasser dans les appartements. Le fait est possible, mais n'est pas du tout prouvé. Cette ombre ne lui est apparue que trente-six heures après cette mort, alors que la catastrophe était connue et que l'on pouvait tout craindre, et à la rigueur, l'imagination de cette jeune fille de seize ans a pu entrer en jeu. Ces réflexions fortifient nos principes de prudence. Mais la prudence ne doit pas nous aveugler et nous empêcher de voir les réalités.

Dédaigner tout, rire de tout, ne conduit pas à grand-chose. Il est absurde de supposer que tout le monde se trompe ou que tout le monde mente, et certaines relations témoignent d'une observation trop sûre pour être méprisées. Mes lecteurs n'ont pas oublié, par exemple, le récit publié dans *L'Inconnu*, (p. 186), de l'étudiant de Moscou perdant sa jeune femme adorée, vue, ce jour même, par son père qui habitait alors à Poulkovo, près de Petrograd et qui, ignorant sa mort, l'aperçut tout à coup à côté de lui. Supposer là un mensonge du jeune étudiant et de son père, ou une farce, serait de la dernière absurdité. Illusion ? Non : cette apparition, le jour même du décès imprévu, qui apprend une mort arrivée à 650 kilomètres, s'impose à notre attention. Elle a une cause, et cette cause, c'est la mourante : la connaissance des doubles nous a préparés à la comprendre. Voici une apparition qui semblerait indiquer non plus l'action psychique d'un esprit sur un autre d'un frère sur sa sœur – mais l'existence réelle d'un double du mourant, car c'est une personne étrangère qui a été témoin de la présence d'un frère près de sa sœur au moment de sa mort.

Le récit est de Mme Clerke, de Londres, et a été publié dans les *Phantasms of the Living*<sup>106</sup> : « Au mois d'août 1864, Vers 3 ou 4 heures de l'après-midi, j'étais assise sous la véranda de notre maison, aux Barbades ; je lisais. Ma négresse promenait au jardin, dans sa petite voiture, ma petite fille âgée de 18 mois environ. Je me levai au bout de quelque temps pour rentrer à la maison, n'ayant rien remarqué du tout, lorsque la négresse me dit : « Madame, qui était ce monsieur qui vient de causer avec vous ! » Personne ne m'a parlé, dis-je. – Oh ! si madame, un monsieur très pâle, très grand ; il a beaucoup parlé et vous avez été impolie envers lui, car vous ne lui avez jamais répondu. » Je répétais qu'il n'y avait eu personne et je me sentis de mauvaise humeur contre cette femme, Elle me supplia de noter la date, car elle était sûre d'avoir vu quelqu'un. Je le fis, et quelques jours plus tard, j'appris la mort de mon frère, à

---

<sup>105</sup> Cet exemple est typique. L'expérimentatrice fit dire, sensément par Hahnemann lui-même, en français « *Je suis devenu insensé, en fait de médecine, du jour où j'ai inventé l'homéopathie.*

<sup>106</sup> Tome II, p. 61, et *Hallucinations télépathiques*, p. 261.

Tabago. Ce qui est étrange, c'est que je ne l'aie pas vu et qu'elle, une étrangère pour lui, l'ait vu, tandis qu'il paraissait anxieux d'être remarqué de moi. »

MAY CLERKE.

En réponse à diverses questions, Mme Clerke écrit :

« 1° Le jour de la mort et le jour de l'apparition ont coïncidé ; j'avais noté la date : c'était le 3 août ;

2° La description « très grand et pâle » était exacte ;

3° Elle ne savait pas mon frère malade. La négresse ne l'avait jamais vu. Celle-ci était à mon service depuis 18 mois environ, L'observation a été absolument spontanée.

Le colonel Clerke, mari de Mme Clerke, a déclaré qu'il se souvient très bien de l'incident à propos de son beau-frère, M. John Beresford, qui mourut à Tabago, et de l'affirmation de la nourrice d'avoir vu, au moment de la mort, un monsieur dont le signalement répondait à celui de M. Beresford, s'appuyer sur le fauteuil de Mme Clerke, sous la véranda. »

Ici, le mourant semble bien être venu lui-même en « Double », voir sa sœur, qui ne l'a pas vu, tandis que la domestique le voyait ! Les constatations sont précises. Quel panorama d'études se développe graduellement devant nos yeux ! Ne s'agit-il pas aussi d'un « Double » de mourant – ou de mort – dans l'observation que voici ?

La lettre suivante m'a été adressée de Russie, en juin 1899 : « C'était en 1832 ; j'avais 12 ans. Chaque été, nous allions chez ma grand-mère maternelle, qui était une personne très riche et très âgée ; elle habitait la campagne, avait de nombreux enfants et petits-enfants ; tous, autant que possible, tâchaient de venir passer l'été avec elle.

Un soir, vers 7 heures, plus de trente personnes réunies sur la terrasse d'un jardin immense, une vingtaine de nous autres, petits-enfants, jouant autour. Eh bien, tous, tant que nous étions, nous avons vu un de nos oncles, qui était allé dans les champs après le dîner, traverser la grande allée assez lentement, s'arrêter un instant à quelque distance de nous, nous regarder, et puis, continuer son chemin. Sa femme, qui l'avait aperçu la première, s'écrie « Regardez, c'est papa qui est revenu ! » Et la grand-maman s'adressant à nous tous « Enfants ! Courez vite et rattrapez l'Oncle, dites-lui qu'il vienne prendre une tasse de thé avec nous ! » Nous voilà partis comme un éclair, et en arrivant au point où les allées formaient croix, là où nous l'avions tous vu s'arrêter, nous regardons de tous les côtés... Personne ! Nous revenons en disant qu'il n'y est plus. Alors la grand-maman s'adressant à un des domestiques qui servait le thé « Vous avez vu passer monsieur ?

– Oui, madame.

– Allez, tâchez de le rejoindre et dites-lui que je le prie de venir. »

Le domestique ; en atteignant le point où nous avions vu s'arrêter l'oncle, et ne le voyant pas, interpelle les jardiniers qui arrosaient les fleurs au milieu des parterres ; en leur demandant de quel côté monsieur s'en est allé. Les jardiniers ont été très étonnés, parce qu'aucun d'eux ne l'avait vu passer.

La soirée était finie, les enfants couchés. La femme de mon oncle, assez inquiète, envoya plusieurs hommes à cheval de différents côtés, à la recherche de son mari. On revient. On a trouvé le jeune maître assassiné auprès de la rivière où on l'avait vu se baigner, à 5 verstes de la campagne. D'après l'enquête, on a su que vers les 7 heures, un des paysans l'avait rencontré sur le pont, qu'il lui avait dit qu'il venait de se baigner et qu'il se rendait dans les champs par le chemin le plus court – par la forêt qui longeait la rivière –, et ce même paysan, quelques minutes après, avait rencontré un individu qu'il supposa ensuite être l'assassin. Ce qui était vrai. Cette apparition extraordinaire a fait beaucoup de bruit dans son temps. »

(Lettre 676.)

Quelles objections opposer à ce récit ? Nous en cherchons toujours, et c'est naturel. D'abord, je me suis dit que la personne qui m'écrivait ces lignes en 1899, ayant eu 12 ans en 1832, était

née en 1820 et avait 79 ans, ce qui pourrait indiquer un affaiblissement de mémoire. Mais j'écris moi-même ces pages en 1921, je suis né en 1842, et je ne remarque, je l'avoue, aucun affaiblissement d'aucun genre, me sentant le même à 79 ans qu'à 40 ou 50. Ce n'est donc pas là une objection. Supposer une histoire inventée ? On pourrait en dire autant de ce que chacun de nous rapporte de ce qu'il a pu voir ou faire dans sa journée, et il s'agit ici d'un incident assez sérieux, d'un assassinat... Une hallucination collective ?... Bien compliqué... ! La conclusion légitime est d'admettre la projection d'un *Double* visible, produite au moment où cet homme se vit frappé à mort par l'assassin. Nous avons constaté plus haut que ces doubles ne sont pas des mythes.

Les diverses observations du même ordre sont si fréquentes qu'elles se confirment par cette similitude même, et qu'il est impossible de continuer à les nier. En voici une autre :

« M. Pouzolz, planteur de la Guadeloupe, demeurait à l'Anse-Bertrand, commune du canton de Port-Louis, avec sa jeune femme. Tous les samedis, vers 3 heures, son beau-père, qui résidait au Port-Louis, arrivait à cheval, par l'avenue des Cocotiers, qui s'ouvrait en face de la principale porte d'habitation. Il passait l'après-midi et le lendemain avec ses enfants, et le lundi retournait au Port-Louis. Les habitations aux colonies sont presque toutes établies sur les mêmes dispositions : un corps de logis carré, sans cour intérieure, à un seul étage, entouré d'un balcon garni de persiennes qu'on ouvre et ferme à volonté ; tout autour, un espace vide, et devant, l'avenue bordée de cases et de jardins. M. et Mme Pouzolz, accoudés à la galerie, guettaient l'arrivée de leur père, car c'était un samedi, et 3 heures venaient de sonner. Au bout de quelques minutes d'attente, ils distinguèrent au loin un cavalier qu'ils ne tardèrent pas à reconnaître c'était le cher papa. Il arriva à la porte de la maison, sauta de cheval, tandis que les deux jeunes gens, descendant l'escalier, allaient à sa rencontre jusqu'au perron.

Ils ne virent personne. Croyant que c'était là une plaisanterie de son père, Mme Pouzolz cria en riant :

– Oh ! Papa, nous avons vu !

Et tout en riant, elle se mit à courir, suivie de son mari, autour de la maison.

Le tour achevé, personne encore.

– Cette fois, dit la jeune femme à son mari, nous allons bien le prendre : passez de ce côté, moi je passe de celui-ci. Ayant fait ainsi le tour en sens contraire, ils se retrouvèrent sans avoir davantage rencontré personne. Tout bouleversés de cette inexplicable aventure, ils échangeaient leurs impressions, leur stupéfaction, lorsqu'arriva de Port-Louis un messenger leur apportant la nouvelle de la mort de leur père : *il était mort subitement à 3 heures.*

La famille Pouzolz, une des plus considérables de la Guadeloupe, était des amis intimes de ma famille<sup>107</sup>. »

E. MOUTON.

Cette observation nous rappelle, entre autres, le cavalier qui m'a été signalé dans la lettre 142 publiée dans *L'Inconnu* (p. 122) : M. Du Quilliou, maire en Ille-et-Vilaine, dont l'oncle eut une vision absolument identique. Dans ces deux cas, le mort a dû, en expirant, penser à ses proches, qui ont reçu l'impression de sa présence sous sa forme habituelle ou fréquente. Evidemment, il n'y avait là ni fantôme, ni cheval, extérieurs, photographiables, et tout s'est passé dans l'esprit des personnes touchées par la commotion psychique. Le phénomène n'en est pas moins réel. Encore une fois, nier tout cela est simplement stupide.

Parmi les innombrables relations qui m'ont été adressées, en voici une assez caractéristique, qui m'a été envoyée de Copenhague : « Monsieur le professeur,

---

<sup>107</sup> *Annale des Sciences psychiques*, 1894, p. 4.

Je passais mes examens pour l'Ecole polytechnique, et j'avais eu la vision du passé dont je vais vous demander l'explication, lorsque ma grand-mère, une de vos lectrices, (tous vos ouvrages étant traduits en langues scandinaves), causant avec moi, me raconta ce qui suit, Pardonnez-moi de vous importuner et de prendre un moment de votre temps si précieux pour le progrès de l'humanité, mais j'ai soif de savoir, et personne à Copenhague ne peut m'instruire sur ces problèmes.

L'histoire est déjà ancienne mais ma grand-mère s'en souvient comme d'hier. Il y a des impressions que l'on n'oublie pas. C'était en 1832. Mon grand-père et ma grand-mère avaient un ami, connu et estimé de toute la famille M. Barring. Cet ami n'était pas venu les voir depuis longtemps, quand un soir, tandis que grand-mère attendait son mari en tricotant, à la lumière d'une bougie, elle voit M. Barring debout, contre la porte fermée, lui souriant avec le bon sourire, qui lui était particulier.

Elle se frotte les yeux, s'imaginant qu'elle rêve ou qu'elle est victime d'une hallucination ; mais l'ami ne disparaît pas pour cela : il reste immobile, environné d'une lumière très vive. Ce fantôme était transparent et on pouvait distinguer derrière lui la plinthe dorée du mur.

Grand-maman est prise de peur, souffle sa bougie et se jette dans son lit, sous les couvertures. Lorsque mon grand-père rentra, il la trouva fort angoissée et, en apprenant qu'elle avait reconnu Barring, il lui dit que c'était un signe de mort pour leur ami. Il nota l'heure de l'apparition et résolut d'aller lui rendre visite le lendemain. Mais ce lendemain matin même, une lettre leur annonçait sa mort, arrivée la veille, à 10 heures 1/2, instant de l'apparition.

Combien je vous serais reconnaissant, Monsieur le professeur, de me donner l'explication de ce phénomène, ainsi que du suivant, éprouvé par moi-même.

Un jour, pour me reposer un peu de mes études avec le professeur royal docteur Jerndopp, j'allai me promener le long du quai. Je ne pensais à rien de particulier, quand tout subit autour de moi une transformation singulière : les maisons, les navires m'apparurent, non tels qu'ils sont aujourd'hui, mais tels qu'ils étaient au temps de Christian IV (1600).

Ce spectacle, je le connaissais par l'étude de l'histoire ; mais *je le voyais de mes yeux*, et cela me parut durer plusieurs minutes. Puis, peu à peu, la réalité actuelle se rétablit. L'impression, pour moi, est inoubliable.

Dans l'espérance de votre indulgence, j'attends avec une grande impatience l'explication de ces deux faits si bizarres. »

Idon HARSING, (Lettre 2350.)

Qu'il y ait eu, dans ce dernier cas, une illusion de la vue, c'est évident. Mais comment ? Quelle était cette réminiscence ? Il y a plus d'un problème à résoudre.

Quant à l'apparition du mort, coïncidant avec son décès inconnu, il faudrait vraiment un parti pris sans égal pour n'y rien voir autre chose qu'une hallucination superficielle. A force d'incrédulité, on arrive parfois à une crédulité un peu simple.

Toute singulière et dramatique qu'elle est, l'apparition que l'on va lire, n'est pas plus contestable que les précédentes.

M. Gaston Fournier, demeurant à Paris, 21 rue de Berlin, écrivait à la date du 16 octobre 1885 : « Le 21 février 1879, j'étais invité à dîner chez mes amis, M. et Mme B... En arrivant dans le salon, je constate l'absence d'un commensal ordinaire de la maison, M. d'E...., que je rencontrais presque toujours à leur table. J'en fais la remarque, et Mme B... me répond que leur ami, employé dans une grande maison de banque, était sans doute fort occupé en ce moment, car on ne l'avait pas vu depuis deux jours. A partir de ce moment, il ne fut plus question de lui. Le repas se passa fort gaiement et sans que la maîtresse de maison eût donné la moindre marque visible de préoccupation, Pendant le dîner, nous avons formé le projet d'aller achever notre soirée au théâtre. Au dessert, Mme B... se lève pour aller s'habiller dans sa chambre, nous laissant à table, à fumer nos cigares. Tout à coup, nous entendons un cri

terrible. Nous nous précipitons dans la chambre, et nous trouvons cette dame affalée dans un fauteuil, prête à se trouver mal.

Nous nous empressons autour d'elle, elle se remet peu à peu et nous fait le récit suivant : « Après vous avoir quittés, je m'habillais pour sortir, et j'étais en train de nouer les brides de mon chapeau devant ma glace, quand tout à coup j'ai vu, dans cette glace, d'E... entrer par la porte. Il avait son chapeau sur la tête ; il était pâle et triste. Sans me retourner, je lui adresse la parole « Tiens, vous voilà ! Asseyez-vous donc » et comme il ne répondait pas, je me suis retournée et je n'ai plus rien vu. Prise alors de peur, j'ai poussé le cri que vous avez entendu. » Mon ami, pour rassurer sa femme, se met à la plaisanter, traitant l'apparition d'hallucination nerveuse, et lui disant que d'E... serait très flatté d'apprendre à quel point il occupait sa pensée ; puis, comme elle restait toute tremblante, pour couper court à son émotion, nous lui proposons de partir tout de suite, alléguant que nous allions manquer le lever de rideau.

Je n'ai pas pensé un seul instant à notre ami, nous dit cette dame, depuis que M. Fournier m'a demandé la cause de son absence. Je ne suis pas peureuse et je n'ai jamais eu d'hallucination ; je vous assure qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire, et, quant à moi, je ne sortirai pas avant d'avoir des nouvelles de notre ami ; je vous supplie d'aller chez lui : c'est le seul moyen de me rassurer.

Je suis du même avis, et nous partons tous les deux chez d'E..., qui demeurait à très peu de distance. Tout en marchant, nous plaisantions beaucoup sur les frayeurs de Mme B...

En arrivant, nous demandons au concierge si notre ami est chez lui ? – « Oui, il n'est pas descendu de la journée. »

Il habitait un petit appartement de garçon, et n'avait pas de domestique. Nous montons, nous sonnons à plusieurs reprises, sans avoir de réponse. Nous sonnons plus fort, puis nous frappons à tour de bras, sans plus de succès. B..., émotionné, malgré lui, me dit : « C'est absurde, le concierge se sera trompé ; il est sorti. Descendons ». Mais le concierge nous affirme qu'il n'est pas sorti, qu'il en est absolument sûr.

Véritablement effrayés, nous remontons avec lui, et nous tentons de nouveau de nous faire ouvrir ; puis, n'entendant rien bouger dans l'appartement, nous envoyons chercher un serrurier. On force la porte, et nous trouvons notre ami couché sur son lit, tué de deux coups de revolver, le corps encore chaud.

Le médecin, que nous faisons venir aussitôt, constate qu'il avait d'abord tenté de se suicider en avalant un flacon de laudanum, et qu'ensuite, trouvant sans doute que le poison n'agissait pas assez vite, il s'était tiré deux coups de revolver à la place du cœur. D'après la constatation médicale, la mort remontait à une heure environ. C'était une coïncidence presque absolue avec la soi-disant hallucination de Mme B. Sur la cheminée, il y avait une lettre de lui, annonçant à M. et à Mme B. sa résolution, lettre particulièrement affectueuse pour Mme B... »

Gaston FOURNIER<sup>108</sup>.

L'explication est la même que pour les cas précédents. Le désespéré a projeté sa pensée vers Mme B... et cette projection a produit l'image de l'ami en visite.

Ces apparitions sont si nombreuses que ce seul chapitre pourrait être développé en un fort volume, par les faits seuls, sans commentaires. Consignons encore ici une sensation télépathique, non moins dramatique, qui m'a été communiquée en août 1920 : « M. de la R. était chez lui, dans un petit hôtel, à Nantes, en 1800, avec sa femme et sa belle-mère. Le fils de celle-ci, M. F. C..., se trouvait à la chasse aux environs, du côté de Verton. Dans l'après-midi, vers 4 heures, à la grande surprise des personnes qui l'entouraient, la maman parut tout à

---

<sup>108</sup> *Hallucinations télépathiques*, p. 244 ; *Annales des Sciences psychiques*, t. I, p. 22.

coup bouleversée, et s'écria : « C'est toi, mon enfant ?... Mais tu es blessé !... Voyez-donc ! François a du sang sur le cou !... C'est effroyable !... Qu'y a-t-il ? »

Elle s'évanouit presque. On s'empresse autour d'elle, on lui représente qu'elle est victime d'une hallucination : elle demeure extrêmement troublée. On mande le médecin familial, il ne peut rien expliquer.

A 7 heures, on rapporte sur une civière le corps du chasseur, qui était mort d'un accident à l'heure précise de l'apparition. Tandis qu'il franchissait une haie, son fusil était parti, la charge lui avait perforé la gorge et le menton. »

R. D. DE MARATRAY, (Lettre 4257).

Ces observations, disons-nous, sont nombreuses, et nous présentent un faisceau très serré de documents concordant tous pour nous montrer sous ses divers aspects l'élément psychique de l'être humain. Il y a longtemps déjà, un certain nombre de mes lecteurs ont pu lire les affirmations suivantes dans *Uranie* « Notre corps n'est qu'un courant de molécules, régi, organisé, par la force immatérielle qui nous anime. Nous pouvons appeler les êtres vivants des âmes vêtues d'air. Le corps humain est la manifestation visible d'une force directrice. Comme le système du monde, l'homme est un dynamisme. Le principe, le créateur des formes, est l'élément dynamique ». Depuis que ces lignes ont été écrites (1889), la science psychique a fait des progrès considérables, et parmi ces progrès, nous devons remarquer l'étude expérimentale des matérialisations, qui nous montre (j'en ai été témoin) que des organes corporels peuvent se former de la substance émanée de l'organisme d'un médium<sup>109</sup>. Que d'horizons nouveaux nous sont ouverts par ces observations ! Les apparitions seront un jour expliquées. Continuons-en l'examen.

Un typographe bien connu, particulièrement estimé des écrivains scientifiques de Paris, M. Jattefaux, de l'imprimerie Lahure, m'a confié le souvenir suivant de sa famille : « C'était à Blois, pendant la guerre de 1870. Ma grand-mère, qui était malade, fut emmenée par son fils à Laval, où il résidait. Mon grand-père resta à Blois, avec nous, jusqu'au 9 décembre. Nous recevions des nouvelles de l'état de santé de ma grand-mère mais à cette date les Prussiens arrivèrent à Blois, et le service postal fut arrêté.

Le 25 décembre, mon grand-père nous raconta, en déjeunant, un rêve qu'il avait fait dans la nuit. Il avait vu sa femme devant lui, pendant quelques minutes, elle s'était approchée lentement et était venue lui souffler sur la figure. Ensuite, elle avait disparu.

Lorsque les armées allemandes quittèrent Blois, au mois de mars 1871, et que les communications furent rétablies, nous avons reçu une lettre de mon oncle (de Laval), datée du 25 décembre 1870, nous annonçant la mort de ma grand-mère, arrivée dans la nuit de Noël.

Je vous affirme la parfaite authenticité du fait ; la famille a été si frappée de cette coïncidence, qu'elle en a conservé un souvenir absolument précis. »

(Lettre 824.)

La force psychique de la mourante a agi sur son mari, dans une manifestation que le rêve aura transformée. Voici une autre apparition. On m'écrivait de Nice, le 23 juin 1899 : « Pendant la

---

<sup>109</sup> V. *Les Phénomènes dits de matérialisation*, par Mme Bisson, avec 165 figures et 36 planches (Paris, Alcan, 1914). Conférence du Dr Geley, à l'Institut général psychologique, avec 23 photographies (Paris, 1918), et aussi *Matérializations Phoenomen*, par le Dr Schrenck, avec 150 photographies et 30 planches (Munich, 1914). Les déductions philosophiques sont exposées dans le récent ouvrage du Dr Geley, *De l'inconscient au conscient* (Paris, Alcan, 1919). – Antérieurement à ces expériences, on n'avait guère, comme fait caractéristique longuement étudié, que celles, si mémorables d'ailleurs, de William Crookes en 1870.

guerre d'Italie, un jour du mois de juin 1859, à 6 heures du soir, un de mes amis se trouvant de passage à Marseille, s'était étendu sur son lit pour se reposer de ses courses. Quelle ne fut pas sa stupeur de voir traverser sa chambre par un frère qu'il chérissait beaucoup, alors qu'il le savait en Italie, faisant partie du corps expéditionnaire français ! Il se précipite de son lit et court après lui, mais, hélas ! ce n'était qu'une ombre, qui disparut comme elle était apparue.

Quelques semaines avant cette vision, il avait reçu une lettre dudit frère l'informant de sa bonne santé et de la vie heureuse du camp (c'était un engagé volontaire).

En rentrant dans son pays de Corse, une vingtaine de jours après cette soi-disant vision, mon ami y trouva une lettre de l'administration militaire, l'informant que le jeune sous-Officier était mort à la suite de blessures reçues sur le champ de bataille, le jour et l'heure où cette vision s'était produite. »

PERETTI, 3, rue BOYER, à Nice. (Lettre 732.)

Je trouve dans mes papiers la petite note que voici : « Veulettes, août 1902.

« Mlle Suzanne Rainal, la charmante fille du célèbre orthopédiste, vient de nous raconter ce qui suit. Une fort jolie jeune fille, qui devait bientôt se marier (il y a de cela cinq ans), se faisait coiffer pour un dîner donné à l'occasion de ses fiançailles. Tout d'un coup, elle aperçoit dans la glace qui reflétait la porte de la pièce dans laquelle elle se trouvait, son fiancé arrivant, très pâle, et elle crie aussitôt à sa mère « Voilà mon fiancé, mais comme il est pâle ! »

Surprise de la mère de la jeune fille, qui constate qu'il n'y a personne. Une heure après, on ramenait le corps de ce jeune homme, qui venait d'être tué par une chute de cheval. »

Il est assez remarquable que ces visions se produisent souvent dans des glaces. La place me manque pour en rapporter encore. Mais voici une bien singulière apparition vue par un enfant. Elle m'a été communiquée, avec témoignages à l'appui, de Versailles, le 20 mai 1907 : « Votre ouvrage *Les Forces naturelles inconnues* m'incite à vous dire que j'avais depuis longtemps le désir de vous faire part d'une apparition qui eut lieu dans ma famille, vers 1850. Je me trouvais, à ce moment, en vacances chez mon grand-père, qui habitait Antraine, en Ille-et-Vilaine. Mon oncle, capitaine d'infanterie, avait mis près de cet aïeul, depuis plus d'un an, sa femme et ses enfants, dont la santé se trouvait fort bien d'un séjour à la campagne et des avantages d'un grand jardin qu'ils ne quittaient guère. La fillette, âgée de quatre ans, et son frère d'un an plus jeune, couchaient dans une petite chambre attenante à celle de leur mère. Une nuit, celle-ci fut réveillée par les cris des enfants. Etant accourue, elle leur demanda les causes de cette frayeur : l'ainée lui répondit qu'elle venait de voir, au pied de leur lit, un homme brun, avec de grosses moustaches, qui les regardait fixement. Deux jours après, ma tante apprenait la mort subite de son mari, décédé exactement à 11 heures, moment précis de l'apparition. Le signalement donné par la fillette était celui de son père, qu'elle n'avait pas vu depuis quinze mois, et qu'elle n'avait pas pu reconnaître au premier moment. »

DUBOIS, (Lettre 1740.)

Autre observation :

« Paris, le 12 juillet 1917

J'ai été depuis ma plus tendre enfance jusqu'à l'âge d'environ 30 ans, élevé – et surtout très gâté par une vieille tante qui a vécu jusqu'à 96 ans sans une infirmité et faisait encore chaque jour ses 8 à 10 kilomètres, passant souvent les nuits à veiller les malades, malgré son grand âge. C'était un type de vieille à bonnet, les pommettes roses comme des pommes d'api.

Une nuit, je fus réveillé brusquement, et j'aperçus son image, peu nette, mais sans aucun doute possible. Ce n'était pas un tableau, c'était comme une lueur ressemblante. J'eus l'intuition qu'il avait dû lui arriver quelque chose, et le lendemain, en réponse à mon télégramme, j'ai appris qu'elle était morte à l'heure où elle m'était apparue.



J'ai perdu, depuis et avant, un assez grand nombre de parents chers, mais pour lesquels je n'avais, pas été au même point un tyran : jamais la même impression ne s'est reproduite. Vous voyez, mon cher Maître, que c'est un cas banal de télépathie. Sans doute, en mourant, ma chère tante a-t-elle pensé à moi qu'elle aimait par-dessus tout, et nos ondes sympathiques ont-elles fait du « sans fil. »

Dr AUG. MANCEAU, (Lettre 3760.)

Tout « banal » qu'il est, comme le qualifie le savant docteur, c'est-à-dire quelque fréquent qu'il puisse être, ce cas mérite d'être enregistré pour notre instruction. C'est une apparition de mourant, tranquillement constatée.

J'ai reçu les notes suivantes, de La Cocha (Tucuman) République Argentine, le 23 juin 1920 : « A. Le 23 décembre 1917, étant complètement réveillé dans mon lit, tout à coup la chambre s'illumina, et je vis apparaître un homme de forte taille, enveloppé d'un long manteau marron et la figure presque entièrement recouverte d'un capuchon de même couleur. Je le pris d'abord pour un moine, mais, en réfléchissant, je songeai à un de mes amis, chasseur alsacien, puis ma mémoire se fixa sur deux personnes, à peu près de même taille et presque de même figure (le baron de Gersthein et le fabricant Gerrer, de Lautenbach), ce que je résolus d'éclaircir dès que la guerre serait terminée en Europe, c'est-à-dire lorsque la correspondance serait plus sûre, car nous étions isolés de l'Alsace, encore sous la férule de l'Allemagne.

Peu après l'armistice, je reçus une lettre d'un ami de Guebwiller (Haut-Rhin) dans laquelle on m'informait que M. Théophile Gerrer, de Lautenbach, était mort pendant la guerre, et aussitôt à moi de demander la date de son décès. Elle correspondait à celle de l'apparition, ce qui ne m'étonna nullement, attendu que c'est la deuxième fois que pareille chose m'arrive, quoique la première apparition date de plus de vingt ans déjà.

B. Vous vous rappelez sans doute mon récit de l'apparition du lundi (ou dimanche de Pentecôte, je crois), à 6 heures du matin, après le carillon de la cloche appelant à la messe, où mon ami, un vieux sous-officier de cuirassiers de Reichshoffen, m'apparut exactement douze heures après sa mort, mais sans moustache, et où j'allai immédiatement constater la chose à la maison mortuaire, et trouvai la bouche bandée par un linge blanc recouvrant toute la moustache. »

JEAN LAU, (Lettre 4198.)

Cette lettre est doublement instructive par sa sincérité. L'apparition du mourant a correspondu avec son décès. Il n'y a pas de raison suffisante pour l'attribuer à un défunt, après la mort, et elle peut être annexée ici à toutes les précédentes. La relation concernant la mort sera trouvée au tome III, dans son texte original, qui diffère de celui-ci, non pour le fond, mais pour un détail de dates ; ce qui nous montre une fois de plus les variations de la mémoire. La mort est du samedi, 9 avril 1898, veille de Pâques, et l'apparition a été vue le dimanche de Pâques à 6 heures du matin. Les dates diffèrent dans le souvenir, mais la description que je viens de comparer, est absolument la même ; ces différences de dates n'ont aucune importance ici.

Comment expliquer ces apparitions à l'heure de la mort ? La lettre que voici, adressée par une correspondante que nous connaissons déjà, m'a signalé un autre exemple : « Notre devoir est d'aider vos études prémonitoires. Je veux vous informer que mon frère Platon a vu notre père à l'heure de sa mort. A cette époque (1883), il était jeune lycéen à Moscou, et il nous avait quittés après les vacances de Noël. Notre père était assez faible, car il resta généralement souffrant les dernières années de sa vie. Le jour même du départ de mon frère, papa attrapa une fluxion de poitrine qui l'emporta en trois jours. Platon était arrivé à Moscou le soir du 14 janvier, et on l'avait laissé dormir le lendemain aussi tard qu'il avait voulu. Lorsqu'il s'éveilla, le 15, quelques minutes, avant midi, il vit avec stupéfaction notre père se tenant debout devant

lui ! Il l'observa pendant quelques instants, puis la vision se dissipa. Alors la pendule sonna 12 coups, et c'est précisément à midi que mon père a quitté ce monde, le 15 janvier 1883. »  
HÉLÈNE SCHOULGINE, (Lettre 930)

Coïncidence fortuite d'une hallucination avec un mort, objecte-t-on pour la millième fois. Non, mille fois non. C'est être aveugle que de se refuser à voir là des corrélations sans cesse renouvelées.

L'abbé Pachon, de Poitiers, a rapporté l'Observation suivante, d'après son collègue l'abbé Le-moigne, témoin auriculaire : « Certain Malgorn, originaire de l'île d'Ouessant, était élève au petit séminaire de Pont-Croix. Poitrinaire, et assez malade, au début de l'année scolaire, il ne put rentrer avec les autres.

Un soir, au moment du défilé pour sortir de l'étude et aller au réfectoire, l'élève Malgorn parut, avec un paquet blanc sous le bras, sur le pas d'une porte qui donnait sur un escalier conduisant au dortoir. Trois ou quatre élèves (dont le témoin pourrait donner les noms, c'étaient les élèves de sa classe) firent un signe de la main à Malgorn, et à cause de la présence du surveillant, ils n'osèrent pas adresser la parole au nouveau venu. Malgorn fut perdu de vue peu après dans les escaliers en montant au dortoir.

Le soir même, l'un ou l'autre avertit un. M. Mazéas, prêtre : « Votre compatriote Malgorn vient d'arriver, nous l'avons vu ». Celui-ci répondit : « Bien, il viendra me voir demain ».

Comme la matinée s'avancait sans qu'on revît Malgorn, le professeur alla visiter le dortoir. Le lit de l'élève était intact. Le lendemain, la nouvelle de la mort de Malgorn arrivait au collège. Il était mort à l'heure même où on l'avait vu sur l'escalier : les élèves l'avaient bien reconnu, ils avaient même remarqué une tache sur l'épaule de sa veste. »

Nous n'y comprenons rien, c'est entendu mais l'observation est là. Il y a eu transmission. Que d'exemples variés !

L'amiral PEYRON, questeur du Sénat ; est apparu, à l'heure de sa mort, à deux personnes distinctes, à Toulon. Le D<sup>r</sup> Dariex a publié la lettre suivante<sup>110</sup> : « Le 9 janvier 1892, étant couché à Toulon, je me sens réveiller par quelqu'un et, je vois l'amiral Peyron debout, près de mon lit, les mains dans les poches, qui me pousse du ventre en disant : « Adieu P...., je viens vous dire adieu. »

Je me lève alors et j'allume la bougie. Il est onze heures : l'apparition n'est plus là. Au bout d'un quart d'heure, je me recouche. A peine commencé-je à me rendormir, que l'amiral me pousse de nouveau, comme la première fois, en renouvelant ses adieux ; seulement sa figure se voile rapidement d'un nuage, et son corps ne tarde pas à se dissiper comme une vapeur.

Sous l'impression de cette lugubre apparition répétée coup sur coup, je reste éveillé en songeant que celui dont j'avais été l'aide de camp, cinq ans auparavant, vient probablement de mourir. Le lendemain soir, en effet, la nouvelle de sa mort parait dans le journal. Il habitait alors au palais du Luxembourg, comme questeur du Sénat. Il est bon d'ajouter que, la veille, j'avais appris, par le même journal, qu'il était gravement malade.

Dix mois plus tard, je racontai ce fait à M. G..., mécanicien de la marine, qui avait fait partie, comme moi, de l'état-major de l'amiral, lorsqu'il commandait l'escadre d'évolutions de la Méditerranée. Quel fut mon étonnement, quand cet officier supérieur m'affirma que, la même nuit, l'amiral Peyron lui était apparu également et lui avait dit : « Mon cher G..., le moment est venu de nous quitter, il faut en passer par là, adieu », ce qui l'avait réveillé en sursaut.

E.- P. N..., Capitaine de frégate.

---

<sup>110</sup> *Annales des Sciences psychiques*, 1894, p. 11.

Nous pouvons chercher l'explication de la première impression dans l'annonce de la maladie ; mais l'apparition à deux témoins différents et indépendants l'un de l'autre est à considérer. Celle que l'on va lire a été vue, de même, par deux personnes séparées, et, de plus, par un enfant : « M. Hunter avait eu pour nourrice une femme qui l'aimait plus que ses propres fils ; elle se nommait Mme Macfarlane. Dès qu'il s'était marié, elle s'était attachée à sa femme, à laquelle elle avait tenu compagnie pendant un voyage de M. Hunter dans les Indes. Au mois de juin 1857, Mme Hunter partit pour une ville d'eaux, et laissa à la garde de Mme Macfarlane une cassette, de valeurs. Un soir du mois d'août, Mme Hunter se trouvait chez elle, en compagnie de plusieurs amis, lorsqu'en passant devant la porte ouverte de sa chambre, elle vit une large bière déposée sur le lit, au pied duquel se tenait assise une vieille, grande et forte, qui regardait fixement cette bière même. « Je retournai tout de suite sur mes pas, écrite-elle, informant mes hôtes de la vision que j'avais eue, ce qui fut accueilli par de grands éclats de rire, auxquels je ne tardai guère à me joindre aussi. Malgré cela, j'avais réellement vu, et j'étais en état de décrire le vêtement porté par la vieille.

Lorsque mes hôtes eurent pris congé de moi, j'allai, comme d'habitude, visiter la chambre des enfants, et je remarquai que la gouvernante semblait agitée et bouleversée. Elle vint à moi, et me parla ainsi : « Madame, je suis très impressionnée, à 7 heures, ce soir, je me rendais à la cuisine pour l'eau, et, me retournant, j'aperçus une vieille, grande et forte, qui montait l'escalier ; je m'effaçai pour la laisser passer, mais il y avait en elle quelque chose de si étrange que je me retournai pour voir où elle allait. La porte du salon était ouverte, et elle s'en alla de ce côté ; pourtant, avant de la rejoindre, je la vis tout à coup se fondre et se dissoudre. Je jure l'avoir vue, et absolument je peux dire aussi comment elle était habillée ; elle portait sur la tête une large coiffe noire, et sur les épaules un châle à carreaux blancs et noirs. »

Cette description correspondait à ce que Mme Hunter avait vu elle-même : « Environ une demi-heure après, Mme Hunter, étant couchée, entendit crier sa fillette, âgée de cinq ans, et tout de suite après, la voix de la gouvernante qui tachait de la calmer. Le matin suivant, la petite raconta qu'une méchante vieille s'était assise sur la table et s'était mise à la regarder avec tant d'insistance qu'elle avait fini par crier. La nourrice assura qu'elle aperçut l'enfant assise sur son lit, complètement éveillée, qui indiquait la table avec son petit doigt en criant : « Va-t'en, va-t'en, vilaine méchante vieille ». La nourrice ne vit rien ; elle était au lit depuis peu de temps, et avait fermé à clef la porte de la chambre...

Quelques jours plus tard, arrivèrent des lettres des fils de Mme Macfarlane annonçant sa mort. Les dernières heures de sa vie s'étaient écoulées en pensée continuelle pour M. Hunter et sa famille. La nourrice, en apprenant le fait, s'écria : « Mon Dieu ! c'est elle que j'ai vue l'autre soir, et « c'était bien sa manière de s'habiller<sup>111</sup> ! »

Cette apparition est fort instructive pour nos recherches. Elle nous montre que, comme pour le cas signalé plus haut de M. Pouzolz et les analogues, elle n'était pas réelle, objective, extérieure à nous, photographiable, car la vision a commencé par celle d'un cercueil, qui n'était pas là non plus. Mme Macfarlane, en mourant, a pensé, à son ancien nourrisson, M Hunter, à sa femme, à leur petite fille, et sa pensée s'est traduite pour eux en une image la représentant, vêtue comme elle devait l'être, et en un cercueil associé à cette image. Transmission télépathique. Quelle immense variété dans toutes ces manifestations. Cependant, comme on peut s'y attendre, plusieurs se ressemblent.

Le cas de Mme Péret, de Juvisy (*L'Inconnu*, p. 74) se retrouve, à peu près semblable, dans l'ouvrage *Les côtés obscurs de la nature*, de Crowe. Le voici : « Une Mme H...., habitant

---

<sup>111</sup> V. *Proceedings of the Soc. Psychological Research*, p. 129. *Annales des Sciences psychiques*, 1907, p. 631.

Limerick, avait, il y a quelques années, une servante qu'elle estimait beaucoup, nommée Nelly Hanlon. C'était une personne très sûre, qui demandait rarement un congé, et sa maîtresse n'en était que mieux disposée à le lui accorder, quand elle lui demanda une journée pour se rendre à une foire, à quelques milles de là. Mais M. H... déclara à sa femme qu'on ne pouvait se passer d'elle, car il avait invité du monde à dîner ce jour-là, et il n'y avait que Nelly à qui on pût confier les clefs de la cave. Il ajouta que ses affaires ne lui permettraient pas de rentrer assez à temps pour aller chercher lui-même le vin.

Mme H... ne voulant pas contrarier Nelly, à laquelle elle avait donné son consentement, assura son mari qu'elle se chargerait elle-même du vin le jour en question. Nelly partit le matin, toute joyeuse, donnant sa parole de revenir le soir s'il lui était possible, et, au plus tard le lendemain matin.

La journée se passa sans incident, et personne ne songea plus à elle. Quand il fallut aller chercher le vin, Mme H... prit la clef et se dirigea vers l'escalier de la cave, suivie d'une servante qui portait le panier à bouteilles. Elle avait à peine commencé à descendre les marches, qu'elle poussa un grand cri et tomba sans connaissance. On la porta sur son lit, et la fille qui l'accompagnait dit aux autres domestiques, tout saisis, qu'elles avaient vu Nelly Hanlon au bas de l'escalier et ruisselante d'eau. M. H... arrivant, on lui répéta l'histoire ; il gronda la servante pour sa sottise, et Mme H..., bien soignée, revint à elle. Comme elle ouvrait les yeux, elle soupira profondément, et s'écria : « Oh ! Nelly Hanlon ». Puis elle confirma ce qu'avait rapporté la servante : elle avait vu Nelly au bas de l'escalier de la cave, ruisselante comme au sortir de l'eau. M. H... fit tout au monde pour prouver à sa femme que ce n'était qu'une illusion, mais en vain. « Nelly, dit-il, ne tardera pas à rentrer et se moquera de vous. » Mais sa femme resta convaincue que la servante était morte.

La nuit vînt, puis le matin, du reste sans nouvelles. Deux ou trois jours s'écoulèrent. On s'informa, et on apprit qu'elle avait été vue à la foire et était partie vers le soir pour rentrer chez elle. A partir de ce moment, toute trace de Nelly cessait absolument. Les recherches amenèrent enfin la découverte de son corps dans la rivière, mais on ne sut jamais comment la catastrophe était arrivée. »

Cette vision, qui n'est pas douteuse, a dû se produire après la noyade, puisque la victime a été vue, par les deux narratrices, ruisselante d'eau. Vision sans doute immédiate après l'accident, qui serait arrivé le soir. Je ne chercherai pas plus à l'expliquer que celle de Mme Féret, voyant, dans sa cave, le cadavre de son cousin mort le même jour en Crimée, pendant la guerre de 1855. Nous ne pouvons pas résoudre le problème de ces visions, mais nous sommes forcés de les admettre. Ce sont les éléments d'une science nouvelle. Nier le fait si abondamment constaté des apparitions au moment de la mort, c'est nier la lumière du jour.

Il est temps de clore ce chapitre ; mais ce n'est pas sans le regret d'éliminer un grand nombre d'observations démonstratives. En voici encore une, qui n'est pas moins certaine que les précédentes. Le Rév. C. Wambey, à Paragon, comté de Salisbury (Angleterre), écrivait à la Société des Recherches psychiques, au mois d'avril 1884 : « J'étais très intimement lié avec mon ami B... avant qu'il ne quittât l'Angleterre pour être nommé professeur de mathématiques au collège Elizabeth, à Guernesey. Dix ans après environ, j'acceptai un poste temporaire dans cette île, et je renouvelai connaissance avec mon ancien ami. Je passais presque quotidiennement une partie de ma journée en sa société.

Après mon retour en Angleterre, je correspondis régulièrement avec lui. Dans la dernière lettre que je reçus de lui, il me parlait de sa santé et me disait qu'il se portait exceptionnellement bien. Un matin, je causai une vive émotion à ma femme en lui affirmant que mon ami était mort et qu'il m'était apparu pendant la nuit. Elle tâcha de calmer mon chagrin en me suggérant que c'était une illusion due à mon état de santé ; j'avais été souffrant pendant quelque temps. Je répondis que, pour moi, cette mort ne laissait aucun doute.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre bordée de noir portant le timbre de Guernesey. Dans cette lettre, Mme B... me disait que son mari était mort après un malaise de quelques heures seulement, et qu'il lui avait anxieusement parlé de moi. Cette mort était arrivée la nuit où il m'était apparu. »

L'enquête faite par la Société psychique établit que Mme Wambey, a gardé le souvenir précis de ce que son mari lui a dit, ce matin-là.

\*

\*\*

Arrêtons-nous dans cette exposition, malgré l'intérêt révélateur de tous ces faits. Elle pourrait être prolongée indéfiniment, tant j'ai *d'observations positives* sous les yeux. Les apparitions et manifestations de mourants sont aussi nombreuses que variées, et toutes nous instruisent. Mais les limites d'abord assignées à ce volume sont déjà dépassées.

Je dois le succès de cet ouvrage à la collaboration sympathique de mes lecteurs, qui depuis tant d'années se sont fait un plaisir et un devoir de me communiquer les observations précises arrivées à leur connaissance pour l'étude de l'âme et de sa survivance. Que tous ceux qui ont collaboré à cette œuvre d'investigation et d'enseignement veuillent bien recevoir ici l'expression de ma profonde reconnaissance. Je ne puis leur écrire individuellement, mais je tiens à leur adresser mes sincères remerciements. Je me crois autorisé à être plus sévère, aux dernières pages de ce volume qu'aux premières, pour qualifier l'état d'esprit des négateurs impénitents. Ne pensez-vous pas, chers lecteurs, qu'il faut être... comment dirai-je ?... aveugle, sourd, ou quelque chose de pire, pour continuer à se refuser à l'évidence ? Les faits publiés dans ce volume sont aussi probants qu'irrécusables.

C'est sur les observations comparées que la plus certaine des sciences, l'astronomie, a été fondée. *Il en sera de même dans la science psychique*, et c'est la seule méthode à employer pour arriver à la connaissance de la vérité. Toutes ces observations établissent que l'être humain ne consiste pas seulement dans le corps matériel visible, tangible, pondérable, connu de tout le monde en général et des médecins en particulier, mais, en même temps, en un élément psychique impondérable doué de facultés intrinsèques spéciales, capable d'agir en dehors de l'organisme physique et de se manifester à distance, à *l'aide de* forces dont nous ignorons encore la nature. Les conditions quotidiennes du temps et de l'espace ne lui sont pas imposées.

D'autre part, les expériences actuelles de radiotélégraphie et de radiotéléphonie établissent que l'atmosphère dont nous sommes entourés et pénétrés est constamment parcourue par des ondes éthérées qui traversent les murs, et ne deviennent perceptibles pour nos sens que si elles sont captées par des appareils spéciaux accordés avec leurs vibrations ; nous vivons perpétuellement, nuit et jour, au milieu d'un monde invisible. Les faits psychiques examinés ici nous montrent, sans qu'aucun doute puisse subsister, qu'au moment de la mort une secousse subtile, de nature inconnue, va parfois frapper au loin les êtres associés au mourant d'une manière quelconque, qui n'est pas toujours de la sympathie. Cette onde éthérée, ou projection électro-magnétique, produit des phénomènes physiques et des sensations mentales. Ce sont là des émissions automatiques généralement involontaires, comparables à des vibrations électriques qui accompagneraient la désagrégation des liens terrestres. Pour discuter ces faits d'observation, nous sommes actuellement dans une ignorance analogue à celle des astronomes antérieurs à Copernic et à Galilée, pour lesquels la Terre était au centre d'un univers fermé, système géocentrique et anthropocentrique, la science physiologique ayant enseigné jusqu'ici que la pensée est un produit du cerveau, tandis que c'est la force psychique qui régit la vie,

Dans les observations qui viennent de passer devant nos yeux, ce sont des âmes incorporées qui se sont manifestées, des âmes de vivants. Cependant, nous nous sommes demandés plus d'une fois si nous n'avons pas eu affaire, en certains cas, à des êtres déjà morts, déjà au-delà de la frontière. Notre troisième partie va être consacrée à cette étude spéciale, à la constatation de faits ultérieurs au départ de l'étape terrestre, manifestations et apparitions de morts après le décès, plusieurs minutes, plusieurs heures, plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, plusieurs années après, le tout scrupuleusement discuté, examiné, contrôlé. Notre méthode scientifique sera la même. Pas de phrases, pas de dissertations métaphysiques : DES FAITS.

Terminons donc ici cette deuxième partie, réservant pour la troisième tout ce qui paraît ne plus pouvoir être rapporté aux vivants et appartenir au domaine de la mort. Déjà, dans les exemples précédents, nous avons eu quelques doutes sur l'origine de certaines manifestations, et nous avons pu penser que plusieurs ont suivi le trépas, au lieu de l'accompagner, ou de le précéder, comme nous l'avons admis. Lorsqu'une personne vient nous annoncer sa mort, en nous apparaissant spontanément et en nous disant : *Je suis morte*, il semble que cette affirmation pourrait suffire pour nous convaincre de cette réalité. Cependant, nous avons vu que cette conclusion ne serait pas fondée, ces déclarations ayant parfois précédé le décès.

Dans les exemples que nous devons maintenant étudier, il n'y aura plus de doutes à réserver : ce sont les morts eux-mêmes qui nous parleront, en un langage à interpréter.

Cette deuxième partie de notre trilogie nous donne la CERTITUDE des fantômes de vivants, des apparitions et manifestations de mourants. Les pages que l'on vient de lire nous ont déjà fait pressentir que ces manifestations, ces apparitions, se continuent au-delà

Du trépas. Nous arrivons en ce moment devant la porte du temple fermé jusqu'ici aux investigations humaines. Obtiendrons-nous des mêmes preuves d'authenticité, la même CERTITUDE sur l'existence réelle des morts ?

Entrons sans peur dans l'arène, et regardons en face le plus passionnant des spectacles. Nous savons désormais que l'homme spirituel existe, qu'il est relativement indépendant de l'homme matériel. Celui-ci meurt ; le premier ne meurt pas. Quelles sont ses manifestations posthumes ? Quel est son état ultra-terrestre ? C'est ce que nous allons essayer de déterminer dans notre troisième partie.

## Table des matières

Chapitre I - Les faits exposés au premier volume prouvent-ils irréfutablement l'existence de l'âme ? .....	3
Chapitre II - Les doubles de vivants.....	18
Chapitre III - La pensée productrice d'images projetées à distance .....	42
Chapitre IV - Les apparitions de mourants quelque temps avant la mort .....	55
Chapitre V - Les manifestations de mourants quelque temps avant la mort autres que les apparitions .....	65
Chapitre VI - Vues de scènes de mourants et de morts à distance. Auditions du même ordre	77
Chapitre VII - Avertissements divers précédant la mort ou l'annonçant.....	92
Chapitre VIII - Sensations mentales à distance de morts ou d'accidents, sans phénomène physique .....	111
Chapitre IX - Morts annoncées par des bruits, des coups frappés, des vacarmes inexplicés, des phénomènes physiques. L'électricité et la foudre .....	124
Chapitre X - Entre la vie et la mort .....	140
Chapitre XI - Les manifestations de mourants au moment du décès autres que les apparitions .....	150
Chapitre XII - Les apparitions de mourants au moment du décès .....	171